

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.



HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TROISIÉME PARTIE.

LIVRE CINQUIÉME.

SUITE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE,

Par FERNAND CORTEZ.

FERNAND CORTEZ. 1520. Nouvel Empereur du Mexique.

LES Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable, pendant que l'Empereur avoit langui de ses blessures ; & Cortez commençoit à se flatter que cette suspension d'armes venoit du remord de leur crime, ou de

FERNAND CORTEZ. 1520.

la crainte du châtiment qu'ils devoient attendre de la colere de Motezuma. Mais il apprit, par quelques informations de ses Emissaires, qu'ils avoient employé ces trois jours, à se donner un nouveau Maître, & qu'ils avoient couronné Quetlavaca, Cacique d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Les Officiers, qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, s'étant dispensés de revenir, cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau Monarque. Cortez ne souhaitoit, au fond, que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettoient pas d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande Ville, où le nombre des Habitans croissoit tous les jours, par le soin que les Caciques avoient eu d'appeller les Troupes des Provinces ; mais dans la résolution où il étoit de revenir avec une Armée plus nombreuse, & de faire valoir le prétexte de vanger Motezuma, il vouloit laisser aux Mexiquains une plus haute idée que jamais de la supériorité de ses lumieres, & de la valeur des Espagnols. Ce dessein occupoit toutes ses réflexions, lorsqu'il vit recommencer la guerre, avec un ordre dont il n'avoit point encore vû d'exemple au Mexique.

Dessein de Cortez.

Le jour même des funérailles de Motezuma, toutes les rues voisines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de Troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les Tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvoit battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Espagnols. Ils auroient pu fortifier ce Poste, s'ils avoient eu assez de forces pour les diviser. On montoit par cent dégrés à la terrasse du Temple, qui soutenoit plusieurs Tours, où les Mexiquains porterent des munitions d'armes & de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs Bataillons, pour défendre les avenues, & couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du Temple, avec sa Compagnie & cent autres Soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissoit des avenues, en écartant les Ennemis à coups d'arquebuse, il marcha vers le Temple, où il se rendit maître du Vestibule & d'une partie des degrés, avec si peu de résistance, qu'il jugea que le dessein des Indiens

La guerre recommence.

Dangereuse entreprise des Espagnols.

FERNAND CORTEZ. 1520.

étoit de lui laisser le tems de s'engager. En effet, ils parurent alors aux Balustrades, qui leur servoient de Parapets ; & leur décharge fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient ; mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pieces de bois, qu'ils poussoient du haut des dégrés, & dont la rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois fois les espagnols. Quelques-unes de ces piéces étoient à demi enflammés, par une ridicule imitation des armes à feu. On étoit obligé de s'ouvrir, pour éviter le choc ; & les rangs ne pouvoient se rompre sans perdre nécessairement du terrein.

Valeur extrême de Cortez.

Cortez, qui couroit à cheval dans tous les lieux où l'on combattoit, reconnut l'obstacle qui arrêtoit la Troupe d'Escobar. Sur quoi, ne consultant que son courage, il mit pied à terre, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé, il se jetta sur les dégrés, l'épée à la main, & son exemple inspira tant de courage à ses gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un instant, les difficultés furent vain-

cues. On gagna heureusement la terrasse, où l'on en vint aux mains à coups d'épées & de massues. La plûpart des Mexiquains étoient des Nobles ; & leur résistance prouva quelle différence l'amour de la gloire est capable de mettre entre les Hommes. Ils se laissoient couper en pieces, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se précipiterent par-dessus les balustrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix étoit la plus glorieuse. Tous les Ministres du Temple, après avoir appellé, par de grands cris, le Peuple à la défense de leurs Dieux, moururent en combattant ; & dans l'espace d'un quart d'heure, Cortez se vit maître de ce poste, par le massacre de cinq cens Hommes qui le gardoient (1).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Carnage de cinq cent Mexiquains.

(1) Plusieurs Historiens traitent de miracle le bonheur qu'il eut, en montant les dégrés, de ne pas rencontrer une seule piece de bois qui ne roulât dans sa longueur. Elles n'auroient pû rouler en travers, sans le précipiter; & c'étoit cette crainte qui avoit arrêté la Troupe d'Escobar. Solis rapporte un autre événement, qui ne fut pas moins miraculeux : deux Indiens entreprirent de se précipiter du haut du Temple avec Cortez. Ils marcherent unis, & lorsqu'ils virent Cortez sur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à terre, en feignant de se rendre. Mais le saisissant: ils s'élancerent par dessus la balustrade, dans l'espérance de l'entraîner par le poids de leur corps. Il s'attacha si heureusement à la balustrade, qu'il trouva le moyen de résister à cette secousse ; & les deux Indiens acheverent le saut. L'Historien ajoute qu'il frémit de péril, mais que cet atten-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Autres Exploits de Cortez.

Il fit transporter à ſon Quartier les vivres qu'il trouva dans les Magaſins du Temple ; & les Tlaſcalans furent chargés de mettre le feu aux Tours, qui furent conſumés en un inſtant. Le combat duroit encore à l'entrée des rues ; ſur-tout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnoit plus de facilité aux Mexiquains, pour s'approcher, & par conſéquent plus d'embarras aux Eſpagnols. Cortez, qui s'en apperçut, remonta auſſi-tôt à cheval ; & paſſant le bras bleſſé dans les renes, il s'arma d'une lance, pour voler au ſecours de ſes gens, avec quelques Cavaliers qui le ſuivoient. Le choc des Chevaux rompit d'abord les Ennemis ; & chaque coup de lance étoit mortel pour quelqu'un, dans l'épaiſſeur de la foule. Cependant Cortez fut emporté ſi loin par ſon ardeur, que ſe trouvant ſéparé de ſes gens lorſqu'il ſe reconnut, il vit ſa retraite coupée par le gros des Ennemis, qui fuyoient devant ſon Infanterie. Dans cette extrêmité, il ſe hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre ; mais il n'y marcha pas long-tems ſans rencontrer un parti d'Indiens, qui menoient Priſonnier André de Duero,

tat lui cauſa moins de colere que d'admiration, *ubi ſuprà*, pages 206 & 207.

un de ses meilleurs Amis, tombé entre leurs mains par la chûte de son Cheval. Ils le conduisoient au premier Temple, pour le sacrifier aux Idoles. Ce dessein, qui avoit suspendu leur fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez poussa au milieu de la Troupe, écarta ceux qui tenoient son Ami, & le mit en état de se servir d'un poignard qu'ils avoient eu l'imprudence de lui laisser. Duero en tua quelques Mexiquains, & trouva le moyen de reprendre sa lance & son Cheval. Alors les deux Amis se joignirent, & percerent ensemble, au travers de la foule, jusqu'au premier corps des Espagnols, qui avoient fait tourner le dos de toutes parts à leurs Ennemis. Cortez compta toujours cette avanture entre les plus heureuses de sa vie (2). Il fit sonner la retraite. Tous ses Soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul Homme, & de ne trouver qu'un petit nombre de Blessés. L'assaut du Temple fut d'un si grand éclat entre les Mexiquains, qu'ils firent peindre cette action avec toutes ses circonstances. On trouva, dans la suite, quelques toiles qui représen-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il sauve la vie à Duero son Ami.

Peinture que les Mexiquains font de l'assaut du Temple.

(2) Solis, *ubi suprà*, page 210.

FERNAND CORTEZ. 1520.

toient l'attaque des dégrés, le combat ſur la terraſſe, & leur défaite entiere, dans laquelle ils n'avoient pas ſupprimé l'incendie & la ruine des Tours. Mais, pour ſauver la gloire de leur Nation, ils y avoient joints pluſieurs Eſpagnols eſtropiés & bleſſés; & leur pinceau faiſant plus d'exécution que leurs armes, ils avoient cru rendre leur perte honorable, par le prix qu'elle avoit coûté (3).

Ils entreprennent d'affamer les Eſpagnols.

Le jour ſuivant, quelques Députés des Caciques s'avancerent au pié du mur, avec des ſignes de paix; & Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir, ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, que ce Prince étoit réſolu de faire ceſſer les attaques, & de laiſſer aux Eſpagnols la liberté de ſe retirer juſqu'à la Mer; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems néceſſaire pour le voyage, & qu'ils accepteroient ſur le champ cette offre: ſans quoi il leur juroit une haine implacable, qui ne finiroit que par leur deſtruction. Il faiſoit ajoûter que l'expérience lui avoit appris qu'ils n'étoient

(3) Quelques Hiſtoriens mettent cette ſortie entre celles qui ſe firent avant la mort de Motezuma; mais on apprend, dans la ſeconde Relation de Cortez même, qu'elle ſuivit la mort de l'Empereur.

pas immortels, & que la mort de chaque Eſpagnol dût-elle lui coûter vingt mille Hommes, il lui en reſteroit encore aſſez pour chanter ſa derniere Victoire. Cortez répondit, avec un mêlange de modeſtie & de fierté, qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité; mais qu'avec le petit nombre de ſes gens, dont il connoiſſoit le courage, & la ſupériorité ſur tous les autres Hommes, il ſe croyoit capable de détruire l'Empire du Mexique; que regrettant néanmoins ce que les Mexiquains avoient ſouffert par leur obſtination, ſon deſſein étoit de ſe retirer, depuis que ſon Ambaſſade avoit ceſſé par la mort du grand Motezuma, dont la bonté le retenoit à ſa Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raiſonnables pour exécuter cette réſolution. Les Députés parurent ſatisfaits de ſa réponſe, & convinrent d'une ſuſpenſion d'armes, en attendant d'autres explications. Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention des Mexiquains, que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs Ennemis. Ils penſoient au contraire à ſe donner le tems de leur couper tous les paſſages, pour les reſſerrer plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer par un ſiége opiniâtre, qui les livreroit tôt ou

FERNAND CORTEZ. 1520.

tard à leur discrétion. Ils regrettoient à la vérité plusieurs Caciques, du cortege de Motezuma, qui se trouvoient au pouvoir des Espagnols, & qui étoient menacés de périr avec eux par la faim; mais on décida, dans le Conseil du nouvel Empereur, qu'ils seroient trop heureux de mourir pour la Patrie. Le seul qu'ils se crurent obligés de délivrer, par respect pour leurs Dieux, fut le Chef des Sacrificateurs, qui étoit dans la même Prison, & qu'ils révéroient comme la seconde Personne de l'Etat. C'étoit particuliérement dans cette vue qu'ils avoient proposé la suspension d'armes, & leur adresse eut le succès qu'ils s'en étoient promis. Les mêmes Députés retournerent le soir au Quartier. Ils firent entendre que pour éviter les contestations & les retardemens, Cortez devoit choisir quelques Mexiquains, d'une considération qui méritât la confiance de l'Empereur, & le charger de ses instructions. Cet expédient ayant paru sans difficulté, on n'eut pas plus de peine à s'accorder sur le choix du grand Sacrificateur. Il sortit, après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on désiroit pour la facilité du chemin, & de tout ce qui regardoit les Otages, dont Cortez

Adresse des Mexiquains pour sauver leur grand Sacrificateur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

regloit le nombre & la qualité. Mais on fut désabusé le lendemain, en reconnoissant que les Ennemis avoient investi le Quartier, dans une enceinte plus éloignée que les précédentes; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts, à la tête des Chaussées, qu'ils rompoient tous les Ponts, & qu'ils avoient envoyé des Travailleurs en grand nombre pour embarrasser le chemin de Tlascala. Quelques Historiens ont prétendu, à l'honneur de Cortez, qu'il avoit pénétré l'artifice, & qu'il avoit cru moins important de se défaire d'un Prisonnier abominable, que de découvrir les véritables intentions de ses Ennemis.

Mesures de Cortez pour sa retraite.

Lorsqu'il ne put lui en rester aucun doute, il revint à sa méthode ordinaire, qui étoit de bannir l'irrésolution, dès qu'il avoit connu les obstacles, & de fixer aussi-tôt le choix du remede. Sans expliquer son dessein, il commença par donner des ordres pour la construction d'un Pont mobile, de grosses solives & de planches assez fortes pour soutenir l'artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante Hommes devoient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, assemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes

FERNAND CORTEZ. 1520.

les voyes qu'ils avoient à tenter dans cette extrêmité. On ne pouvoit être partagé ſur la néceſſité du départ : mais on agita long-tems s'il falloit prendre le tems de la nuit. Ceux qui préferoient le jour faiſoient valoir la difficulté de marcher dans les ténébres, avec l'artillerie & le bagage, par des routes incertaines, élevées ſur l'eau, avec l'embarras de jetter des Ponts & de reconnoître les paſſages. Les autres ſe formoient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'Ennemi devoient faire juger qu'il étoit réſolu d'embarraſſer leur ſortie. Quel moyen de riſquer un combat continuel, au paſſage du Lac, où l'on ne pouvoit dreſſer les rangs, ni ſe ſervir de la Cavallerie, ſans compter qu'on auroit les flancs découverts aux Canots des Mexiquains, dans le tems qu'il faudroit encore les percer en tête & les ſoutenir par derriere. La plûpart des voix ſe réunirent pour la réſolution de partir la nuit ; & Cortez, qui n'avoit remis ce point à la pluralité des ſuffrages, que pour éviter de prendre ſur ſoi l'événement, parut ſe rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une ſi grande entrepriſe ne fut pas renvoyée plus loin qu'à la nuit ſuivante, dans la

crainte de laisser du tems aux Ennemis pour augmenter les obstacles. On pressa si vivement la construction du Pont, qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexiquains ayant déja rompu la digue en plusieurs endroits, on avoit besoin de plus d'un Pont ; ou plutôt, on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettoit, à le transporter d'un Canal à l'autre (4).

Ordre qu'il met dans ses Troupes.

Vers la nuit, on envoya deux Prisonniers à la Ville, sous prétexte de hâter la conclusion du Traité, & dans l'espérance de tromper les Mexiquains par

(4) Diaz rapporte qu'il donna quelque foi, dans cette occasion, aux Discours d'un Astrologue Espagnol nommé *Botello*, pour lequel il n'avoit jamais eu que du mépris, mais qui, étant venu l'assurer qu'il falloit partir cette nuit même, & que l'armée périroit si l'on ne profitoit d'une constellation qui étoit alors favorable, lui inspira tout-d'un-coup une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour son art. Solis croit plus volontiers que dans la nécessité des circonstances, il se servit habilement de cette vaine prédiction pour animer ses Soldats. Ce Botello étoit Soldat volontaire, & ne portoit depuis long-tems que le nom de Sorcier, dont, il faisoit gloire. Il n'avoit d'ailleurs aucune connoissance des lettres; mais il employoit des caractères, des nombres, & des formules qui contenoient, suivant l'Historien, d'abominables conventions avec l'enfer. Solis, *ubi suprà*, page 225. Il paroît aussi que Cortez se reposoit beaucoup sur l'usage que les Mexiquains avoient de ne pas combattre la nuit, quoiqu'ils s'en fussent écartés dans quelques attaques.

FERNAND CORTEZ. 1520.

cette feinte, en leur faisant juger qu'on attendoit tranquillement leur réponse. Mais Cortez ne pensoit qu'à profiter d'un tems précieux. Il donna ses ordres, avec des soins & des précautions qui sembloient tout embrasser. Deux cent Espagnols, qui devoient composer l'Avant-garde avec les plus braves Tlascalans & vingt Cavaliers, reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondaval, Azebedo, d'Ordaz, André Tapia & Lugo. L'arriere-garde, un peu plus nombreuse, fut confiée aux Officiers qui étoient venus avec Narvaez, sous le commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Velasquez de Leon. Le corps de Bataille, composé du reste des Troupes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage & des Prisonniers. Cortez réserva près de sa personne cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alfonse d'Avila, d'Olid & Bernardin Tapia, pour être en état de veiller sur ces trois divisions, & de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions, il se fit apporter le trésor, qui avoit été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers royaux ; & quelques Chevaux blessés

Faute qu'il commet en permettant à ses gens de se charger d'or.

FERNAND CORTEZ. 1520.

en furent chargés. Le reste montoit à plus de sept cent mille écus, qu'il résolut d'abandonner, en déclarant qu'il seroit honteux pour des Guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devoient être employées à la défense de leur vie & de leur honneur. Cependant, la plûpart des Soldats paroissant touchés de cette perte, & n'approuvant point un dessein si généreux, il ajouta quelques mots, par lesquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il se croyoit capable de porter dans sa marche. C'étoit donner trop de confiance à la discrétion du Soldat. Aussi la plûpart se chargerent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard & qui leur couta cher (5).

Départ nocturne des Espagnols.

Il étoit près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du Quartier. Leurs Sentinelles & leurs Coureurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvement, du côté de la Ville, ils marcherent quelque-tems, à la faveur des ténébres & de la pluie, dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le Pont volant fut porté jusqu'au premier Canal, & l'Avant-garde s'en servit heureusement. Mais le poids de l'artillerie & des Che-

(5) *Ibid.* page 227.

FERNAND CORTEZ 1520.

Horribles difficultés qu'ils ont à vaincre.

vaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, on jugea qu'il seroit difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres, & l'ardeur étoit extrême à les exécuter. Cortez, qui étoit passé avec la premiere Troupe, la fit avancer sous le commandement de ses Chefs, pour dégager la Chaussée par dégrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens. Mais avant que le Corps de bataille eût achevé de passer, on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

Ils sont attaqués au passage du Lac.

L'adresse des Mexiquains cause ici de l'admiration aux Historiens. Ils avoient observé tous les mouvemens de leurs Ennemis, avec une dissimulation dont on ne les avoit pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avoient employé la premiere partie de la nuit à couvrir le Lac, des deux côtés de la digue, d'une multitude de Canots armés; s'aidant aussi de l'obscurité, ils avoient attendu que l'Avant-garde fût engagée sur la Chaussée, pour commencer leur attaque. Cette entreprise fut conduite avec tant de mesures, que

FERNAND CORTEZ. 1520.

dans le même tems qu'ils firent entendre l'effroyable bruit de leurs cris & de leurs instrumens militaires, on sentit les atteintes de leurs fléches. D'un autre côté, leurs Troupes de terre étant tombées sur l'Arriere-garde, le combat devint général, avec le désavantage, pour les trois divisions Espagnoles, de ne pouvoir se rassembler dans leur situation, ni se prêter le moindre secours. Aussi furent-elles si maltraitées, que de l'aveu même de Cortez, dans sa seconde Relation, si les Mexiquains, qui avoient des Troupes de reste, avoient eu la précaution d'en jetter une partie au bout de la Digue, il ne seroit pas échappé un seul de ses gens, & tous ces braves Guerriers auroient trouvé leur tombeau dans le Lac (6).

Bonheur qui les sauve.

(6) Il n'est pas surprenant que le récit des Historiens se sente de la confusion & des ténébres de cette sanglante nuit. Mais quoique la vraisemblance n'y manque pas moins que l'ordre, on croit devoir le donner tel que Solis l'a réduit sur les Relations encore plus confuses. Toute l'Armée, dit il, étoit perdue sans ressource, si les Indiens avoient gardé, dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais n'étant pas capables de modération dans la colere, ils changerent en foule le corps de Bataille, avec une si horribe confusion, que leurs Canots se brisoient en pieces, en heurtant contre la Chaussée On fit un furieux carnage parmi des gens nuds & en désordre. Les forces manquoient aux Espagnols, dans l'exercice continuel des piques, des épées & des masses. L'exécution fut encore plus terrible à l'Avant-garde,

FERNANDO CORTEZ. 1520.

Le jour commençoit à paroître, lorsque tous les débris de l'Armée, parce que les Indiens, qui étoient éloignés ou qui s'impatientoient de la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & sauterent sur la Chaussée en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient s'y remuer. Ils furent aisément rompus par les Espagnols, qui, après les avoir taillés presque tous en piéces, se servirent de leurs corps pour combler le Canal, & s'en firent un Pont. C'est ce que plusieurs Auteurs ont écrit. Mais d'autres prétendent qu'on trouva heureusement une poutre assez large, que les Ennemis avoient laissée en rompant le second Pont, sur laquelle les Soldats passerent à la file, en menant leurs Chevaux dans l'eau par la bride. Ainsi l'Avant garde continua sa marche, sans être arrêtée long temps par la derniere ouverture, parce que le voisinage de la terre causoit une grande diminution aux eaux du Lac. Ce qui restoit fut passé à gué, avec des remercimens au Ciel, qui n'avoit pas permis que les Mexiquains missent des Troupes au bout de la Digue, pour recevoir des gens fatigués ou blessés, & dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Cependant Cortez, qui étoit demeuré sur la Chaussée avec Sandoval, d'Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez, s'étoit jetté, l'épée à la main, dans la plus épaisse mêlée, animant ses Soldats par sa présence & par son exemple. Il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage; & pendant qu'il repoussoit les Ennemis, il voulut que la marche fût continuée en défilant par le centre. Mais son cœur eut beaucoup à souffrir, lorsqu'au milieu des ténébres, le vent apporta jusqu'à ses oreilles les cris des Espagnols, qui invoquoient le secours du Ciel, aux derniers momens de leur vie. Ces funestes cris venoient d'un endroit de la Ville où il étoit d'autant plus impossible de porter du secours, que les Ennemis avoient eu l'adresse de rompre le Pont volant, avant que toute l'Arriere-garde fût passée. Ce fut en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte. Les moins diligens furent taillés en pieces; & le plus grand nombre fut de ceux qui étoient retardés par le poids de l'or dont ils s'étoient chargés. Enfin Cortez s'ouvrit un

rassemblés sur le bord du Lac, allerent se poster, près de Tacuba, Ville fort peuplée, qui donnoit son nom à la principale rue de la Capitale. On y pouvoit craindre quelque insulte des Habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouvoient être échappés au combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols & quantité de Tlascalans, qui s'étant jettés à la nage étoient arrivés au bord du Lac, où ils s'étoient cachés dans les champs voisins. On trouva, dans la revûe générale de l'Armée, qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans, & tous les Prisonniers Mexiquains, dont les uns

Leur perte dans cette occasion.

passage, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de sa malheureuse Arriere-garde. Alvarado, qui en étoit le principal Officier, dut la vie à un effort de vigueur & d'agilité, qui tient du prodige. Etant chargé de toutes parts; voyant son Cheval tué, & devant soi un Canal fort large, il appuya le bout de sa lance au fond de l'eau, & s'élançant en l'air soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté. On a regardé cette avanture comme un miracle. Diaz l'a crue naturellement impossible; & dans la suite, Alvarado même à la vue du Canal, trouva de la différence entre le fait & la possibilité. Jean Velasquez de Leon, Amador de Lariz, François de Morla, François de Salcedo, & d'autres Officiers de l'Arriere-garde, furent tués en combattant. L'Astrologue Botello, périt, des premiers, à l'attaque de la Digue. Solis, Liv. 4. pages 230 & suivantes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

étoient échappés à leurs Gardes, & les autres avoient péri dans l'obſcurité, par les armes de leur Nation. Aguilar & Marina avoient paſſé fort heureuſement le Lac; & toute l'Armée, qui ſentoit l'importance de leur conſervation, revit avec des tranſports de joye deux perſonnes ſi néceſſaires pour traverſer des Nations inconnues ou ſuſpectes, & pour ſe concilier celles dont on eſpéroit l'aſſiſtance. La plus vive douleur de Cortez venoit de la perte de ſes Officiers. Pendant que le brave Alvarado regloit l'ordre de la marche, il s'aſſit ſur une pierre, où ſe livrant à ſes triſtes réflexions, il s'attendrit juſqu'à répandre des larmes. On remarqua ſes agitations; & ce témoignage de ſenſibilité le fit chérir de ſes Troupes, autant que ſa prudence & ſon courage l'en avoient toujours fait reſpecter.

Repos qu'ils dûrent à la mort de deux Fils de Motezuma.

Il eut un bonheur, auquel il s'attendoit peu. Les Mexiquains lui donnerent le tems de reſpirer. Cette inaction de ſes Ennemis vint d'un accident qu'il ignoroit, & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des Fils de Motezuma, qui n'avoient pas quitté leur Pere, depuis l'arrivé des Eſpagnols, ſe trouverent entre les Priſonniers qui avoient été maſſacrés. Ces malheureux

Princes ayant été reconnus, le Peuple de Mexico, qui respectoit le Sang Imperial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur, qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique, pour flatter l'esprit de ses Sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre, & donna ordre que les funérailles des deux Princes fussent commencées avec les cris & les gemissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devoient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Mais quoique les Espagnols fussent redevables de leur repos à cet incident, ils regretterent deux Princes, dans lesquels ils respectoient la bonté de leur Pere, & sur les droits desquels ils fondoient une partie de leurs espérances.

FERNAND CORTEZ. 1520.

L'Armée se mit en marche vers Tlascala, sous la conduite des Troupes de cette Nation. Elle ne fut pas long-tems sans découvrir quelques Compagnies de Mexiquains, qui la suivoient, sans oser trop s'approcher. Elles étoient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco, & de Tenecuyao, par l'ordre de l'Empereur, pour arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funebres; & d'abord elles marcherent à quelque distance,

FERNAND CORTEZ. 1520.

d'où elles ne pouvoient les offenser que par leurs cris. Mais, s'étant jointes à quantité d'autres, qui venoient successivement de divers côtés, elles s'approcherent d'un air si menaçant, qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne, il vouloit éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions sanglantes, qui refroidirent beaucoup les Ennemis; & les Arquebusiers faisant tomber les plus ardens, il n'étoit incommodé que de quelques fléches, qui lui causerent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorsqu'il vit croître le nombre des Ennemis, il résolut de s'avancer vers une hauteur, sur laquelle il découvrit quelques bâtimens, & qui sembloit commander toute la Plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile, que les Mexiquains, pressant leur attaque aussi-tôt qu'ils le virent en marche, l'obligeoient à tous momens de faire tête, pour les repousser. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, & sur-tout avec le secours des Chevaux, dont la seule vue causoit encore de l'épouvante aux Indiens de la cam-

Ils sont attaqués dans leur marche.

pagne, il arriva heureusement au pié de la hauteur, où son dernier embarras ne fut qu'à les réprimer, pendant qu'il faisoit visiter ce Poste, & que ses gens y montoient en confusion par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebusiers, qu'il plaça sur la pente, ôterent aux Ennemis le courage de tenter un assaut, & donnerent aux Espagnols le tems de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regarderent comme leur salut, étoit un Temple d'idoles, que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'Edifice étoit spacieuse, & fermée d'un mur flanqué de Tours, qu'avec un peu de travail on pouvoit rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive, de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant même après le péril, Cortez y fit bâtir dans la suite un Hermitage, sous le nom de *N. S. de los Remedios.* Les Ennemis, après avoir employé le reste du jour en cris & en menaces, se retirerent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit (7).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Lieu qui leur sert d'asyle.

Monument qui en conserve la mémoire.

Il étoit question de délibérer entre deux partis, dont il sembloit qu'on

On continue de se retirer pendant la nuit.

(7) *Ibidem*, pages 244. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

avoit le choix ; celui de se maintenir dans un Poste, où l'on croyoit pouvoir défier les Mexiquains, & celui de se remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la nécessité des vivres, qui commençoit à se faire sentir, ayant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des Soldats & des Chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut si court, que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux, pour cacher sa résolution aux Ennemis. Il donna le commandement de l'Avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fidéles Tlascalans pour Guides ; & l'avanture du Lac, dont il ne pouvoit se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'Arriere-garde, pour assûrer la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténébres ; & la pointe du jour ayant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour.

Extrêmes difficultés de cette route.

Quelques troupes de Paysans, qui couroient en désordre, n'empêcherent

point

FERNAND CORTEZ. 1520.

point l'Armée, de quitter ce Poste, pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuya leurs cris, leurs insultes, & les pierres qu'ils jettoient des Montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un Bourg, dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les Habitans en fuite; mais on trouva si peu de vivres, qu'après y avoir passé un jour (8), on continua la marche par un Pays rude & stérile, où les difficultés & le besoin ne firent qu'augmenter. La faim & la soif avoient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étoient réduits à manger les herbes & les racines, sans en connoître la nature, & sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachoit continuellement pour les cueillir. Un Cheval blessé, qui mourut alors, fut distribué aux Malades. Cette fâcheuse marche ayant duré plusieurs jours, sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on étoit de la part des Mexiquains (9), on arriva vers le soir à

(8) Quelques Historiens disent deux jours, en faveur des Blessés.

(9) Il paroît que pour éviter la rencontre des Mexiquains, les Tlascalans

FERNAND CORTEZ. 1520.

l'entrée d'un petit Bourg, dont les Habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avoit rencontrés jusqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols. Mais ces soins & ces caresses étoient un stratagême pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piege qui les attendoit. Ils ne laisserent pas d'en tirer un avantage considérable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des Bourgs voisins, qui contribuerent sans violence au soulagement des Etrangers, & qui sembloient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avoient souffert, dans une route si pénible (10).

Trahison bien déguisée.

L'Armée se remit en marche, vers la Montagne d'Otumba, dont la Côte opposée donnoit sur une Vallée de même nom, & qu'il falloit nécessairement traverser pour arriver sur les Terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le Bourg, que les Habitans prenoient des manieres fort différentes, & que leurs discours n'étoient plus que des railleries, qui sembloient témoigner une au-

avoient fait prendre à l'Armée une route fort déserte. Solis dit qu'elle passa plusieurs nuits à découvert. *Ibid*, page 252.

(10) *Ibid.* page 253.

tre eſpece de joie. Marina obſerva qu'ils répétoient entr'eux ; » allez, Brigands, » vous ſerez bientôt dans un lieu où » vous périrez tous «. Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'Armée ne fût menacée d'une embuſcade ou de quelque autre trahiſon. Il avoit remarqué plus d'une fois, dans les Mexiquains, cet empreſſement imbécille à découvrir ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Ses ſoupçons ne retarderent point ſa marche, mais il en prit occaſion d'animer ſes Troupes ; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il apprit d'eux, que du haut de la Montagne on découvroit dans la Vallée une multitude innombrable d'Ennemis. C'étoit non-ſeulement la même Armée qui s'étoit retirée la premiere nuit, mais l'aſſemblée réguliere des principales forces de l'Empire, qui, ayant été convoquées à Mexico pour attaquer les Eſpagnols dans leur Quartier, avoient reçu ordre, après leur départ, de s'avancer, par divers chemins, juſqu'à la Vallée d'Otumba, où leurs Ennemis devoient néceſſairement paſſer, & d'y faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avoient marché avec tant de diligence,

Les Eſpagnols ſont arrêtés dans la Vallée d'Otumba.

Armée terrible qu'ils ont à combattre.

FERNAND CORTEZ. 1520.

qu'elles occupoient déja toute la Vallée. Un projet concerté avec cette justesse paroît digne à Solis des lumieres & de l'expérience des Nations les plus éclairées (11). Ces Troupes étoient composées de différens Peuples, qui se faisoient distinguer par la diversité de leurs Enseignes & de leurs Plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé sur une magnifique litiere paroissoit donner ses ordres, & les faire exécuter à sa vue. Il portoit sur sa cuisse l'Etendard Impérial, qui n'étoit jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'employoit que dans les plus importantes occasions. C'étoit un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiroient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Cortez se détermine à forcer le passage.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jetta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du Ciel. Il ne pouvoit s'imaginer d'où tant d'Hommes armés étoient sortis; & lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnoître, aux Enseignes, ceux qu'il avoit déja rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avoient dû prendre pour une marche si

(11) *Ibidem*, page 256.

prompte, il comprit à quoi il étoit redevable du repos dont on l'avoit laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans sa valeur de ses Troupes, il leur déclara qu'il étoit question de mourir ou de vaincre. Sa premiere résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la Vallée, où il sembloit que l'espace leur manquant pour s'étendre devant lui, il n'auroit à forcer que ceux qui occupoient ce terrein, sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses Légions, qui demeureroient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourroient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, suivant cette idée, une seule colomne de son Infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses & de piques. La Cavalerie, qui étoit en possession d'épouvanter les Mexiquains, par le seul mouvement des Chevaux, fut rangée en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêcher de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La premiere décharge des arquebuses & des arbalêtres se fit avec tant d'intelligence & de succès, qu'elle ôta le tems aux Ennemis, qu'on avoit en face, de

FERNAND CORTEZ. 1520.

Moyens qu'il employe.

FERNAND CORTEZ. 1520.

lancer leurs fleches & leurs dards. Ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les Cavaliers perçoient, en rompant tout ce qui se trouvoit devant eux. On gagna beaucoup de terrein, à cette premiere charge. Cependant les Mexiquains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure qu'ils étoient forcés de se retirer, par la Cavalerie & par les armes à feu, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu. Le fond de la Vallée, suivant l'expression d'un Historien, avoit l'apparence d'une Mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'étoit placé à la tête des Cavaliers, où il faisoit une exécution terrible avec sa lance, commençoit à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens; lorsqu'en jettant les yeux de toutes parts, il fut secouru par une de ses heureuses réflexions, que la Fortune sembloit lui tenir en réserve, pour l'extrêmité du danger.

Heureux souvenir qui le sauve, avec son Armée.

A la vue de l'Etendard Impérial, qui se faisoit remarquer à quelque distance, il se souvint d'avoir entendu dire que tout le secret des Batailles consistoit, parmi ces Barbares, dans l'Etendard général, dont la perte ou le gain décidoit

FERNAND CORTEZ. 1520.

de la Victoire entre deux Partis : sur quoi, ne pouvant douter du trouble & de l'épouvante, que le mouvement de ses Chevaux causoit aux Ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, auxquels il communiqua son dessein ; & suivi de ces quatre Braves, avec une partie des Cavaliers qu'ils avoient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le Général des Mexiquains. Les Chevaux n'ayant pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendard, qui étoit environné d'un Corps de Nobles ; & pendant que ses Compagnons écartoient cette Garde à coups d'épée, il porta au Général un coup de lance, qui le fit tomber de sa litiere. Les Nobles étant déja dispersés, un simple Cavalier (12) descendit de son Cheval, ôta au Général le peu de vie qui lui restoit, & prit l'Etendard, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Mort du Général Mexiquain, & prise de l'Etendard Impérial.

Les Barbares n'eurent pas plutôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'En-

(12) Il étoit Gentilhomme, & son nom étoit Jean de Salamanque. L'Empereur Charles-Quint recompensa son action, en lui donnant, pour cimier de ses Armes, le Panache dont l'Etendard du Mexique étoit couronné. Solis, *ubi suprà*, page 26.

FERNAND CORTEZ. 1520.

nemi, qu'ils abbatirent les autres Enseignes, & que jettant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite, vers les Bois qui couvroient le revers des Montagnes. Dans un instant, le champ de Bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les Fuyards, parce qu'il étoit important de les disperser. Il avoit reçu à la tête un coup de pierre qui avoit percé son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses Soldats à la vengeance, ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexiquains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette Victoire passe pour une des plus célébres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique; & quelques pieux Ecrivains n'ont pas manqué d'y faire intervenir l'Apôtre Saint Jacques, que plusieurs Prisonniers, disent-ils, virent combattre en faveur des Espagnols (13).

L'Armée arrive sur les Terres des Tlascalans.

Cortez, ayant rassemblé ses Troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des Ennemis, pour continuer

(13) *Ibid.* page 262. Ils prétendent que l'Armée ennemie étoit d'environ deux cens mille Hommes, qui avoient apporté ce qu'ils avoient de plus précieux pour honorer un triomphe qu'ils croyoient certain, & que par conséquent le butin fut considérable, *ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

ſa marche. Il ſe trouva le lendemain ſur les Terres des Tlaſcalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces Peuples avoient élevée pour la défenſe de leurs Frontieres, & dont les ruines ſubſiſtent encore. La joie des Eſpagnols fut proportionnée aux ſouffrances & aux dangers dont ils ſe voyoient heureuſement délivrés. Les Tlaſcalans baiſoient la terre de leur Patrie, qu'ils avoient déſeſpéré de revoir. On paſſa la nuit près d'une Fontaine, qui acquit dans cette occaſion une célébrité, qu'elle conſerve dans l'Hiſtoire. Cortez prit ce tems pour repréſenter à ſes Soldats, de quelle importance il étoit d'entretenir, par toutes ſortes d'égards, l'amitié d'une République à laquelle ils avoient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance, il réſolut de s'arrêter en chemin, pour s'aſſurer de la diſpoſition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour, à *Gualipar*, groſſe Bourgade dont les Habitans vinrent au devant de l'Armée, avec des tranſports de joie & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir ſon Quartier dans leurs murs.

Accueil qu'il y reçoit.

Son premier ſoin fut d'informer les Sénateurs de ſes Exploits & de ſon retour; mais la renommée avoit prévenu ſes Envoyés, & dans le moment

FERNAND CORTEZ. 1520.

qu'ils partoient, on vit arriver une Députation de la République, composée de Magiſcatzin, Ami zelé de l'Eſpagne, de Xicotencatl l'aveugle, du Général ſon Fils, & de quelques autres Perſonnes du même rang. Tous les Hiſtoriens peignent vivement cette premiere entrevue (14). Après les félicitations & les careſſes, Cortez apprit, des Députés, que ſur le bruit de ſon retour la République avoit armé trente mille Hommes, & qu'elle les auroit envoyés au-devant de lui, ſi la rapidité de ſon triomphe leur eût laiſſé le tems d'exécuter ce deſſein; mais qu'il les trouveroit prêts à tout entreprendre ſous ſes ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles proteſtations de zele & de fidélité. Leur plus vif empreſſement étoi de le revoir dans leur Ville; mais ils convinrent d'autant plus aiſément de lui accorder quel-

(14) Ils rapportent que Magiſcatzin s'avança le prémier, pour ſaluer le Général, & qu'après l'avoir ſerré long tems entre ſes bras, il ſe retira de quelques pas, pour le regarder avec une tendreſſe touchante, & pour ſatisfaire ſon admiration. L'aveugle Xicotencatl, tendant les mains où le ſon des voix le conduiſoit, fit éclater ſon affection par les mêmes embraſſemens & par une grande abondance de larmes. Son fils parut moins empreſſé, & ſoit fierté ou jalouſie, il laiſſa remarquer dans ſon compliment quelque choſe de froid & de farouche, qui annonçoit le changement de ſes inclinations.

ques jours de repos qu'ils vouloient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en étoit établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à son tour une vive reconnoissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paroissoient autant de nouveaux liens par lesquels toute la République s'attachoit à lui ; & commençant à juger mal du secours qu'il s'étoit promis de l'Espagne, il ne désespera point que celui d'une si brave Nation ne pût lui suffire, pour tenter réguliérement la Conquête du Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Son entrée dans Tlascala.

Son entrée dans Tlascala ne fut différée que de trois jours, & se fit avec une pompe dont la description n'a rien de barbare (15). Mais, au milieu des Fêtes, sa derniere blessure, qui avoit été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fiévre qui abbattit entiérement ses forces, & qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagols regarderent ce contre-tems comme un malheur qui menaçoit plus que leurs fortunes, &

(15) La plûpart des Relations mettent cette entrée au mois de Juillet, & quelques-unes au mois d'Août.

FERNAND ÇORTEZ. 1520.

tomberent dans une consternation qui leur fit ensuite remercier le Ciel de s'être trouvés au milieu d'un Peuple ami de la bonne foi. Loin de penser à tirer parti de leur trouble & de leur abbatement, pour secouer le joug, toute la Nation ne parut pas moins affligée qu'eux. Non-seulement les réjouissances furent interrompues, mais on y vit succéder toutes les marques d'une profonde tristesse. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscatzin, où Cortez avoit pris son logement. Le Peuple y venoit en foule, avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put arrêter qu'en publiant, dans toutes les parties de la Ville, que ce bruit étoit mortel au Malade. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la République, & proposa de hautes récompenses à celui qui découvriroit un remede si certain, qu'il pût donner, pour garant du succès, sa vie & celle de toute sa famille. Leur science consistoit uniquement dans la connoissance des Simples, qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'éclat & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût-il sa guérison qu'à leur habileté; &

Maladie de Cortez & ses effets.

la joie publique, qu'on vit éclater aussitôt avec autant d'impétuosité que la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvoit tout attendre de l'affection des Tlascalans.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucune nouvelle de sa Colonie ; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avoit laissé pour son Lieutenant, commençoit à lui causer de l'inquiétude. Les Couriers de la République, aussi prompts que ceux des Mexiquains, lui rapporterent en peu de jours que tout étoit tranquille à Vera-Cruz, & que les Alliés voisins vivoient dans une parfaite intelligence avec leurs Hôtes, mais que cinquante huit Soldats Espagnols, qui étoient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connoître ce qu'ils étoient devenus, il y avoit beaucoup d'apparence qu'en traversant la Province de Tepeaca, ils avoient été massacrés par les Habitans. Cette disgrace l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets il avoit compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens (16). Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'au-

Cinquante-huit Espagnols massacrés par les Tepeaques.

(16) *Ibid* page 237.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tant plus que la Province de Tepeaca se trouvant dans une situatien qui rompoit la communication de Vera-Crux à Mexico, il falloit s'assurer de ce passage, avant que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette Expédition ; parce qu'il apprit que depuis peu de jours les Tepeaques avoient ravagé quelques Terres des Tlascalans, & qu'il jugea que la République auroit recours à lui pour vanger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensoit à demander.

L'Empereur du Mexique envoie des Ambassadeurs à Tlascala.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoyés à la République, n'attendoient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur Commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avoient promise à leurs Alliés, ils se déterminerent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer avantage de ce acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mexiquains n'avoit point encore fourni d'exemple. Mais on ne sauroit douter qu'ils n'eussent fait approuver leur conduite à Cortez. Les Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leurs Tamenes marchoient devant eux, & portoient leurs présens, composés de diverses pieces d'or & d'argent, de fines étoffes du Pays, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la plus précieuse marchandise du Pays. Ils tenoient eux-mêmes les marques de paix entre leurs mains. Leur parure & le cortege dont ils étoient suivis formerent un spectacle imposant, pour une Nation qui ne connoissoit que l'agriculture & la guerre. Ils furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après avoir nommé leur Maître, avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, ils offrirent de sa part, aux Tlascalans, une paix sincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit incessamment les armes contre les Espagnols, ou que pour s'en défaire plus facilement, elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le tems d'achever cette odieuse proposi-

Propositions qu'il fait faire au Sénat.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tion ; ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation & de colere. Cependant, après les avoir renvoyés à leur Logement pour y attendre une réponse, le Sénat prit un tempéramment digne de sa prudence & de sa bonne foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepteroit volontiers la paix, lorsqu'elle seroit proposée à des conditions raisonnables, & glorieuses pour les deux Etats ; mais que les Tlascalans respectoient les Loix de l'hospitalité, & n'étoient point accoutumés à rendre de la perfidie pour de la bonne foi. Diaz ajoûte que les Ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de frayeur ; parce que le bruit de leur Commission ayant soulevé le Peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert sous la dignité de leur caractere.

Réponse qu'ils reçoivent du Sénat.

Conspiration de Xicotencatl.

Quoique cet artifice des Mexiquains n'eût tourné qu'à leur honte, il produisit un autre effet, qui causa plus d'allarme à Cortez. Le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avoit osé déclarer la sienne au Sénat ; mais dans les mouvemens de

haine ou d'envie qu'il conſervoit pour les Eſpagnols, il ne put s'empêcher de répandre ſourdement que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejettant les offres de l'Empereur, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le deſſein des Eſpagnols étoit de renverſer la Religion & la forme du Gouvernement. Ces inſinuations n'étoient pas ſans vraiſemblance. Auſſi commençoient elles à lui faire des Partiſans; lorſqu'elles vinrent à la connoiſſance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritoit par ſon importance. Il étoit impoſſible que la plûpart des Sénateurs ne reconnuſſent point le danger dont la République étoit réellement menacée; & les motifs de Xicotencatl, tels que l'Hiſtorien les ſuppoſe, ne changeoient rien à la force de ſes raiſonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur & de la bonne foi prévalut dans l'Aſſemblée. Toutes les voix ſe déclarerent contre l'attentat d'un jeune Mutin, qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les Décrets du Sénat, & ruiner le crédit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort du Coupable; & ce qui doit cauſer encore plus d'étonnement, le

FERNAND CORTEZ. 1520.

Pere même de Xicotencatl, que cette qualité n'avoit point empêché d'assister au Sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa Patrie (17). Mais sa constance & sa grandeur d'ame toucherent si vivement ceux qui avoient pensé comme lui, qu'ils revinrent, en sa faveur, au sentiment le plus modéré. Son Fils fut arrêté par les Exécuteurs ordinaires de la Justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de Général, avec l'ignominieuse cérémonie de le jetter du haut en bas des dégrés du Tribunal (18). Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tôt de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie étoit trop profonde, pour se fermer aisément ; & ce cœur farouche ne déguisa ses projets de vangeance, que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

Jugement remarquable du Sénat.

Guerre contre les Tepeaques.

La guerre, qui fut entreprise aussi-tôt contre les Tepeaques, donna pendant quelques semaines un autre exercice à sa fureur. Elle fut poussée si vivement,

(17) *Ibid.* Liv. 5. page 286. (18) *Ibidem.*

que malgré le ſecours des Mexiquains, auxquels il parut ſuffire que les Eſpagnols y fuſſent mêlés, pour y faire marcher une partie de leurs forces, Cortez ſe rendit maître de la Capitale du Pays, après avoir défait, dans pluſieurs combats, les Ennemis de la République & les ſiens. Il ne lui reſtoit que quatre cent vingt ſoldats Eſpagnols & ſeize Cavaliers : mais, laiſſant à Xicotencatl le commandement des Troupes de l'Etat, il s'étoit contenté de prendre un corps de huit mille Tlaſcalans, des mieux faits & des plus réſolus, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. Les Tepeaques, forcés dans le centre de leur puiſſance, prirent le parti de la ſoumiſſion, & reconnurent qu'ils s'étoient laiſſés entraîner à la révolte, par les artifices des Mexiquains. Ils étoient ſi déſabuſées des eſpérances qu'ils avoient conçues de leur ſecours, qu'après avoir accepté un pardon général au nom du Roi d'Eſpagne, ils ſupplierent Cortez de ne pas abandonner leur Ville : ſur quoi il forma le deſſein d'y conſtruire une fortereſſe, en leur faiſant comprendre qu'il ne penſoit qu'à les proteger : mais il vouloit s'aſſurer le chemin de Vera-Cruz, par un Poſte que

FERNAND CORTEZ. 1520.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Fondation de la Ville de Segura de la Frontera.

la Nature avoit fortifié, & qui pouvoit devenir, avec un peu de travail, une ressource pour lui contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre ; & pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente étoit moins Escarpée. Au sommet de la Montagne, on éleva une espece de Citadelle, qui dominoit sur la Ville & sur la Plaine. L'Ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Espagnols, & poussé avec tant de chaleur, par les Tepeaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours (19). Cortez laissa un Sergent & vingt Soldats pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville Espagnole de l'Empire du Mexique (20).

Une autre Expédition à laquelle il ne paroît pas certain que Cortez ait assisté (21), soumit aux armes de l'Espa-

(19) Dans ce court intervalle, on fut informé que Magiscatzin, le fidele Ami des Espagnols, touchoit au dernier moment de sa vie. Cortez lui envoya son Aumônier, qui le disposa heureusement à recevoir le Baptême, & qui le vit mourir avec de grands sentimens de Religion. Solis, *ibid.* pages 317 & 318.

(20) *Ibid.* page 299.

(21) Diaz del Castillo dit positivement qu'il n'y assista point, non plus qu'à la Bataille de Guacachula, contre une Armée Impériale de trente

FERNAND CORTEZ. 1520.

gne *Tecamalchadec* & quelques autres Places. Mais il fut bientôt occupé par des soins plus importans. On apprit que l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient élevé sur le Trône *Guatimosin*, jeune Prince dont le caractere sembloit promettre un regne éclatant. Il avoit commencé par se livrer entiérement au soin des affaires. Plusieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avoient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'étoit pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts; & prenant avec les Nobles une Méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissoit un nouvel empire sur leurs cœurs, par une familiarité majestueuse, qui temperoit ces excès d'adoration que ses Prédécesseurs avoient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration, comme autant d'obstacles qui se formoient contre ses desseins. Il s'étoit promis la Conquête du Mexique; & l'inviolable fidélité des

Mort du nouvel Empereur.

Successeur qu'on lui donne, & ses qualités.

Médiation & projets de Cortez.

mille Hommes. Cependant Cortez même, dans sa Lettre du 30 Octobre, explique les motifs qui l'obligerent de se mettre à la tête de l'armée de Solis, qui croit ce témoignage irrécusable, & qui n'ose rejetter tout-à-fait celui de Diaz, le soupçonne seulement d'avoir ici manqué de mémoire. *Ibid.* page 314.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Tlascalans le confirmoit dans cette résolution ; sans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offroient de se joindre à ses Troupes. Le passage du Lac faisoit son principal embarras. Cette difficulté lui paroissoit terrible, depuis que les Mexiquains ayant trouvé le secret de rompre les Ponts des Chaussées, il n'avoit pas d'autre ressource que les Ponts volans. Il s'arrêta au projet de faire construire douze ou treize Brigantins, capables de résister à leurs Canots, & de conduire son Armée jusqu'au centre de leur Ville. Quoique des Montagnes de Tlascala, au bord du Lac, on ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite Flotte, en pieces, sur les épaules des Tamenes Indiens. Martin Lopez, dont il connoissoit l'habileté pour ces entreprises, ayant trouvé de la vraisemblance à son dessein, il lui donna le commandement de tous les Espagnols qui entendoient la Charpente, avec le pouvoir d'employer les Indiens à couper du bois. L'ordre fut donné en même tems d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts & tous les agrets des Vaisseaux qu'on avoit coulé à fond. Cortez avoit observé que les Montagnes

Ses préparatifs pour la Conquête du Mexique.

de Tlaſcala produiſoient quelques eſpeces d'arbres, dont on pouvoit tirer de la poix ; il les fit ébranler, dit l'Hiſtorien ; & l'on en tira tout le brai néceſſaire pour carener ſes Brigantins.

La poudre commençoit à lui manquer. Sa pénétration lui fit imaginer le moyen d'en compoſer, d'une qualité très-fine, en faiſant tirer du ſoufre, dont les Indiens ignoroient l'uſage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea qu'une matiere ſi combuſtible devoit être un aliment certain, pour la flamme. Montano & Meſa, Commandans de l'Artillerie, offrirent de tenter l'avanture avec quelques Soldats. Ils revinrent avec une proviſion de ſoufre, qui ne demanda point d'autre préparation, pour ſervir à l'artillerie comme aux arquebuſes à mêche (22).

Arrivée de deux Vaiſſeaux de Cuba, dont les Officiers de Cortez ſe faiſiſſent.

Pendant qu'il ſe livroit à ces grandes idées, il apprit que deux Vaiſſeaux Eſpagnols, qui apportoient de Cuba un ſecours d'Hommes & de munitions à Narvaez, avoient été ſaiſis ſucceſſivement par l'adreſſe & le zele de Pedro Cavallero, qu'il avoit chargé du commandement de la Côte. Le Gouvernement de Cuba, ne doutant point que

(22) *Ibidem*, pages 324 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Nervaez ne fût en possession de toutes les Conquêtes de la Nouvelle Espagne, lui envoyoit Pierre de *Barba*, Gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez avoit eu l'obligation du dernier service qui l'avoit dérobé aux persécutions de ses Ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître son Navire. Il avoit pénétré le dessein qui l'amenoit, à l'empressement avec lequel on s'étoit informé de la situation de Nervaez. Il avoit répondu, sans hésiter, que ce Général étoit en possession de tout le Pays, & que Cortez fuyoit à travers les Bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restés. Barba & tous ses gens n'avoient pas fait difficulté, sur cette assurance, d'aller droit à Vera-Crux, où ils furent arrêtés, au nom de Cortez. Mais loin d'en être affligés, ils s'étoient engagés volontairement à le servir; & Barba obtint bientôt le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers. Un second Vaisseau, conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera, tomba de même au pouvoir de la Colonie, & ne s'attacha pas moins joyeusement au service du Général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'ascendant que la Fortune lui promettoit sur ses plus redoutables Concurrens. Le Gouverneur de

de Cuba lui avoit fourni jusqu'alors du secours, par les voyes mêmes qu'il vouloit employer à sa ruine ; & les efforts de Garay, pour usuper une partie de son Gouvernement, ne tournerent pas moins heureusement en sa faveur. On doit se rappeller qu'après avoir paru sur la Côte de Vera-Cruz, les Vaisseaux de cet Avanturier avoient été repoussés par les Indiens de Panuco. Ils ne s'étoient pas rebutés de leur disgrace. Garay étoit revenu avec de nouvelles forces : mais la seconde Expédition n'eut pas plus de succès que la premiere. A peine ses gens eurent touché au rivage, que la résistance des Indiens les força de rentrer dans leurs Navires. Alors, chacun prenant différentes routes, ils coururent pendant quelques jours au hasard ; & sans s'être communiqué leur dessein, ils vinrent aborder presqu'en même-tems à Vera-Cruz, où la seule réputation de Cortez les rangea sous ses Enseignes. Le premier de leurs Vaisseaux, commandé par *Camargo*, portoit soixante Espagnols. Le second, qui en avoit cinquante, avec sept Chevaux, étoit beaucoup mieux armé, sous le commandement de Michel d'*Aux*, Gentilhomme Arragonois, dont la valeur se

FERNAND CORTEZ. 1520.

Autres secours que la Fortune procure à Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

distingua si singuliérement, que la seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Un troisiéme, qui arriva plus tard, avec quarante Soldats, dix Chevaux, & quantité d'armes & de munitions, étoit conduit par le Capitaine *Ramirez*. Cette Troupe de Guerriers prit aussi tôt le chemin de Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée (23). Enfin, le hasard amena aussi sur la Côte un Navire des Canaries, chargé d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois Chevaux & quelques Passagers, qui cherchoient l'occasion de vendre leurs marchandises aux Conquerans Espagnols. Non-seulement le Gouverneur de Vera-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur Vaisseau, mais il persuada aux Officiers d'aller servir dans l'Armée de Cortez, avec treize Soldats qui venoient chercher fortune aux Indes (24).

Deuil des Espagnols pour la mort de Magiscatzin.

La joye de tant d'heureux événemens n'empêcha point les Officiers Espagnols de prendre le deuil (25) à Tlascala, pour la mort de Magiscatzin, qui étoit regardé comme le Pere de la Patrie;

(23) *Ibid.* page 329.

(24) *Ibid.* page 365.

(25) Ils parurent tous avec des casaques noires qu'on fit teindre exprès, & qu'ils portoient pardessus leurs habits militaires. *Ibid.* page 324.

FERNAND CORTEZ. 1520.

& ce témoignage de ſenſibilité pour la douleur publique fit tant d'impreſſion ſur les Sénateurs & ſur le Peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir la place qui vaquoit au Sénat. Magiſcatzin joignoit à cette dignité celle de Gouverneur du principal Quartier de la Ville. Deux Offices de cette importance demandant une aſſiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les vues de Cortez, il ſe contenta de faire tomber le choix de la République ſur le Fils aîné du Mort, qui avoit hérité de tous les ſentimens de ſon Pere pour les Eſpagnols (26).

Enſuite, ne s'occupant que de ſes grands deſſeins, dont il conçut que le ſuccès dépendoit de la bonne volonté de ſes Troupes, il fit publier que ceux, qui commençoient à ſe dégoûter du métier des armes, étoient libres de retourner à Cuba, ſur une partie des Vaiſſeaux qu'il avoit ſur la Côte. Pluſieurs Soldats de Narvaez accepterent cette offre; & Duero même ſuivit leur

(26) Ce jeune Indien reçut le Baptême, à l'exemple de ſon Pere, & prit le nom de Dom Laurent de Magiſcatzin. Le Cacique d'Izucan, & le vieux Xicotencatl embraſſerent auſſi le Chriſtianiſme. On ne fit point alors d'autres converſions; ce que les Hiſtoriens attribuent au bruit des armes, plutôt qu'à l'éloignement des Eſprits pour les principes de la Religion D'ailleurs le Pere Olmedo, dit Solis, n'avoit perſonne qui pût l'aſſiſter. *ubi ſuprà*, page 327.

FERNAND CORTEZ. 1520.

exemple (27). Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faisoit renoncer honteusement à la gloire.

Il ne restoit qu'un sujet d'inquiétude à Cortez. Les Députés, qu'il avoit envoyés à la Cour d'Espagne, ne l'informoient point du succès de leur Commission ; & ce long retardement devoit le faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avoit espérée. Avant que de s'engager dans de nouvelles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au voyage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de Lettre (28), qui contenoit le détail des

(27) On n'a pas su les motifs de sa retraite ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il rompit avec Cortez, puisqu'on le vit ensuite, à la Cour d'Espagne, dans les intérêts du Gouverneur de Cuba. *Ibid.* page 333.

(28) C'est celle qu'on a déja citée. Cortez y rendoit compte aussi des Mesures qu'il avoit prises pour retourner à Mexico. Il vantoit la richesse de l'Empire, la fertilité de ses Terres & l'opulence des Caciques. Il louoit la valeur & la constance des Espagnols. Il parloit avec admiration du zéle & de la fidélité des Tlascalans. Il demandoit justice contre l'aveugle persécution du Gouverneur de Cuba. Il faisoit de fortes instances pour obtenir un puissant secours. Il pésoit en-

avantages & des disgraces qui étoient arrivés aux Troupes Espagnoles, depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des raretés qu'elles avoient sauvées dans leur retraite. Les deux autres étoient envoyés à l'Audience royale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvoit les attendre d'Espagne.

FERNAND CORTEZ. 1520.

L'ANNÉE approchoit de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les Terres de l'Empire, & de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses Brigantins n'étoient point encore achevés; mais les Troupes de la République & celles de ses Alliés avoient déja pris poste aux environs de Tlascala, & le moindre délai commençoit à lui faire craindre les incon-

core plus sur la nécessité d'envoyer des Missionnaires, pour aider au Pere Olmedo. C'est la substance de sa Lettre, après le récit de ses Exploits militaires, sur lesquels il s'expliquoit fort modestement. Mais Diaz assure qu'il eut soin d'en faire écrire une autre par les Officiers municipaux de Vera-Cruz & de Segura, où ses louanges ne furent point épargnées, & qu'il s'accorda le plaisir de la voir. Le même Historien ajoute qu'il ne permit point aux Soldats d'écrire à part.

FERNAND CORTEZ. 1521.

véniens de l'oiſiveté. Il aſſembla ſes Officiers, pour déliberer avec eux ſur ſes premieres opérations. Tous les avis ſe réduiſirent à marcher vers Tezcuco. Cette Ville étant ſituée ſur le chemin de la Capitale, & preſqu'au bord du Lac, on ſe propoſoit de s'en ſaiſir & de s'y fortifier pour en faire une Place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les Brigantins, & d'y être en état de déſoler le Pays ennemi par des courſes. C'étoit d'ailleurs une retraite aſſurée, dans mille ſuppoſitions qui pouvoient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le ſiége en longueur.

Cortez ſe détermine à tenter la Conquête du Mexique.

Le jour ſuivant fut employé à faire la revue des Eſpagnols, dont le nombre ſe trouva d'environ ſix cens Hommes d'Infanterie & quarante Cavaliers. L'Artillerie de campagne conſiſtoit en neuf piéces, les plus legeres qu'on eût tirés des Vaiſſeaux. Cortez donna tout l'éclat poſſible à cette Fête militaire; autant pour la faire ſervir d'inſtruction aux Indiens, que pour leur en impoſer par la pompe du ſpectacle. A cet exemple, le Général Xicotencatl, qui continuoit de commander les Troupes de la République, voulut auſſi les faire paſſer en revue. Celles que Cortez deſ-

Revue & nombre de ſes Troupes.

Revue des Troupes Indiennes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

tinoit à le ſuivre ne montoient qu'à dix mille Hommes choiſis ; & le reſte avoit ordre de ſuſpendre ſa marche, pour ſervir à la garde & au tranſport des Brigantins. Les tymbales, les cors & les autres inſtrumens de cette Armée, qu'Herrera fait monter à quatre-vingt mille Hommes (29), marchoient à la tête de chaque Bataillon ; & les Officiers venoient enſuite, parés de plumes de diverſes couleurs, & de joyaux qui leur pendoient aux oreilles & aux levres. Ils portoient ſous le bras gauche leurs ſabres garnis de pierre, la pointe en haut ; & chacun avoit un Page, dont l'unique office étoit de porter la rondache de ſon Maître, où ſes exploits étoient exprimés par diverſes figures. Chaque Compagnie étoit diſtinguée par la couleur de ſes plumes, & par la forme de ſes Enſeignes, qui n'étoient que la repréſentation de quelque Animal, au ſommet d'une pique.

Loix publiées dans les deux Camps.

Cortez fit publier pluſieurs Ordonnances, qui regardoient également les Eſpagnols & les Indiens. Elles por-

(29) Diaz comprend dans ce nombre les Alliés de Cholula & de Guacogingo, qui étoient campés hors de la Ville. Il paroît que Cortez ne ſe mit en marche qu'avec ſoixante mille Soldats ; mais il fut joint dans la ſuite, par tant d'autres Nations alliées, que pendant le ſiége de Mexico il ſe vit deux fois à la tête de deux cens mille Hommes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

toient défenſe, ſous peine de mort, d'employer les armes dans les différends particuliers, de faire la moindre violence aux Femmes, & de s'éloigner du Camp pour le pillage, ſans l'ordre des Chefs. Elles défendoient auſſi les juremens & les blaſphêmes, ſous peine d'infamie & de dégradation. Aguilar & Marina furent chargés d'expliquer ces Loix aux Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'y ſoumettre; & la rigueur que tous les Officiers apporterent à les maintenir fit regner, pendant toute la guerre, une diſcipline qui ne ſe relâcha pas plus que la valeur. Le jour du départ fut conſacré par des Prieres publiques. Ce fut à la fin de cette pieuſe cérémonie que Cortez ſortit de la Ville, à la tête des Eſpagnols.

Leçons militaires que les Eſpagnols donnent aux Indiens.

Il avoit donné ordre que toutes les Troupes Indiennes fuſſent rangées ſur ſon paſſage; pour leur apprendre, par l'exemple des ſiennes, à marcher ſans confuſion, à garder leurs rangs, à les doubler dans le beſoin, & d'autres évolutions, dont la ſeule vue devint une excellente leçon (30) pour ces Barbares.

Marche de l'Armée vers le Mexique.

La Marche du premier jour fut de ſix lieues, juſqu'à *Tezmeleuca*, Bour-

(30) Solis, Liv. 5, pages 373 & précédentes.

gade considérable, de la dependance du Cacique de *Guagozingo*, dont les Terres touchoient à celles du Mexique. On y apprit, du Cacique, que les Mexiquains, informés depuis long-tems des préparatifs de Cortez, avoient des Troupes nombreuses, derriere une Montagne voisine, dont plusieurs défilés rendoient le passage fort difficile. Cet avis l'inquiéta si peu, qu'il ne lui fit rien changer au plan de sa route. Mais, étant arrivé l'après midi au pié de la montagne, il résolut d'y passer la nuit; pour ne pas s'engager, pendant les ténébres, entre des Rochers qui pouvoient couvrir plus d'une embuscade. Il fit allumer dans le Camp de grands feux, dont la lumiere se répandoit sur tous les passages, & qui servirent en même-tems à garantir son Armée de l'incommodité du froid. Le lendemain, au lever du Soleil, son Avant-garde monta lentement par les premiers détours de la Montagne, pour donner à l'artillerie le tems de s'avancer. Elle n'avoit pas fait une lieue, lorsque les Coureurs vinrent informer Cortez que les Ennemis avoient embarassé le chemin par quantité d'arbres, & par une multitude de pieux fort aigus, qu'ils avoient plantés en

FERNAND CORTEZ. 1521.

Premier obstacle que Cortez lui fait surmonter.

FERNAND CORTEZ. 1521.

divers endroits, où la terre paroiſſoit fraîchement remuée, pour y faire enfoncer les Chevaux. Il reçut cet avis avec une gayeté, qu'il fit éclater juſques dans ſa réponſe : » Ces Braves, » dit-il à haute voix, n'ont pas envie » de nous voir de près. Ils veulent » embarraſſer nos piés, parce qu'ils » redoutent nos mains ». Auſſi-tôt, comme s'il eût tenu ſes réſolutions prêtes pour tous les obſtacles, il fit avancer deux mille Tlaſcalans à l'Avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. Cette exécution fut ſi prompte, qu'elle ne cauſa pas le moindre retardement à l'Avant-garde. Quelques Compagnies acheverent en même-tems de reconnoître les défilés ; & pendant l'eſpace de deux lieues, qui reſtoient juſqu'au ſommet de la Montagne, on continua de marcher auſſi tranquillement que ſur les Terres de Tlaſcala.

On découvre l'Armée Mexiquaine.

De la hauteur où l'on étoit parvenu, on découvroit dans l'éloignement le grand Lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ſes Troupes par le ſouvenir des richeſſes qu'elles y avoient laiſſées, & des injures qu'elles avoient à vanger. La fumée qu'on remarquoit dans les Bourgades,

& qui paſſoit ſucceſſivement de l'une à l'autre, fut priſe pour un avis que les Mexiquains ſe donnoit de l'approche de l'Armée. On n'avança pas avec moins de réſolution, quoique par des chemins fort rudes & dans l'épaiſſeur des Bois. Enfin l'Armée ennemie s'offrit de loin dans la Plaine. Les Eſpagnols poufferent des cris de joie; & les Tlaſcalans entrerent dans une eſpece de fureur, que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'Ennemi étoit en bataille, au-delà d'une grande Ravine, formée par les eaux qui tomboient impétueuſement des Montagnes. On la paſſoit ſur un Pont de bois, que les Mexiquains auroient pû rompre; mais Cortez apprit dans la ſuite qu'ils l'avoient conſervé, dans le deſſein d'attaquer les Eſpagnols au paſſage. Cependant à peine eurent-ils reconnu la nombreuſe Armée qui les menaçoit, que le courage paroiſſant leur manquer pour la défenſe de leur poſte, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étoient dérobés preſque tout-d'un-coup, à la faveur des Bois, ſans qu'on pût juger ſi ces apparences de crainte ne couvroient pas quelque artifice, Cortez ne diminua

FERNAND CORTEZ. 1521.

Elle ſe retire avec effroi.

FERNAND CORTEZ. 1521.

rien de ses précautions. Il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la Ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du Pont. Sa Cavalerie, qu'il fit passer la premiere, n'alla pas loin sans découvrir les Ennemis. Ils s'étoient ralliés derriere les Bois : mais l'approche des Chevaux, qu'ils n'avoient jamais vûs en si grand nombre, & quelques décharges de l'artillerie, que Cortez avoit fait poster sur un bord élevé de la Ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses, pour s'abandonner honteusement à la fuite. Toute l'Armée, ayant passé le Pont avant la nuit, se logea dans un Bourg désert ; sans autre précaution que de placer des Corps-de gardes, à toutes les avenues (31).

Perfide entreprise du Cacique de Tezcuco

Le lendemain, après s'être mis en marche, on vit paroître dix Indiens, qui venoient à grand pas vers l'Avant-garde, & qui n'avoient entr'eux qu'une seule lance, couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient élevée, avec tant de respect & de cérémonies, qu'on la prit pour un signe de paix. C'étoit une Ambassade du Cacique de Tezcuco, qui envoyoit prier le Général d'épargner les Terres de

(31) *Ibid.* pages 382 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ſon Domaine, & l'aſſurer qu'il déſiroit ſon alliance. Il lui faiſoit offrir, dans ſa Ville, un logement commode pour tous les Eſpagnols; mais il demandoit que les autres Nations demeuraſſent hors des murs, où il promettoit de leur faire porter toute ſorte de proviſions. Cortez examina long-tems ces Envoyés. Ils répondirent à ſes queſtions, ſans aucune marque d'embarras. Leur Chef ajoûta que ſon Maître, ayant à ſe plaindre des violences du nouvel Empereur, qui cherchoit à ſe vanger du refus qu'il avoit fait de lui donner ſa voix dans l'Election, vouloit s'unir avec les Eſpagnols pour la ruine de ce Tyran. Quoique les Hiſtoriens n'aient pas nommé le Cacique, il paroît que c'étoit Cacumazin, c'eſt-à-dire, le même à qui Cortez avoit fait ôter ſa dignité, pour avoir conſpiré contre Motezuma, & qui avoit été rétabli par l'autorité du nouveau Monarque. Solis en juge par la défiance que ſes offres inſpirerent aux Eſpagnols. Tous les Officiers, dont Cortez prit l'avis pour ſa réponſe, conclurent que cette politeſſe ne pouvoit être ſincere dans un Prince mortellement offenſé; qu'il falloit regarder néamoins comme une

FERNAND CORTEZ. 1521.

faveur du Ciel la liberté qu'on leur offroit d'entrer dans une Ville qu'ils avoient résolu d'emporter par la force des armes, & que lorsqu'ils seroient une fois dans ses murs, ils s'y conduiroient avec autant de précautions, que dans une Place emportée d'assaut. Après cette déliberation, Cortez répondit aux Envoyés qu'il acceptoit l'offre de leur Maître, & qu'il regleroit toujours sa conduite sur la bonne foi qu'il trouveroit dans ses Alliés.

Comment elle est découverte.

L'Armée continua sa marche, jusqu'au Fauxbourg de la Ville ; mais l'entrée fut remise au lendemain, pour se donner le tems d'observer de plus près les dispositions du Cacique. Ce délai sauva les Espagnols. Cacumazin, commençant à craindre que ses noirs desseins ne fussent éventés, n'eut pas l'audace de se présenter à Cortez ; & l'on s'apperçut, pendant la nuit, que les Habitans du Fauxbourg se retiroient dans la Ville. Quoiqu'il ne fût arrivé, d'ailleurs, aucun mouvement qui put allarmer le Général, il n'attendit pas le jour pour disposer ses Troupes au combat. Il s'avança vers la Ville, au lever du Soleil, dans la résolution de l'attaquer, s'il ne recevoit pas d'autres éclaircisse-

mens. Mais il fut encore plus surpris de trouver les portes ouvertes & sans Gardes. Quelques Compagnies détachées s'en saisirent, & toute l'Armée entra sans résistance. Cortez, préparé à tout événement, s'avança dans les rues, sans donner aucune atteinte à la paix. Il arriva dans une grande Place, où il forma quelques Bataillons; tandis que les Officiers plaçoient des Corps-de-gardes, aux meilleurs Postes. Les Habitans se montroient par intervalles, mais sans armes & d'un air tremblant. On observa qu'il ne paroissoit aucune Femme; & cette circonstance augmenta les soupçons. Le principal Temple étant situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où l'on découvroit la plus grande partie du Lac, Alvarado, d'Olid & Diaz reçurent ordre de s'y établir, avec un bon nombre de Tlascalans & quelques piéces d'Artillerie. Ils trouverent ce Poste sans défense; & du haut du Temple, ils découvrirent hors de la Ville une multitude de Peuple, dont les uns fuïoient vers les Montagnes, & les autres se jettoient dans des Canots, pour se rendre à la Capitale. Ce spectacle ne laissa plus

FERNAND CORTEZ. 1521.

aucun doute de la mauvaiſe foi du Cacique. Cortez le fit chercher, avec ordre de l'amener à la tête de l'Armée. On apprit enfin qu'il s'étoit retiré, pendant la nuit, vers l'Armée des Mexiquains, avec un petit nombre de Soldats qui avoient conſenti à le ſuivre. La Nobleſſe & le reſte de ſes Sujets, qui déteſtoient ſa tyrannie, étoient demeurés dans la Ville, ou s'étoient diſperſés dans d'autres lieux, ſous prétexte de chercher l'occaſion de le joindre. Mais lorſque les ſoins de Cortez, & la modération de ſes Troupes, eurent fait renaître la tranquillité, on fut informé, avec plus d'étendue, que le deſſein de ce Prince avoit été de careſſer les Eſpagnols, pour les endormir dans la confiance, & d'introduire les Troupes Mexiquaines, qui devoient les égorger tous dans une nuit; qu'au retour de ſes Envoyés, qui lui avoient fait une peinture effrayante des forces de Cortez, le courage avoit commencé à lui manquer; & qu'enſuite la prudence qui avoit arrêté ſes Ennemis aux portes de la Ville lui ayant fait juger qu'ils avoient pénétré ſon deſſein, le parti de la fuite lui avoit paru le plus ſûr, en laiſſant ſa Ville &

FERNAND CORTEZ. 1521.

Cortez établit un nouveau Cacique à Tezcuco.

ſes Sujets à leur diſcrétion (32).

Ainſi la fortune de Cortez lui livra, ſans obſtacle, une grande Ville qu'il avoit crue néceſſaire à ſes deſſeins; & le mécontentement des Sujets du Cacique les engagea comme volontairement dans le parti des Eſpagnols. Toute l'Armée paſſa la nuit ſuivante dans Tezcuco. Le Palais étoit ſi vaſte, que les Eſpagnols y trouverent tous des logemens commodes, avec une partie des Tlaſcalans; les autres Troupes ſe cantonnerent dans les rues voiſines. Le lendemain, tous les Nobles, revêtus des habits qui diſtinguoient leur condition, firent demander une audience à Cortez, avec un jeune Homme de fort bonne mine, qu'ils paroiſſoient honorer comme leur Chef. Un des plus anciens dit au Général Eſpagnol, que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur naturel du Pays, mais un Tyran, qui avoit maſſacré de ſa propre main Nebazal ſon frere aîné, pour uſurper ſa Couronne; que le jeune Prince, qui ſe préſentoit à la tête des Nobles, étoit Fils légitime du malheureux Nebazal, & que la fidélité de quelques Sujets l'avoit dérobé au

(32) *Ibid* pages 387 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Meurtier de ſon Pere ; que l'aſſaſſinat s'étoit exécuté par le ſecours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit actuellement le Mexique ne favoriſoit pas moins le Coupable, parce qu'il eſperoit d'employer ſa perfidie à la deſtruction des Eſpagnols ; mais que la Nobleſſe de Texuco avoit ce Traître en horreur, & que le Peuple déteſtoit ſes violences. Cortez avoit été ſi charmé de la bonne grace du jeune Prince, que ſans être informé de ſa naiſſance, & ſur quelques civilités qu'il en avoit reçues, il l'avoit embraſſé, dit l'Hiſtorien, dans un tranſport de joie dont il n'avoit pas été le maître (33). Mais s'étant fait expliquer le diſcours du Vieillard, il comprit tout-d'un-coup quels étoient les deſirs de la Nation. Après avoir fait ſentir à l'Aſſemblée des Nobles qu'il pouvoit uſer du droit de la guerre & livrer leur Ville à la diſcrétion de ſes Soldats, il ajoûta que les Eſpagnols ne ſouhaitoient que le bonheur des Peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la ſienne, il rendoit à la Ville de Tezcuco le Cacique qu'elle avoit

(33) *Ibid.* page 390.

FERNAND CORTEZ. 1521.

reçu du Ciel. Cette déclaration excita de vifs applaudiſſemens. Tous les Nobles s'empreſſerent de baiſer la main de leur Prince ; & leur joie ſe communiqua bientôt au Peuple. Les acclamations furent accompagnées de danſes & de jeux, qui durerent toute la nuit. La cérémonie du Couronnement fut remiſe au lendemain ; & Cortez y aſſiſta ſans défiance, avec la ſatisfaction de s'être acquis plus d'empire ſur les Indiens par cette généreuſe conduite, qu'il n'en pouvoit obtenir par une victoire ſanglante (34). Tezcuco devint une Place de ſûreté pour les Eſpagnols, & diſputa toujours aux Tlaſcalans l'honneur du zéle & de la fidélité.

Iztacpalapa eſt attaquée par les Eſpagnols.

Le nouveau Cacique, informé du projet de ſes Alliés, qui étoit de rendre l'entrée du Lac navigable pour les Brigantins, employa ſix ou ſept mille de ſes Sujets à donner plus de profondeur aux premiers Canaux.

(34) *Ibid.* pages 387 & précédentes. Il fit la converſion du jeune Cacique, qui reçut le Baptême des mains d'Olmedo, en prenant le nom de Fernand, par affection pour Cortez. L'Hiſtorien avoue que cette cérémonie fut précipitée, & que l'inſtruction avoit duré peu de jours ; mais il prend ſoin d'avertir que ce Prince, quoiqu'âgé ſeulement de dix neuf ou vingt ans, avoit plus d'intelligence que le commun des Indiens. *Ibid.* chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Pendant ce travail, Cortez, dont tous le mouvemens se rapportoient à son Expédition, résolut d'attaquer la Ville d'Iztacpalapa, avec une partie de ses Troupes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux Canots des Mexiquains, qui venoient quelquefois troubler les Travailleurs de Tezcuco; sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses Troupes, pour lesquelles il craignoit les dangers de l'inaction. On a déja fait observer qu'Iztacpalapa étoit assise sur la Chaussée par où les Espagnols avoient fait leur premiere entrée, & dans une situation si bisarre, qu'une partie de ses Maisons, qui montoient à plus de dix mille, étoient bâties dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient dans la Ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchoient ou retenoient les eaux, suivant le besoin des Habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cens Espagnols & dix mille Auxiliaires, dont Alvarado & d'Olid eurent le commandement, sous ses ordres. Il s'engagea sur la Chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, & d'employer son artillerie à

déloger l'Ennemi, des autres postes. En approchant de la Ville, ses premiers rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille Hommes, qui sembloient sortis pour les défendre, & qui attendirent les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite faisant leur retraite sans désordre, jusqu'aux portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le combat, ils se jetterent tous dans le Lac, en poussant des cris & secouant leurs armes, avec autant de fierté qu'ils en avoient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvroit quelque piege. Cependant après avoir fait reconnoître la Place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les Maisons se trouverent abandonnées, & l'on n'entendoit plus qu'un bruit confus sur le Lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettoit point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputoit point la possession; & Cortez étoit déja résolu de

FERNAND CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Une inondation les force de l'abandonner.

garder ce poste. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençoit à déborder des Canaux, avec une impétuosité qui lui fit couvrir en un moment les plus basses parties de la Ville. C'étoit le stratagême que Cortez n'avoit fait que pressentir, & qui réduisit la plûpart de ses Soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les Ecluses du côté du grand Lac, où les eaux se portoient par leur pente, toute la Ville pouvoit être inondée. L'Armée se logea par dégrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit, avec beaucoup d'incommodité, & sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, désespérant de garder sa Conquête & la remettant à l'arrivée des Brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, » avec » l'attention, dit un Historien, de » faire doubler le pas à ses Troupes, » pour les réchauffer par ce mouve- » ment ». Mais il paroît que le soin de leur conservation n'y eût pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du Soleil, on découvrit une multitude innombrable de Canots, qui

Ils sont attaqués dans leur retraite.

s'avancerent, des deux côtés du Lac, jusqu'aux bords de la Chaussée. Les arbalêtes des Espagnols & les fléches de leurs Alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'Ennemi revint plusieurs fois à la charge, & força de s'arrêter plus d'une fois, pour faire face aux plus emportés. Ses Piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui oserent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent quelques Hommes. Un Cheval, percé d'une infinité de fléches, eut la force de soutenir son Cavalier jusqu'à Tezcuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexiquains s'étant rallentie à la vue de cette Ville, où ils n'ignoroient pas que les Espagnols avoient le gros de leur Armée, Cortez y rentra vers le soir; » après avoir effacé, dit Solis, » l'affront de sa retraite, par trois ou » quatre victoires, remportées comme » en courant ». L'expérience qu'il avoit des ruses de ses Ennemis les lui avoit fait regarder jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude, comme des inventions grossieres, qu'il étoit aisé

Cortez admire les ruses des Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de faire tourner à leur propre ruine ; & dont la moindre attention suffisoit pour garantir des Espagnols : mais celle qu'il venoit d'éviter lui parut si bien concertée, que suivant le même Historien (35), il n'en sortit pas sans admiration, & sans une espece de jalousie.

Il partage ses forces pour défendre ses Alliés.

Les Caciques, & les autres Indiens voisins de Tezcuco, ne tarderent point à venir offrir leur obéissance & leurs Troupes au Général étranger. Ils se plaignoient des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otumba, contre lesquelles ce Prince faisoit marcher une puissante Armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignoient assez de résolution pour se défendre, mais il demandoient quelque secours ;

Son motif.

& Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il étoit important pour

(35) Après avoir fait remarquer l'adresse qu'ils avoient eue de faire une sortie pour attirer les Espagnols, de soutenir une charge pour les engager, de feindre une retraite, d'abandonner les lieux qu'ils vouloient inonder, & de tenir une Armée prête pour assurer le succès de leur stratagême, Solis demande si ceux, qui cherchent à obscurcir la gloire de sa Nation, peuvent dire à présent que les Indiens fussent des Hommes stupides ; qui manquassent de tête & qui n'eussent que de la férocité. Liv. 5. page 405.

lui

lui de se conserver une communication toujours libre avec la Province de Tlascala. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette Expédition avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers & la plus grande partie des Tlascalans, s'avancerent par une marche si prompte, qu'ayant joint l'Armée d'Otumba & de Chalco, avant l'arrivée des Mexiquains, ils allerent au-devant d'eux jusqu'aux frontieres de ces deux Provinces. La bataille fut sanglante, & se termina par la fuite des Ennemis qui laisserent un grand nombre de Prisonniers. Mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il espéroit tirer quelques lumieres. Les Peuples, qu'il avoit secourus, ayant été jusqu'alors Ennemis de la République de Tlascala, parce qu'ils avoient toujours été soumis aux Empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix, sous la garantie du nom Espagnol; & les Tlascalans, à qui cette reconnoissance étoit due pour leurs services, signerent volontiers le Traité, avec promesse de le faire ratifier au Sénat.

Victoire de Sandoval.

Le retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un Triomphe. Il avoit à sa suite, non-seulement les Prison-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Cortez renvoie libres quelques Prisonniers Mexiquains. Discours qu'il leur tient.

niers Mexiquains, mais tous les Caciques des deux Provinces, qui voulurent faire leurs remercimens au Général, du secours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, & leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les Prisonniers Mexiquains, qui s'attendoient à perdre la vie, suivant leurs usages, il leur fit ôter leurs fers, pour les disposer, par cette indulgence, à retenir plus fidélement le discours qu'il leur fit par la bouche de ses Interprêtes (36). Après cette

(36) On se garde toujours de supprimer ce qui porte le Caractere de la vérité. Diaz faisant profession d'avoir copié ce Discours, tel qu'il fut donné aux Interpretes, & les autres Historiens le rapportant après lui, il mérite d'autant plus d'être conservé, que Cortez affecta de le faire publiquement, pour justifier son entreprise, aux yeux de ses Alliés : » Vos propres » usages & les loix de la » guerre me mettent en » droit de vous punir » avec le fer, pour vous » rendre le traitement in» humain que vous faites » à vos Prisonniers. Mais » les Espagnols ne font » point un crime à des » Sujets d'être pris en ser» vant leur Prince, & » savent mettre de la di» stinction entre les Mal» heureux & les Coupa» bles. Je veux seule» ment vous convaincre » de l'avantage que la » clémence de ma Nation » a sur votre barbarie, » en vous donnant tout» à-la fois la vie & la li» berté. Retournez dès ce » moment à votre Prince ; » & puisqu'étant Nobles » vous devez observer la » loi que j'attache à cette » grace, dites lui de ma

FERNAND CORTEZ. 1521.

explication, dans laquelle il avoit moins en vue les Mexiquains, dont il connoiſſoit l'obſtination, que ſes nouveaux Alliés, qu'il vouloit perſuader de l'équité de ſon entrepriſe, il fit conduire les Priſonniers juſqu'au bord du Lac, avec ordre de leur fournir une Barque & des proviſions pour ſe rendre à Mexico. Il n'en reçut aucune réponſe; mais comme il avoit fait peu de fond ſur leur fidélité, il ſe contenta de faire remarquer aux Caciques, qu'il avoit offert inutilement la paix.

» part que je viens lui » demander raiſon de l'in» juſte guerre qu'on m'a » faite en rompant avec » perfidie les Traités ſur » la foi deſquels je m'é» tois déterminé à ſortir » de Mexico : dites - lui » que je viens vanger auſſi » la mort de Motezuma, » à qui j'ai fait cette pro» meſſe, avant ſon der» nier ſoupir; que je ſuis » ſuivi d'une Armée re» doutable, non - ſeule» ment par le nombre des » Eſpagnols, dont il con» noît la valeur invinci» ble, mais encore par » les Troupes de toutes » les Nations qui abhor» rent la Tyrannie des » Mexiquains; que dans » peu de tems je l'atta» querai au milieu de ſa » Cour même, & que je » ne relâcherai rien de ma » juſte colere, juſqu'à ce » que j'aie réduit en cen» dre toutes les Villes de » ſon Empire. Cependant, » ſi pour éviter ſa ruine » & pour épargner le » ſang de ſes Sujets, il » ſe ſent encore quelque » penchant pour la paix, » je ſuis prêt à lui ac» corder à des conditions » raiſonnables, parce que » les armes de mon Roi, » que les foudres du Ciel » aſſiſtent toujours, ne » bleſſent que ceux qui » leur réſiſtent, & que » je préfere l'exercice de » l'humanité à la van» geance.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Brigantins partent de Tlascala.

Dans le même tems, Lopez l'informa, par un Courier, que les Brigantins étoient achevés, & qu'il se disposoit à se mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La République de Tlascala fournissoit dix mille Tamenes, qui entreprenoient de porter, sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille Soldats (37), sous le commandement de Chechimical, jeune Cacique d'une valeur distinguée. Mais quoique ces forces eussent paru suffisamment à Cortez, qui les avoit laissées à Tlascala dans cette vue, Lopez le prioit d'envoyer au-devant de lui quelques Compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard, en traversant les Terres Impériales. L'importance d'un secours, sans lequel on ne pouvoit entreprendre le siege de Mexico, fit détacher aussi-tôt Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques Bataillons auxiliaires. Dans sa marche, ce brave Officier résolut de visiter Zulepeque, petite Ville

Vangeance que Sandoval tire du massacre de quelques Espagnols.

(37) Herrera fait sortir de Tlascala cent quatre-vingt mille Hommes de guerre avec les Brigantins; ce qui paroît si peu vraisemblable; que ce doit être une faute d'impression. Diaz n'en compte que quinze mille, & Solis vingt.

peu éloignée du chemin, qui non-seulement refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés, en passant de Vera-Cruz à Mexico. L'Armée n'eut pas plutôt pris cette route, que les Habitans abandonnerent leurs murs & se retirerent dans les Montagnes. Sandoval les fit poursuivre par les Tlascalans; & lorsqu'il fut entré dans la Place, sa colere augmenta beaucoup en voyant des preuves de leur trahison. On trouva, sur le mur d'un Edifice, ces mots écrits en Espagnol avec du charbon : » l'infortuné Jean *Justo* & ses » Compagnons furent pris en ce lieu «. Ensuite on crut reconnoître, dans un Temple, les têtes de ces malheureuses Victimes, que leurs Meurtriers avoient fait sécher au feu, pour les préserver de la corruption. Tous les Soldats, furieux de ce spectacle, conjurerent Sandoval de vanger le sang de leur Nation, avec la derniere rigueur Il donnoit déja ses ordres, lorsque les Tlascalans revinrent avec un grand nombre de Prisonniers, après avoir fait main-basse sur ceux qui avoient refusé de se rendre. Ces Misérables se jetterent aux piés des Espagnols, &

FERNAND CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

témoignerent leur repentir, ou leur crainte, pat des humiltations & des cris. On leur fit grace de la vie, & Sandoval reçut le ferment de leur foumiffion, qu'ils exécuterent fidélement. Les reftes des Efpagnols, qui avoient été facrifiés, furent enterrés avec honneur (38).

Vanité d'un Cacique Tlafcalan.

L'Armée continua fa marche jufqu'aux frontieres de Tlafcala, où Lopez s'étoit avancé avec Chechimical & fes Troupes. On ne donna que le tems néceffaire au repos. Sandoval, hâtant fon départ, pour répondre à l'impatience du Général, mit les Efpagnols à l'Avant-garde, avec les Tlafcalans, qu'il avoit amenés. Les Tamenes, efcortés de quelques Troupes, compofoient le corps de Bataille; & Chechimical fut chargé du foin de l'Arriere-garde. Mais ce jeune Cacique, qui joignoit à beaucoup de valeur un caractere fort vain, s'offença de n'être pas au pofte le plus avancé; & fon chagrin fit naître une querelle, qui ne fut appaifée que par la modération des Officiers Efpagnols. En vain lui repréfenta-t-on que fon pofte étoit le plus honorable, puifqu'il étoit le plus dangereux, & que

(38) Solis, Liv. 5. page 418.

FERNAND CORTEZ. 1521.

les insultes des Mexiquains n'étoient à craindre qu'à la queue de l'Armée : il répondit qu'un Chef tel que lui devoit toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les Troupes, & qu'il vouloit être le premier dans les moindres occasions, comme il promettoit de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'Armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'Arriere-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vue des Troupes Mexiquaines, qui n'oserent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezcuco, » Chechimical demanda le tems de se » parer de ses plus belles plumes & de » tous ses joyaux, parce que l'occasion » de combattre ne pouvant être éloi- » gnée, le premier moment d'une si » douce espérance devoit être un tems » de fête pour un Soldat «. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisoit point, & qui reconnoissoit peut-être le caractere de sa Nation, dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'Armée, pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuya quelques traits de la même vivacité. Chechimical se

FERNAND CORTEZ. 1521.

hâta de lui faire demander audience ; & lui dit, » qu'étant né pour la guer-» re, il craignoit de languir dans l'oi-» siveté, sur-tout après avoir passé » cinq jours entiers sans une seule » occasion de tirer l'épée ; qu'il brû-» loit de voir les Ennemis, & qu'il » supplioit le Général de donner sur » le champ quelque exercice à sa va-» leur «. Un emportement si peu mesuré, joint aux informations de Sandoval, fit craindre à Cortez de ne pas trouver, dans le Chef des nouveaux Tlascalans, autant de soumission que de courage ; & la suite des événemens justifia cette crainte. Cependant il lui promit de satisfaire son ardeur ; à condition, lui dit-il, que vous combattrez sous mes yeux, & que vous me rendrez témoin de vos exploits. Sur quoi l'Historien observe que Cortez haïssoit la vanité, dans un Guerrier ; parce qu'il avoit reconnu que la vraie valeur marche rarement sans la modestie (39).

Cortez attaque vivement l'Empire.

On s'attacha aussi-tôt à la construction des Brigantins ; mais le Général, apprenant qu'il ne falloit pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'employer cet

(39) *Ibid.* page 424.

intervalle à visiter le Pays qui bordoit le Lac, dans la vue de choisir ses Postes, & de commencer le ravage sur les Terres de l'Empire. Iatolcan, Tenayuca, Cobatilan, Escapuzalco, furent les premieres Villes qu'il reconnut, & dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées & brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs Habitans; mais ayant tenté de se rassembler, avec les Troupes qui avoient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste & passa cinq jours à la vue de cette Ville. Elle le disputoit à Tezcuco, pour la grandeur, & pour le nombre des Habitans. Son assiete, qui occupoit l'extrêmité de la premiere Chaussée, où les Espagnols avoient essuyé tant de pertes & de dangers dans leur retraite, rendoit ce poste d'autant plus avantageux, qu'il étoit le plus proche de Mexico, & comme la clé du chemin dont il falloit se saisir pour en faire le siége. Aussi Cortez se disposoit-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paroître sur la Chaussée un gros de Mexiquains, sortis de la Capitale, & conduits par l'Empereur même. Com-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Espagnols donnent dans un piége des Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1521.

me il y avoit apparence que leur dessein étoit de se jetter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre & de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le Lac & la Ville. Mais ils avoient d'autres vues, qu'ils exécuterent avec une adresse extrême. Quelques-uns sauterent négligemment à terre, & formerent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses Troupes devant la Ville, & marcha droit à la Chaussée. Ceux qui étoient à terre, parurent déconcertés de son approche, & se retirerent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrein par dégrés & dans une espece de désordre. Leur espérance étoit d'engager les Espagnols. En effet, le Général se hâta trop de les suivre, emporté par des apparences qui lui firent oublier l'avanture d'Iztacpalapa. Lorsqu'ils le virent dans le détroit de la Chaussée, ils se rallierent, ils firent tête; & pendant qu'ils l'arrêtoient par leur résistance, un prodigieux nombre de Canots, qui sortirent avec une vîtesse incroyable des Canaux de la Capitale, vint investir les deux côtés

FERNAND CORTEZ. 1521.

Ils ne s'en retirent point sans perte.

de la Digue. Cortez reconnut ſon imprudence. Il ſe vit forcé de ſe retirer, en combattant de front, & réſiſtant des deux côtés à l'attaque des Canots. Les Mexiquains s'étoient pourvus de longues piques, dont quelques-unes avoient pour fer la pointe des épées que les Eſpagnols avoient perdues dans leur premiere retraite. Il eut ainſi la douleur de voir un grand nombre de ſes gens bleſſés de leurs propres armes. Mais, faiſant feu de toutes parts, & s'expoſant l'épée à la main comme le moindre Soldat, ſon courage & ſa fortune le firent ſortir heureuſement d'un ſi grand danger (40). Cependant l'entrepriſe de

(40) Diaz lui reproche vivement cette faute. Herrera n'entreprend point de le défendre. Mais Solis, en paſſant condamnation ſur ſa témérité, prétend qu'il ne laiſſa point d'en tirer beaucoup d'avantage, non-ſeulement parce qu'il n'en couta pas moins de monde aux Ennemis que dans une bataille qu'ils auroient perdue, mais parce que la réputation des Eſpagnols en acquit un nouveau luſtre, qui augmenta bientôt le nombre de leurs Alliés. Liv. 5, pages 436 & précédentes. On ne nous apprend point quelle fut leur perte dans cette occaſion. Un Enſeigne, nommé *Jean Volante*, fut renverſé dans le Lac, d'un coup de pique. Les Indiens les plus proches le prirent dans l'eau & le mirent dans un Canot, qui prit auſſi-tôt la route de Mexico pour emmener ſon Priſonnier. Volante ſe laiſſa conduire, feignant d'être hors de combat. Mais lorſqu'il ſe vit éloigné des autres Canots, il ſe ſaiſit de ſes armes, il tua quelques-uns de ceux qui le gardoient, & ſe jettant à

FERNAND CORTEZ. 1521.

Tacuba lui paroiſſant impoſſible, à la vue des Mexiquains, qui n'abandonnerent point leur Chauſſée, il reprit ſur le champ le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils ſe bornerent à le ſuivre de loin, avec des cris & d'impuiſſantes menaces.

Secours d'Eſpagnols envoyé à Cortez.

Un ſecours conſidérable, qui lui étoit arrivé pendant ſon abſence, effaça le ſouvenir de cette diſgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Carvajal*, Ruiz de la *Mota*, Diaz de *Reguera*, & d'autres Guerriers d'un nom connu, avoient mouillé au Port de Vera-Cruz, dans un Vaiſſeau adreſſé à Cortez, (41), avec un ſecours de Soldats & de munitions. Ils s'étoient rendus auſſi-tôt à Tlaſcala, d'où le Sénat les ayant fait conduire ſous une nombreuſe eſcorte, ils avoient apporté eux-mêmes à Tezcuco la premiere nouvelle de leur arrivée. Mais on apprit en même-tems que l'Empereur du Mexique faiſoit avancer une groſſe Armée vers la Province de Chalco, pour ramener ce Pays à l'obéiſſance, & pour exécuter le deſſein qu'il conſervoit toujours de fermer la commu-

la nage, il arriva au bord du Lac, ſans avoir abandonné ſon drapeau, *ibid.*

(41) Il paroît que ce Vaiſſeau venoit de l'Iſle Eſpagnole.

nication avec Tlascala & Vera-Cruz. Cette entreprise étoit d'une importance qui forçoit Cortez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne pouvoit esperer que de leur fidélité la conservation du passage. D'ailleurs, les Brigantins n'étant point achevés, il eut le tems d'envoyer Sandoval avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux Troupes Impériales. Deux ou trois Victoires rendirent la paix aux Provinces menacées; & tandis que Sandoval pressoit cette Expédition, Cortez ne cessa point de ravager les Terres de l'Empire. Il y courut des dangers, qui menacerent plusieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à l'attaque de Suchimilco (42), Place considérable

FERNAND CORTEZ. 1521.

Sandoval va combattre les Mexiquains dans la province de Chalco.

Extrême danger de Cortez.

(42) Il tomba dans une de ces témérités qui paroissent autant de taches pour sa prudence. S'étant trop éloigné de son Armée, avec quelques Cavaliers, il voulut pousser une Troupe d'Ennemis, & se jetta au milieu d'eux, l'épée à la main. Lorsqu'il voulut revenir vers ses gens, il se trouva seul & enveloppé de toutes parts. Il se maintint quelque tems, en combattant avec la derniere vigueur, jusqu'à ce que son Cheval s'abbattit sous lui de pure lassitude & le mit dans un extrême danger. Les Mexiquains s'avancerent, & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il n'auroit pû manquer d'être accablé. Sa seule défense fut l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, pour le présenter à leur Empereur. Un Cavalier, nommé Christophe d'*Olea*, de Medina del Campo, qui avoit apperçu sa chûte, en avertit ses Compagnons par un cri terrible; & sans les attendre, il fondit à

FERNAND CORTEZ. 1521.

dont il avoit entrepris de se saisir ; & qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols (43).

Conspiration de quelques Espagnols contre sa vie.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens Soldats vint lui demander une audiance secrete, & lui apprit que pendant son absence, il s'étoit formé un détestable complot contre sa vie & contre celle de tous ses Amis particuliers. L'Auteur du crime étoit un autre Soldat, sans aucune considération, suivant la remarque de l'Historien, puisque son nom paroît pour la premiere fois avec son crime, il se nommoit Antoine de *Villafagna*. Sa premiere vue n'avoit été que de se déga-

l'endroit où les Mexiquains étoient prêts à se saisir de son Général. Il en tua cinq ou six des plus ardens ; & secondé aussitôt de ses Compagnons, il le délivra du plus grand péril que sa valeur lui eût jamais fait courir. Cortez n'avoit reçu que deux légeres blessures. Diaz & Solis, *ubi suprà*. Herrera néanmoins prétend qu'il fut redevable de sa liberté à un Tlascalan, inconnu, dit-il, avant & après l'action ; ce qui semble faire entendre que ce fut un miracle.

(43) Outre ceux qui avoient été tués à l'ataque de Suchimilco, les Mexiquains en avoient enlevé trois ou quatre, qui s'étoient écartés pour piller, & deux Valets qui avoiant donné dans une embuscade. Le sort de ces Malheureux étoit d'être sacrifiés aux Idoles, & Cortez ne pouvoit soutenir cette idée. Solis, *ubi suprà*, page 413.

ger du ſiége de Mexico, qu'il regardoit comme une entrepriſe déſeſpérée. Il avoit inſpiré ſes ſentimens à quelques Amis du même ordre, en leur repréſentant qu'ils n'étoient pas obligés de ſe perdre, pour ſuivre les emportemens d'un Téméraire. Il leur avoit propoſé de retourner à Cuba ; & c'étoit pour délibérer ſur ce deſſein qu'ils avoient commencé à s'aſſembler. Mais quoiqu'ils euſſent vu peu de difficulté à quitter le Camp, & même à traverſer la Province de Tlaſcala, ils avoient appréhendé d'en trouver beaucoup plus juſqu'à Vera-Cruz ; ſans compter qu'y arrivant ſans ordre, ou du moins ſans congé de Cortez, ils ne pouvoient eſpérer de n'y pas être arrêtés. Ils ne ſentirent pas moins qu'il leur ſeroit impoſſible d'enlever un Navire, aux yeux de la Colonie. Enfin Villafagna, dont le logement ſervoit aux aſſemblées, propoſa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez & ſes principaux Partiſans, pour élire un autre Général, qu'il ſeroit plus aiſé de dégouter de l'entrepriſe du Siége, & ſous lequel obtenant la liberté de ſe retirer ſans ſe noircir de la tache de Déſerteurs, ils feroient valoir au Gouverneur de Cuba le ſervi-

FERNAND CORTEZ 1521.

ce qu'ils lui auroient rendu, avec l'espérance même d'en être récompensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un Acte, par lequel tous les Conjurés s'engagerent à seconder leur Chef, dans l'exécution de son crime, & qu'ils signerent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre des Complices augmenta de jour en jour. Ils avoient concerté de supposer un paquet, arrivé de Vera-Cruz avec des Lettres d'Espagne, & de le présenter au Général pendant qu'il seroit à table avec la plûpart de ses Officiers.

Plan des Conjurés.

Les Conjurés devoient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, & prendre le tems où Cortez commenceroit sa lecture, pour le poignarder, lui & ses Amis; après quoi, ils étoient résolus de sortir ensemble, & de courir dans toutes les rues du Quartier, en criant, Espagne & liberté. Les Officiers, qui devoient mourir avec le Général, étoient d'Olid, Sandoval, revenu glorieux de son expédition, Alvarado & ses Freres, Tapia, les deux Intendans Louis Martin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, Historien de la Conquête, &

quelques autres Guerriers, Confidens du Général. Villafagna destinoit le Commandement à François Verdugo, Beau-frere du Gouverneur de Cuba; parce que cette qualité sembloit le rendre plus propre à soutenir une faction; mais comme on lui connoissoit de l'honneur, personne n'eut la hardiesse de lui communiquer le fond du complot; & tous les Conjurés jugerent qu'après l'exécution du crime, il se croiroit forcé d'accepter un Emploi, qu'il regarderoit peut-être comme un remede à de plus grands maux.

Modération de Cortez dans sa vangeance.

Telle fut la déclaration du Soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il étoit entré dans la Conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur le champ Villafagna, & d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusation ne lui permettoit pas d'employer des informations plus régulieres. Il partit aussi-tôt, accompagné des deux Intendans, & de quelques Capitaines. Le trouble du Coupable fut sa premiere conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; & profitant des informa-

FERNAND CORTEZ. 1721.

tions qu'il avoit reçues, il tira de ſon ſein l'acte du Traité, ſigné de tous les Complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques Perſonnes, dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réſerva ce ſecret pour lui-même ; & ſe contentant de faire écarter ceux qui s'étoient trouvés chez le Criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement inſtruite, ſans pouſſer plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'acte que ſon Général avoit trouvé ſur lui, & ſe croyant trahi de ſes Officiers, confeſſa ſon crime. On lui laiſſa le tems de ſatisfaire aux devoirs de la Religion ; & dès la nuit ſuivante, il fut pendu à la fenêtre de ſon logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des Coupables, ſe crut obligé, par les circonſtances, de fermer l'oreille au cri de la Juſtice ; mais, pour éviter tout à la fois la néceſſité de punir & les conſéquences de l'impunité, il publia, ſans affectation, qu'il avoit pris dans le ſein de Villafagna un papier, déchiré en pluſieurs pieces, qui contenoit vraiſemblablement les noms des Conjurés ; qu'il s'eſtimoit heureux de n'en avoir pû lire aucun, & qu'il ne

FERNAND CORTEZ. 1521.

chercheroit point à les connoître ; mais qu'il demandoit en grace à ſes Amis, de s'informer ſoigneuſement ſi les Eſpagnols avoient quelque plainte à faire de ſa conduite, parce qu'il ne déſiroit rien de ſi bonne foi que de ſatisfaire ſes Troupes, & qu'il étoit auſſi diſpoſé à corriger ſes propres défauts, qu'à recourir aux voies de la rigueur & de la juſtice, ſi la modération du châtiment affoibliſſoit la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux, auxquels on avoit connu quelque liaiſon avec Villafagna, pouvoient paroître ſans défiance ; & le ſoin qu'il prit, de ne laiſſer voir aucune trace de chagrin ſur ſon viſage, ayant achevé de leur perſuader qu'il ignoroit leur crime, ils recommencerent à le ſervir avec d'autant plus de zele, qu'ils croyoient avoir à laver le ſoupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occaſion de cet événement, pour ſe donner une Garde de douze Soldats choiſis, ſous le commandement d'un de ſes plus fideles Officiers ; & perſonne ne condamna ce nouvel air de grandeur (44).

Révolte de Xicotencatl & ſa punition.

Peu de jours après, il eut une autre occaſion d'exercer ſa fermeté ; ſans pou-

(44) Solis. Liv. 5, pages 481 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

voir écouter l'inclination qui le portoit à ſuſpendre le châtiment, lorſqu'il eſpéroit quelque fruit, de la patience ou de la diſſimulation. Xicotencatl, dont il aimoit la valeur, & dans lequel il ne conſidéroit pas moins l'attachement que ſon Pere avoit eu conſtamment pour les Eſpagnols, prit tout-d'un-coup la réſolution de ſe retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances, de l'accompagner dans ſa déſertion. Il paroît incertain ſi c'étoit un reſte de ſes anciens reſſentimens, ou s'il avoit reçu quelque nouvelle offenſe que ſa fierté ne pût ſupporter. On avoit ſu, depuis quelque tems, qu'il s'étoit emporté contre la conduite du Général, & qu'il condamnoit l'entrepriſe du ſiége de Mexico. Les Tlaſcalans mêmes en avoient averti Cortez, qui s'étoit contenté, par ménagement pour ſon Pere ou pour la République, d'en donner avis aux Sénateurs. Cette ſage Aſſemblée lui avoit répondu » que ſuivant les » loix de la République, le crime de » ſoulever une Armée contre ſon Gé- » néral méritoit la mort ; qu'il étoit li- » bre, par conſéquent, d'exercer la » plus rigoureuſe juſtice contre le Chef » de leurs Troupes ; & que s'il reve- » noit à Tlaſcala, il n'y ſeroit pas trai-

» té avec plus de faveur (45.) Cependant Cortez avoit tenté de le ramener par des voies plus douces, jusqu'à lui faire offrir, par quelques Nobles de Tezcuco, la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais, apprenant qu'il avoit fixé l'exécution de son dessein à la nuit suivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la décision de l'Empire, lui parut d'une si pernicieuse conséquence dans le Chef de ses plus anciens Alliés, qu'il lui fit ordonner de venir sur le champ justifier sa conduite. Non-seulement le fier Indien refusa d'obéir; mais dans le chagrin de se voir trahi par ses propres Troupes, il joignit ouvertement l'insolence à la révolte. Aussi-tôt Cortez détacha une partie des Espagnols, avec ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit jusqu'au dernier soupir; quoique foiblement secouru par les Tlascalans qui le suivoient. Aussi revinrent-ils dans leur devoir, après la perte de leur Chef; & le Détachement Espagnol les ramena paisiblement à l'Armée (46).

(45) Diaz & Solis, *ubi suprà*.

(46) C'est le récit de Diaz. Il ajoute seulement que Xicotencatl, après avoir été tué, fut pendu au premier arbre. Herrera prétend qu'il fut amené Prisonnier à Tezcuco, où Cortez, usant du pou-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Etat des Brigantins, & forces de Cortez.

Pendant ces agitations, Lopez avoit mis la derniere main à son travail, & les Brigantins se trouverent achevés. On intéressa le Ciel au succès de cette Marine, par des exercices de Religion, dont les exemples sont rares dans une Armée (47). Ensuite Cortez fit la revue de ses Espagnols, dont le nombre montoit à neuf cens Hommes d'Infanterie bien armés, & quatre-vingt-six Cavaliers. L'artillerie consistoit en dix-huit pieces, trois grosses de fer & quinze fauconeaux de bronze, avec une abondante provision de poudre & de balles. On mit, sur chaque Brigantin, vingt-cinq Espagnols, sous un Capitaine (48), douze Rameurs Indiens, &

voir qu'il avoit reçu du Sénat, le fit pendre en public. D'autres soutiennent que les Espagnols du Détachement le tuerent ou le pendirent après l'avoir pris, suivant l'ordre secret du Général. Solis se déclare pour Diaz, non-seulement parce qu'il étoit pour lors à Tezcuco, mais parce qu'on doit juger, dit-il, que Cortez étoit trop éclairé pour humilier publiquement les Troupes Tlascalanes par le supplice honteux de leur Chef. Il ne pouvoit ignorer la différence qu'il y a toujours entre l'impression de la vue & celle du récit d'une action. Liv. 5 pages 485 & précédentes.

(47) Le Général & tous les Espagnols communierent. On célébra une Messe du Saint-Esprit. Olmedo bénit le corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun leur nom. Il lui étoit venu, avec le dernier secours, un Vicaire, nommé Pierre Melgarejo d'Urrea, Religieux Francisquain. *Ibid.* pages 486 & 487.

(48) Ne dérobons point à l'Histoire les noms de

FERNAND CORTEZ. 1521.

une piece d'artillerie. Le reste de l'Armée fut partagé en trois corps, qui devoient s'emparer de trois principales Chaussées, c'est-à-dire celle de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan; sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce Poste pouvoit mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier Corps, composé de cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divisés en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Guttieres de Badajos, & André de Montaraz, eut pour Commandant général Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pieces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaquer la Chaussée de Cuyoacan, étoit de cent soixante Espagnols & trente Cavaliers divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia, & François de Lugo, & soutenus d'environ

tant de braves Guerriers. Pierre Barba, de Séville. Garcias Holguin, de Caceres. Jean Portillo, de Portillo Jean Rodriguez de Villaforte, de Medellin: Jean Jaramillo, de Salvatierra. Michel Diaz d'Aux, Arragonois. François Rodriguez Margarino, de Merida. Christophe Flores, de Valence. Antoine de Caravajal, de Zamora. Jerôme Ruiz de la Motta, de Burgos. Pierre Briones, de Salamanque. Rodrigue Moreion de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo de Zamora.

FERNAND CORTEZ. 1521.

trente mille Indiens alliés ; Sandoval, troisiéme Commandant, chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de Soldats & de Cavaliers Espagnols, sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Ircio, deux pieces d'artillerie & toutes les Troupes de Chalco, de Guacocingo & de Cholula, qui montoient à plus de quarante mille Hommes (49) Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils se logerent sans résistance. Toutes les Places qui touchoient au Lac étoient déja désertes. Une partie des Habitans avoit pris les armes pour aller défendre la Capitale ; & les autres s'étoient retirés dans les Montagnes, avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter.

Les Espagnols coupent l'eau douce aux Mexiquains.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexiquains avoient des forces considérables aux environs de cette Ville, pour couvrir les Aqueducs qui venoient de la Montagne de Chapultepeque, & qui fournissoient de l'eau à Mexico. Les deux Commandans Espagnols sortirent

(49) On suit Herrera dans ce dénombrement des Indiens alliés qui furent employés aux trois attaques. Diaz n'en compte point un si grand nombre. Mais Solis l'accuse d'avoir eu la vanité d'attribuer toute la gloire aux Espagnols ; ce qui blesse, dit-il, toute vraisemblance, *ubi suprà*, page 489.

tirent aussi-tôt, avec la meilleure partie de leurs Troupes ; & chassant les Ennemis, de ce Poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuyaux de l'Aqueduc, dont l'eau se perdit alors dans le Lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du Siége, réduisit les Assiégés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les Ruisseaux qui descendoient de la Montagne, & d'occuper une partie de leurs Canots à l'escorte des Convois. Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez se présente devant Mexico avec les Brigantins.

Cortez, ayant laissé à Sandoval le tems de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui étoit réservée aux Brigantins. Il monta le plus leger, pour être en état de veiller sur tous les Postes, & d'y porter du secours, accompagné de Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, & de Suchitl, Frere de ce Prince, jeune Homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Baptême, après la Conquête, sous le nom de Dom Charles. Les treize Brigantins furent rangés sur une seule ligne, parés de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du Général étoit de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triom-

FERNAND CORTEZ. 1521.

phant & maître abſolu du Lac. Enſuite il ſe propoſoit de rabbattre ſur Iztacpalapa, où l'entrepriſe de Sandoval lui cauſoit d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitaine étoit ſans Barques & pouvoit trouver beaucoup d'obſtacle dans la partie baſſe de la Ville, qui ſervoit continuellement de retraite aux Canots des Mexiquains. En prenant cette route avec toute ſa Flotte, il découvrit, à peu de diſtance de Mexico, une petite Iſle, qui n'étoit qu'un Rocher, mais dont le ſommet étoit occupé par un Château aſſez ſpacieux, d'où les Mexiquains, qui le gardoient, chargerent les Eſpagnols d'injures & de menaces, comme d'un Poſte qu'ils croyoient à couvert de toute inſulte. Il jugea que cette inſolence ne devoit pas demeurer ſans punition, ſur-tout à la vue de la Capitale, dont les terraſſes & les Balçons étoient couverts d'une multitude d'Habitans, qui obſervoient les premiers exploits des Brigantins. Cent cinquante Eſpagnols, à la tête deſquels il deſcendit dans l'Iſle, monterent au Château par deux ſentiers, & l'attaquerent ſi vivement, qu'après avoir fait main-baſſe ſur une partie de la Garniſon, ils forcerent le reſte de ſe ſauver à la nage.

Il force un Château à la tête de ſes gens.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les treize Brigantins sont attaqués par quatre mille Canots.

Cet exploit qui les avoit retardés, fit naître un incident auquel ils s'attendoient peu, & qui changea toutes les mesures du Général. On vit sortir de la Capitale un grand nombre de Canots, dont les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivoient à la file. On n'en avoit pas compté plus de cinq cens, à la premiere vue; mais lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre, avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames & par l'éclat des plumes & des armes, parut magnifique & terrible aux yeux des Espagnols, qui voyoient le Lac comme abîmé tout-d'un-coup devant eux, & changé dans une Plaine, où l'eau ne paroissoit plus, sous tant d'Hommes & de Bâtimens qui la couvroient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, & plein de confiance à la force de ses Brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour faire un plus grand front à l'Ennemi, & combattre avec plus de liberté. Il s'avança, dans cet ordre, contre les Canots des Mexiquains. A quelque distance,

FERNAND CORTEZ. 1521.

il fit prendre quelques momens de repos à ses Rameurs, avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la Flotte ennemie. Un calme, qui s'étoit soutenu tout le jour, n'avoit pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras; & les Mexiquains, dans la vue apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre. Mais la Fortune, qui s'étoit déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les Brigantins poussés par les voiles & les rames, tomberent impétueusement sur cette foule épaisse de Canots, & commencerent un fracas qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses & les arbalêtes, qui tiroient sans perdre un seul coup, les piques, qui faisoient une expédition terrible au passage, la fumée que le vent portoit devant la Flotte, & qui obligeoit les Ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le seul choc des Brigantins, qui couloit à fond autant de Canots qu'ils en rencontroient, ou qui les brisoit en pieces, enfin tous les avantages que la faveur du vent joignoit à la valeur des Espagnols leur assurerent bientôt la victoire, avec aussi peu de perte que de

Ils en détruisent un grand nombre.

danger. Quelques centaines de Canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur ; mais tout le reste ne fut qu'une affreuse confusion, entre des Malheureux qui se précipitoient les uns sur les autres, & qui se renversoient mutuellement dans leur fuite. Il en périt un fort grand nombre ; & les débris de leur Flotte furent poursuivis à coups de canon & d'Arquebuse jusqu'à l'entrée du Mexico (50).

Hasards qui conduisent Cortez jusqu'au dernier Pont de la Chaussée.

Une Victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la Navigation. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux Vainqueurs : & le lendemain, à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa : mais, dans cette route, il rencontra un corps de Canots, qui ramoient avec beaucoup de vîtesse, du côté de Cuyoacan. Ses allarmes pour d'Olid l'ayant fait voler à son secours, il le trouva sur la Digue, réduit à combattre de front, contre les Mexiquains qui la défendoient, & des deux côtés, contre les Canots qui venoient d'arriver. La nécessité avoit donné, à ces Barbares des lumieres qu'ils ne pouvoient tirer de l'Art de la Guerre, pour

(50) *Ibid.* pages 495 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

la défenſe de leurs Chauſſées. Ils avoient levé les Ponts juſqu'à la Ville, ſurtout dans les lieux où les courans du grand Lac perdoient leur force, en paſſant dans l'autre. Ils tenoient des planches & des claies prêtes, pour s'en ſervir à traverſer ces vuides ; & derriere l'eſpace, ils avoient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes ſur les trois Chauſſées, on avoit pris des meſures communes, pour détruire un ouvrage qui n'avoit de redoutable que ſa ſituation. Les arquebuſes & les arbalêtes faiſoient diſparoître ceux qui ſe montroient ſur la tranchée, pendant qu'on faiſoit paſſer de main en main des faſcines, pour combler le foſſé ; après quoi, l'on faiſoit avancer une piece d'artillerie, qui ouvroit le paſſage, & les débris d'une fortification ſervoient à remplir le foſſé de l'autre. D'Olid s'étoit ſaiſi de la premiere ; lorſque les Canots Mexiquains étoient arrivés ; & cette attaque imprévue commençoit à lui cauſer de l'embarras ; mais à peine eurent-ils découvert les Brigantins qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pouſſer juſqu'au jour ſuivant ; & d'Olid ſe trouva le matin au dernier

Pont, qui donnoit un passage dans Mexico.

FERNAND CORTEZ. 1521.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avoit renversés. Les rues, qu'on découvroit facilement, étoient coupées d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de Troupes, qu'il y avoit peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement, il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des Habitans, qui s'étoient rassemblés de toutes parts; mais en même tems, d'Olid, ayant rompu les fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendoient, & gagna bientôt assez de terrein avec son Avant-garde, pour donner le tems aux Alliés, qu'il avoit à sa suite, de se mettre en bataille sur le Quai. Les Mexiquains accoururent au secours de leurs Ponts, & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant, à terre, avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux Ennemis, il se vit maître

Cortez pousse les Ennemis jusques dans les rues de Mexico.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il se saisit d'un Temple & brûle les Idoles.

de l'entrée d'une des principales rues. Les Fuyards s'étoient jettés dans un Temple peu éloigné, dont ils couvroient les dégrés & les Tours, & d'où ils le défioient par leurs cris. L'indignation de leur voir joindre tant d'insolence à leur lâcheté, lui fit prendre la résolution de les forcer dans ce Poste. Il se fit amener, des Brigantins, quatre de ses meilleures pieces, dont le premier fracas mit les Mexiquains en fuite & lui assura la possession du Temple. Toutes les Idoles furent jettées au feu, & leurs flammes servirent comme de lustre à la Victoire (51).

La joie de se voir dans Mexico faisoit souhaiter au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses Troupes, mais de se fortifier dans ce Poste, pour resserrer les Ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leurs avis, surtout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont on ignoroit la situation. Dolid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des Brigantins, qui ôte-

(51) *Ibid.* pages 501 & précédentes.

rent aux Ennemis la hardieſſe de l'inquiéter dans ſa marche. Le Général ſe rendit le lendemain à Iztacpalapa, & trouva Sandoval, en effet, dans le beſoin du plus prompt ſecours. Il s'étoit emparé de la partie de la Ville qui étoit ſur la Digue; mais ſe voyant incommodé par les Canots des Ennemis, qui étoient demeurés maîtres de la partie baſſe & qui ne ceſſoient pas leurs attaques, il avoit entrepris, le même jour, de s'établir dans quelques édifices, d'où ſon artillerie pouvoit les écarter. Il avoit paſſé le Canal, à l'aide de pluſieurs faſcines; & depuis quelques heures, il s'étoit logé dans ce Poſte, avec une partie de ſes Eſpagnols. A peine y étoit-il entré, qu'une multitude de Canots, qui ſe tenoient en embuſcade, s'étoient avancés autour de lui; & jettant à l'eau des Plongeurs, qui avoient écarté les faſcines, non-ſeulement ils avoient coupé le paſſage au reſte de ſa Troupe, mais ils le tenoient lui-même aſſiégé de toutes parts, & dans l'impoſſibilité de faire ſa retraite. Son embarras ne pouvoit être plus preſſant, lorſque Cortez arrivant à pleines voiles découvrit cette foule de Canots, qui occupoient tous les Canaux de la

FERNAND CORTEZ. 1521.

basse Ville. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il ne fut pas long-tems à les dissiper ; & les Mexiquains furent si maltraités dans cette occasion, qu'ils commencerent, suivant Solis (52), à remarquer l'affoiblissement de leurs forces. On fit un butin considérable, dans la partie de la Ville qu'ils avoient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux Canots persuada Cortez, que sans la ruiner entierement il seroit impossible de tirer le moindre avantage de cette Chaussée ; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce Poste, & de faire passer Sandoval avec ses Troupes à celui de Tepeaquilla, où la digue étoit moins large & moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la Capitale les vivres dont elle commençoit à manquer. Cet ordre fut exécuté aussi-tôt à la vue des Brigantins, qui escorterent Sandoval jusqu'au nouveau Poste, où il se logea sans résistance.

Sandoval prend poste à Tepeaquilla.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui étoit chargé de cette attaque, l'avoit poussée avec divers succès, en détruisant des

(52) Page 504.

remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premieres maisons de Mexico; mais il y avoit perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensoient point cette perte. Le chagrin que Cortez en ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'étoit renfermé jusqu'alors répondoient mal à son projet, & qu'un Siége qui se réduisoit à des attaques & des retraites, exposoit inutilement ses Soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexiquains relevoient, sans cesse, & la persécution continuelle de leurs Canots, lui parurent deux obstacles qui demandoient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le tems de rassembler ou de faire construire lui-même une Flotte de Canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du Lac. Ses Alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les Canots qu'ils avoient en réserve; pendant que de son côté il en fit bâtir un grand nombre à Tezcuco; & dans l'espace de quelques jours, il en forma un gros redoutable, qu'il remplit d'Indiens, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois Escadres,

FERNAND CORTEZ. 1521.

Nouvelles mesures de Cortez.

Il fait une Flotte de Canots.

FERNAND CORTEZ. 1521.

dont chacune devoit être soutenue de quatre Brigantins ; l'une pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, & la troisieme pour la conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt, les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour des rondes sur le Lac, par arrêter les sorties des Mexiquains. Leurs Canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer ; ou du moins on enleva ceux qui tenterent de passer avec des vivres & de l'eau. d'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancerent en peu de tems jusqu'aux Fauxbourgs de Mexico, & la face du Siége fut changée par ces heureuses expéditions (53).

Adresse étonnante des Mexiquains.

Cependant la diligence & l'industrie ne manquerent point aux Assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en allarme, & les fatiguer par l'inquiétude & les veilles. Ensuite ils envoyerent, par de longs détours, des Canots chargés de Pionniers, qui traversant directement le Lac pendant qu'on étoit attentif à ceux qu'on entendoit sortir de la Ville, venoient nétoyer, dans un instant, les fossés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Mais rien ne fait tant

(53) *Ibid.* pages 508 & précédentes.

d'honneur à leur adreſſe, qu'un ſtratagême qu'ils imaginerent contre les Brigantins. Ils conſtruiſirent, dans la Ville, trente grandes Barques, renforcées de groſſes planches, pour s'en faire comme un rempart, derriere lequel ils pouvoient être à couvert. Une nuit fort obſcure fut celle qu'ils choiſirent, pour aller ſe poſter dans quelques endroits couverts de grands roſeaux, au travers deſquels la vue ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux, qui s'élevoient à fleur d'eau, & dont le ſeul choc étoit capable de nuire aux plus grands Vaiſſeaux. Leur eſpérance étoit d'attirer, dans cette forêt de roſeaux & de pieux, quelques-uns des Brigantins, qui alloient ſucceſſivement en courſe. Ils avoient préparé trois ou quatre Canots chargés de vivres, pour les faire ſervir d'amorce. En effet, deux des quatre Brigantins de Sandoval donnerent dans le piége, ſous le commandement de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vue des Canots qui ſe préſenterent fort habilement & qui feignirent de prendre la fuite, excita ſi vivement les Eſpagnols, que s'élançant vers les roſeaux, à force de rames, ils donnerent au travers des pieux. En mê-

FERNAND CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

me tems, les Mexiquains parurent dans leurs Barques, & vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Barba & Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyoient les Brigantins comme immobiles ; & le seul effort des rames ne pouvoit les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat, pour occuper les Ennemis ; pendant qu'ils firent descendre quelques Plongeurs, qui écarterent ou couperent les pieux à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer les mit en état de faire jouer leur artillerie, & les Barques n'y résisterent pas long-tems ; mais la perte fut extrême pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de fleches, dont il mourut peu de jours après ; & peu de leurs gens échapperent sans blessures. Cortez, furieux de cette disgrace, ne perdit pas un moment pour vanger deux Officiers qu'il aimoit. Les Mexiquains, avec une folle simplicité qui répondoit mal à leur invention, s'imaginerent que leurs Ennemis pourroient donner deux fois dans le même piége. Après avoir réparé leurs Barques, ils reprirent leur poste entre les roseaux. Le Général,

Vangeance de Cortez.

averti de ce mouvement, n'employa contr'eux que leur propre ruse : c'est-à-dire, qu'ayant envoyé à la file six Brigantins, qui se posterent la nuit suivante dans un autre lieu couvert de roseaux, il engagea le combat avec tant de succès, qu'il détruisit presqu'entiérement les trente Barques (54).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il offre Encore la paix aux Mexiquains.

On eut, dans le même tems, divers avis de ce qui se passoit à Mexico, par les Prisonniers qu'on faisoit continuellement aux attaques ; & le Général apprenant que la soif & la faim commençoient à presser les Habitans, apporta plus de soin que jamais à leur couper les vivres. Mais, pour donner un nouvel éclat à la justice de ses armes, il rendit la liberté à deux ou trois des principaux Prisonniers, en les chargeant de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa Couronne, à la seule condition qu'il s'engageât à reconnoître la Souveraineté du Roi d'Espagne, dont les droits étoient fondés, entre les Mexiquains, sur leur tradition & l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres Prisonniers rapporterent que Guatimozin avoit reçu cette proposition sans orgueil, & qu'ayant assemblé tous

(54) *Ibid.* pages 514 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ſes Caciques, il leur avoit repréſenté le miſérable état de la Ville, avec des témoignages d'attendriſſement qui ſembloient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le Conſeil étoit entré dans les mêmes ſentimens ; à l'exception des Sacrificateurs, qui les avoient combattus avec la derniere opiniâtreté, en feignant que leurs Idoles leur promettoient la Victoire. Le reſpect, dont ils étoient en poſſeſſion, avoit ramené tous les Caciques à leur avis ; & l'Empereur, pouſſé du même Eſprit, malgré divers préſages par leſquels il croyoit ſa ruine annoncée, avoit fait publier qu'il puniroit de mort ceux qui auroient la hardieſſe de lui propoſer la paix (55.

Elle eſt rejettée.

Triple attaque des Eſpagnols contre Mexico.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette réſolution, qu'il entreprit d'attaquer en même tems Mexico par les trois Chauſſées, & de porter le fer & le feu juſqu'au Palais Impérial. Après avoir envoyé ſes ordres aux Poſtes de Sandoval & d'Alvarado, il ſe mit avec d'Olid à la tête des Troupes de Cuyoacan. Les Ennemis avoient r'ouvert leurs foſſés, & élevé les autres fortifications de la Digue : mais l'artillerie des cinq Brigantins de ce

(55) *Ibid* page 516.

Poste rompit aisément de si foibles remparts, tandis que les Troupes de terre combloient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature, près du dernier Pont qui touchoit au Quai de la Ville. Les Mexiquains avoient coupé la Chaussée, dans un espace d'environ soixante piés de longueur ; ce qui avoit servi à rendre l'eau plus haute & plus grosse vers les Quais. Le bord, du côté de la Ville, se trouvoit fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches, liées par des traverses & de longues chevilles ; & cette redoutable barriere étoit défendue par une multitude innombrable de Soldats. Cependant quelques décharges de l'artillerie la renverserent, avec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexiquains. Les plus avancés, se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effrayoient autant que l'exécution dont ils avoient été témoins, reculerent sur ceux qui les suivoient ; & les forcerent de rentrer avec eux dans la Ville. Le Quai se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les Brigantins & les Canots

FERNAND CORTEZ. 1521.

Obstacle qu'ils ont à vaincre.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de ſes Alliés, pour gagner la terre avec ſes Troupes. Il fit paſſer ſa Cavalerie par la même voix. Trois pieces d'artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent ſuffire à ſon entrepriſe.

Imprudence funeſte aux Eſpagnols.

Avant que d'aller aux Ennemis, qui ſe montroient encore derriere quelques tranches, il chargea Julien Alderete d'employer tous ſes ſoins à réparer l'eſpace rompu de la Chauſſée, ſous la protection des Brigantins, qui continuoient de border le Quai. Le combat ayant commencé dans les premieres rues, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un foſſé ne fît tort à ſa gloire, tandis qu'il voyoit ſes Compagnons aux mains, ſe laiſſa tranſporter par une ardeur indiſcrete. Toute la Troupe qu'il commandoit le ſuivit au combat, & ce foſſé, qu'on n'avoit pû traverſer en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Eſpagnols. Les Mexiquains ſoutinrent les premieres attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorſqu'après être entré dans les rues, on eut à ſe garantir des traits & des pierres

qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'action, Cortez crut s'appercevoir que celle des Ennemis, se relâchoit ; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fit abandonner le terrein, avec la derniere précipitation. C'étoit assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour étoit avancé, & les Espagnols n'avoient que le tems de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvoit encore penser à s'établir dans la Ville, & qui n'avoit eu dessein que d'y répandre la terreur donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des Ennemis, pour faire abbatre & brûler les Maisons voisines du Quai, d'où il ne vouloit plus que leurs traits & leurs pierres pûssent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci, dans la suite, du motif qui avoit fait disparoître les Mexiquains ; & l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avoit appris que la grande ouverture de la Digue étoit abandonnée ; & sur cet avis il avoit fait ordonner à ses Capitaines de se retirer avec leurs Troupes, pour retourner vers le Quai, par d'autres rues, & pour charger les

FERNAND CORTEZ. 1521.

Ils sont fort maltraités en repassant la Digue.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Eſpagnols à leur paſſage. Auſſi Cortez n'eut-il pas plutôt tourné le dos à la Ville, que ſes oreilles furent frappées par le ſon lugubre d'un inſtrument qui portoit le nom de Tocſin ſacré, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de le ſonner, pour annoncer la guerre, & pour animer le cœur des Mexiquains à la défenſe de leurs Dieux. On entendit auſſi-tôt d'effroyables cris, & les Eſpagnols qui compoſoient l'Arriere-garde, virent tomber ſur eux des légions d'Ennemis.

Sanglant deſordre.

Les Arquebuſiers firent tête, & Cortez, ſuivi des Cavaliers, repouſſa les premiers efforts de cette impétueuſe attaque. Mais, n'étant inſtruit qu'alors de l'indiſcrétion d'Alderete, il tenta inutilement de rallier ſes Troupes & de les former en Bataillons. Ses ordres furent mal entendus ou peu reſpectés. Les Indiens, qu'il avoit fait marcher vers la Digue, ſe précipiterent confuſément dans l'ouverture. Les uns paſſoient ſur les Brigantins, & dans les Canots ; les autres, en plus grand nombre, ſe jetterent dans l'eau, où ils trouvoient des troupes de Nageurs Mexiquains, qui les perçoient de leurs dards, ou qui les étouffoient au fond du Lac. Cortez ſoutenoit en-

core ces Furieux, qui continuoient de le presser ; mais son Cheval ayant été tué sous lui, il se vit forcé, pour conserver sa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui présenta le sien, & de se retirer vers les Brigantins, sur lesquels il arriva couvert de sang & de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman. Quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexiquains, & tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans, & la meilleure des trois pieces d'artillerie.

Perte des Espagnols.

Le chagrin du Général fut plus dangereux pour sa vie, que la multitude de ses blessures. Il ne pouvoit se consoler de la perte de Guzman & des quarante autres Espagnols. Alderete, pénétré de douleur, à la vue de tant de maux qu'on ne pouvoit reprocher qu'à lui, offrit sa tête pour l'expiation de son crime. Il reçut une vive reprimande aux yeux de toute l'Armée ; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple, qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves Guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado & Sandoval avoient perdu vingt Espagnols (56).

(56) On suit Diaz. Herrera se contente de

FERNAND CORTEZ. 1521.

dans leurs attaques ; & tous les avantages, qu'ils y avoient remportés, lui parurent un foible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques. On se réduisit à serrer plus étroitement la place, pour couper le passage des vivres, pendant les soins qu'on étoit obligé de donner à la guérison des Blessés (57).

Autre perte du côté de Sandoval & d'Alvarado.

Réjouissances des Mexiquains. Ils sacrifient les Prisoniers Espagnols.

Les Mexiquains célebrerent leur Victoire avec des transports de joie. Tous les quartiers de la Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands feux. On entendit le son des instrumens militaires, qui se répondoient en différens chœurs ; & les Temples jettant

dire que Cortez perdit ce jour là soixante Espagnols.

(57) Tous les Historiens rapportent qu'on employa dans cette occasion une pratique qu'ils reconnoissent contraire aux principes de la Religion, mais qui est quelquefois permise, suivant Solis, lorsqu'elle est employée par de bons motifs. On ne peut croire, ajoûte t'il pour la justifier ici, que le Démon concourut à guérir les Espagnols, qui ne s'occupoient qu'à lui faire la guerre. Il étoit question d'un peu d'huile & de quelques versets de l'Ecriture Sainte, seul moyen par lequel on guérissoit les plaies en fort peu de tems. C'est ce que le peuple appelle en Espagne *Curar por Ensalmo* ; & en France, *guérir du Secret*. Diaz, qui avoit été témoin de ces merveilleuses opérations, les attribue à un Soldat, nommé Jean *Catalano*. Herrera prétend qu'on en fut redevable à une Femme Espagnole, nommée Isabelle *Rodriguez*. Solis se déclare pour le premier. Un autre concilie tout, en disant que le remede fut donné par une Femme & employé par un Soldat.

un éclat particulier, qui paroissoit accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les Prisonniers Espagnols, & qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire. Quelques Soldats, qui s'avancerent vers le Quai dans des Canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses Victimes, & reconnoître même ceux qui les poussoient. » Pitoyable spectacle, s'écrie Solis, » qui frappa peut-être leur imagina» tion plus que leurs oreilles & leurs » yeux; mais si funeste & si sensible, » que Cortez, & tous ceux qui se » trouverent près de lui, ne purent » entendre ce récit sans verser des » larmes (58).

Artifices de l'Empereur & ses effets.

Guatimozin tira plus heureusement, de son propre fond, un artifice dont le même Historien juge que le plus grand Capitaine auroit pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans sa retraite; & cette idée n'eut pas peu de force pour inspirer un nouveau courage au Peuple, avec l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyés dans toutes les Villes voisines, comme des témoignages sen-

(58) Solis, Liv. 5. page 526.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ſibles d'une Victoire qui devoit les ramener à l'obéïſſance. Enfin, pour confirmer ces heureux préſages, on publia que le Dieu des Armes, principale Idole du Mexique, adouci par le ſang des Victimes Eſpagnoles, avoit annoncé à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui mépriſeroient cet avis périroient dans l'intervalle (59). Guatimozin haſardoit cette Impoſture, dans la confiance qu'il avoit à ſes derniers avantages; & ſe perſuadant, en effet, que la faveur de ſes Dieux avoit commencé à ſe déclarer pour lui, il eut l'adreſſe d'introduire, dans le Camp des Alliés de Cortez, pluſieurs Emiſſaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du Dieu des Armes avoient une réputation ſi bien établie dans toutes ces Contrées, que les Indiens de différentes Nations étoient accoutumés à les reſpecter. Un terme ſi court frappa leur imagination, juſqu'à les déterminer auſſi-tôt à quitter les Eſpagnols; & dans l'eſpace de deux ou trois nuits, tous leurs Quartiers ſe trouverent abandonnés. Les Tlalcalans mêmes délogerent avec le même déſordre, à l'exception de quelques Nobles,

Cortez eſt abandonné de ſes Alliés.

(59) *Ibid* pages 27 & 28.

bles, sur lesquels la crainte n'agissoit pas moins, mais qui sembloient préférer l'honneur à la vie. Cortez, allarmé d'un incident qui entraînoit la ruine de son entreprise, jugea le remede d'autant plus difficile qu'il ne connoissoit point encore la nature du mal. Mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les Déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considerer que ce délai ne changeroit rien à leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'ils regretteroient de s'être laissés tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étoient arrêtés; & reconnoissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'Armée, avec ce renouvellement de hardiesse & de confiance, qui succéde ordinairement à la crainte. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoyé, aux Troupes de sa Nation, le Prince son Frere, qui les ramena le huitiéme jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte de leur Sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étoient pas beaucoup éloignés; mais la

FERNAND CORTEZ. 1521.

Comment il les appelle.

FERNAND CORTEZ. 1521.

honte étoit capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur République envoyoit à Cortez. Ils s'unirent à ce corps, pour venir reprendre leur Quartier ; & le Général, feignant de confondre les Fugitifs, avec ceux dont il devoït louer le zele, affecta de leur faire le même accueil.

Il se voit deux cens mille hommes sous ses ordres. Jonction des Otomies.

Ces Recrues qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols, & les honteuses ressources de l'Empereur, qui trahissoient sa foiblesse & son embarras, porterent quelques Nations neutres, à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies ; Montagnards féroces, qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misere n'avoient jamais tenté les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours été rebelles à l'Empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste & la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de Troupes ils amenerent aux Espagnols ; mais Cortez se vit encore une fois à la tête de deux cens mille Hommes, & passa, suivant l'expression de Solis, d'une furieuse tempête au plus agréable calme (60).

(60) *Ibid.* page 531.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Murmures du Peuple de Mexico.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction ; pendant que leurs Ennemis avoient suspendu les hostilités. Ils avoient fait de fréquentes sorties, la nuit & le jour ; sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des Brigantins étoit un rempart assuré contre les Canots. On apprit, de leurs derniers Prisonniers, que la rareté des vivres augmentant dans la Ville, les murmures du Peuple & des Soldats commençoient également à s'y faire entendre ; que la malignité de l'eau du Lac, à laquelle on étoit réduit, y faisoit périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevoit, par quelques Canots qui échappoient aux Brigantins, étant partagé entre les Grands, c'étoit un nouveau sujet d'impatience pour ce Peuple, dont les cris alloient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur pour sa sûreté. Cortez assembla tous ses Officiers, pour déliberer sur ces avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celles des trois Chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les Corps des trois Postes reçurent ordre de s'a-

FERNAND CORTEZ. 1521.

vancer, à toutes ſortes de riſques, juſqu'à la grande Place, qui ſe nommoit *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pouſſer leurs attaques ſuivant l'occaſion.

Les Eſpagnols parviennent à ſe loger dans Mexico.

Après avoir fait une abondante proviſion de vivres, d'eau, & de tout ce qui parut néceſſaire à la ſubſiſtance des Troupes dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines ſortirent de leurs Quartiers, à la premiere clarté du jour. Chacun étoit ſoutenu par ſes Brigantins & ſes Canots. Ils trouverent les trois Chauſſées en défenſe, les Ponts levés; les foſſés ouverts, avec un auſſi grand nombre d'Ennemis, que ſi la guerre eût commencé de ce jour. On apporta les mêmes ſoins à ſurmonter les mêmes obſtacles; & les trois Corps arriverent preſqu'en même-tems à la Ville. On s'avança facilement juſqu'à l'entrée des rues, où les Maiſons étoient ruinées. Les Ennemis, déſeſpérant de ſe ſoutenir dans ce Poſte, ſembloient avoir remis leur défenſe aux fenêtres & aux terraſſes. Mais les Eſpagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens & à ſe retrancher dans les ruines des maiſons, avec le ſoin d'établir leur ſûreté par des Sentinelles & des Corps avancés (61).

(61) Solis, Liv. 5, Chap. 24.

Cette conduite jetta les Mexiquains dans la consternation. Elle rompoit les mesures qu'ils avoient prises pour charger l'Ennemi dans sa retraite, & la naissance d'un mal imprévu leur fit mettre beaucoup de précipitation dans les remedes. Tous les Caciques s'assemblerent au Palais impérial. Ils supplierent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns, ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître, demandoient qu'il abandonnât la Ville. D'autres vouloient fortifier son Palais; & quelques-uns proposerent de déloger les Espagnols, des Postes dont ils s'étoient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, & prit la résolution de mourir au milieu de ses Sujets. Il donna ordre que toutes les Troupes de la Ville fussent prêtes, le lendemain, à fondre sur les Ennemis. Elles s'avancerent, à la pointe du jour, vers les trois Quartiers Espagnols, où l'on étoit déja informé de leur mouvement. L'artillerie & les arquebuses, qui avoient été disposées sur toutes les avenues, en abbatirent un si grand nombre, que tous les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître, ne penserent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils

FERNAND CORTEZ. 1521.

Confusion dans le Conseil de l'Empereur.

Vaine attaque des Mexiquains

FERNAND CORTEZ. 1521.

s'avancerent l'épée à la main ; & sans autre fatigue que celle de pousser des Ennemis qui ne cessoient pas de reculer, ils se logerent plus avantageusement pour la nuit suivante.

Les Espagnols avancent jusqu'au centre de Mexico.

D'autres difficultés les attendoient. Ils se virent obligés d'avancer pas à pas, en ruinant les Maisons, & de combler une infinité de tranchées, que les Ennemis avoient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le tems. Dans l'espace de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vue du Tlateluco, par différens chemins, dont cette Place étoit comme le centre. La division d'Alvarado fut la premiere qui s'y établit, après avoir chassé quelques Bataillons que les Ennemis y avoient rassemblés. On découvroit, à peu de distance, un grand Temple, dont tous les Tours & dégrés étoient occupés par une foule de Mexiquains. Alvarado, ne voulant rien laisser derriere soi, fit avancer quelques Compagnies, qui nettoyerent facilement ce Poste, tandis qu'il mit le reste de ses Troupes en bataille, dans la Place, pour y faire un logement. La précaution, qu'il eut en même tems, d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du Temple, ne servit pas

FERNAND CORTEZ. 1521.

moins à guider la marche des autres Capitaines, qu'à faire connoître la diligence & le ſuccès de la ſienne. Bientôt la Diviſion d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu; & la foule des Mexiquains, qui fuyoient devant elle, venant ſe jetter dans le Bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques & d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyoient devant Sandoval eurent le même ſort; & la Diviſion de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres (62). Alors tous les Ennemis, qui occupoient les autres Places & les rues de communication, ne douterent point que le deſſein des Eſpagnols, dont ils voyoient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'Empereur dans ſon Palais. Ils s'empreſſerent de courir à ſa défenſe; & cette perſuaſion donna le tems au Général d'établir avantageuſement tous ſes Poſtes. On employa quelques Compagnies des Alliés à jetter les Morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des Commandans Eſpagnols à leur tête, pour les empêcher de ſe dérober avec leur charge, & d'en faire ces abominables feſtins, qui étoient la derniere Fête de leur

Carnage des Mexiquains.

Les Indiens alliés veulent manger leurs corps.

(62) *Ibid.* pages 538 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

victoires (63). Cortez envoya ordre, aux Officiers des Brigantins & des Canots, de courir inceſſamment d'une Digue à l'autre, & de lui donner avis de tous les mouvemens des Aſſiégés. Il diſtribua ſes Troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette diſpoſition, il leur promit le repos dont elles avoient beſoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les ſupplications de pluſieurs troupes d'Habitans, demi-morts de faim, qui s'approchoient ſans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avoient été chaſſés des autres Quartiers, comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchiſſemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur ſubſiſtance hors des murs (64).

Humanité de Cortez.

Le jour ſuivant fit découvrir un grand nombre de Mexiquains armés, dans les rues dont ils étoient encore en poſſeſſion; mais ils n'y étoient que pour couvrir divers ouvrages, par leſquels ils vouloient fortifier leur derniere retraite.

(63) Les Hiſtoriens remarquent qu'on ne pût arrêter tout à fait le mal, & qu'on diſſimula ce qu'il fut impoſſible d'empêcher.

(64) Solis, *ubi ſuprà*, page 539.

Cortez, ne leur voyant aucune diſpoſition à l'attaquer, ſuſpendit auſſi la réſolution de marcher à l'aſſaut. Il ſe flatta même de leur faire goûter de nouvelles propoſitions, dans une extrêmité qui devoit leur donner d'autant plus de confiance pour ſes offres, qu'elles pouvoient leur faire connoître que ſon intention n'étoit pas de profiter de ſes avantages pour les détruire. Il chargea de cette commiſſion trois Priſonniers d'un nom connu; & vers le milieu du jour, il en conçut quelque eſpérance, lorſqu'il vit diſparoître les Troupes qui gardoient les rues.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il offre encore la paix.

Le Quartier, où Guatimozin s'étoit retiré avez ſa Nobleſſe & ſes plus fidéles Soldats, formoit un angle fort ſpacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac. L'autre, peu éloignée du Tlateculo, avoit été fortifiée d'une circonvallation de groſſes planches, garnies de faſcines & de pieux, & d'un profond foſſé, qui coupoit toutes les rues voiſines. Cortez, ayant paſſé la nuit ſuivante auſſi tranquillement que la premiere, s'avança le lendemain dans les rues que les Ennemis avoient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications étoit couronnée d'une multitude innombrable

Situation du Quartier de l'Empereur.

Trêve de trois jours. Evénemens qu'elle produit.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de Soldats, mais avec quelques marques de paix, qui consistoient dans le silence de leurs instrumens militaires, & dans l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des fléches, après avoir donné ordre, aux Espagnols qui le suivoient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexiquains baisserent leurs armes; & ce repos, qui fut accompagné du même silence, ne lui laissa aucun doute que ses ouvertures de paix, auxquelles il crut devoir l'attribuer, ne fussent agréables à toute la Nation. Il remarqua aussi leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffroient de la faim, & pour faire connoître qu'ils ne manquoient ni de vivres, ni de résolution. Ils affectoient de manger publiquement, sur leurs terrasses, & de jetter leurs restes aux Habitans, qui tendoient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passerent dans cette espece de trêve, plusieurs de leurs Capitaines sortirent de l'enceinte & vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duroient peu; & la plûpart se hâtoient de repasser le fossé, lorsqu'on se disposoit à leur répondre. Mais ils se retiroient aussi contens de leur

Défis & combats particuliers.

bravade, qu'ils l'auroient été de la victoire (65).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Sacrificateurs portent l'Empereur à la guerre.

Dans cet intervalle, le Conseil de l'Empereur n'avoit pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, & la plûpart des Caciques avoient marqué du penchant pour la paix. Elle n'avoit trouvé d'opposition que de la part des Sacrificateurs, qui croyoient leur ruine attachée à l'alliance des Espa-

(65) Il y eut néanmoins quelques combats particuliers, qui ne tournerent point à leur honneur. Diaz raconte qu'un de ces Avanturiers, armé de l'épée & du bouclier de quelque Espagnol qui avoit été sacrifié, s'approcha fort hardiment du Quartier de Cortez, & répéta plusieurs fois son défi avec beaucoup d'arrogance Plusieurs Espagnols offrirent de se mesurer avec lui. Cortez les arrêta; & dans son indignation, il lui fit dire, par un Interprête, que s'il vouloit se faire accompagner de dix autres Mexiquains, on permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattît tous ensemble. Ce jeune Homme, âgé de seize où dix-sept ans, étoit un Page de Cortez, & se nommoit Jean Nugnez de *Marcado*. Le Mexiquain parut irrité d'un langage si méprisant, & recommença ses bravades avec plus d'insolence. Alors, Marcado, qui crut que ce combat le regardoit, depuis que son Général l'avoit désigné, se déroba si légerement qu'on ne put le retenir. Il passa de même le fossé qui bordoit le Quartier; & chargeant le Mexiquain, avec autant de force que de courage, il le perça d'un coup qui le fit tomber mort à ses piés. Cette action, qui eut pour témoins, quantité d'Ennemis & d'Espagnols, lui attira les applaudissemens des deux Partis. Il revint aux piés de son Maître, avec l'épée & le bouclier du Vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagné si noblement.

FERNAND CORTEZ. 1521.

gnols. L'adresse, avec laquelle ils surent mêler les promesses & les menaces de leurs Dieux, fit prévaloir enfin le parti de la guerre ; & l'Empereur déclara que son respect pour la Religion l'obligeoit de se rendre à leur avis : mais, avant que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la Noblesse, avec tous les Canots qu'il avoit autour de lui, se rendissent dans une espece de Port que le Lac formoit derriere son Palais. C'étoit une ressource qu'il ménageoit pour sa retraite, si la fortune l'abandonnoit dans ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion, que les Capitaines des Brigantins s'apperçurent aussi-tôt du mouvement qui se faisoit sur la Digue. Ils en informerent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur le champ Sandoval, avec la qualité de Capitaine Général des Brigantins, & la commission expresse d'assiéger le Port avant la fin du jour. Ensuite, ayant disposé ses Troupes au combat, il s'approcha des Fortifications, pour hâter la conclusion de la paix, par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexiquains avoient déja reçu l'ordre de se mettre en défense, & leurs

cris annoncerent la rupture du Traité. Ils ſe préparerent au combat avec beaucoup de réſolution : mais les premiers coups de canon leur ayant fait connoître la foibleſſe de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étoient menacés. On ne fut pas long-tems ſans voir paroître quelques Drapeaux blancs, & ſans entendre répéter, en Eſpagnol, le nom de Paix, qu'ils avoient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer, par ſes Interprêtes, qu'il étoit tems encore de prévenir l'effuſion du ſang, & qu'il écouteroit volontiers leurs propoſitions. Après cette aſſurance, quatre Miniſtres de l'Empereur ſe préſenterent ſur le bord du foſſé, en habits qui répondirent à leur office. Ils ſaluerent les Eſpagnols, avec de profondes humiliations ; & s'adreſſant au Général, qui s'avança auſſi ſur le bord oppoſé, ils lui dirent que le puiſſant Guatimozin, leur Empereur, ſenſible aux miſeres de ſon Peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi ; qu'il ſouhaitoit la fin d'une guerre également funeſte aux deux Partis ; & qu'il n'attendoit que les explications du Général Eſpagnol pour lui envoyer les ſiennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de ſes armes, & que malgré le

Négociation qui ſe forme au milieu des armes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

pouvoir qu'il avoit d'employer la force contre ceux qui tardoient si long-tems à connoître la raison, il revenoit volontiers au Traité qu'on avoit rompu; mais que pour abréger les difficultés, il lui paroissoit nécessaire que l'Empereur se laissât voir, accompagné, s'il le desiroit, de ses Ministres & de son Conseil; que les Espagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne blesseroient point l'autorité du Roi leur Maître; & qu'ils engageoient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais d'employer toutes leurs forces au service de l'Empereur du Mexique. Les Envoyés se retirerent avec toutes les apparences d'une vive satisfaction; & Cortez se hâta d'envoyer ordre à Sandoval, de suspendre l'attaque du Port. Un quart d'heure après, les mêmes Officiers reparurent au bord du fossé, pour assurer le Général que l'Empereur viendroit le lendemain avec ses principaux Ministres; & qu'ayant la paix fort à cœur, ils ne se retireroit point sans l'avoir conclue (66).

L'Empereur trompe les Espagnols.

Cependant il ne pensoit qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le tems d'embarquer ses richesses & d'assurer sa retraite. Ses

(66) Solis, Liv. 5. pages 546 & précédentes.

Envoyés revinrent à l'heure qu'ils avoient marquée ; mais ce fut pour donner avis qu'un accident, ſurvenu à l'Empereur, ne lui permettoit de ſortir que le jour d'après. Enſuite l'entrevue fut remiſe, ſous prétexte d'ajuſter quelques préliminaires de bienſéance, & d'autres formalités. Quatre jours ſe paſſèrent en vaines cérémonies : & l'Hiſtorien le plus déclaré pour Cortez convient qu'après tant d'expériences de la perfidie des Mexiquains, il ſe défia trop tard de leurs artifices. Le fond qu'il faiſoit ſur un engagement, auquel il croyoit Guatimozin forcé par ſa ſituation, lui avoit fait prendre des meſures pour le recevoir avec éclat ; & ce ſoin paroît l'avoir occupé tout entier. Auſſi n'apprit-il ce qui ſe paſſoit ſur le Lac, qu'avec un tranſport de colere, & des menaces, par leſquelles il s'efforça, ſuivant Solis, de déguiſer ſa confuſion.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Le matin du jour marqué pour la concluſion du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexiquains s'embarquoient à la hâte, ſur les Canots qu'ils avoient raſſemblés dans leur Port. Il en fit avertir auſſitôt le Général ; tandis qu'aſſemblant ſes Brigantins, qui étoient diſperſés

Il prend la fuite.

FERNAND CORTEZ. 1521.

en différens postes, il leur recommanda de se tenir prêts à tout évenement. Bientôt les Canots ennemis se mirent à la rame. Ils portoient la Noblesse Mexiquaine & les principaux Chefs des Troupes de l'Empire, qui s'étoient déterminés à combattre les Brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, étoit de se disperser par autant de routes qu'ils avoient de Canots, & d'attendre le tems de la nuit pour le suivre. Ils exécuterent leur entreprise en vogant droit aux Brigantins, & les attaquerent avec tant de furie, que sans paroître effrayés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la portée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils combattoient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes Barques s'éloignoient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandoit le Brigantin le plus léger, de les suivre avec toute la diligence des rames & des voiles, & de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez d'avantage pour

Résolution de sa Noblesse pour le sauver.

tourner la proue, il tomba ſur la premiere, qui paroiſſoit commander toutes les autres. Elles s'arrêterent comme de concert. Les Matelots Mexiquains hauſſerent leurs rames; & ceux de la premiere Barque pouſſerent des cris confus, dans leſquels pluſieurs Eſpagnols, qui commençoient à ſavoir quelques mots Mexiquains, crurent démêler qu'ils demandoient du reſpect pour la perſonne de l'Empereur. Leurs Soldats baiſſerent les armes; & cette ſoumiſſion ſervit encore mieux à les faire entendre. Holguin defendit de faire feu: mais abordant la Barque, il s'y jetta, l'épée à la main, avec quelques Eſpagnols.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il eſt pris par Garcie Holguin.

Guatimozin, qui étoit effectivement à bord, s'avança le premier; & reconnoiſſant le Capitaine à la déférence qu'on avoit pour lui, il lui dit, d'un air aſſez noble, qu'il étoit ſon Priſonnier, & diſpoſé à le ſuivre ſans réſiſtance; mais qu'il le prioit de reſpecter l'Impératrice & les Femmes de ſa ſuite. Il exhorta cette Princeſſe à la conſtance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Enſuite, il lui donna la main pour monter dans le Brigantin; & s'appercevant qu'Holguin regardoit les autres Barques avec quelque embarras,

Sa fermeté.

FERNAND CORTEZ 1521.

il lui dit ; ſoyez ſans inquiétude ; tous mes Sujets viendront mourir aux piés de leur Prince. En effet, au premier ſigne qu'il leur fit, ils laiſſerent tomber leurs armes ; & ſe reconnoiſſant Priſonniers par devoir, ils ſuivirent tranquillement le Brigantin.

La guerre ceſſe auſſi-tôt.

Sandoval continuoit de combattre, & s'appercevoit, à la réſiſtance des Caciques, qu'ils étoient réſolus de l'arrêter, aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner, auſſi-tôt qu'ils ſe crurent certains de la capacité de l'Empereur. Ils paſſerent, en un inſtant, de la ſurpriſe au déſeſpoir ; & les cris de guerre ſe changerent en gémiſſemens lamentables. Non-ſeulement ils prirent le parti de ſe rendre, mais la plûpart s'empreſſerent de paſſer ſur les Brigantins, pour ſuivre la fortune de leur Maître. Hoguin, qui avoit dépêché d'abord un Canot à Cortez, paſſa dans ce moment à la vue de Sandoval ; & voulant conſerver l'honneur de conduire ſon Priſonnier au Général, il évita de s'approcher des Brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la Ville, & les Mexiquains

employés de toutes parts à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs Sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirerent, avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout-d'un-coup la cause, & qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du Canot d'Holguin. Dans le premier mouvement de sa joie, Solis lui fait lever les yeux vers le Ciel, comme à la source de tous les succès humains. Son premier soin fut d'arrêter l'ardeur de ses Troupes, qui commençoient à traverser le fossé. Ensuite, ayant envoyé deux Compagnies d'Espagnols au bord du Lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin (67).

Cortez va au-devant de l'Empereur.

Il lui rendit, en effet, ce qu'il crut devoir à la Majesté impériale; & Guatimozin parut sensible à cette attention du Vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au Quartier des Espagnols, toute la suite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier, avec l'Imperatrice. Il s'assit un instant, mais il se leva presqu'aussi-tôt, pour

Circonstances de leur entrevue.

(67) Solis, Liv. 5. pages 554 & précédentes; Herrera, Déc. 3. Liv. 1.

FERNAND CORTEZ. 1521.

faire asseoir aussi le Général. Alors demandant les Interprêtes, il leur ordonna, d'un visage assez ferme, de dire à Cortez » Qu'il s'étonnoit de le » voir tarder si long-tems à lui ôter » la vie; qu'un Prisonnier de sa sorte » ne causoit que de l'embarras après » la Victoire, & qu'il lui conseilloit » d'employer le poignard qu'il portoit » au côté, pour le tuer de sa propre » main ». Mais, en achevant ce discours, la constance lui manqua, & ses larmes en étoufferent les derniers mots. L'Imperatrice laissa couler les siennes avec moins de réserve. Cortez, attendri lui-même de ce triste spectacle, leur laissa quelques momens pour soulager leur douleur, & répondit enfin » que l'Empereur du Mexique n'étoit » pas tombé dans une disgrace indigne » de lui; qu'il n'étoit pas le Prisonnier d'un simple Capitaine; mais » celui d'un Prince si puissant, qu'il » ne reconnoissoit point de Supérieur » au Monde, & si bon, que le grand » Guatimozin pouvoit esperer de sa » clémence non-seulement la liberté, » mais encore la paisible possession de » l'Empire Mexiquain, augmenté du » glorieux titre de son amitié, & qu'en » attendant les ordres de la Cour

» d'Eſpagne, il ne trouveroit point » de différence entre la ſoumiſſion des » Eſpagnols & celle de ſes propres » Sujets. FERNAND CORTEZ. 1521.

Guatimozin étoit âgé d'environ vingt-quatre ans. Sa taille étoit haute & bien proportionnée. Il avoit le teint d'une blancheur, qui le faiſoit paroître Etranger au milieu des Indiens. Mais quoique ſes traits n'euſſent rien de déſagréable, une majeſtueuſe fierté, qu'il affectoit de conſerver dans ſon malheur, ſembloit plus propre à lui attirer du reſpect que de l'affection ou de la pitié. L'Imperatrice étoit à peu-près du même âge. Elle intéreſſoit d'abord par la grace & la vivacité de ſes manieres; mais ſon viſage n'avoit qu'un premier air de beauté, qu'il ne ſoutenoit pas, & qui laiſſoit découvrir de la rudeſſe dans ſes traits. Elle étoit Niece de Motezuma; & Cortez ne l'eut pas plutôt appris, que lui renouvellant ſes offres de ſervice, il déclara hautement que tous les Eſpagnols devoient reſpecter, dans cette Princeſſe, la mémoire & les bienfaits de ſon Oncle (68).

Portrait de Guatimozin & de l'Impératrice.

On vint l'avertir que ſans continuer

(68) Solis, page 55. Quelques Relations la font ſa fille, ce qui paroît aſſez prouvé dans la ſuite.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Tranquillité qui renaît dans Mexico.

le combat les Mexiquains se montroient encore sur leurs remparts, & qu'on avoit peine à retenir l'emportement des Alliés. Il mit ses Prisonniers entre les mains de Sandoval : & sans s'expliquer avec eux, il se disposoit à partir, pour achever lui-même de soumettre la Ville ; lorsque l'Empereur, pénétrant la raison qui l'obligeoit de se retirer, le conjura fort ardemment de ménager le sang de ses Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir sû qu'il étoit au pouvoir des Espagnols ; & reprenant toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoyer un Ministre de l'Empire, par lequel il promit de faire déclarer aux Soldats & au Peuple qu'ils ne devoient point irriter les Espagnols, qui étoient maîtres de sa vie, & qu'il leur ordonnoit de se conformer à la volonté des Dieux, en obéissant au Général étranger. Cortez accepta cette offre ; & le Ministre n'eut besoin que de paroître, pour les disposer à la soumission. Ils exécuterent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent, de sortir sans armes & sans bagage ; & le nombre de Troupes, qui leur restoit après tant de pertes *(69)*, causa beau-

(69) Soixante-dix mille Hommes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

coup de ſurpriſe aux Eſpagnols. Cortez défendit, ſous les plus rigoureuſes peines, qu'on leur fît la moindre inſulte dans leur marche; & ſes ordres étoient ſi reſpectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'Alliés, qui avoient les Mexiquains en horreur (70).

Triſte état de cette Ville.

Toute l'Armée entra, ſous ſes Chefs, dans cette partie de la Ville, & n'y trouva que des objets funeſtes; des Bleſſés & des Malades, qui demandoient la mort en grace, & qui accuſoient la pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroyable, aux Eſpagnols, qu'un grand nombre de cours & de maiſons déſertes, où l'on avoit entaſſé les cadavres des Morts, pour célébrer leurs funérailles dans un autre tems (71). Il en ſortoit une infection, qu'on crut capable d'impeſter l'air: ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter ſa retraite. Il diſtribua les Troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les Quartiers de la Ville, où la contagion lui parut moins dangereuſe; &

(70) *Ibid.* page 157.

(71) Tous les Hiſtoriens font monter la perte des Mexiquains, dans la ſeule Capitale, à plus de cent vingt mille Hommes. Cortez n'avoit perdu que cinquante Eſpagnols & ſix Chevaux, dans la derniere attaque: mais la perte de ſes Alliés fut d'environ huit mille Hommes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec celles d'Olid & ses Prisonniers.

Telle fut la fin du Siége de Mexico (72), & la Conquête absolue d'un Empire, dont toutes les Provinces, entraînées par l'exemple de la Capitale, se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors, il n'avoit connu la grandeur de son entreprise, que par les difficultés qu'il avoit eues à surmonter; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de Provinces, & la découverte de quantité d'autres Pays qu'il eut peu de peine à réduire, lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à sa Patrie. On n'en porta point un autre jugement

Cortez soumet facilement le reste de l'Empire, & d'autres Contrées voisines.

(72) On fixe le jour au 13 d'Août, Fête de Saint Hyppolite, qui en est devenu le Patron de la Ville. L'anniversaire d'un si grand événement s'est célébré depuis par une Procession solemnelle, où l'on porte la principale Enseigne de l'Armée victorieuse. Le Blocus de la Ville avoit duré trois mois; mais on ne compte que quatre-vingt jours de siége, pendant lesquels il y eut soixante combats sanglans. Herrera, Déc. 3. Liv. 2, chap. 8. Solis, qui termine ici son Histoire, paroît persuadé que les Mexiquains furent épargnés après leur reddition: mais Diaz & Herrera déclarent nettement que la Ville fut abandonnée au pillage, & que tous les Alliés de Cortez partirent chargés de richesses. On verra, dans la Description, ce qui lui revint des Trésors de l'Empereur, & d'autres circonstances de sa Victoire.

en

FERNAND CORTEZ. 1521.

en Europe ; & pendant qu'il s'employoit à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avoit ſubjuguées, à rebâtir Mexico & pluſieurs autres Villes ; à confirmer ſes Etabliſſemens par des Loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ſes Conquêtes, & dont l'article ſuivant contient la deſcription, tous les efforts de la haine & de l'envie (73) ne purent empêcher qu'on ne lui rendît juſtice, à la Cour d'Eſpagne.

Juſtice qu'on lui rend en Eſpagne.

L'Empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avoient retenu en Allemagne, crut ſa gloire intéreſſée à terminer un différend dont il ſe reprocha d'avoir abandonné la connoiſſance à ſes Miniſtres. L'Evêque de Burgos, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Cortez, comme il l'avoit été des Colombs, fut éloigné du Conſeil. Un Tribunal, composé des plus grands Perſonnages (74) de l'Eſpagne, eut

(73) Diego de Velaſquez, Gouverneur de Cuba, tenta encore de lui ôter le fruit de ſes travaux, par une Flotte conſidérable, qu'il arma contre lui, ſous le commandement de Chriſtophe Tapia ; mais elle trouva Cortez ſi bien affermi, qu'elle n'oſa rien entreprendre. François Garay remua auſſi du côté de Panuco, & fut vaincu dans une Bataille. D'ailleurs, l'Evêque de Burgos & les Emiſſaires de Velaſquez ne ceſſoient point d'agir en Eſpagne.

(74) Solis nomme pour Préſident, Mercure de Gartinara, grand Chancelier

FERNAND CORTEZ. 1521.

ordre d'éclaircir les ténébres qu'on avoit jettées sur les droits de la valeur & de la Fortune. Les Agens des deux Partis assisterent à toutes les Assemblées. On lut leurs Mémoires. Ils furent interrogés ; ils répondirent. Enfin qu'elques jours de délibération mirent les Commissaires en état de juger » que

Jugement.

» Velasquez n'ayant point d'autre titre sur la Nouvelle Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour » cette entreprise & d'avoir nommé » Cortez, ses prétentions devoient se » réduire à la restitution de ce qu'il y » avoit employé, après avoir prouvé » que ces avances étoient de son propre bien, & n'avoient point été prises sur ses effets royaux, dont il avoit » la disposition dans son Gouvernement ; que la nomination de Cortez lui donnoit d'autant moins de » droit sur la gloire & le profit de » la Conquête, que sans la participation de l'Audience royale de l'Isle » Espagnole, dont il auroit dû recevoir les ordres, elle avoit manqué

d'Espagne, & pour conseillers, Hernand de Vega, le grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, François de Vargas, Camerier de Sa Majesté, & le Docteur Rose, Flamand, & Ministre d'Etat. Diaz & Herrera se trompent en y joignant M. de la Chau, qui étoit mort depuis un an an à Sarragosse.

» de force & d autorité ; que d'ailleurs » il étoit déchu de son pouvoir, le jour » qu'il avoit revoqué Cortez ; & que » cette révocation ayant détruit son » unique Titre, qui consistoit dans » ses premiers frais, il avoit laissé à » Cortez la liberté de suivre ses pro» pres vues pour le service de l'Espa» gne, sur-tout depuis que cet illus» tre Avanturier avoit levé à ses dé» pens la plus grande partie de ses » Troupes, & qu'il avoit équippé la » Flotte victorieuse, ou de son pro» pre fond, ou de l'argent qu il avoit » emprunté de ses Amis. « Ces Conclusions furent envoyées à l'Empereur, qui ne differa point à les approuver ; & par une Sentence solemnelle, on imposa un éternel silence à Diego de Velasquez sur la Conquête de la Nouvelle Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'Armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Empereur qui condamnoit sa conduite, qu'il ne survécut pas long-tems à cette double infortune. Garay n'obtint point un traitement plus favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal, d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle

FERNAND CORTEZ. 1521.

Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions (75).

Cortez, aussi triomphant par la disgrace de ses Ennemis, que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer, non-seulement des titres du grand Capitaine & de fidele sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de Gouverneur & de Viceroi de la Nouvelle Espagne, avec une exhortation de la main de l'Empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son pere, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée; & tous les Guerriers, qui avoient eu part à l'Expédition, se ressentirent de la reconnoissance de leur Maître. On fit espérer, au nouveau Gouverneur, des secours qui lui furent envoyés fidélement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoyés de Cortez (76), chargés de ces agréables dépêches,

(75) Solis, Liv. 4, pages 362 & précédentes Herrera, Decad. 3. Liv. 2.

(76) Outre ceux dont on a vu les noms, il avoit fait partir, après la prise de Mexico, Alfonse d'Avila & Antonio de Quinones, pour porter à l'Empereur la principale partie de son butin, en plaques

mirent à la voile aussi-tôt pour Vera-Cruz ; & les autres ne furent retenus en Espagne, que pour prendre le commandement de la Flotte qu'on lui destinoit.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Revers de sa fortune, & suite de ses Avantures.

Cependant, après avoir joui pendant quelques années, de sa gloire & de sa Fortune, il se vit rappeller en Europe, sur quelques accusations, qui le mirent dans la nécessité de justifier sa conduite. On ne laissa point de le recevoir avec la plus haute distinction. L'Empereur le crea Marquis *del Valle*, Terre Mexiquaine d'un revenu considerable, & lui fit l'honneur de le visiter, dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à se rétablir. Il re-

d'or. On prétend que d'Avila fut pris aux Terceres par un Corsaire François, qui le conduisit en France, & que François I, voyant le trésor qu'il portoit en Espagne, lui dit, Votre Maître & le Roi de Portugal ont partagé entr'eux le Nouveau Monde, sans penser à moi. Je voudrois qu'ils me fissent voir le testament d'Adam, d'où ils tirent apparemment leur droit. Davila n'en obtint pas moins la liberté d'achever son Voyage; mais Quinones étoit mort dans sa navigation. Peu de tems après, Cortez, envoyant un autre présent à l'Empereur, y joignit une oulevrine d'un mêlange d'or & d'argent, qu'il avoit nommée le Phenix, & qui portoit cette inscription :

Ave Nacio sin par,
Yo en serviros sin segundo,
Y vos sin ygual en el mundo.

c'est-à-dire ; comme le Phénix est un Oiseau sans pareil, de même personne ne vous sert comme moi, & vous n'avez point d'égal au monde.

FERNAND CORTEZ. 1521.

tourna même aux Indes, avec le titre de Capitaine général de la Mer du Sud, & l'ordre de pousser les découvertes. Mais celles de la Californie, qu'on lui verra faire avec la même grandeur d'ame, & qui lui coûta une partie de son bien, ne le sauva point d'une nouvelle disgrace qui le fit mourir dans l'humiliation. Ce récit appartient à d'autres tems.



DESCRIPTION DU MEXIQUE, OU *LA NOUVELLE ESPAGNE.*

Descript. de la Nouvelle Espagne.

UNE premiere Deſcription du Continent de l'Amérique ſembleroit demander, pour introduction, quelques remarques ſur la poſition générale de ce Nouveau Monde, ſur ſon étendue, & ſur le rapport de ſes parties avec celles du Monde ancien, c'eſt-à-dire avec l'Aſie, l'Europe & l'Afrique. Mais, ſi l'on conſidere que juſqu'ici les Européens ſont comme à l'entrée d'une ſi vaſte Région, & que tout ce qui n'étoit pas découvert alors, ou qui ne l'étoit qu'imparfaitement, par des eſſais & des conjectures, doit encore paſſer ici pour inconnu, on approuvera que l'idée d'un meilleur ordre me faſſe remettre, à d'autres tems, des Obſervations qui ſuppoſent d'autres lumieres. Comment juger, comment eſperer de ſe faire entendre en jugeant, d'une in-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

finité de lieux dont on doit se figurer que l'existence & les noms sont encore ignorés ? c'est donc par dégrés qu'il faut conduire un Lecteur à ces connoissances ; comme c'est par dégrés que les Voyageurs y sont parvenus : & le jour ne sera pas plutôt répandu sur la totalité de l'objet, qu'il en fera distinguer aisément toutes les parties.

Situation & bornes de la Nouvelle Espagne.

Je me crois ici borné, comme on l'étoit au tems que je représente, à la division générale qui distingue l'Amérique en deux grandes moitiés, l'une Septentrionale, & l'autre Méridionale (77). Les Espagnols, en entrant dans le Pays auquel ils donnerent le nom de Nouvelle Espagne, ne purent ignorer qu'il étoit dans la premiere. Lorsque leur Conquête les eut mis en état d'en connoître l'étendue, ils observerent bientôt qu'il est situé entre les sept & trente dégrés de latitude du Nord, & entre les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-ving quatorze de longitude ; que dans sa plus grande étendue, qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest, il contient plus de six cens lieues, & que sa largeur qui est fort

(77) On remarquera, dans un autre lieu, que cette division se prend aujourd'hui de l'Isthme du Darien ou de Panama ; quoique les premiers Ecrivains la prissent de la Ligne équinoxiale.

irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Mais c'eſt dans la ſuite qu'ils lui ont reconnu pour bornes, au Nord, la grande Contrée qu'ils ont nommée *Nouveau Mexique* & celle que les François ont nommée la *Louiſiane*; au Midi, la Mer du Sud; & au couchant, la Mer vermeille du côté de l'Orient, par lequel ils étoient venus, ils ne pouvoient douter qu'il n'eût la Mer qui a pris le nom de Golfe du Mexique, & l'Iſthme du Darien, qu'ils avoient déja découvert.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ses diviſions.

Ce ne fut pas tout d'un coup qu'ils apprirent auſſi le nombre & la diviſion des Provinces de l'Empire Mexiquain, ſoit de celles qu'ils avoient trouvées actuellement ſoumiſes à l'Empereur Motezuma, ſoit de pluſieurs autres qui avoient ſecoué le joug, ſous ſon regne ou ſous celui de ſes Prédéceſſeurs. Il ne paroît pas même que leurs Ecrivains en aient jamais eu d'exacte connoiſſance; & quoique la plûpart ſe trouvent nommées dans les Relations, c'eſt avec ſi peu d'ordre & de clarté, que pour ſe former une juſte idée de ce grand Empire, on eſt obligé de ſuivre la nouvelle diviſion, c'eſt-à-dire, celle qui fut établie par Cortez & ſes ſucceſſeurs, dans laquelle une partie

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des anciens noms ont été conſervés.

Les Eſpagnols ont diviſé la Nouvelle Eſpagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent enſemble vingt deux Provinces, mais qui reconnoiſſent toutes l'autorité d'un ſeul Viceroi. 1. L'Audience de Mexico, qui eſt la premiere & dont la ſituation eſt au milieu des deux autres, eſt composée de ſept Provinces : celle même de Mexico ; Mechoacan ; Panuco ; Tlaſcala ; Guaxaca ; Tabaſco ; Yucatan. 2. L'Audience de Guadalajara, ſituée au couchant d'été de Mexico, contient auſſi ſept Provinces : celle de Guadalajara ; Los Zacatecas ; Nueva Biſcaya, ou Nouvelle Biſcaie ; Cinaola ; Culiacan ; Chiametlan ; Xaliſco, ou Nouvelle Galice. 3. L'Audience de Guatimala, ſituée à l'Orient d'Hiver de Mexico, renferme huit Provinces ; Soconuſco ; Chiapa ; Vera Paz ; Guatimala ; Honduras, ou Hibueras ; Nicaragua ; Coſta ricca, & Veragua.

§ I.

Audience de Mexico.

Province de Mexico.

ON concevroit difficilement tout ce qui regarde la premiere Province

d'où cette Audience tire ſon nom : ſi l'on étoit guidé par la deſcription & par le Plan du fameux Lac, qui ſervit comme de champ aux principaux Exploits de Cortez.

Deſcript. de la Nouvelle Espagne.

Deſcription du Lac de Mexico.

Il eſt ſitué dans la Partie orientale d'une Vallée preſque plate ; dont la longueur, ſuivant Gemelli Carreri (78). eſt de quatorze lieues d'Eſpagne, du Nord au Sud ; la largeur de ſept, & le circuit d'environ quarante. On donne plus de cent mille piés de hauteur aux Montagnes qui environnent cette Vallée. Le Lac eſt composé de deux parties, qui ne ſont ſéparées que par un eſpace fort étroit ; l'une d'eau douce & tranquille, fort poiſſonneuſe, & plus haute que celle de l'autre, dans laquelle elle tombe, ſans retourner en arriere, comme pluſieurs Ecrivains ſe le ſont imaginé. La ſeconde partie eſt d'eau ſalée, qui ne nourrit aucune ſorte de poiſſon, & qui eſt ſujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ ſept lieues de long & ſept de large, quoiqu'avec différentes inégalités dans leur figure ; & leur circonférence commune eſt d'environ trente lieues (79).

(78) Voyage autour du Monde, Tome 6, page 30.
(79) Herrera, Décad 2. Thomas Gage, Liv. 1,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Depuis si long-tems que les Espagnols sont en possession du Pays, les opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute Montagne, située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend une partie du Lac salée est le fond de la terre, que cette partie couvre, & qui est plein de sel. Il est certain qu'on en fait tous les jours, de son eau, & qu'on en tire assez, non-seulement pour en fournir à toute la Province, mais pour en transporter, tous les ans, une quantité considérable aux Philippines (80). D'autres sont persuadés que le Lac a deux sources, & que si l'eau douce sort de la Montagne qui est au Sud-Ouest de Mexico, l'eau salée vient de quelques autres Montagnes qui sont plus au Nord-Ouest. Ils ajoutent que ce qui la rend salée, n'est que son agitation, ou son flux & son reflux, qu'on

chap 15, leur en donne cinquante ; ce qui seroit impossible, si la Vallée n'en avoit elle même que quarante : mais cette difficulté se trouve levée par Carreri, qui en prenant la Vallée depuis les Montagnes lui croit soixante-dix & même quatre-vingt-dix lieues de circuit, quoiqu'elle n'en ait que quarante de fond plat *Ibidem*.

(80) Voyage de Thomas Gage, *ubi suprà* Je puis témoigner, dit-il, que j'en ai vu l'expérience.

ne doit pas traiter néanmoins de marée réguliere, mais qui étant causée par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du Lac aussi orageuse que la Mer même. Gage, qui se déclare pour la premiere de ces deux opinions, croit renverser la seconde en demandant pourquoi les vents ne produisent pas le même effet dans le Lac d'eau douce. Que les deux eaux, dit-il, sortent de la même source, ou qu'elles aient une source différente, il lui paroît également certain que la salure de l'une vient de quelques terres minérales qu'elle traverse en descendant, & qui la chargent d'un sel qui se fond dans sa course (81). Cependant il rapporte lui-même une troisiéme opinion, qui fait venir la partie salée du Lac, de la Mer du Nord, par des canaux

(81) Il confirme son sentiment parce qu'il a vu dans la Province de Guatimala, où, proche d'une Ville nommée *Amatitlan*, on trouve un Lac d'eau dormante, qui est un peu salée, & qui sort d'une Montagne brûlante, ou d'un Volcan, dont le feu est causé par des Mines de souffre. Il en sort aussi, proche de la même Ville, deux ou trois Fontaines d'une eau extrêmement chaude & souffrée, qui forme des bains très-salutaires. Cependant le Lac, qui vient incontestablement de la même Montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre même, salée aux environs; & tous les matins, le Peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, en consistance de gelée blanche. *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſouterrains (82), & qu'il préféroit encore à la ſeconde, s'il ne trouvoit pas une forte apparence de vérité dans la premiere. Quelque jugement qu'on en puiſſe porter, conclut-il, on ne connoît point de Lac au monde qui reſſemble à celui-ci; c'eſt-à-dire, qui ſoit d'une eau douce & d'une eau ſalée, dont une partie produit du poiſſon, tandis que l'autre n'en produit aucune eſpece. Mais la Capitale, & quantité d'autres Villes, placées ſur ſes bords, étoient ſujettes à des Inondations qui en rendoient le ſéjour fort dangereux. Les Digues qu'on a nommées tant de fois, & que pluſieurs des anciens Rois avoient fait conſtruire avec une dépenſe & des travaux incroyables, ne ſuffiſoient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tomboient des Montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avoit peu de ſûreté contre un péril ſi preſſant; & ce fut lui qui entreprit le premier d'y apporter d'autres remedes. On ne trouve que dans Carreri, les gran-

(82) Quoique les eaux qui viennent de la Mer perdent leur ſalure en paſſant dans la terre, celle-ci, dit-il, en peut conſerver une partie, non-ſeulement parce que le Pays eſt rempli de minéraux, mais encore plus, parce que les tremblemens de terre y ſont ſi fréquens, qu'on peut ſuppoſer qu'ils forment de grandes cavités, par leſquelles les eaux de la Mer paſſent ſans filtration. *Ibid.*

des opérations, par lesquelles on est parvenu successivement à couper le mal dans sa source. Ce curieux détail (83) seroit déplacé, dans tout autre endroit que cet article.

Ouvrages Espagnols, pour préserver Mexico de l'inondation.

La nuit qui suivit la prise de Mexico, c'est-à-dire, avant que les Espagnols eussent achevé de rebâtir cette Capitale, les eaux s'éleverent avec tant de danger, que Cortez abandonna les travaux de la Ville, pour faire construire une nouvelle Chaussée, qui fut nommée *Saint-Lazare.* Elle servit, aussi longtems que les inondations ne furent pas plus violentes : mais en 1556, sous le Gouvernement de Dom Louis de Velasco, elle ne put empêcher que la Ville ne fût presqu'entiérement submergée. On essuya la même disgrace en 1580. Dom Martin Enriquez, qui gouvernoit alors la Nouvelle Espagne, conçut le dessein de dessécher absolument le Lac. Il crut avoir trouvé, près d'un Vilage nommé *Gueguetoca*, un lieu par lequel on pouvoit faire passer les eaux dans la Riviere de Tula. Mais lorsque le péril eut cessé, on perdit l'i-

(83) Carreri fait profession de l'avoir tiré non-seulement du recit des Espagnols de Mexico, mais d'un Mémoire qui fut imprimé dans cette Ville le 7 d'Avril 1637 ; sans compter son témoignage oculaire, pour l'état present de l'Ouvrage.

dée de cette entreprise. En 1604, l'inondation fut si grande, qu'elle faillit d'abîmer toute la Ville. Le Marquis de Montesclaros, qui avoit été chargé de l'exécution du débouchement, reprit sa Commission avec beaucoup de chaleur. Il étoit prêt à commencer, lorsque les eaux ayant baissé, le Conseil de Ville représenta qu'un travail de cette nature demandoit un siecle, & qu'il n'en couteroit pas moins à conserver l'ouvrage qu'à l'exécuter, puisqu'il étoit question non-seulement d'ouvrir un Canal de 9 à 10 lieues de longueur, & de 36 jusqu'à 232 piés de profondeur, mais d'empêcher constamment qu'il ne se remplît; ce qui obligeroit d'y employer un nombre continuel de 15000 Indiens. L'entreprise fut encore suspendue jusqu'en 1607, qu'une autre inondation, & l'inutilité de quelques travaux qu'on avoit faits dans l'intervalle, ramenerent tout le monde au projet du débouchement. Le Viceroi, le Conseil, tous les Magistrats de la Ville, & le Clergé même se rendirent en Corps à Gueguetoca, le 28 de Novembre de la même année. L'ouvrage fut commencé le même jour; & Martinez, Ingénieur Espagnol, en obtint la direction. Une dépense, telle

qu'on le la proposoit, mit le Viceroi dans la nécessité d'établir un impôt sans exemple au Mexique. Il fit apprécier les Maisons, les Terres, les Marchandises, en un mot, tous les biens connus des Habitans, pour en tirer le centiéme, qui rapporta 304013 pieces de huit.

On creusa d'abord un Canal souterrain, depuis le Port de Gueguetoca, jusqu'au Lac de Zitlaltepeque; & 471154 Indiens y furent employés pendant six mois. Mais après tant d'efforts, on reconnut que les mesures avoient manqué de justesse, & que toute la dépense d'un si long travail étoit inutile. Un Ingénieur, nommé Alfonse d'*Arias*, jugea que le Canal devoit avoir beaucoup plus de profondeur, & 217500 piés de plus en longueur vers Mexico, pour mettre cette ville à couvert; que d'ailleurs il étoit impossible de finir celui qu'on avoit commencé, parce qu'il se trouvoit trop étroit, & qu'il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir l'entretenir. On conclut que Martinez s'étoit trompé, pour n'avoir pas suivi le premier plan. La dépense étoit déja montée à 413324 pieces de huit. On en écrivit en Espagne; Martinez de son côté ne négligea rien pour se justifier.

La Cour de Madrid prit le parti d'envoyer au Mexique Martin Boot, Ingénieur François, qui n'y put arriver qu'en 1614. Après avoir fait la viſite des Lacs & des Rivieres qui pouvoient incommoder la Ville, il déclara que tout ce qu'on avoit fait juſqu'alors n'étoit, en effet, d'aucune utilité, ou ne pouvoit ſervir qu'à la garantir des eaux de la Riviere de Guautitlan, dont la plus grande partie ſe jette dans les Lacs de Mexico, de Zitlaltepeque & de Zumpango. Il propoſa au Marquis de Guadalacaſa de faire multiplier les Digues autour de la Ville : mais ſa propoſition ne fut point écoutée, parce que cet expédient n'avoit produit aucun effet dans d'autres années. Martinez reçut ordre de reprendre l'Ouvrage ſur l'ancien plan ; & la Cour d'Eſpagne ceda, pour l'exécution, ſes droits, ſur les vins qui ſe tranſportent à Mexico.

Le Comte de *Priego*, Gouverneur de la Nouvelle Eſpagne en 1623, eut la curioſité de vouloir éprouver combien l'eau devoit être élevée pour inonder la Ville. Il fit ceſſer l'ouvrage du Canal & rompre les Digues ; pour laiſſer entrer la Riviere de Guautitlan, & les autres eaux, depuis le 13 Juin

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

jusqu'au dernier d'Octobre. On remarqua que dans cet espace, l'eau n'avoit crû que d'environ deux piés ; mais elle augmenta si considérablement au mois de Décembre, que la Ville retomba dans un grand danger. Le Marquis de Serralvo, trouvant les choses au même état en 1627, fit faire, à l'exemple de ses Prédécesseurs, plusieurs Digues, qui n'empêcherent point que dans le cours de cette année, la Ville ne fût inondée à la hauteur d'environ deux piés. On reprit l'ouvrage du Canal ; mais le jour de Saint Mathieu de l'année suivante, quelques Digues ayant manqué, l'inondation fut si considérable, que l'eau montoit à quatre piés & demi dans toutes les rues. Les Habitans menacés de leur ruine, commencerent à se lasser d'une si fâcheuse situation, & parlerent de bâtir la Ville dans un lieu plus élevé. Mais après l'écoulement des eaux, on revint, en 1629, à la continuation du Canal de Gueguetoca. L'entreprise fut récommencée au mois de Janvier 1630, sur un nouveau plan de Martinez, qui ne devoit coûter que 280000 pieces de huit, & qui devoit être fini dans l'espace de vingt & un mois. Mais cette nouvelle tentative ne promettant pas

plus de succès, la Cour d'Espagne se persuada qu'il étoit impossible de donner une décharge à toutes les eaux, & régla, par une Ordonnance du 19 de Mai 1631, qu'on bâtiroit une nouvelle Ville entre Tacuba & Tacubaja, dans la Plaine de *Sanctorum*. Cependant, comme elle faisoit dépendre l'exécution d'un si grand projet, du Conseil général de Mexico, les Magistrats Civils & les Chefs du Clergé refuserent d'y consentir; sous prétexte qu'il n'étoit pas juste de sacrifier la valeur de plus de cinquante millions en Edifices, pour épargner quatre millions en especes au-delà desquels ils jugeoient que le dessechement entier du Lac ne pouvoit monter. En vain Christophe Molina, Contrôleur général, s'efforça de leur prouver qu'ils se trompoient dans le dernier de ces calculs, ses raisons ne prévalurent point sur l'intérêt particulier. Martinez mourut, en 1632, du chagrin d'avoir si mal exécuté ses engagemens, & de voir toutes ses fautes au grand jour, par les Observations de l'Auditeur Villabuena.

Le Marquis de Cadereyta, qui vint prendre le Gouvernement en 1635, commença par faire nettoyer tous les Canaux de la Ville, pour faciliter le

passage des eaux, & pour la commodité des Barques. L'année suivante, il chargea Zepeda & Carillo de rassembler dans un Mémoire toutes les méthodes qu'on avoit employées depuis 1607, date du premier Travail. Trois points furent examinés dans cet Ecrit : 1°. S'il étoit utile de continuer le Canal de Gueguetoca, c'est-à-dire, si ce Canal suffisoit, en le faisant plus large & plus profond, pour l'écoulement du Lac de Mexico ; & dans cette supposition, s'il étoit possible de l'entretenir : 2°. Si, ne trouvant point, par le Canal de Gueguetoca, ou par les autres méthodes qu'on avoit tentées, de sortie entiere pour les eaux, on pouvoit esperer de conserver Mexico par le seul secours des Digues : 3°. Si, dans l'impossibilité de l'un & de l'autre, on devoit changer la situation de la Ville. Enfin, le compte de toutes les sommes qu'on avoit employées montoit à 2950164 pieces de huit, sept réales & demie, qui font près de trois millions d'or.

On ne nous apprend point quelle fut la décision sur ces trois articles : mais, quoiqu'il paroisse que la difficulté du Canal fût mieux prouvée que jamais, puisque les Géométres assurerent

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que pour faire sortir seulement dix piés & demi d'eau du Lac il falloit enlever 185643193 piés cubiques de terre, le Marquis de Cadereyta, désespérant de vaincre la répugnance des Habitans à quitter leurs murs, fit reprendre l'ouvrage de Gueguetoca. Il fallut rompre les anciennes voutes, pour réparer les fautes passées, & pour continuer le travail dans une meilleure espérance. C'est en 1637 qu'il fut recommencé; & Carreri, qui se trouvoit à Mexico, en 1697, c'est-à-dire, soixante ans après, rend témoignage qu'il restoit plus à faire, pour la perfection de l'entreprise, qu'on n'avoit fait jusqu'alors (84). On ne cessa point d'y travailler, dit-il, sur-tout dans les tems de pluie, parce que le courant des eaux aide à charier les pierres qu'on tire continuellement. Il ajoute que ce qu'il y a de plus fâcheux est la nécessité d'ouvrir des allées très-profondes, pour découvrir le lit des anciennes voutes, que les premiers Travailleurs firent, comme des Lapins, en perçant la terre au hasard (85).

Carreri visite les Ouvrages.

Mais le spectacle, qu'il se donna, mérite d'être rapporté dans ses termes.

(84) Voyage de Gemelli Carreri, Liv. I, chap. 8.
(85) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» L'envie que j'avois de voir ce grand » ouvrage me fit monter à Cheval, » le Lundi 15 d'Avril 1697, ſans au- » tre ſuite qu'un Eſclave. Après avoir » fait trois lieues dans une Plaine, » j'arrivai au Village de Tanipantla. » Enſuite, montant la Coline de Va- » rientos, je me trouvai, après deux » autres lieues, à Guatitlan, où l'on » fait de la Poterie, ſi eſtimée en Eu- » rope, que les Dames en rongent les » morceaux. Je dînai chez l'Alcade. » Sur le ſoir je paſſai la Riviere, qui » tire ſon nom de ce Bourg, & qui ſe » rend dans le Canal du débouche- » ment. Une lieue plus loin, je m'ar- » rêtai à Teploſotlan, dans une Mai- » ſon de Jéſuites, qui eſt leur Novi- » ciat, & dont la ſituation eſt ſur une » Montagne. Elle a des logemens com- » modes pour cinquante-deux Reli- » gieux. L'Egliſe, dédiée à Saint Fran- » çois Xavier, offre ſix Autels riche- » ment dorés, ſur-tout le grand, qui » eſt d'une rare magnificence. Elle » contient d'ailleurs une Chapelle de » Notre-Dame de Lorette, de la mê- » me grandeur & dans la même for- » me que celle d'Italie. Le Jardin qui » eſt ſpacieux, ne manque d'aucun » fruit de l'Europe.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Le Mardi, après avoir marché » quelque tems dans des Plaines bien » cultivées, j'arrivai à Gueguetoca ; » premier endroit où les eaux ont » leur passage, sous la direction d'un » *Guardamayor*. Les ordres de la Cour » obligent le Viceroi de faire tous » les ans, au mois d'Août, la visite » de ce lieu, pour observer les pro» grès du travail, & pour y donner » de nouveaux ordres. Dans l'absen» ce de Guardamayor, je fus reçu ci» vilement par Dom Thomas de Buy» tron y Moxicea, Curé du Bourg, » qui me donna l'Histoire des opéra» tions de près d'un siecle. Il me con» duisit lui-même au Canal. Je le » trouvai découvert pendant l'espace » d'une lieue & demie, jusqu'à *Gui-* » *gnata*, où il fait un coude, le long » d'une pierre dure qu'on n'a pû per» cer, & de-là tout couvert pendant » une demi-lieue, jusqu'à la bouche » de Saint Grégoire, excepté dans » quelques endroits pour les évents. » Je remarquai que pour le mettre de » niveau, il faudroit creuser beau» coup dans ce lieu ; ce qui deman» deroit des milliers d'Hommes, & » des sommes fort au-dessus des cent » mille pieces de huit, que le Roi

» donne

» donne aujourd'hui. Avec ce travail » même, on ne préserveroit pas tout-» à-fait Mexico de l'inondation ; car » outre cela, il faudroit un lit assez » large pour recevoir toutes les eaux » qui s'assemblent dans le Lac après » les grandes pluies. J'allai voir en-» suite la Digue qu'on a construite, » une demi-lieue au-dessus de Gue-» guetoca, pour empêcher que la » Riviere de Guautitlan n'entre dans » les Lacs, & pour la retenir dans le » petit Cuyatepeque, afin qu'elle ne » rompe point le Canal, dont le lit » n'est pas capable de la recevoir dans » le tems des grosses eaux. Les Siennes » se dégorgent quelquefois dans le Lac » de Zumpango, qui est plus bas, de » quatre piés, que celui de Cuyate-» peque, & plus haut d'autant, que » celui de Xaltocan; & c'est-là qu'elles » demeurent, comme dans des réser-» voirs jusqu'à la fin des pluyes. On en-» tretient soigneusement plusieurs autres » Digues, pour arrêter la premiere » impétuosité des eaux, & leur donner » le tems de s'écouler par un grand » nombre d'écluses (86).

On connoît, par ce récit, qu'outre les deux Lacs d'eau douce & d'eau

(86) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Belle Perspective du Lac, & nombre de ses Villes.

salée, qui sont contigus, & qui forment proprement le grand Lac de Mexico, il s'en trouve plusieurs petits à quelque distance du grand, sur-tout au Nord-Ouest de cette Ville, qui a, de ce côté-là, des Marais derriere elle, jusqu'au pié des Montagnes. Mais la belle perspective, qu'on a vantée plusieurs fois, est celle du grand Lac, dont les bords offroient, avant la Conquête, plus de cinquante Villes, ou Bourgades considérables, & n'en conservent pas aujourd'hui moins de trente (87).

Description de l'ancien Mexico.

Mexico, que les Indiens nommoient *Tenuchtitlan* (88), comme ils donnoient le nom de *Themistitan*, à sa Pro-

(87) Herrera, Decad. 2, Liv. 7, chap. 14. Thomas Gage, Tome 1, chap. 15.

(88) Le nom de Mexico, que les Espagnols lui ont donné, & qui signifie source d'eau, n'étoit que celui d'une des deux parties de la Ville, dont l'autre se nommoit *Tlateluco*, c'est-à dire, Isle: Quelques-uns font venir Tenuchtitlan de *Tenuz*, son premier Fondateur; d'autres, du nom Mexiquain de la Cochenille Herrera, *ubi suprà*. D'autres encore veulent que Mexico ait été le premier nom de toute la Ville, quoiqu'il n'ait été donné ensuite qu'à l'une de ses parties, & le font venir de *Mexitli*, ancien Prince, ou ancienne Idole des Habitans, & la même que celle qu'ils nomment aussi *Vuizlipuli*. Il paroît du moins incontestable qu'ils donnoient le nom de *Mexitl* à tout l'Empire, & celui de *Themistitan* à la Province particuliere de Mexico. Cortez n'emploie lui même que ce dernier nom, dans ses Lettres.

ANCIEN MEXICO.



Tom. XII N° III.

vince, eſt ſitué ſur le bord ſeptentrional du Lac ſalé, de maniere néanmoins que par ſa formé, & par la multitude de ſes Canaux, tout le co ps de la Ville paroît bâti dans l'eau, à peu près comme Veniſe l'eſt dans la Mer. L'ancienne Ville étoit compoſée d'environ vingt mille maiſons; & l'on y diſtinguoit trois ſortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes, qui étoient des Canaux, traverſés de pluſieurs Ponts; d'autres ſur la terre; les troiſiémes, moitié ſur la terre & ſur l'eau; c'eſt-à dire, ſur une partie deſquelles on pouvoit marcher, tandis que l'autre partie ſervoit aux Canots qui apportoient des vivres. La plûpart des maiſons avoient deux portes, l'une vers la Chauſſée, & l'autre vers l'eau. Elles étoient petites, baſſes & ſans fenêtres; par une Police ſinguliere, qui ordonnoit que les ſimples Habitans fuſſent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étoient propres, commodes, & capables, dans leur petiteſſe, de ſervir de logement à pluſieurs ménages. Les premieres Relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles aſſurent que par l'apparence il l'emportoit beaucoup ſur Veniſe; ce qui

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

venoit de la multitude des Palais impériaux, de ceux des Seigneurs, qui étoient environnés de jardins, & surtout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des Habitans étoit de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvoient leur venoit de Chapultepeque, petite Montagne à trois lieues de la Ville, par des Aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même, les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très-beau Pont. Mexico n'avoit proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardoit l'Occident, par une Chaussée d'une demie-lieue de longueur; celle d'Iztacpalapa, dont la Chaussée, longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la Digue de pierre qui séparoit la partie d'eau douce de celle de l'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venoit du Sud-Ouest par une Chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; & Carreri nous apprend,

sans les distinguer, que les cinq Chauffées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *Saint-Côme*, & *Chiapuliepeque.* Il ajoûte que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avoient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus (89).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Palais de l'Empereur.

Le principal des Palais impériaux, qui se nommoit *Tepac*, étoit d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles Portes, qui donnoient sur autant de rues, & dont la principale offroit les armes de l'Empire, déja représentées dans la premiere Audience de Cortez. La partie des Edifices, qui servoit de logement à l'Empereur, renfermoit trois grandes cours, chacune ornée d'une belle Fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente piés de long, & cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste Bâtiment, tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lasserent point d'admirer. Les murs étoient un mêlange de Marbre, de Jaspe, de Porphire, & de différentes pierres; les unes noires & rayées de rouge,

(89) Carreri, Tom. 6, chap. 3, page 31.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'autres blanches, qui jettoient un éclat merveilleux. Les toîts étoient de planches, jointes avec beaucoup d'art; minces, sans en être moins fermes. Toutes les chambres étoient curieusement parquetées de cedre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de Tableaux & de Sculptures, qui représentoient différentes sortes d'Animaux; & les autres revêtues de riches Tapisseries de coton, de poil de Lapin, & de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondoient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étoit de simples couvertures, étendues sur des nattes. Mais peu d'Hommes couchoient dans ce Palais. Il n'y restoit, le soir, que les Femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les Suivantes & les Esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante, qui se trouvoient grosses à la fois; mais l'héritage du Trône regardant les seuls Enfans des trois Impératrices, les autres étoient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plûpart étoient les Filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles Motezuma s'étoit attribué le droit de choisir celles

Ses Femmes.

qui lui plaiſoient. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance ; mais leurs moindres fautes étoient ſévérement punies. Chriſtophe d'Olid , & d'autres Officiers de Cortez en épouſerent quelques-unes , dont l'Empereur leur fit préſent , & qui reçurent le baptême pour ſe rendre digne de l'alliance Eſpagnol (90).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Autres Maiſons impériales , & leurs ſingularités.

Outre le Tepac , qui ſignifie proprement Palais , l'Empereur avoit dans la Ville pluſieurs autres Maiſons , dont chacune offroit des ſpectacles fort ſinguliers. Dans l'une , qui contenoit de grandes galeries , ſur des colomnes de Jaſpe , on voyoit toutes les eſpeces d'Oiſeaux qui naiſſent au Mexique , & dont on eſtime le plumage ou le chant. Les Oiſeaux marins étoient nourris dans un Etang d'eau ſalée , & ceux de Riviere dans de grandes Piéces d'eau douce. Mais chaque galerie étoit peuplée de ceux des Bois & des Champs, entre leſquels il s'en trouvoit de fort

(90) Il paroît que Cortez épouſa lui-même , ou prit , pour Maîtreſſe , une Fille de ce Prince , qui lui en avoit offert deux, croyant , dit Herrera , qu'il pouvoit avoir auſſi pluſieurs Femmes , quoiqu'elles fuſſent Sœurs. Ce fut l'une de ces deux Princeſſes , qui fut mariée à d'Olid. Herrera , Décad. 3. Liv. 8 , page 535.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

étranges, dont les Espagnols n'avoient aucune connoissance. On les plumoit dans certaines saisons, pour tirer un grand profit de leurs plumes ; marchandise précieuse, qui servoit à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens Hommes étoient employés au service de ces Animaux. Dans une autre Maison, l'Empereur avoit son Equipage de chasse, composé particulierement d'un grand nombre d'Oiseaux de proye ; les uns dans des cages nattées & commodes ; d'autres sur la perche, & dressés à tous les exercices de la Fauconnerie. Une seconde cour de la même Maison étoit remplie de Bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverses especes inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques Relations vantent, donc ce nombre, un Animal très-rare, qu'elles nomment le Taureau du Mexique, & qui réunissoit les propriétés de plusieurs autres Animaux. Il tenoit, du Chameau, la brosse des épaules ; du Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé d'une longue criniere ; du Taureau, les cornes, le pié fendu, & sur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ecrivains racontent qu'une troisiéme cour renfermoit dans des vases, dans des caves & d'autres trous, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions & d'autres Animaux venimeux, jusqu'à des Serpens à sonnettes & des Crocodilles, qu'on nourrissoit du sang des Hommes qui avoient été sacrifiés (91).

Dans les chambres hautes de la Maison, l'Empereur faisoit nourrir des Bouffons & des Bateleurs, des Nains,

(91) Solis doute de la vérité de ce récit, & ne le croit fondé que sur de faux bruits, parce que les Historiens de sa Nation, qui l'ont publié, ajoutent, dit-il, que cet affreux étalage ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement des vestiges., Tome 1. Cependant voici les propres termes d'Herrera : » Ils donnoient aux Serpens le sang des Victimes humaines. Quelques-uns disent même qu'on leur en donnoit la chair ; ce qui les faisoit croître prodigieusement. Les Castillans ne leur en virent pas manger ; mais ils trouverent le lieu figé de sang, & d'une horrible puantur. Ils admirerent l'empressement des Hommes qui étoient occupés dans cette Maison au soin des Oiseaux, des Bêtes farouches & des Serpens. Ils n'entendoient pas d'abord sans horreur & sans épouvante les sifflemens des Serpens, les rugissemens des Lions, les glapissemens des Ours & des Tigres, & d'autres cris que la faim ou la contrainte de leur captivité faisoit pousser à tant d'especes différentes. Cependant ils s'y accoutumerent à la fin, & quelques-uns disoient seulement que cette Maison étoit une véritable image de l'Enfer ». Décad. 3, Liv. 7, chap. 10. Thomas Gage, qui avoit fait un si long séjour dans la Nouvelle Espagne, s'accorde avec Herrera, & ne rabbat rien de cette peinture. Liv. 1, chap. 16.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des Bossus, des Aveugles, & tous ceux qui avoient apporté, en naissant, quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des Maîtres qui leur faisoient apprendre divers tours de souplesse, convenables à leurs défauts naturels; & le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur condition si douce, qu'il se trouvoit des Peres qui estropioient volontairement leurs Enfans, pour se procurer une vie paisible & l'honneur de servir à l'amusement de leur Souverain. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'étoit cette Maison que l'Empereur avoit choisie pour exercer particuliérement ses pratiques de Religion. On y voyoit une Chapelle, dont la voute étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendoit chaque nuit, pour y consulter ses Dieux, au milieu des cris & des hurlemens qu'on vient de représenter.

Deux autres de ses Maisons tenoient lieu, l'une d'Arsenal pour fabriquer des armes, & l'autre de Magasin pour les conserver. Les plus habiles Ouvriers étoient entretenus dans la premiere, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celu

de faire des fléches, & d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en faisoit de prodigieux amas, qui se distribuoient réguliérement aux Armées & aux Places frontieres, mais dont il restoit toujours une grande partie dans le Magasin. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierre, qui en faisoit le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servoient à lancer, des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué qui résistoient aux fléches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvroient tout le corps, & qui se portoient roulées sur l'épaule, jusqu'à l'occasion de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'Empereur étoient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles, d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, qui formoient un spectacle éclatant. Cortez, & tous les Espagnols qui l'avoient accompagné dans le premier Voyage, ne s'étoient point lassés d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avoient trouvé digne du plus grand Monarque & de la plus brave Nation.

Mais de tous les Palais de Motezu-

ma, celui qui lui causa le plus d'étonnement fut un grand Edifice, que les Mexiquains nommoient la Maison de tristesse. C'étoit le lieu où ce Prince se retiroit avec peu de suite, lorsqu'il avoit perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimoit, & dans les calamités publiques qui demandoient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette Maison sembloit capable d'inspirer les sentimens qu'il y portoit. Les murs, le toît, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres étoient petites, & couvertes d'une espece de jalousies si serrées, qu'elles laissoient à peine quelque passage à la lumiere. Il demeuroit dans cette affreuse retraite, aussi long-tems que ses regrets lui faisoient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres Maisons impériales étoient accompagnées de jardins fort bien cultivées. Les fruits & les légumes en étoient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendoit au Marché, & que suivant les principes de la Nation, un Prince ne devoit pas chercher du plaisir dans ce qui faisoit un objet de lucre pour ses Sujets. Mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux cli-

mat, diſpoſées en compartimens juſques dans les cabinets, & toutes les herbes médicinales que la Nouvelle Eſpagne produit avec autant de variété que d'abondance. Motezuma ſe faiſoit honneur de laiſſer prendre gratuitement dans ſes Jardins tous les Simples dont les Malades de Mexico avoient beſoin, & dont les Medecins du Pays compoſoient leurs remedes. Tous ces Jardins & toutes ces Maiſons avoient pluſieurs Fontaines d'eau douce, qui venoient des deux grands Aqueducs, par des conduits détachés.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Autres Edifices & Places de Mexico.

Les Maiſons de la Nobleſſe devoient être en fort grand nombre, puiſque l'Empire n'avoit pas moins de trois mille Caciques, ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés de venir paſſer une partie de l'année dans la Capitale; ſans compter la Nobleſſe inférieure & les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierre, vaſtes, environnées auſſi de Jardins, & de toutes les commodités qui ſont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étoient pas moins magnifiques, ſur-tout les Temples, dont on remet la deſcription à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre pluſieurs grandes Places, qui faiſoient un

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des principaux ornemens de Mexico ; & qui servoient de Marchés ; sous le nom général de *Tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déja nommée Tlateluco. Il ne paroîtra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois Divisions de l'Armée Espagnole, à la derniere attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue, que dans les Foires, qui s'y tenoient à certains jours, il s'y rassembloit plus de cent mille Hommes. On y voyoit paroître toutes les productions de l'Empire. Elle étoit remplie de Tentes, si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste ; & les boutiques étoient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Toutes les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la variété des marchandises (92).

Grand Marché de Tlateluco, & ses marchandises.

(92) Herrera ne se lasse point de ce détail, *ubi suprà*, chap. 15 & 16. Gage se contente d'en donner une idée qu'on croît devoir placer ici, parce qu'elle contient les seules lumieres qu'on ait sur le Commerce & les Arts des anciens Mexiquains.

Les Marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes, fines & grosses ; toutes sortes de vaisseaux de terre peints ou vernis ; des peaux de divers Animaux, surtout de Cerfs, apprêtées

Si l'on joint, à tous les traits de cette Description, deux cens mille Canots

sans poil & avec le poil, & diversement colorées; des Oiseaux en plumes, de toutes les especes & de toutes les couleurs; des amas de plumes, dont on dépouilloit les Oiseaux, en certaines saisons; du sel; des toiles & des draps de coton; des toiles composées de feuilles & d'écorce d'arbres, de poil de Lapin, & de plumes; du fil de poil de Lapin; d'autres fils de toutes les couleurs Il y avoit des lieux particuliers pour les choses qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique, & les autres materiaux de construction.

Mais la plus riche partie du Marché étoit celle où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout ce qui pouvoit demander d'être représenté au naturel, en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains étoient si experts dans cet Art, & représentoient si bien les Animaux, les Arbres, les Fleurs, les Herbes & les Racines, que ces Ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application; car souvent un Ouvrier passoit un jour entier sans manger, pour mettre une plume à la vraie place, la tournant & la retournant une infinité de fois au jour & à l'ombre, pour juger mieux de son effet. Leur Orfévrerie étoit aussi fort belle. Ils faisoient d'excellens ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de caillou; entr'autres des plats à huit faces, chacune d'un métal different, c'est-à-dire, alternativement d'or & d'argent, sans aucune soudure, & des chaudrons avec des anses. Ils jettoient aussi en moule des poissons dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent; des Perroquets qui remuoient la tête, la langue & les aîles; des Singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. Ils entendoient aussi fort bien l'art d'émailler, & de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Dans la même partie du Marché, on vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton & de l'étaim, mais peu de ces trois derniers métaux On y vendoit des perles, des pierres précieuses, toutes sortes de

de différentes grandeurs ; qui voltigeoient sans cesse sur le Lac, pour les coquilles & d'éponges, des amandes de cacao, qui servoient de monnoie courante dans le Pays ; comme à présent même six ou sept vingt de ces plus grosses amandes, & deux cens des moindres, valent une réale de cinq sous, & servent encore, aux Indiens de la Nouvelle Espagne, pour acheter les denrées. On y vendoit divers sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses & d'autres fleurs, avec des fruits, des écorces d'arbres & diverses especes de végétaux.

Il y avoit un Quartier pour les herbes, les racines & les graines, tant celles qui se mangent, que celles qu'on employoit à la Médecine ; car ils avoient tous une grande connoissance des Simples, jusqu'aux Femmes & aux Enfans. Dans un autre Quartier, on vendoit toutes sortes de fruits, tant verds que murs. Dans un autre, toutes sortes de viandes, entiere, ou par quartiers; comme des Chevreuils, des Lievres, des Lapins, des Chiens sauvages, & d'autres Animaux qu'ils prenoient, ou qu'ils tuoient, à la chasse. On y vendoit jusqu'à des Couleuvres, auxquelles on avoit coupé la tête & la queue, de petits Chiens châtrés, des Souris, des Rats & de longs Vers. Une vente considérable étoit celle d'une sorte de terre, ou d'un limon poudreux, qui s'amassoit, dans une certaine saison de l'année, sur l'eau du Lac, & qui ressembloit d'abord à l'écume de la Mer ; mais qui étant enlevée avec des reseaux, & condensée en grands tas, servoit à faire des gâteaux plats, en forme de brique Cette marchandise n'étoit par recherchée seulement des Habitans de Mexico ; elle s'envoyoit au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que le meilleur fromage l'est en Europe. On croyoit même que c'étoit l'excellence de cette écume qui attiroit tant d'Oiseaux sur le Lac, particuliérement en Hiver, où le nombre en étoit infini.

Tous les Marchands du Tlateluco payoient à l'Empereur un droit pour leurs Boutiques ; moyennant lequel ils devoient être garantis des Voleurs, par des Officiers qui veilloient incessamment à la sûreté du Commerce Il y avoit, au milieu de ce grand Mar

communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient habituellement occupés dans les seuls Canaux de la Ville (93), on ne trouvera point d'exagération dans la premiere idée que les Mexiquains avoient fait prendre, aux Espagnols, de la Capitale de leur Empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchoit point de celle où Cortez l'éleva bien tôt, en lui donnant une nouvelle forme.

ché, un Edifice, d'où l'on en pouvoit voir toutes es parties ; & dans lequel douze Vieillards tenoient leur Siége, pour juger toutes sortes de Procès & de différends. Le Principal Commerce se faisoit par échange. On donnoit une Poule pour un faisceau de maïz, de la toile pour du sel, &c Les cacaos servoient de monnoie courante pour les appoints. Ils avoient des mesures de bois, pour les grains & les blés ; des mesures de corde, pour les herbes, & des mesures de terre, pour l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la derniere sévérité. L'Empereur traitoit favorablement ceux qui apportoient de nouvelles marchandises, des Pays étrangers. *Voyage de Thomas Gage*, Tome 1, chap. 19 Herrera, parlant des ouvrages d'or & d'argent, qui se vendoient au Tlateluco, assure qu'ils donnoient de l'admiration aux meilleurs Orfévres de Castille, qui ne concevoit point comment des Barbares pouvoient atteindre à cette perfection, sans marteau & sans ciseau. Il parle des ouvrages de plumes avec le même étonnement, sur-tout des portraits d'Hommes & d'Animaux. Il ajoute qu'on en apporta au Pape, dans un tems où la Peinture étoit déja fort cultivée en Italie, & qu'il n'y avoit point de dessein, ni de coloris, qui les surpassât, *ubi suprà*, chap. 15.

(93) Herrera, *ubi suprà* ; Thomas Gage, Tome 1, chap. 19.

Mesure de Cortez pour rebâtir Mexico.

Pendant qu'il prenoit quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico, pour purifier l'air. Un grand nombre d'Habitans, qu'il destinoit aux travaux publics, fut marqué d'un fer chaud (94). Le reste obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer volontairement au rétablissement de la Ville. Tous les Indiens, qui l'avoient servi pendant le Siége, reçurent des récompenses proportionnées à leur zéle; sur-tout les Tlascalans, qui partirent chargés de richesses, & que la Cour d'Espagne distingua, dans la suite, par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs. Ceux, qui se trouverent disposés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permission. Mais entre ces premiers soins, Alderete qui avoit été nommé Trésorier général, n'oublia point les trésors de Guatimozin, sur lesquels il sembloit que les Vainqueurs pouvoient s'attribuer de justes droits. Le délai, que Cortez apportoit à cette recherche, avoit déja fait naître des murmures. On le soupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers, pour détourner l'or & l'argent, & les plus hardis menaçoient ouvertement

(94) Herrera, *ubi suprà*, chap. 8.

d'en écrire à la Cour. Il y a beaucoup d'apparence qu'un motif d'honneur lui fit fermer les yeux sur les moyens qui furent employés pour forcer l'Empereur à déclarer ses richesses (95). Après d'inutiles menaces, on prit le parti de livrer ce malheureux Prince à la question, avec un des principaux Seigneurs de sa suite, qui expira dans les tourmens, sans aucune marque de foiblesse. On jugea néanmoins, par les regards touchans qu'il jettoit sur son Maître, qu'au milieu de sa douleur il lui demandoit la permission de parler; & l'on crut comprendre aussi, par ceux de l'Empereur, & par quelques mots dont ils furent accompagnés, qu'il lui reprochoit de manquer de constance & d'honneur. Enfin Cortez employa son autorité pour faire cesser cette odieuse exécution, & sa conduite fut applaudie de toute l'Armée. Cependant il paroît aussi qu'il ne prit cette résolution, qu'après avoir fait confesser à Guatimozin qu'il avoit jetté son trésor dans

L'Empereur est mis à la question. Sa constance.

(95) *Ibid.* L'Historien s'enveloppe ici dans des expressions assez obscures. Il convient que Cortez fut sensible aux murmures de ses Soldats, & qu'il chercha quelque moyen de les satisfaire; mais il rejette les résolutions violentes, » sur plusieurs personnes » qui demeurerent d'ac» cord, dit-il, que Gua» timozin devoit être mis » à la question.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le Lac (95). Tous les Historiens assurent du moins que les Espagnols s'attacherent long-tems à le chercher au fond des eaux, & que n'en ayant rien découvert, ils demeurerent surpris qu'on eût trouvé le moyen de leur dérober tant de richesses. Quelques Prisonniers indiquerent plusieurs sépultures, où l'on trouva une petite quantité d'or.

Nouvelle forme de Mexico, après la Conquête.

CORTEZ, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre, en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurerent à la vue du Rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte, & la meilleure partie de son

(96) *Ibid.* Cortez, ajoute encore l'Historien, s'excusa du fait, & dit qu'il avoit été prié, importuné; & même menacé par Alderete. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux Empereur du Mexique ne prolongea sa vie que pour en passer le reste dans l'humiliation, & qu'environ deux ans après il fut condamné à la perdre par un supplice honteux, sur la déposition d'un Seigneur du Pays, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols. Herrera, Dec. 3, Liv. 7, chap. 9.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Canon, qu'il mit en batterie dans le Poste qu'il avoit fait prendre à ses Troupes, lui répondoient de la soumission des Habitans. Mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols, de celle des Indiens, par un large Canal; & cette séparation a duré jusqu'aujourd'hui. La promesse qu'il avoit fait publier, de donner à tous les Indiens, qui voudroient s'établir sous sa protection, un fond pour bâtir, dont leurs Enfans hériteroient après eux, & des priviléges qui les distingueroient du reste de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avoit osé l'esperer. Il donna, aux principaux Seigneurs, des rues entieres à bâtir; en les nommant Chefs des Quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom Pierre Motezuma, fils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des Troupes de Guatimozin, furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plûpart des anciens Canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jettoient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur, que dans l'espace de peu de mois, on vit naître environ cent mille Maisons, beaucoup plus belles, & dans un meil-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

leur ordre que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la maniere d'Espagne, & Cortez se fit élever, sur les débris du Tepac, un Palais si somptueux (97), qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vicerois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats, au profit de ses Descendans. Pour faire prendre une forme solide à son Etablissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs Femmes; & quantité d'autres familles Castillanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Leonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept Filles & plusieurs Fils qu'il avoit eus d'un seul mariage, & qui trouverent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles conquises, un graud nombre de Vaches, de Truies, de Brebis, de Chevres, & de Jumens; des cannes de sucre, & des Meuriers pour les Vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles provisions des l'Europe. Il y arriva des Ouvriers,

(97) Gage, *ubi suprà*, page 157. Il rapporte, après Herrera, qu'on y avoit employé sept mille grosses poutres de cedre.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qui formerent toutes ſortes de Manufactures. L'Imprimerie même y fut introduite, & l'on y fabriqua de la Monnoie. Cortez, n'ayant pas manqué de faire travailler aux Mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il découvrit des Mines de fer & de cuivre, qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie: & dès l'année ſuivante, il s'en trouva trente-cinq pieces de bronze, & ſoixante de fer. Enfin, peu de tems après la conquête, Mexico étoit la plus belle Ville des Indes; Herrera dit, la plus grande & la plus peuplée (98); & par dégrés, elle eſt devenue, ſuivant le témoignage de tous les Voyageurs, une des plus riches & des plus magnifiques du Monde.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs Deſcriptions ſe reſſemblent moins. Comme cette différence ſemble venir de celle des tems, qui changent la perſpective par des progrès & des embelliſſemens continuels, on ne voit point de meilleure méthode, pour lever les doutes du Lecteur & l'embarras de ceux qui feront le même Voyage, que de rapporter chaque peinture à l'année qu'elle regarde. Commençons par

(98) Herrera, Decad. 3, Liv. 4, chap. 8.

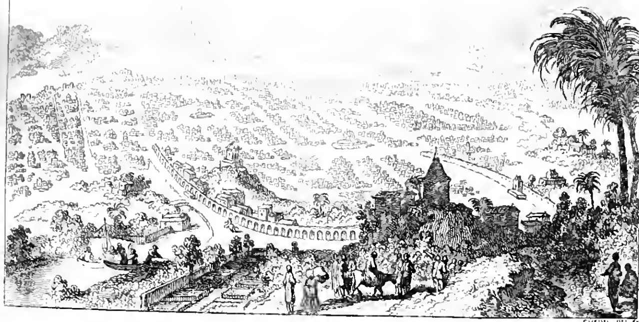
celle de Gage (99), qui paroît la plus ancienne.

Description de Mexico en 1625.

MEXICO, dit-il, est à présent une des plus grandes & des plus riches Villes du Monde. Comme les Indiens des Pays voisins ont été subjugués, & la plûpart même anéantis, les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité, qu'ils n'ont point de Portes, de Murailles, de Bastions, de Tours & de Platte formes, non plus que d'Arsenal, d'Artillerie

(99) Voyage de Thomas Gage, Jacobin Anglois, qui s'étant embarqué à Cadix en 1625, pour les Missions des Philippines, trouva tant d'agrément dans la Nouvelle Espagne, qu'il prit le parti d'y demeurer. Après y avoir fait un long séjour, il revint en Angleterre, où sa Famille tenoit un rang considérable. Sa Relation, qu'il publia bientôt en Anglois, eut un succès étonnant; parce qu'il étoit le premier Etranger qui eût parlé, avec connoissance, d'un Pays dont les Espagnols ferment soigneusement l'entrée. L'Auteur de la Préface nous apprend que cette raison porta M. Colbert à charger M de Carcavi de la faire traduire en François par Beaulieu, Hues O Neil. Thevenot l'a donnée aussi en François dans le second Tome de son Recueil, avec une Histoire des Mexiquains, en Figures hierogyphiques, dont on a obligation au même Voyageur. C'est l'Edition d'Amsterdam de 1721, à laquelle on s'attache ici. Gage est un Ecrivain assez judicieux, dont on ne peut soupçonner raisonnablement la bonne foi. Ses avantures particulieres n'ayant rien d'utile ni d'intéressant, on se croira dispensé d'en faire un article particulier; mais ses remarques enrichiront souvent nos Descriptions.

NOUVEAU MEXICO.



Tom XII. N.° VI

d'artillerie & de munitions. Saint-Jean d'Ulua leur paroît suffire, pour les défendre contre les invasions des Etrangers. On peut dire que la Capitale de la Nouvelle Espagne a été rebâtie une seconde fois, depuis Cortez; car personne n'oseroit prétendre qu elle contienne cent mille Maisons, comme elle les contenoit après la Conquête; c'est-à-dire, dans un tems où Cortez en faisoit habiter la plus grande partie par des Indiens. Ceux, qu'on y voit aujourd'hui, demeurent dans un des Fauxbourgs de la Ville, nommé *Guadalupa*, qui pouvoit avoir, en 1625, environ cinq mille habitans. Plusieurs pauvres Espagnols épousent des Indiennes. D'autres les débauchent. Ils usurpent, de jour en jour, les fonds sur lesquels leurs Maisons sont bâties; & de trois ou quatre Maisons d'Indiens, ils en bâtissent une grande, à la maniere d'Espagne, avec des Jardins & des Vergers: de sorte que la Ville est presqu'entiérement rebâtie de beaux & grands Edifices de pierre & de brique, mais peu élevés, parce qu'il arrive souvent des tremblemens de terre qui les mettroient en danger, s'ils avoient plus de trois étages. Les rues sont si larges, que trois carosses peuvent aller

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de front dans les plus étroites, & six au moins dans les plus larges ; ce qui fait paroître la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet. On m'assura (1) que ses Habitans Espagnols étoient environ quarante mille ; la plûpart si riches, que plus de la moitié de ce nombre entretenoit de somptueux équipages. Il est certain qu'on comptoit dans la Ville plus de quinze mille carosses.

Les rues des Villes de l'Europe n'approchent point de la netteté de celles de Mexico. La plus grande Place est celle du Marché, qui se nommoit Tlateluco, avant la Conquête. Quoiqu'elle ne soit plus si spacieuse que du tems de Motezuma, elle est encore fort belle, & d'une singuliere étendue. Un des côtés est bâti en arcades, sous lesquelles on est à couvert de la pluie, & qui sont bordées de Boutiques, où l'on trouve toutes sortes d'étoffes de soie. Devant ces Boutiques, il y a toujours des Femmes qui vendent des légumes & des fruits. Du côté qui fait face aux arcades, la Place offre le derriere du Palais, qui contient presque toute sa longueur avec

(1) Quoiqu'on fasse parler Gage, ceci n'est qu'un extrait de plusieurs chapitres.

les Cours & les Jardins qui en dépendent. Au bout du Palais, on trouve la principale Prison de la Ville. Proche de-là est la belle rue, qui se nomme *Platería*, ou rue des Orfévres, dans laquelle on peut voir, en moins d'une heure, plusieurs millions en or, en argent, en perles & en pierres précieuses. La rue de Saint Augustin, qui contient la plûpart des Marchands de soie, est aussi fort riche & fort agréable. Mais une des plus longues & des plus larges rues de la Ville est celle qu'on nomme *Tacuba*, où presque toutes les Boutiques sont remplies d'ouvrages de fer, d'acier & de cuivre. Elle s'étend jusqu'à l'Aqueduc, qui conduit l'eau des Montagnes à Mexico; & son nom lui vient de l'ancien Bourg de Tacuba, dont elle est le chemin. Sa longueur & sa largeur la rendent encore moins célébre que les aiguilles qui s'y vendent, & qui passent pour les meilleures de l'Amérique. Une autre rue, qui tient le premier rang par la magnificence de ses Maisons, est celle de l'*Aigle*, ainsi nommée d'une ancienne Idole, qui est une grosse Aigle de pierre, placée au coin de la rue, où l'on assure qu'elle s'est conservée sans altération depuis la Conquête.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

C'eſt dans cette rue que demeurent la plûpart des Seigneurs Eſpagnols & les Officiers de la Chancellerie. On y voit auſſi la façade du fameux Palais des Marquis del Valle, Deſcendans de Cortez.

On compte, dans Mexico, plus de cinquante Egliſes, ſoit des Paroiſſes ou des Monaſteres. Je n'ai vu nulle part de ſi beaux Couvens. Les toîts & les poutres en ſont dorés ; la plûpart des Autels, ornés de colomnes du plus beau marbre, & leurs dégrés, de divers bois précieux ; avec de ſi riches Tabernacles, que le moindre eſt eſtimé vingt mille ducats. Les richeſſes intérieures, en Chaſſes d'or & d'argent, en Couronnes, en Joyaux, en Ornemens, en Tapiſſeries, feroient l'opulence d'une grande Nation. L'Egliſe des Jacobins poſſéde un Candelabre d'argent à trois cens branches, & cent Lampes du même métal, d'un travail ſi exquis, qu'on fait monter leur valeur à quatre cens mille ducats.

La Ville étant bâtie ſur des Canaux comblés, & ſur des terres deſſéchées, qui ont fait partie du Lac, l'eau paſſe ſous toutes les rues. Je puis aſſurer que vers la rue Saint Auguſtin, & dans les lieux auſſi bas, les Cadavres ſont

plutôt noyés qu'enterrés dans leurs ſépultures. On ne peut creuſer une foſſe ſans trouver l'eau ; & j'ai vu des cercueils y diſparoître tout-d'un-coup. Si le Couvent des Auguſtins n'avoit été ſouvent réparé, & preſqu'entiérement rebâti, il ſeroit actuellement abîmé. On y travailloit, pendant mon ſéjour à Mexico ; & je remarquai que les anciennes colomnes étoient tellement enfoncées, qu'on les faiſoit ſervir de fondemens pour le nouvel Edifice. C'étoit la troiſiéme fois qu'on avoit poſé de nouvelles colomnes ſur les anciennes ; & tous ces matériaux s'abîmoient comme à la file.

L'uſage des Habitans eſt d'aller ſe promener tous les jours, vers quatre heures du ſoir, les uns à cheval, les autres en caroſſe, dans un fort beau Cours, qui ſe nomme la *Alameda*, & dont les arbres forment des allées impénétrables au Soleil. On y voit réguliérement plus de deux mille caroſſes. Ceux des Hommes ſont ſuivis d'un grand nombre d'Eſclaves Mores, en riches livrées d'or & d'argent, en bas de ſoie, avec des nœuds de ruban à leurs ſouliers, & tous, l'épée au côté. Le cortege du Viceroi, qui ſe fait voir ſouvent dans cette promenade, n'a pas

moins de magnificence & d'éclat que celui du Roi d'Eſpagne. Les Dames ſont eſcortées auſſi d'une troupe d'Indiennes, la plûpart Mulâtres, vêtues d'étoffes de ſoie, & couvertes de pierres précieuſes. L'ajuſtement de ces Créatures eſt ſi laſcif, & leurs manieres ont tant d'agrément, que la plûpart des Eſpagnols les préférent à leurs propres Femmes. Elles portent ordinairement une juppe chamarrée de galons ou de dentelles d'or & d'argent, avec un grand ruban de couleur vive, & frangé d'or, dont les bouts leur deſcendent juſqu'aux piés. Leurs corſets ſont ſans manches, & lacés de rubans d'or ou d'argent. Leurs ceintures ſont d'un tiſſu d'or, enrichi de perles & de pierreries. Leurs manches ſont de toile d'Hollande ou de la Chine, fort larges & fort ouvertes, enrichies d'une broderie de ſoie, ou d'or & d'argent, & pendantes de la longueur de leur juppe. Elles couvrent leurs cheveux d'une coëffe ouvragée ; & par-deſſus, elles mettent un rézeau de ſoie, attaché négligemment avec un beau ruban d'or, ou de couleur, qui croiſe ſur le haut du front, & ſur lequel il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment une maxime ou

un sentiment d'amour. Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus du cou, en forme de mentoniere. Cette parure est celle qui ne les quitte pas, dans l'intérieur même des Maisons; car, lorsqu'elles en sortent, elles prennent une mante de la plus fine toile, garnie de rubans; & la plûpart se la font passer sur la tête, de maniere qu'elle ne descende pas au-dessous du milieu du corps, pour laisser voir leur ceinture & leurs autres ornemens. Quelques-unes ne portent leur mante que sur une épaule; & la passent sous le bras droit, elles rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, pour conserver la liberté de remuer les deux bras, & de montrer leurs belles manches. D'autres se servent, au lieu de mante, d'une riche juppe de soie, dont elles jettent une partie sur l'épaule; & soutenant l'autre de la main, elles accordent librement la vue de leurs jambes. Leurs souliers sont fort hauts. Ils ont plusieurs semelles, garnies d'un bord d'argent, qui est attaché avec de petits cloux de même métal, dont la tête est très-large. La plûpart de ces Femmes sont des Esclaves, ou l'ont été, & ne doivent la liberté qu'à l'Amour. En général,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le goût du faste regne à Mexico dans toutes les conditions. Les carosses y sont beaucoup plus riches que dans les principales Cours de l'Europe. On n'épargne point pour les embellir, l'or, l'argent, les pierres précieuses, le drap d'or, & les plus belles soies de la Chine. Les brides des Chevaux sont enrichies de pierres précieuses; & tout ce qui est de fer ailleurs est ici d'argent. Il est passé en proverbe qu'il y a quatre belles choses à Mexico; les Femmes, les habits, les équipages & les rues. Le Viceroi, qui gouvernoit en 1625, fit faire un Oiseau, plus grand qu'un Faisan, d'or, d'argent & de pierres précieuses, dont toutes les parties étoient ajustées avec tant d'art, pour représenter naturellement le plumage, qu'il fut estimé quinze cens mille ducats (2). C'étoit un présent qu'il destinoit au Roi d'Espagne. Rien n'est si commun que de voir des cordons & des roses de diamans, aux chapeaux des Personnes de condition, & des cordons de perles, à ceux des plus vils Artisans. Mais, quoique tous les Habitans paroissent livrés aux plaisirs, il n'y a point de Ville au Monde où le Clergé

(2) C'est peut être une faute d'impression; car cette somme paroît excessive.

soit traité avec plus de faveur. Chacun aspire à se distinguer par les libéralités qu'il fait aux Eglises & aux Couvens. Les uns font bâtir de riches Autels, dans les Chapelles des Saints qu'ils prennent en affection ; les autres présentent des Couronnes d'or, des Chaînes & des Lampes, aux Images de la Vierge, bâtissent des Couvens, ou les font rebâtir à leurs frais, & leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Je ne m'étendrai pas sur les Religieux de cette Ville : mais qu'il me soit permis d'observer, qu'ils y ont beaucoup plus de liberté qu'en Europe. C'est un usage établi pour eux de visiter les Religieuses de leur Ordre, & de donner une partie du jour au plaisir, d'entendre leur Musique & *de manger leurs confitures*. Les Couvens de Filles ont des appartemens fort ornés, qui sont partagés par des grilles de bois, pour la séparation des deux Sexes. Tous les Habitans d'une naissance honnête font élever leurs Filles dans ces lieux ; & l'éducation qu'elles y reçoivent consiste à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, à se perfectionner dans la Musique, qui est fort en honneur à Mexico, & à jouer des

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

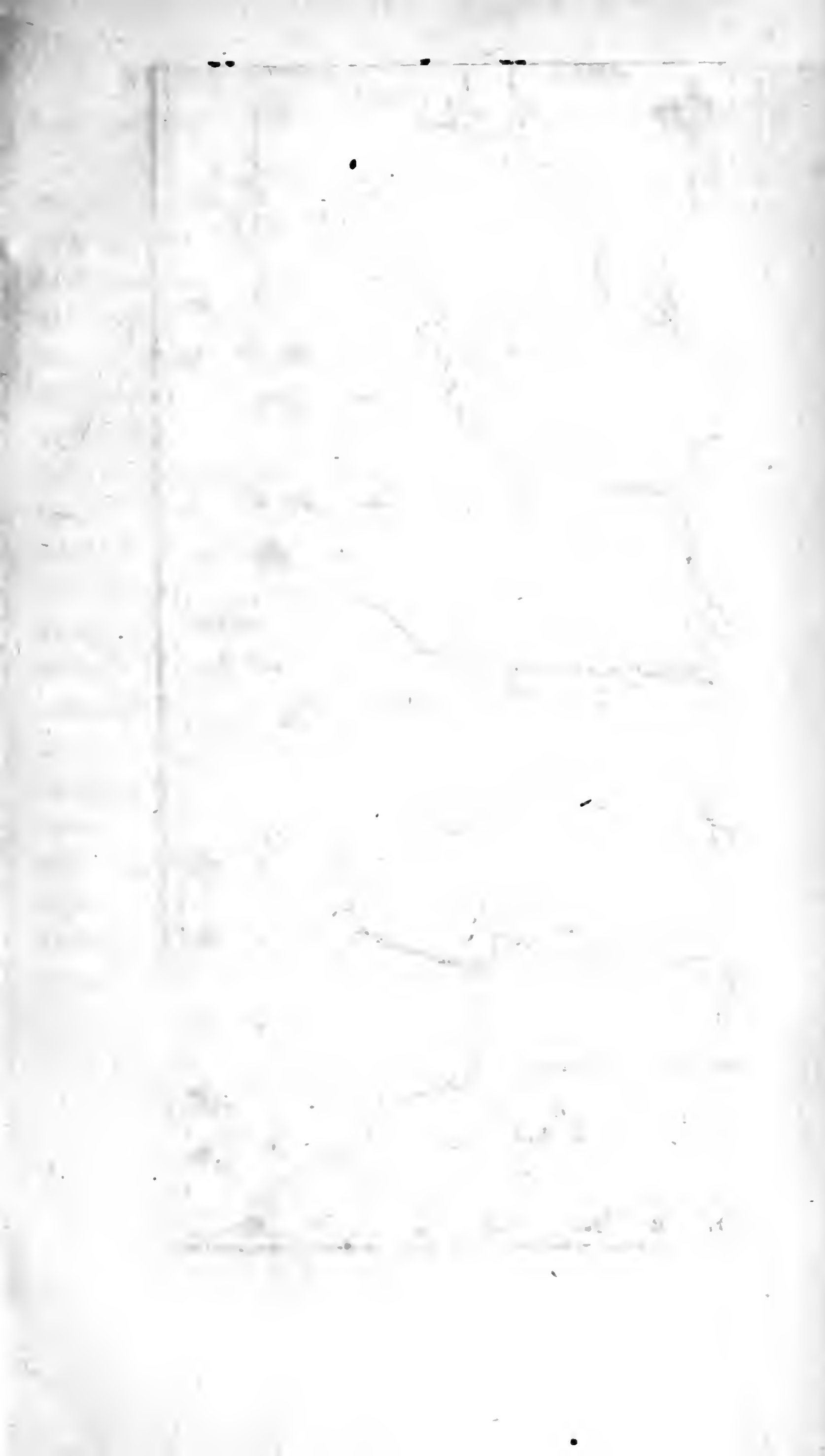
Comédies, qui ſe repréſentent dans les Egliſes, aux grandes Fêtes.

La Capitale de la Nouvelle Eſpagne reçoit un grand luſtre de ſon Univerſité, dont les Edifices ſont l'ouvrage de Dom Antoine de Mendoza. Outre le ſomptueux Palais que les Vicerois ont dans la Ville, on leur en a fait bâtir un à Chapultepeque, ancienne ſépulture des Empereurs Mexiquains. Ce lieu eſt devenu comme l'Eſcurial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les Vicerois qui meurent pendant leur adminiſtration. Les Bâtimens en ſont magnifiques; & les Jardins y répondent, par la beauté de leurs parterres, de leurs allées & de leurs eaux. On aſſure que la Chapelle vaut plus d'un million d'or.

En 1625, Mexico n'avoit encore que trois entrées, par les trois anciennes Chauſſées qui ſervirent aux attaques de Cortez (3).

(3) Voyage de Gage, Tome 1, Partie premiere, chap. 21 & ſuiv. & Part. 2, chap. 1.





NORD

CARTE DES ENVIRONS DE LA VILLE DE MEXICO

Pour l'Histoire genᵉ des Voyages

1754

Tula
Tetlapanaloya
Pachuca
Bouche de S. Gregoire
R. de Tula
Tepuixpaire
Plaine de Pachuca
Tezotepec
R. de Pachuca
Tezolepec
S. Jaques
Sᵗᵉ Marie
Adelma
Temecapa
Lac Xaumau
Rocher
Capula
Lac de Zumpango
S. Juste
Lac de Xaltocan
Tacoma
Otumba
Sᵗᵉ Croix
Lac de S. Christophe
Ozumbilla
Chiconautla
Hostellerie
Quauhtitlan
Sᵗᵉ Barbe
S. Christophe
Sᵗᵉ Marie
S. Christophe
S. Francois
Catalina
Tizayuca
Tlanepantla
Titzitlan
R. Papalotla
Riv. de Tlanepantla
DE
Guadeloupe
LAC
Moulin
Tepetlatoc
Chiautla
Tacuba
MEXICO
Chaussée
Rocher
Ville de Mexico
Riv. de Tezcuco
Tezcuco
Atlapulco
Chimalpa
Atengo
Rocher du Marquis
S. Bernard
La Piété
Tacubaya
Iztapalapa
Estapaluco
Sᵗᵉ Marie
Sᵗᵉ Marie
Chalco
Cuyoacan
Lac de Chalco
Rocher
Tlalmanalco
Chalco
S. Jean
R. S. Jean
S. Ange
Tepepan
S. Augustin
Xochimilco
Sᵗᵉ Croix
Sᵗᵉ Marie
S. Jean
Tulihualco
Atzapulco
Tuilaltel
Tepopulco
Amecameca

Echelle de 4 Lieues communes de France

1 2 3 4

OUEST

EST

SUD

Description de Mexico en 1678.

MEXICO est bâti (4) sur une Terre-plein, & situé au bord d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de Mer ; il est entouré, des autres côtés, de quatre autres plus petits Lacs, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges Chaussées pavées & revêtues de pierres de taille.

Le Plan de cette Babylone Indienne est uni. Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupa jusqu'à Saint Antoine, & presqu'autant de large, depuis l'Arsenal & l'Hôpital de Saint Lazare, jusqu'à Tacuba. Les rues sont si droites, qu'elles paroissent tirées au cordeau ; & si larges que six carosses de front peuvent y passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux

(4) Cet article est tiré de Libonnel Waffer, autre Voyageur Anglois, qui étant parti d'Angleterre en 1677, pour Bantan dans l'Isle de Java, fit l'année suivante le Voyage de la Jamaïque, & de-là, par diverses avantures, celui de plusieurs Etablissemens Espagnols. On loue beaucoup l'exactitude de ses connoissances ; & nous aurons souvent l'occasion de les employer. Sa Relation fut traduite en 1706 par Montirat, Interprête des Langues, & publiée à Paris chez Claude Cellier, in-12.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qui ſortent d'un des Lacs, & qui arroſent la Ville, par pluſieurs détours, dans ſes différens Quartiers. C'eſt à ces Canaux que les Habitans doivent l'abondance & les commodités dont ils jouiſſent, par un Commerce continuel. Chaque jour de la ſemaine a ſes différentes marchandiſes ; mais le Samedi ſe fait diſtinguer. C'eſt le jour où l'on voit arriver de toutes parts, à Mexico, des Flottes de fruits & de fleurs, qui donnent à toute la Ville l'apparence d'un Jardin. La grande Place eſt d'une ſi vaſte étendue, qu'aux jours deſtinés pour les courſes de Taureaux & pour les Jeux de Cannes, le Peuple en remplit à peine la troiſiéme partie. L'Egliſe Cathédrale, bâtie d'un mêlange de pierre de taille, & de brique, borne le milieu d'une de ſes faces, du côté du Nord. A l'oppoſite, du côté du Midi, ſont l'Hôtel de Ville, la Maiſon du Juge de Police, les Greniers publics & la Priſon. Chacun de ces Edifices offre un grand Portail de pierre de taille, ſoutenu de deux Piliers de la même pierre, & tout d'une piece. On trouve enſuite les Boutiques & les Magaſins de pluſieurs riches Marchands. Le côté du Couchant eſt preſqu'entiérement occu-

pé par un grand nombre de Maiſons, qui ſervent de demeure aux plus riches Particuliers de la Nouvelle Eſpagne. Elles ſont ſuivies de cinq ou ſix grands Magaſins d'étoffes d'or, travaillées en Europe. Du côté de l'Orient ſont le Palais du Viceroi, l'Audience royale, l'Univerſité, le Collége des Religieux de Saint-Dominique, & le Saint-Office, c'eſt-à-dire, la Maiſon de l'Inquiſition. L'encognure eſt remplie par l'Hôtel de la Monnoie. Cinq rues, par leſquelles on entre ſur la Place, ſont toutes ſi larges, qu'un caroſſe à ſix Chevaux y tourne ſans peine.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Palais du Viceroi eſt un Edifice de Fernand Cortez. Il eſt plus grand & plus magnifique que le Palais royal de Madrid. La cour, qui eſt fort ſpacieuſe, eſt entourée de riches balcons de fer; & l'on voit au centre un fort beau Cheval de bronze, ſur un large piédeſtal. Le Portail de la principale Egliſe ſoutient une eſpece de petite Tour, où le Duc d'Albuquerque fit poſer un fanal de cryſtal, dans lequel on allume tous les jours, à l'entrée de la nuit, un Flambeau de cire blanche. Le centre de la Place eſt marqué par un très-beau Pilier de marbre, au ſommet duquel une Aigle de bronze ſe fait

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

admirer par l'excellence du travail. Autour du Pilier, quatre rangs de petites Boutiques de bois, d'une extrême propreté, offrent tout ce qu'on peut desirer de curieux en soie, en or, en linge, dentelles, rubans, gazes, coëffures, & autres marchandises de mode.

En sortant de la Place par le côté opposé à l'Eglise, on entre dans la rue des Orfévres, qui est extrêmement longue, & d'une richesse surprenante. Elle conduit dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont très hauts, & forment un charmant quinconce, au milieu duquel sort une très belle Fontaine d'eau vive & pure. Il y a peu de promenades aussi délicieuses. Le terrein, qu'occupe à présent la Maison professe des Jésuites, contenoit autrefois un des Palais de Motezuma, qui servit longtems de demeure à Cortez avec les Espagnols & les Tlascalans. On y conserve encore, dans une petite partie de l'ancien Edifice, la fenêtre où ce Prince fut tué d'un coup de pierre. Elle a six piés de hauteur. Sa forme est en arc, soutenue d'un pilier de marbre blanc. Il y a, dans Mexico, deux très beaux & très spacieux Amphithéâtres, destinés pour la Comédie & d'autres Specta-

cles. Cette insigne Capitale de la Nouvelle Espagne est remplie de Noblesse, & de gens considérables par leurs richesses, leur mérite, & leurs services. On nommoit, entre les principaux, Dom Fernand d'Altamirono, Comte de Saint Jacques de Colimaya, & Sénéchal des Philippines; Dom Garcie de Valdez Osorio, Comte de Peñalva, & Vicomte de Saint-Michel; & Dom Nicolas de Bivero Peredo, Comte d'Orizalva. Je n'entreprens point de rapporter le nom de plus de cent Chevaliers de tous les Ordres militaires d'Espagne. Le nombre des carosses montoit à quatre mille (5). On comptoit dix-sept Couvens de Religieuses, & un si grand nombre de Monasteres ou de Couvens d'Hommes, que je pourrois nommer jusqu'à quatre-vingt neuf grandes & somptueuses Eglises (6), sans parler de celles des Mandians, qui sont moins superbes, mais fort propres. Mexico n'a qu'un Collége pour l'éducation de la Jeunesse.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La beauté des maisons est incomparable, soit qu'on en considére l'étendue, la matiere, la figure & la com-

(5) Diminué par conséquent des deux tiers, depuis Gage.

(6) Augmentation de nombre, depuis le même tems.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

modité. Les plus hautes n'ont pas plus de trois étages. Toutes les murailles sont incrustées, en dehors, de petits cailloux de diverses couleurs, taillés, les uns en cœur, d'autres en soleils, en étoiles, en roues, en fleurs de toutes les especes, & d'autres figures, dont la variété forme un agréable spectacle. Les portes sont fort grandes & fort hautes. Presque toutes les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plûpart tiennent toute la face de l'Edifice. Ils sont ornés, dans toutes les saisons, d'un grand nombre de caisses d'Orangers & de toutes sortes de fleurs; car le Printems regne sans cesse à Mexico. Le climat y est si doux & si temperé, qu'on n'y ressent jamais de chaleur incommode, ni de froid qui oblige d'y allumer du feu. L'eau d'ailleurs y est très saine; & le grand Aqueduc, soutenu de trois cens soixante & cinq arcades de pierre de taille, qui l'amene au travers du Lac, fait un des principaux ornemens de cette partie.

La Ville est divisée en dix-sept Paroisses, cinq d'Espagnols & douze d'Indiens. On y compte vingt-deux mille Espagnols habitués avec leurs familles, environ vingt mille qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Femmes

de la même Nation, qui ſont généralement belles, & d'une magnificence ſurprenante. Les Indiens établis ne montent pas à plus de quatre-vingt mille; mais le nombre des Paſſagers va toujours beaucoup plus loin. Si l'on y joint plus de cent mille Eſclaves & Domeſtiques, de l'un & de l'autre ſexe, on doit ſuppoſer que Mexico ne contient pas moins de quatre cens mille Ames, ſans y comprendre les Enfans. Pedro Ordoñez aſſure, dans ſon Voyage autour du Monde, qu'il y avoit, de ſon tems, deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes; vingt mille Negres, & plus de Femmes du même ſang; trente mille Eſpagnols, & plus de Femmes de leur Nation.

Les Mexiquains, qui habitent la Ville, ſont dociles, bons Catholiques, & preſque tous riches, parce qu'ils s'attachent beaucoup au Commerce, d'une Province à l'autre. Les principaux ne ſont pas moins conſiderés que les Habitans de race Eſpagnole. Il n'eſt reſté du ſang de Motezuma que Dom Diego Cano Motezuma, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques; ſon Fils, Dom Juan; ſon Neveu, Dom Diego, & ſa Niece, Donna Leonor; Enfans de

Dom Antoine Motezuma. Ils jouissent tous d'une pension, sur la Caisse royale, qui aide à les faire subsister avec honneur.

On ne sera point surpris que Mexico soit dans l'abondance de tout ce qui peut servir au luxe comme aux besoins de la vie, si l'on considére qu'outre la merveilleuse fécondité du Pays, il y arrive tous les ans deux Galions d'Espagne, avec une Frégate légere, qu'on nomme la Patache du Roi, & plus de quatre-vingt Vaisseaux marchands, qui lui fournissent ce qu'il y a de plus précieux en Europe; & que de l'autre côté, une Flotte, qui part réguliérement des Philippines, lui apportant les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indoustan & de la Perse, il jouit continuellement de toutes les richesses de l'Europe & des deux Indes.

C'est une tradition du Pays, qu'il y avoit autrefois des Géans, aux environs de Mexico. J'y ai vu, sous le Gouvernement du Duc d'Albuquerque, des ossemens & des dents d'une prodigieuse grandeur; entr'autres, une dent de trois doigts de large, & longue de quatre. Les plus habiles gens du Pays, qui furent consultés, jugerent, sur les proportions ordinaires, que la tête

ne devoit pas avoir moins d'une aulne de largeur ; & le Duc, s'attachant à leurs idées, fit faire deux Portraits de cette énorme tête, dont il envoya l'un au Roi d'Espagne (7).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Description de Mexico en 1697.

CARRERI est le dernier Voyageur qui ait publié ses Observations sur la Nouvelle Espagne. Il reconnoît, dans la Capitale, toute la magnificence qu'on

(7) Lionnel Waffer, *ubi suprà*, pages 367 & suivantes. On a donné en Hollande une traduction du même Voyage, dans le Recueil de Paul Maret, à la suite du Voyage de Dampier aux Terres australes. Elle contient quantité de Descriptions, surtout d'animaux & de fruits, qui ne sont point dans l'original Anglois, & qui paroissent empruntées de divers autres Ecrivains ; tandis qu'au contraire, on y a supprimé tout ce qui regarde la Nouvelle Espagne, apparemment parce que Waffer fait profession de le tenir d'un autre. Mais l'éclaircissement, qu'il y joint, doit donner beaucoup de poids à son récit *Ibid.* page 253. Montirat, dont la traduction parut l'année d'après, se garda bien de faire le même vo' au Public, & loue particuliérement, dans Waffer, sa Description de l'Isthme du Darien & celle de la Nouvelle Espagne. Celle-ci d'ailleurs est confirmée par François Correal, Espagnol, né à Cartagene, qui étant parti en 1666 pour voyager en Amérique, se trouva dans la suite, à Mexico, vers le tems que Waffer représente ; & si l'on ne donne point place ici à la Description de Correal, c'est qu'elle ne contient presque rien qui ne soit dans l'autre, avec un détail plus instructif Mais on en tirera quelques lumieres, pour la Description des Provinces.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

y admiroit avant lui. Il joint même, à cet aveu, des remarques qui doivent faire ſuppoſer que dans l'intervalle, elle a reçu de nouveaux accroiſſemens. Cependant, on eſt ſurpris de le voir ennuyé (8) d'un ſi beau ſéjour ; & l'on croit pouvoir conclure qu'en s'embelliſſant par une augmentation d'Édifices, elle a perdu des avantages plus eſſentiels à ſa véritable grandeur.

Mexico, dit-il, eſt ſitué proche du Lac, dans une Plaine fort marécageuſe, à dix-neuf dégrés quarante minutes de latitude du Nord. Quelque ſoin que les Habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs Maiſons ſont à demi-enſévelies, dans un terrein qui n'eſt pas capable de les ſoutenir. La forme de cette grande Ville eſt quarrée ; & ſes rues droites, larges & bien pavées, qui répondent aux quatre Vents principaux, lui donnent quelque reſſemblance avec un Echiquier. Auſſi la voit-on toute entiere, non-ſeulement du centre, mais de toutes ſes parties. Son circuit eſt de deux lieues, & ſon diametre, d'environ une demie. On y entre aujourd'hui par cinq Chauſſées, qui ſe nomment la Piédad, Saint-Antoine, Guadalupa, Saint-Côme, & Chiapultepeque. Celle

(8) Tome 6, page 236.

de Cuyoacan, ou del Peñon, par laquelle Cortez y fit son entrée, ne subsiste plus.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On peut dire que Mexico le dispute aux meilleures Villes d'Italie, par les Edifices; & qu'il l'emporte, par la beauté des Femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent Cachopins; & quelque pauvres qu'ils soient, elles préférent leur main à celle des plus riches Créoles. De-là vient que les Créoles ont tant d'aversion pour les Européens, qu'ils les insultent par des railleries continuelles. Les Espagnols, qui arrivent, s'en trouvent quelquefois offensés jusqu'à répondre à leur plaisanteries par des coups de pistolet.

On compte aujourd'hui, dans la Capitale de la Nouvelle Espagne; environ cent mille Habitans, dont la plus grande partie est de Noirs ou de Mulâtres; ce qui paroît venir, non-seulement du grand nombre d'Esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens étant passés entre les mains des Ecclésiastiques, les Espagnols & les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de se faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, & se jettent eux-mêmes,

à la fin, dans l'Etat ecclésiastique. Quoique la Ville n'ait pas moins de vingt-neuf Couvens d'Hommes & vingt-deux de Filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux Etrangers (9).

(9) Il s'est formé, dans le cours de ce siécle, un grand nombre de ces Etablissemens. Dom Melchior *Quallar* employa six cens mille piastres, tant à bâtir qu'à doter le Couvent des Carmes, qui se nomme l'*Hermitage* ou le *Désert*, à peu de distance de Mexico; & sa Femme fonda, pour le même Ordre, un Collége qui porte le nom de *Saint Ange*. Diegue *del Castillo*, qui étoit venu d'Espagne, très pauvre, & qui avoit commencé sa fortune par le métier de Chaudronnier bâtit le grand Couvent des Peres de Saint Pierre d'Alcantara, celui des Religieuses de Saint François, & celui de Sainte Agnès: ce qui ne l'empêcha point de laisser, en mourant, un million à une Fille qu'il avoit élevée par charité. Joseph de *Retes*, après avoir fait bâtir un superbe Couvent de Religieuses, sous le titre de Saint Bernard, laissa aussi un million à sa Fille. Dom François *Canales*, Chevalier de Calatrava, ayant laissé à sa Femme tout son bien, qui étoit de six cens mille pieces, cette Dame, quoique jeune, méprisa tous ceux qui s'offroient pour l'épouser, distribua son bien aux Pauvres, se fit Religieuse en 1695, & fonda le Couvent des Capucines. Simon de *Haro* qui étoit venu d'Espagne avec la cappe & l'épée, fonda celui de la Conception. Dominique *Laurensana*, pauvre aussi à son arrivée, bâtit le fameux Couvent des Filles de l'Incarnation. Ensuite une Religieuse de ce Couvent fonda celui des Religieuses de Valvaneda. Jean Navarro *Prestana*, gagna tant de bien dans la profession de Maître Carossier, qu'il fit bâtir le Couvent de Saint Joseph de Gratias, & celui de la Conception, tous deux de Filles. Etienne de *Molina Moschera*, après avoir bâti le Couvent des Carmelites, laissa encore en mourant cent mille pieces de huit. Dom Marc de *Guevara*, fit faire les Aqueducs de Mexico, dont les arcades sont en si grand nombre, dans l'espace d'une lieue, que la dépense doit en avoir été prodigieuse. En récom-

On prendra quelque idée des richesses de l'Egise Mexiquaine, par celles du Chapitre de la Cathédrale, qui n'est composé que de neuf Chanoines, & d'une dixiéme place, qu'on nomme le Canonicat du Roi, mais dont le revenu se paye au Tribunal de l'Inquisition, comme dans tous les Diocèses de la Nouvelle Espagne; de cinq Dignités, qui sont le Doyen, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, le Chantre & le Trésorier; de six Chapelains, & six demi-Chapelains, un Sacristain principal, quatre Curés que le Viceroi nomme, douze Chapelains royaux à la nomination du Chapitre, & huit autres, qui portent le titre de Laurenzana. Leurs rentes annuelles sont de trois cens mille pieces de huit, dans lesquelles il faut comprendre à la vérité le revenu de l'Archevêque qui est de soixante mille piéces : mais le Doyen en tire onze mille; chacune des quatre autres Dignités huit mille; les Chanoines chacun six mille, les Chapelains cinq mille; les demi Chapelains

pense, il obtint la Charge d'Alguasil Major, avec une place dans le Chapitre pour lui & ses Descendans. J'omets une infinité d'autres exemples : mais on voit que tout ce qu'il y a de magnifique, à Mexico, est l'ouvrage des Particuliers. Carreri, Tome 6, chap. 4.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

trois mille ; chaque Curé, quatre mille, & les Chapelains royaux ; trois cens. Le reſte paſſe aux Sacriſtains & à d'autres Clercs, qu'on fait monter à trois cens. Mexico eſt une petite Ville pour le nombre de ſes Egliſes. La plûpart des Habitans ne peuvent plus s'y faire des logemens commodes. Cependant on y vit à fort bon marché. Une demi piece de huit ſuffit chaque jour pour la dépenſe d'un homme. Mais comme il n'y a point d Eſpeces de cuivre, & que la moindre piece d'argent eſt une demi-réale, on eſt dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, telles que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la Conquête, les noix de cacao ſont la monnoie courante du Marché aux herbes, ſur le pié de ſoixante ou quatre-vingt pour une réale, ſuivant le prix actuel du cacao, qui n'eſt jamais fixe.

L'Egliſe Cathédrale eſt fort grande. Elle a trois nefs, ſoutenues par de hauts piliers de belle pierre. Le Bâtiment n'étoit point encore fini ; mais il ſe continuoit aux dépens du Roi, qui faiſoit joindre néanmoins, aux ſommes tirées du Tréſor, une taxe d'une demi-réale par tête, ſur tous les Diocè-

ſains.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſains. Le cœur eſt orné de quantité d'ouvrages de ſculpture, en bois aromatiques & de quatre Autels qui forment les coins du quarré, indépendamment du grand, dont la magnificence eſt ſurprenante. Pluſieurs Chapelles, richement dorées, augmentent l'éclat du ſpectacle. Le Portail eſt ſomptueux : il eſt compoſé de trois portes ; & l'Egliſe en a cinq autres dans les côtés. Quelques-uns prétendent qu'elle fut commencée par Cortez, ſur les débris du grand Temple des Mexiquains ; mais d'autres prouvent, par d'anciennes peintures, que ce Temple étoit dans le lieu que le College de Saint Alfonſe occupe aujourd'hui. Le Siége Archiépiſcopal de Mexico a onze Suffragans ; la Puebla de los Angeles, Mechoacan, Guaxaca, Guadalaxara, Guatimala, Jucatan, Nicaragua, Chiapa, Honduras, & Neuva Biſcaya. On fait monter le revenu de ces onze Evêchés à plus d'un million deux mille piaſtres ; & la dépenſe pour le Bâtiment de la Cathedrale de Mexico, juſqu'au tems de Carreri, à un million cinquante-deux mille.

Le College des Carmes Deſchaux, qui ſe nomme Saint Ange, poſſede une des plus belles Bibliotheques de l'A-

Descript. de la Nouvelle Espagne.

mérique. Elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la Ville, dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse Riviere ; ce qui le rend si fertile, que les Arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au Couvent.

La Conception est un célebre Couvent de Filles, dont le nombre n'est que d'environ quatre-vingt-cinq : mais elles ont plus de cent Domestiques à leur service ; parce que dans la plûpart des Monasteres de la Nouvelle Espagne, on ne vit poit en Communauté. Chaque Religieuse reçoit, de la masse commune, de quoi fournir à son entretien, & peut avoir jusqu'à cinq ou six Servantes. Les Edifices & l'Eglise de cette Maison sont magnifiques. Le Couvent de l'Incarnation est d'une grandeur extraordinaire. Aussi contient-il cent Religieuses & plus de trois cens Domestiques du même sexe.

Carreri suit, dans ses Descriptions, l'ordre de ses visites. Il vit le Trésor Royal, qui est dans le Palais du Viceroi. Trois Officiers en ont la garde, sous les titres de *Contadòr*, ou Contrôleur, de Facteur & de Trésorier.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

L'argent qu'ils reçoivent, pour les droits du Roi & pour le cinquiéme de la marque, ou du contrôle des monnoies, monte annuellement à 600000 marcs : mais il s'y commet beaucoup de fraude : & l'Essayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carreri, qu'en 1691, il en avoit marqué 800000 marcs. On frappe cet argent au coin de Sa Majesté lorsqu'on en a séparé l'or, c'est-à-dire, s'il s'en trouve 40 grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le Canal de Xamiaca est une promenade charmante, qu'on peut nommer le Pausylipe de Mexico. On s'y promene également sur l'eau & sur ses bords. Quantité de petites Barques, remplies de Musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instrumens. Les bords du Canal sont couverts de petites maisons & de cabarets d'Indiens, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atole & des tamales. L'atole est une liqueur composée de blé d'Inde, dont Carreri se fit expliquer la préparation. Elle consiste, dit-il, à faire bouillir le maïz avec de la chaux ; & lorsqu'il est reposé, à le broyer comme le Cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, au

travers d'un tamis. Il en ſort une liqueur blanche & épaiſſe, qu'on fait un peu bouillir, & qui ſe boit, ou ſeule, en y mettant du ſucre, ou mêlée de chocolat. Elle eſt aſſez nourriſſante. De la même pâte, bien lavée, on fait des tamales, avec un mêlange de viande bien hachée, de ſucre & d'épicerie. L'atole & les tamales ſont d'un goût fort agréable.

L'Egliſe de ſaint François le Grand renferme le tombeau de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique. Son Portrait eſt à la droite de l'Autel, ſous un dais; & près du même lieu, on montre un Tombeau peu élevé, où l'on prétend que ſes os furent apportés d'Eſpagne: mais Carreri ne le trouva pas digne d'un ſi grand Homme.

Le College de l'Amour-de-Dieu, eſt une ſorte d'Hôpital, fondé par les Rois d'Eſpagne, avec 36000 piaſtres de revenu, pour la guériſon des maux vénériens. On y enſeigne d'ailleurs les Mathématiques. Dom Carlos de Syguenza y Gongora, revêtu alors du double emploi de Directeur & de Profeſſeur, étoit un fort ſavant Homme, dont Carreri reçut quelques Antiquités Indiennes qu'il a fait graver dans ſa Relation.

Dans l'Eglise de Saint Dominique on voit la Chapelle d'un Fils de l'Empereur Motezuma, & son Tombeau, avec l'inscription suivante : » Dom Pierre » Motezuma, Prince, Héritier de l'Empereur Motezuma, & Seigneur de » la plus grande partie de la Nouvelle » Espagne «. L'Eglise est fort riche ; & le Couvent, d'une si grande étendue, qu'il contient 130 Religieux, dans des Dortoirs fort commodes. C'étoit un des Descendans de Dom Pierre, qui remplissoit alors la dignité de Viceroi, sous le titre de Comte de Motezuma. Il perdit pendant le séjour de Carreri à Mexico, l'Aînée de ses deux Filles, nommée Donna Fausta Domenica, qui mourut à l'âge de huit ans, & dont la mort fit hériter à sa Sœur un revenu de 40000 piastres. Carreri en prend occasion de nous donner la généalogie de cette Maison royale. Entre les Femmes de l'Empereur Motezuma, il y en avoit une qui se nommoit *Miyahiuaxochitl*, & qui étoit en même-tems sa Niéce, comme Fille d'Ixtlicuechahuaque, Frere de ce Prince. Il eut d'elle un Fils, qui fut nommé Tlaca Huque Pantzin Yohualica Hua-catzin, & qui reçut le Baptême après la Conquête, sous le nom de Dom Pierre. Ce Fils

épousa Donna Madelaine Quayouhxocitl, sa Cousine germaine, c'est-à-dire, Fille de Tlaca Huc Pan, troisiéme Frere de l'Empereur Motezuma, d'où vint Dom Diego Louis Ihuil Temoctzin, qui se maria en Espagne. De lui sont descendus les Comtes de Motezuma, Tula, &c. auxquels le Trésor royal de Mexico paie tous les ans quatre mille piastres. Les armes de cette Maison sont un Aigle, regardant le Soleil, les aîles éployées, & plusieurs figures des Indes à l'entour. Motezuma eut d'une autre Femme, nommée *Teutalco*, une Fille qui prit au Baptême le nom de Donna Isabelle, pour celui de Tecubichpotzin, qu'elle avoit porté jusqu'alors. Elle eut pour premier Mari son oncle Cuitlahuatzin, qui auroit dû succeder à Motezuma, si Quauhtimoch n'eût profité des troubles publics pour s'emparer du Trône. Son second Mari fut Guatimozin (10), après la mort duquel Fernand Cortez la fit épouser à *Grados*, qui n'en eut point d'Enfans. Elle se maria, pour la quatrieme fois, avec Pierre Gallego d'*Andrada*, d'où sont venus les Andradas Motezumas,

(10) Cette remarque éclaircit le doute des Historiens sur cette Princesse, que les uns font Niece de Motezuma, & confirme le sentiment de Solis, sur la distinction de Quauhtimoch & de Guatimozin.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qui ont leurs Etabliſſemens dans la Nouvelle Eſpagne ; & pour la cinquiéme, avec Jean de Cano, d'où deſcendent les Canos Motezumas.

On paſſe ſur quantité d'autres Couvens & d'Hopitaux de Mexico que Carreri eut la curioſité de viſiter, mais dans leſquels il n'obſerva rien qui mérite la nôtre. Ce qu'il rapporte des Mines de Pachuca, & des Cous ou des Pyramides de ſaint Jean Teſtiguacan, qui ſont à peu de diſtance de cette Capitale, a déja trouvé place dans ſa propre Relation (11), dont ces deux Articles ne pouvoient être détachés. Il finit par une biſarre peinture des Proceſſions de la Nouvelle Eſpagne, qui ne donne pas une haute idée de la Religion des Habitans (12), au milieu de tant d'Egliſes & de Prêtres.

(11) Tome XLIV de ce Recueil.

(12) Il ſuffira d'en rapporter quelques traits : Un jour, il en vit paſſer trois l'une après l'autre ; celle des Freres de la Trinité ; celle des Freres de Saint Gregoire, & celle des Freres de Saint François, qu'on appelle la Proceſſion Chinoiſe, parce qu'elle eſt compoſée d'Indiens des Philippines. Chacun portoit ſes Images, avec quantité de lumieres, &c lorſqu'elles furent arrivées au Palais, les Freres Chinois & ceux de la Trinité prirent querelle pour la preſſéance ; & l'on ſe battit ſi vivement, qu'il y eut beaucoup de Bleſſés. Le jour du Vendredi Saint, Carreri vit paſſer une fameuſe Proceſſion, qui ſortit de Saint François le Grand, avec l'Enſeigne du ſaint Sépulcre. A huit heures

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Roi d'Eſpagne donne ordinairement, aux Vicerois, cent mille ducats à prendre ſur les revenus de la Couronne, pendant la durée de leur Gouvernement, qui eſt ordinairement de cinq années. Mais la plûpart obtiennent, par les préſens qu'ils font au Conſeil des Indes, que leur Commiſſion ſoit continuée juſqu'à dix ans; & la part qu'ils peuvent prendre au Commerce leur donne continuellement l'occaſion d'acquérir d'immenſes richeſſes; ſans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiences & des Villes étant dans leur dépendance, ils tirent des ſommes conſidérables de ceux qu'ils nomment à ces Emplois (13), ou qu'ils

du matin, on avoit entendu trois Trompettes, qui ſonnoient des airs fort lugubres. Bientôt on vit marcher un grand nombre de Confreres, avec des cierges en main, & quantité de Pénitens, qui ſe donnoient la diſcipline. Ils étoient ſuivis d'une Compagnie de gens armés, quelques-uns à cheval, portant la Sentence, l'Ecriteau, la Robbe & les autres ſymboles de la Paſſion. Puis venoient pluſieurs perſonnes, qui figuroient le bon & le mauvais Larron, Notre Seigneur, la Sainte Vierge, Saint Jean, la ſainte Véronique, deux Prêtres Juifs montés ſur des Mules, &c. Au retour, on repréſenta au naturel les trois chûtes de Notre-Seigneur, & d'autres ſpectacles. L'après midi, les Indiens, les Négres & les Eſpagnols donnerent ſucceſſivement de nouvelles ſcenes.

(13) Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à ceux qui les obtiennent. Il en eſt de cent mille & cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6 & de

ſe diſpenſent de révoquer à la fin du terme. Gage nomme un Viceroi, qui mettoit un million, chaque année, dans ſes coffres (14), & qui exerça l'Adminiſtration pendant dix ans. Elle n'eſt pas ſi abſolue, que le Conſeil, qui eſt compoſé de deux Préſidens, de ſix Aſſeſſeurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le pouvoir de s'oppoſer à tout ce qui bleſſe les Loix & le bien public: mais ces Officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'uſent de leur autorité que pour juger, avec lui, les cauſes civiles & criminelles (15).

Autres Villes de la Province de Mexico.

La Province de Mexico contient pluſieurs autres Villes, dont la plûpart ont conſervé les noms qu'elles portoient avant la Conquête, ſur-tout celles qui environnent le Lac: mais, loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Indiens, par les travaux exceſſifs

4. Ceux, qui commencent par les petits, ſe mettent peu-à peu, par leurs profits caſuels & leurs épargnes, en état d'aſpirer aux plus conſidérables. Lionnel Waffer, *ubi ſuprà*, pages 351 & 352.

(14) Le Marquis de Serralvo. Ce fut lui qui envoya au Roi un Papegai de 150000 livres, & plus d'un million aux Miniſtres, pour faire prolonger ſon Gouvernement. Gage, Part. 1, page 185.

(15) *Ibidem.* Correal, Voyageur Eſpagnol, rend le même témoignage dans un tems poſtérieur, *ubi ſuprà*, page 52.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes ; & le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres Bourgades, dont les Habitans suffisent à peine pour la culture des Terres voisines. Tezcuco, qu'on a représenté si grand & si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols & de trois cens Indiens, dont les richesses viennent uniquement des fruits & des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexio. Tacuba n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez réguliérement, au bout de la nouvelle Chaussée de ce nom, & qui s'est accru par la dévotion des Mexiquains pour une célebre Image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. Toluco est un Bourg situé vers le Midi, où il se fait un riche commerce de Jambons & de Porc salé. Escapuzalco, célebre encore par le Palais de son ancien Cacique, n'est qu'un Village, & ne seroit rien, sans un Couvent de Dominiquains qui aide à le soutenir. En un mot, d'environ trente Villes, Bourgs ou Villages, qui restent autour du Lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cens

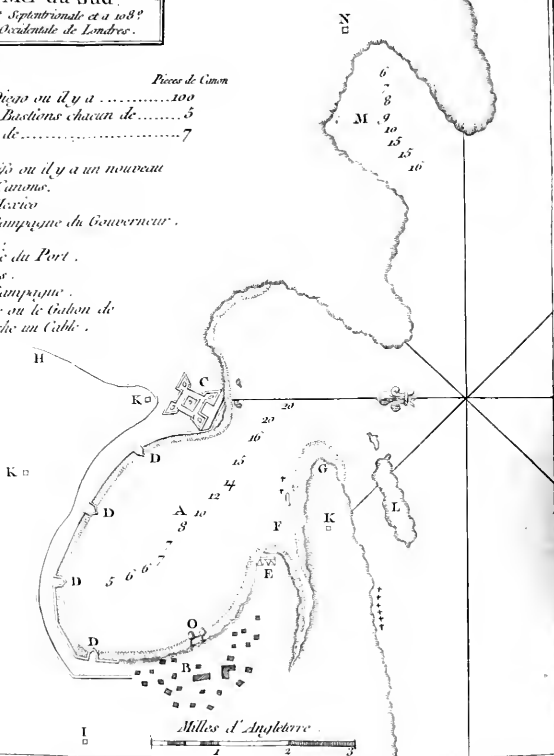
PLAN DU PORT

D'ACAPULCO

Sur la Côte du Mexique
dans la Mer du Sud.

à 16°. 45' de Latit Septentrionale et à 108°. 22' de Longitude Occidentale de Londres.

		Pieces de Canon
A.	*Le Port*	
B.	*La Ville*	
C.	*Le Fort S.t Diego ou il y a*	100
D.	*4 Nouveaux Bastions chacun de*	5
E.	*Une Batterie de*	7
F.	*Aguade.*	
G.	*Punto del Grifo ou il y a un nouveau Fort de 30 Canons.*	
H.	*Chemin de Mexico*	
I.	*Maison de Campagne du Gouverneur.*	
K.	*Echauguettes.*	
L.	*Isle a l'entrée du Port.*	
M.	*Port Marquis.*	
N.	*Maison de Campagne.*	
O.	*Deux Arbres ou le Galion de Manille attache un Cable.*	



maisons. Gage assure que deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire, pour faire un nouveau chemin au travers des Montagnes, avoit fait périr un million d'Indiens (16).

Description d'Acapulco.

Tous les Voyageurs comptent dans la même Province, le fameux Port d'Acapulco, quoiqu'il soit à quatre-vingt lieues de la Capitale (17), sur le bord de la Mer du Sud, c'est-à-dire, à peu-près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raison, que sa dépendance immédiate du Viceroi de la Nouvelle Espagne, comme la plus importante Place de son Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales, & des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Cependant la description, que Carreri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre Village de Pêcheurs,

(16) Part 1, page 117.

(17) Il devoit appartenir naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de Mechoacan, entre lesquelles il est situé.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que celui de premiere foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses Maiſons ne ſont que de bois, de boue & de paille. Il eſt ſitué au dix-ſeptiéme dégré de latitude, moins quelques minutes, & aux deux cens ſoixante-quatorziéme de longitude (18), au pié de pluſieurs Montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Eſt; mais qui expoſent ſes Habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mai. J'y arrivai au mois de Janvier, & j'y ſentis la même chaleur que celle de la Canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces ſept mois, & que le reſte même de l'année il n'en tombe point aſſez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaiſe qualité du climat & la ſtérilité du terroir obligent de tirer d'aſſez loin toutes les proviſions néceſſaires à la Ville, & les y rendent par conſéquent fort cheres. On n'y ſauroit vivre à moins d'une piaſtre par jour; & les logemens n'y ſont pas moins incommodes par leur mal-propreté, que par leur chaleur.

La Ville n'eſt habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il eſt rare qu'on

(18) D'autres mettent dix-ſept dégrés juſtes, & deux cens ſoixante-ſeize de longitude.

y voye des Originaires du Pays, avec leur teint olivâtre; & les Marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le Commerce eſt fini avec les Vaiſſeaux des Philippines & ceux du Perou. Les Officiers du Roi, & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que ſon Port, dont le fond eſt égal, & dans lequel les Vaiſſeaux ſont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; l'une au Nord-Oueſt, & l'autre au Sud-Eſt. Il eſt défendu par un Château, qui a quarante-deux pieces de canon de fonte, & ſoixante Soldats de Garniſon (19).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(19) Dampier, qui avoit viſité ce Port avec beaucoup de ſoin, en fait la deſcription ſuivante; Il eſt également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Iſle baſſe, qui s'étend d'un demi mille & demi, de l'Eſt à l'Oueſt, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal eſt bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de mer, comme on ſort par un vent de terre; & ces deux vents ſont favorables tour à tour, l'un de jour & l'autre de nuit. Le Canal occidental eſt le plus étroit; mais il eſt ſi profond, qu'on ne peut y mouiller. C'eſt celui par lequel paſſent les Vaiſſeaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Eſt. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; enſuite, s'étréciſſant beaucoup, il tourne à l'Oueſt, & regne encore l'eſpace d'un mille. La Ville eſt au

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est aussi Alcalde Major, vingt mille piastres, & presqu'autant à ses principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que cent quatre-vingt piastres du Roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à quatorze mille, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des Etrangers ; non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux même qui meurent en mer sur les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Comme le Commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de tems d'immenses profits suivant sa profession. Enfin,

Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une plate forme, montée de plusieurs pieces de canon. Sur la rive opposée, du côté de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de 40 pieces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Plate-forme. A une lieue d'Acapulco, à l'Est, on trouve un bon Havre, nommé *Port Marquis*. En cotoyant l'Ouest vers Acapulco, on découvre, à la distance d'environ douze lieues, une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une pointe haute & ronde. *Voyage autour du Monde*, Tom. I, chap. 9. Le Plan qu'on donne ici, avec les nouveaux Ouvrages, est tiré d'Anson.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tout le monde y vit du Port. Les Vaisseaux du Perou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco. Malgré la stérilité des Montagnes voisines, on y trouve une grande abondance de Cerfs, de Lapins, & de plusieurs autres animaux, sur-tout des Perroquets, des Merles à longue queue, des Canards, & des Tourterelles plus petites que les nôtres, qui ont la pointe des aîles colorée, & qui volent jusques dans les maisons (20).

(20) La route d'Acapulco à la Capitale de la Nouvelle Espagne, est dans le Tome XLIV de ce Recueil, mais un peu allongée, avec des circonstances qui n'ont pas permis de la détacher de la Relation de Carreri. Il suffira de rassembler ici les noms de lieux & leur distance. Le premier jour, il fit trois lieues jusqu'à *Attaxo*, & trois d'Attaxo à *Lexido*. Le second jour, 4 lieues jusqu'à *los Arroyos*, & 4 ensuite jusqu'à *los Posuelos*. Le troisieme, six lieues jusqu'à *Caccavotal*. Le quatriéme, quatre lieues jusqu'à *los dos Caminos*, & quatre autres jusqu'à *Acaguisotta*. Le cinquieme, quatre lieues jusqu'à *Trapiche de Massatlat*, & deux de-là jusqu'à *las Palaquillas*. Le sixieme, deux lieues jusqu'à *Cilpancingo*, & deux jusqu'à *Zumpango*, dans la Vallée que les Espagnols nomment Canada. Le septieme, onze lieues, jusqu'à *Nopalillo*, dans la Vallée *del Carizal*. Le huitieme, quatre lieues jusqu'à *Rancho de Palula*, & trois autres jusqu'à *Pueblo-nuevo*. Le neuvieme, douze lieues jusqu'à *Amocusac*. Le dixieme, trois lieues jusqu'à *Aguaguezingo*, deux ensuite jusqu'à *Alpugleca*. Le onzieme, une lieue jusqu'à *Cucutepeque*, & quatre jusqu'à *Cornavacca*, Capitale d'une Prévôté de ce nom qui appartient au Marquisat del

Mechoacan II Province de l'Audience de Mexico.

Mechoacan, seconde Province de la premiere Audience, au Nord-Ouest de Mexico, a quatre-vingt lieues de tour. C'est un Pays fertile en soie, en miel, en souffre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention est particuliere aux Mexiquains, & que tous les Voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette Province est le plus élégant de la Nouvelle Espagne ; & ses Habitans l'emportent sur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'esprit & l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la Mer du Sud, par quelques Villes qu'elle a sur ses bords, telles que Sacatula & Colima ; sans compter deux fort bons Ports, qui se nomment Saint-Antoine & Sant-Jago ou Saint Jacques. Sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de Mechoacan, a reçu des Espagnols celui de Valladolid. C'est un riche Evêché. Pascuar,

Valle. Le douzieme, une demi-lieue jusqu'à *Talecvango*, une lieue jusqu'à *Guisilac*, & sept jusqu'à *Saint Augustin de las Cuevas*. Le treizieme, trois jusqu'à la Chaussée du Lac de Mexico, *Voyages de Gemelli Carreri, Tome VI. chap. 2.*

Saint Miguel & Saint Philippe ſont trois autres Villes bien peuplées, & ſituées fort avantageuſement dans les terres.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Panuco, III. Province.

La troiſieme Province eſt celle de Panuco. Elle tire ce nom d'une ancienne Ville Indienne, qui le conſerve encore, quoique les Eſpagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, en lui donnant le titre de Capitale de la Province. Sa ſituation eſt à deux cens ſoixante-dix-ſept dégrés de longitude, & trente dégrés vingt-quatre minutes de latitude du Nord, ſur une belle Riviere qui ſe nomme auſſi Panuco, & qui va ſe jetter dans le Golfe du Mexique, dont la Ville eſt éloignée de quelques lieues. Tampice, Saint Jacques de los Valles, & quelques autres Places du même Pays méritent à peine le nom de Villes.

Tlaſcala, IV. Province.

Cette Province, célebre dans les Annales de la Nouvelle Eſpagne, par les ſervices que Cortez reçut de ſes Habitans, s'étend fort loin dans les terres; c'eſt-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Eſt par le Golfe du Mexique, elle court juſqu'au Mechoacan, & juſqu'aux Montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales Places

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

sont la Puebla de los Angeles, qui a dérobbé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala, Cholula, Tlascala, Goacingo, Segura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa, & Vera-Cruz, principal Port de la Nouvelle Espagne sur le Golfe du Mexique.

Angeles est devenu une Ville considérable, depuis que le Siége Episcopal y a été transferé de Tlascala. Elle est située à vingt-cinq lieues de Mexico, & trois lieues de Tlascala, dans une agréable Vallée, éloignée, d'environ dix lieues, d'une fort haute Montagne qui est toujours couverte de nege (21). Tous les Edifices en sont de pierre, & ne le cedent pas à ceux de Mexico: mais en 1697, tems de sa derniere description (22), ses rues, quoique droites & fort propres, n'étoient point encore pavées. Elles se croisent les unes les autres, vers les quatre Vents principaux. La grande Place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face est remplie par l'Eglise Ca-

(21) Elle fut bâtie en 1530, sur les ruines d'une Ville Indienne, nommée *Cuetlaxcoapan*, par l'ordre de Dom Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Espagne, *Ubi suprà*, page 89.

(22) Par Carreri.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

thédrale, qui offre un Portail magnifique & des Tours fort élevées. On doit juger de sa splendeur par les revenus du Clergé qui produisent à l'Evêque quatre-vingt mille piastres ; cinq mille à chacun des dix Chanoines, quatorze mille au Doyen, huit mille au Chantre, sept mille à l'Ecolâtre, & presque autant à l'Archidiacre & au Trésorier. La Ville a plusieurs Paroisses, & quantité de Couvens & d'Eglises, dont Carreri rapporte les noms (23). On ne comptoit du tems de Gage, que dix mille Habitans dans cette Ville : mais le nombre en est fort augmenté, depuis la derniere inondation de Mexico, & cette raison explique en même tems la diminution extraordinaire des Habitans de la Capitale. L'air d'Angeles est d'une pureté qui rend les maladies fort rares. On y fait des Draps qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellens Chapeaux, & des Verres, dont le Commerce est d'autant plus considérable, que c'est la seule Verrerie de cette Contrée. Mais rien ne sert tant à l'enrichir que sa Monnoie, où l'on fabrique la moitié de l'argent qui sort

(23) Tome 6, pages 240 & précédentes. Voyez son Journal au Tome de ce Recueil.

des Mines de Zacatecas, comme l'autre moitié se fabrique à Mexico. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en légumes, en cannes de sucre; & la campagne est remplie de belles Fermes, entre lesquelles Gage vante celle de son Ordre, où l'on entretient plus de deux cens Négres, de l'un & de l'autre sexe, sans comprendre leurs Enfans dans ce nombre.

Tlascala est situé sur le bord d'une Riviere qui sort d'une Montagne nommée *Atlancatepeque*, & qui, arrosant la plus grande partie de la Province, va se jetter dans le Golfe par Zacatulan. Les Indiens de la Ville obtinrent de Charles-Quint, après la Conquête, une exemption perpétuelle de toutes sortes d'impôts & de tributs : mais, quoique cette faveur eût dû servir à la rendre long-tems florissante, il paroît que rien n'a pu l'emporter sur les incommodités de sa situation. Elle a néanmoins quatre belles rues, qui se nomment encore *Tepetiepaque*, *Ocotelulco*, *Tizatlan*, & *Quiahuitzlan*. La premiere est sur un côteau, éloignée d'une demi-lieue de la Riviere; une autre est sur le revers d'une seconde hauteur, & descend jusqu'au bord de l'eau. Cette seconde rue étoit

anciennement fort habitée. On y voyoit une grande Place, qui servoit de Marché, sous le nom de Tianguitzli. La troisieme & la quatrieme sont dans la Vallée. Tous les anciens Bâtimens ont été changés sous la domination des Espagnols. L'Hôtel de Ville & d'autres Edifices publics sont dans la Plaine, sur le bord même de la Riviere. On voit encore, à Tlascala, des Orfévres, des Plumassiers, & sur-tout des Potiers, qui font d'aussi belle Terre qu'il s'en fasse en Espagne; mais tous Indiens, qui ne se sentent plus de l'ancienne noblesse de leur Nation. On parle, dans cette Ville, trois langues différentes: l'une qu'on nomme *Nahuahl*, langue des Empereurs, & de leurs Courtisans, qui est encore aujourd'hui celle des Principaux Indiens; la seconde, nommée *Otoncir*, qui est le langage commun; & le *Pinomer*, qui étoit particuliérement en usage dans la République de Tlascala; mais qui passant pour la plus grossiere ne s'est conservée que dans une seule rue d'Artisans. Au reste, on a trouvé par d'exactes observations, que cette République, si formidable & si vantée, ne comprenoit que vingt-huit Bourgades, où l'on comptoit environ cent

cinquante mille Chefs de famille. Ocoteluco & Tizatlan sont à présent les deux rues les plus habitées. Il y a dans la premiere un Couvent de Franciscains, & deux Chapelles dans celles de Tepetiepaque & de Quiahuitzlan. Les Habitans sont un mêlange d'Espagnols & d'Indiens, qui menent une vie assez douce, parce que les campagnes voisines leur fournissent du blé & des fruits, & que l'herbe croissant dans les Bois entre les plus grands arbres, ils y élevent des Bestiaux à peu de frais. Gage apprit que la premiere cause de la décadence de Tlascala fut la rigueur des Officiers Espagnols, qui sous prétexte que cette Ville étoit exempte de tribut, employoient le peuple à toute sorte de travaux, sans aucun salaire. Quarante ans après, Carreri voulu voir aussi les restes d'une République qui avoit résisté de tout tems aux armes de l'Empire Mexiquain, & qui avoit aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avoit passé par Mexicalsingo, qui n'est aujourd'hui qu'un Village ; par Iztacpalapa & Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation ; par Cordova, Rio Frio, Tesmolucca & San-Martino qui ne sont que des Hamaux ou de

mauvaiſes Hôtelleries. Il ne lui reſtoit que trois lieues, qu'il fit par des Plaines marécageuſes ; & paſſant la Riviere à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un Village. Le Couvent des Cordeliers, & la figure du Vaiſſeau qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée ſur les murs de l'Egliſe Paroiſſiale, furent les ſeuls objets qui lui parurent dignes de ſon attention. Cholula, que ſa curioſité lui fit auſſi viſiter, entre Tlaſcala & Puebla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux Jardins ; & quoiqu'il ne mérite non plus le nom de Ville, il eſt habité par quantité de riches Marchands. On voit, au centre de cette Place, une anciene Pyramide, dont le ſommet étoit alors la retraite d'un Hermite (24).

Guacocingo, qui eſt un peu au Nord, entre Tlaſcala & les Montagnes qui ſéparent cette Province de celle de Mexico, eſt peuplé d'environ cinq cens Indiens & cent Eſpagnols. Cette Ville jouit de preſqu'autant de privileges que Tlaſcala, parce qu'elle joignit auſſi ſes forces à celles des premiers Conquérans.

Segura de la Frontera, qui fut bâtie par Cortez, pour faciliter aux Eſpa-

(24) Carreri, Tome 6, page 22 & ſuivantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gnols le paſſage de Vera-Cruz à Mexico ; eſt dans une ſituation fort avantageuſe, un peu au Sud Oueſt de Tlaſcala. La Plaine, qu'elle commande par ſon élévation, produit en abondance toute ſorte de vivres & de fruits. On compte dans ſes murs, mille Habitans Eſpagnols, & Indiens.

Tepeaca & *Culhua* ſont deux anciennes Bourgades qui ſubſiſtent avec peu de changement, parce qu'elles n'ont que des Indiens pour Habitans.

Xalappa, derniere Place de la Province du côté de Vera-Cruz *(25)*, dont elle n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues, eſt une Ville Epiſcopale, qui n'a pas plus de deux mille Habitans Son Siege eſt un démembrement de los Angeles ; mais il ne laiſſe pas de valoir dix mille ducats, parce qu'il eſt ſitué dans un canton également fertile en froment, en maïz, en cochenille & en ſucre. Cette Ville eſt environnée de pluſieurs Bourgades, où l'on éleve un grand nombre de Mules & de Beſtiaux, qui ſervent auſſi à l'enrichir.

Vera-Cruz ou *Saint Jean d'Ulua*,

(25) Gage, *ubi ſuprà*, Carreri prit un autre chemin, ſur lequel il rencontra quelques autres Places. Voyez ſon Journal.

Por

Port moins célébre par sa beauté que par son Commerce, n'est pas la premiere Ville du même nom, que Cortez bâtit en arrivant sur cette Côte. Elle fut fondée après la Conquête, à six lieues de la premiere, dont les débris subsistent encore, avec un fort petit nombre d'Habitans. L'ancien Port étoit si dangereux, par la violence des vents du Nord, que les Espagnols prirent le parti de transporter un Etablissement de cette importance vis-à-vis de l'Isle d'Ulua, où la Rade est plus sûre, & défendue d'ailleurs par quelques Forts. On y comptoit, du tems de Gage, environ trois mille Habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qu'on estimoit riche de trois & quatre cens mille ducats. Mais tous les Edifices, sans excepter les Couvens & les Eglises, étoient de bois; & la principale force de la Ville consistoit, dit-il, en ce que l'entrée du Havre étoit très difficile. On a vu, dans le Journal de Carreri, l'état où il trouva cette Place en 1697. Il reste à la représenter telle qu'elle est aujourd'hui, sur les Mémoires d'un Voyageur Anglois, qui paroît avoir apporté beaucoup d'exactitude à ses observations.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'ancienne Vera-Cruz, qui dans son origine avoit été nommée aussi *Villa ricca*, & qu'on appelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz vieja*, pour la distinguer de la Nouvelle, est située dans une grande Plaine. Elle a d'un côté la Riviere, & de l'autre des Campagnes couvertes de sable, que la violence du vent y pousse des bords de la Mer. Ainsi le terroir est fort inculte aux environs. Entre la Mer & la Ville est une espece de Bruyere, remplie de Daims rouges. La Riviere coule au Sud ; & pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau ; mais elle est assez forte, en hiver, pour recevoir toutes sortes de Vaisseaux.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens Maisons. Une grande Place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'a r est si mal sain, dans l'intérieur des murs, que les Femmes quittent toujours la Ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les Enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection ; & , par un usage extrêmement singulier, on fait passer le matin, dans toutes les rues, des troupes de Bestiaux

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fort nombreuſes, pour leur faire emporter les pernicieuſes vapeurs qu'on croit ſorties de la terre.

Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette Mer le Port le plus voiſin de Mexico, qui n'en eſt éloigné que de ſoixante lieues d'Eſpagne (26), on a continué fort long-tems d'y décharger les Vaiſſeaux. Enſuite les dangers du Port ont fait penſer à choiſir un autre lieu. Avant qu'on ſe fut déterminé à ce changement, les plus riches Négocians ne venoient à l'ancienne Ville que dans le tems où les Flottes arrivoient d'Eſpagne. Ils faiſoient leur ſéjour habituel à Xalapa ; Ville ſituée à ſeize milles de la Mer, ſur le chemin de Mexico ; mais comme ils avoient beſoin, à cette diſtance, de quatre ou cinq mois pour décharger les Vaiſſeaux & pour tranſporter les marchandiſes, une incommodité ſi nuiſible au Commerce, les fit penſer à prendre un lieu nommé *Buytron* (27), ſitué dix-ſept ou dix-

(26) La plûpart des Voyageurs diſent quatre-vingt lieues.

(27) Il s'eſt gliſſé beaucoup d'erreurs, dans la Géographie ſur la ſituation de cette fameuſe Place. Quelques-uns la mettent au dix-huitiéme dégré de latitude du Nord, & d'autres au dix-huitiéme trente minutes. La Carte de Popple marque dix huit dégrés quarante-huit minutes Hawkings veut dix-neuf dégrés. Mais, ſuivant les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

huit milles plus bas sur la même Côte ; vis-à-vis de l'Isle Saint-Jean d'Ulua, qui n'est gueres à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défense que le Port y reçoit de cette Isle, contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y falloit que six semaines pour décharger les Vaisseaux ; & ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une Ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'Isle d'Ulua, qui est à l'entrée du Port, ou plutôt qui sert à le former, sa situation fait juger qu'il seroit dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre, à fleur d'eau, quantité de petites Roches, qui n'ont au-dehors que la grosseur d'un tonneau. L'Isle n'est elle-mê-

observations de Caranza, Pilote de la Flotte en 1718, Vera Cruz est au dix-neuviéme dégré dix minutes ; & suivant celles du célébre Halley, qui sont postérieures, à dix-neuf dégrés douze minutes. Quantité de Cartes ont commis une faute beaucoup moins excusable, en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera-Cruz. Dans l'Atlas maritime, & dans la Côte de Popple, l'Isle de Saint-Jean d'Ulua est placée, avec son Château, vis-à-vis de l'ancienne Ville ; & l'Isle des Sacrifices, qui n'est qu'à deux milles de celle d'Ulua & à un mille de la Côte, est reculée de quarante milles, & séparée de la Côte d'environ trente milles. Quoique l'Auteur du *Géographe complet* distingue par leurs noms Vera Cruz & Saint-Jean d'Ulua, il semble néanmoins qu'en mettant le Château à Vera-Cruz, il confond mal-à-propos ces deux Lieux.

me qu'un Rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de fléche dans toutes ſes dimenſions. Ces défenſes naturelles font la force de la Ville. Cependant l'Iſle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre preſque toute la ſurface. Il eſt bien bâti, & gardé par quelques Soldats, avec quatre-vingt-cinq pieces de Canon & quatre Mortiers. Les Eſpagnols confeſſent qu'il doit ſon origine à la crainte qu'ils eurent, en 1568, d'un Capitaine Anglois nommé *Hawkings*; & Tomſon nous apprend en effet, dans la Relation de ſes Voyages, qu'en 1556 il ne trouva dans l'Iſle qu'une petite Maiſon, avec une Chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la terre, on avoit conſtruit un Quai de groſſes pierres, en forme de mur fort épais, pour ſe diſpenſer d'y entretenir, comme on l'avoit fait long-tems, vingt Negres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les bréches que la Mer & le mauvais tems faiſoient à l'Iſle. Dans ce mur, ou dans ce Quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux, auſquels les Vaiſſeaux étoient attachés par des chaînes; de ſorte qu'ils étoient ſi près de l'Iſle, que les Mariniers pouvoient

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſauter du Pont ſur le Quai. Il avoit été commencé par le Viceroi Dom Antoine de Mendoza, qui avoit fait conſtruire deux Boulevards aux extrêmités. Hawkes, qui fit un Voyage dans le Golfe en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le Château; & Philips rend témoignage qu'il étoit fini en 1582. C'eſt donc cette Iſle, qui défend les Vaiſſeaux contre les vents du Nord, dont la violence eſt extrême ſur cette Côte. On n'oſeroit mouiller au milieu du Port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du Roc d'Ulua. A peine y eſt-on en ſûreté avec le ſecours des ancres & l'appui des anneaux qui ſont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les Vaiſſeaux & les précipite contre les autres Rochers, ou les pouſſe dans l'Océan. Ces vents furieux ont quelquefois emporté des Vaiſſeaux & des Maiſons, bien loin dans les Terres. Ils cauſent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait ſouvent traverſer toute l'étendue au Navire le plus peſant (28). Depuis le

(28) Hawkes rapporte qu'ayant vu nager quantité d'arbres vers le rivage de Vera-Cruz, on l'aſſura qu'ils y avoient été pouſſés par quelque

mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, les vents de bise y soufflent entre le Nord-Est & le Sud-Est; mais depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui regne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles de beau tems, sans quoi l'on n'oseroit entreprendre de naviguer dans cette Mer. Les marées mêmes & les courans y ont peu de régularité. En général le vent du Nord fait remonter les flots vers les Côtes; ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors le long du rivage.

Le Port de Vera-Cruz ne peut contenir à l'aise plus de trente ou trente-cinq Vaisseaux. On y entre par deux Canaux, l'un au Nord, l'autre au Sud. Outre l'Isle de Saint-Jean d'Ulua, il en renferme trois ou quatre petites, que les Espagnols nomment *Cayos*, & les Anglois *Keys*, ou Clés. A deux milles, au Sud, est celle des Sacrifices, où Grijalva & Fernand Cortez aborderent, & dans laquelle ils trouverent des

orage, de la Floride, qui en est à trois cens lieues; & Gage raconte qu'étant à Vera-Cruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan qui renversa la plus grande partie des maisons, *ubi suprà*, Part. 1. Chap. 8.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

figures affreuſes, des papiers enſanglantés, & des reſtes de Victimes humaines. On découvre à peu de diſtance, en venant du Nord, les Iſles de Gallega, d'Anagada, & quelques autres.

La figure de Vera-Cruz eſt ovale, mais plus large dans la partie du Sud-Eſt que dans celle du Nord-Oueſt. Sa longueur eſt d'un demi-mille, & ſa largeur, de la moitié. Les rues ſont droites, & les Maiſons régulieres, quoique la plûpart des Edifices ſoient de bois, juſqu'aux Egliſes; ce qui a produit ſouvent des incendies terribles, qui n'ont point empêché qu'on ne les ait rebâties de la même matiere. Au Sud-Eſt coule une Riviere, qui prenant ſa ſource au Sud, deſcend vers le Nord, fort près de la Ville, & de-là ſe jette dans la Mer, au Nord-Eſt, par deux bras qui forment une petite Iſle à ſon embouchure. La Ville eſt ſituée dans une Plaine ſabloneuſe & ſtérile, environnée de Montagnes, au-delà deſquelles on trouve des Bois remplis de Bêtes ſauvages, & des Prairies pleines de Beſtiaux. Du côté du Sud ſont de grands Marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal ſain. Le vent du Nord pouſſe, comme à Villa-Ricca, tant de ſable du bord

de la Mer, que les murs de la Ville en sont presqu'entiérement couverts. Les Eglises sont fort ornées d'argenterie, & les Maisons, de porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de Noblesse à Vera-Cruz; mais les Négocians y sont si riches, qu'il y a peu de Villes aussi opulentes dans l'Univers. Le nombre des Espagnols ne passe pas trois mille, la plûpart Mulâtres, quoiqu'ils affectent de se nommer Blancs, autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre, que pour se distinguer des Indiens & des Esclaves Negres. On ne passe point pour un Homme de considération parmi eux, lorsqu'on n'est pas riche de cinq ou six cens mille piastres. Leur sobriété va si loin, qu'ils se nourrissent presqu'uniquement de chocolat & de confitures. Les Hommes sont fiers; & les Femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des Etrangers, qu'elles verroient néanmoins volontiers, si leurs Maris leur en laissoient la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture; & celles, qui n'en ont point, sont couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête jusqu'aux piés, avec une petite ouverture du côté droit.

pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des Maisons, elles ne portent, sur leur chemise, qu'un petit corset de soie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; & pour toute coëffure, leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête. Avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir une chaine d'or, autour du cou, des brasselets du même métal aux poignets, & des émeraudes fort précieuses aux oreilles. Les Hommes entendent fort bien le Commerce; mais leur indolence naturelle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des Chapelets & des Reliquaires aux bras & au cou. Toutes leurs Maisons sont remplies de Statues & d'Images de Saints (29).

L'air est aussi chaud que mal sain, à Vera-Cruz, dans toutes sortes de vents, excepté celui du Nord, qui souffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'espace de vingt ou vingt-quatre heures. Il est alors si violent, qu'on ne peut pas sortir d'un Vaisseau pour aller au rivage; & le froid qu'il porte avec lui est très-perçant. Le tems, ou l'air est

(29) Carreri nomme un Espagnol dont la dévotion lui avoit fait rassembler tous les Saints du Calendrier.

le plus mal ſain, eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluies ſont continuelles. Depuis Novembre juſqu'au mois d'Avril, le vent & le Soleil, qui ſe temperent mutuellement, rendent le Pays fort agréable. Ce climat chaud & mal ſain regne dans l'eſpace de quarante ou quarante-cinq milles vers Mexio; après quoi l'on ſe trouve dans un air plus temperé. Les fruits, quoiqu'excellens, y cauſent des flux dangereux; parce que tout le monde en mange avec excès, & qu'enſuite on boit trop avidement de l'eau. La plûpart des Vaiſſeaux étrangers perdent ainſi, dans le Port de Vera-Cruz, une partie de leurs Equipages; mais les Habitans mêmes ne tirent, là-deſſus, aucun avantage de l'expérience. On découvre de la Ville deux Montagnes couvertes de nége, dont le ſommet eſt caché dans les nues, & qu'on voit diſtinctement dans un tems clair, quoiqu'elles ſoient à plus de quarante milles ſur la route de Mexico. C'eſt-là que commence proprement la différence du climat.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vera-Cruz eſt non-ſeulement le principal, mais, à parler proprement, l'unique Port la Nouvelle Eſpagne dans

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le Golfe. Les Espagnols, & peut-être le Monde entier, n'ont point de lieu dont le Commerce ait tant d'étendue. C'est-là que se rendent toutes les richesses des Indes orientales par les Vaisseaux qui arrivent des Philippines au Port d'Acapulco. C'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; & la Flotte y apporte annuellement, de la Vieille Espagne, des marchandises d'une immense valeur. Le Commerce de Vera-Cruz, avec Mexico; & par Mexico, avec les Indes orientales; avec le Perou, par Porto-Bello; avec toutes les Isles de la Mer du Nord, par Carthagene; avec Zapotecas, Saint-Alphonse & Guaxaca, par la Riviere d'Alvarado; avec Tabasco, los Zeques & Chiapa dos Indos, par la Riviere de Grijalva; enfin, celui de la Vieille Espagne, de Cuba, de l'Espagnole, de l'Yucatan, &c. rendent cette petite Ville si riche, qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air cause le petit nombre de ses Habitans, leur petit nombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches, & qu'ils le seroient encore plus, s'ils n'avoient pas souffert des pertes irréparables, par le feu. Les marchandi-

ses, qui viennent de l'Europe, sont transportées de Vera-Cruz à Mexico, Xalippa, Puebla de los Angeles, Zacatecas, San-Martino, & d'autres lieux, sur le dos des Chevaux & des Mulets, ou sur des Chariots traînés par des Bœufs. La Foire ressemble à celle de Porto-Bello, mais elle dure plus long tems; car le départ de la Flotte, quoique fixé au mois de Mai, est quelquefois différé jusqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Trésor royal étoit envoyé de Mexico, pour attendre à Vera-Cruz l'arrivée de la Flotte: mais depuis que cette Place fut surprise & pillée, en 1683, par les Boucanniers *(30)*, il s'arrête à Puebla de los Angeles, où il demeure jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux; & sur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y transporte pour l'embarquer sur le champ.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Guaxaca, V. Province.

La cinquiéme Province de l'Audience de Mexico est située au Sud Est, & porte le nom de Guaxaca, qu'elle tire de sa Capitale. Elle contient quelques

(30) Elle a essuyé la même disgrace en 1712; & depuis ce tems-là les Espagnols ont bâti, sur la Côte, des Tours fort élévées, où ils entretiennent continuellement des Sentinelles, qui les garantissent de ces terribles surprises.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

autres Villes, dont les principales ſont, Antequera, Nixapa, San-Jago, Aguatulco ou Guatulco, Tuculula, Capalita & Tecoantepeque. Le Pays eſt extrêmement fertile en Froment, en Maïz, en Cochenille & Cacao. Quelques Ports qu'il a ſur la Mer du Sud, le mettent en commerce avec le Perou. Il s'y trouve d'ailleurs des Mines d'or, d'argent & de cryſtal.

Pluſieurs Géographes, qui n'ont pas conſulté les Voyageurs, nomment Antequera pour la Capitale de cette Province: mais ſur quelque autorité qu'ils ſe fondent, ils n'en trouveront point de comparable à celle de Gage qui déſigne Guaxaca, & qui n'en parle que ſur le témoignage de ſes propres yeux, après avoir viſité ces deux Places & la plûpart des autres Villes du Pays. Cette raiſon fera trouver ici beaucoup d'utilité à ſuivre ſon Journal.

Route de Thomas Gage.

Il partit de Mexico, vers le milieu de Février, en ſe détournant un peu du chemin ordinaire, pour ſe dérober à quelques Importuns qui vouloient s'oppoſer à ſon Voyage. Il étoit à cheval, avec deux ou trois Amis. Ses deux premieres marches, qu'il fit pendant les deux nuits ſuivantes, le conduiſirent à la petite ville d'Atlizco, ſituée dans

une Vallée de sept lieues de tour, qui porte le même nom, & qui est si fertile en Froment, que Mexico & plusieurs Villes voisines en tirent leur subsistance. On y voit quantité de riches Bourgs, Espagnols & Indiens. De-là, commençant à marcher de jour, il arriva dans une autre Vallée, qui se nomme Saint-Paul, & qui, sans être si grande que celle d'Atlizco, est plus riche encore, parce qu'on y recueille, chaque année, une double moisson de Froment. On le seme, la premiere fois, dans la saison ordinaire des pluies; & la seconde fois, en Eté, lorsque la premiere moisson est recueillie. Les pluies cessant alors, on emploie, pour arroser la Vallée, un grand nombre de ruisseaux qui tombent des Montagnes dont elle est environnée, & qu'on a trouvé l'art de conduire & de retirer par de petits Canaux. Les Fermiers de cette heureuse Vallée sont dans une si singuliere opulence, qu'un d'entr'eux, chez lequel Gage & ses Compagnons passerent trois jours, ne les fit servir qu'en vaisselle d'argent, les logea dans des Chambres parfumées, & leur fit donner un concert par ses Filles, qui savoient

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

parfaitement la Musique (31).

Ils continuerent leur marche, en tournoyant, jusqu'à Tasco, Bourgade d'environ cinq cens Habitans, qui font un grand commerce de coton avec leurs Voisins. Ensuite, étant entrés dans la route de Guaxaca, ils se rendirent à Chautla, qui n'est pas moins riche en coton. Après ce Bourg, ils trouverent une Ville nommée Zumpango, composée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens, la plûpart fort riches. Leur principal commerce est celui du Coton, du Sucre & de la Cochenille. Au-delà de cette Ville, on découvre les Montagnes de Misteque, remplies de grands & riches Bourgs d'Indiens, où se fait la meilleure soie du Pays, & qui produisent aussi beaucoup de miel & de cire. Une partie de ces Montagnards exercent leur commerce à Mexico. D'autres parcourent le Pays, en négociant, avec trente ou quarante Mulets. Depuis les Montagnes jusqu'à Guaxaca, Gage ne vit rien de plus considérable que quelques Bourgades de deux ou trois cens Habitans, qui ont des Eglises fort bien bâties, ornées de Lampes

(31) Voyage de Thomas Gage, Part. 2. Chap. 7. page 61.

& de Chandeliers d'argent, & de riches Couronnes ſur les Images des Saints. Mais, dans tout le chemin, il obſerva que le terroir eſt extrêmement fertile en Froment d'Eſpagne, en Maïz, en Sucre, en Coton, en Miel, en Cochenille, en Fruits de pluſieurs eſpeces, & ſur-tout fort abondant en Beſtiaux, dont les cuirs paſſent pour excellens, & font une des principales marchandiſes qui ſe tranſportent de ce Pays en Eſpagne. On lui dit qu'autrefois les Montagnes de Miſteque fourniſſoient beaucoup d'or, & que les Indiens en faiſoient un uſage fort commun; mais dans la crainte d'être tyranniſés par les Eſpagnols, ils feignent à préſent d'avoir perdu la connoiſſance des Mines.

Gage arriva heureuſement à Guaxaca, que ſa Deſcription fait reconnoître pour la Capitale de la Province, ſur tout lorſqu'on la compare à celle qu'il fera bientôt d'Antequera. C'eſt, dit-il, non-ſeulement le Siége Epiſcopal, mais encore la réſidence de l'Alcalde Major, dont l'autorité s'étend juſqu'à Nixapa, & preſque juſqu'à Tecoan epeque, Place maritime ſur la Mer du Sud. Sans être une grande Ville, Guaxaca lui parut très agréable. Sa ſituation eſt à ſoixante lieues de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mexico, dans la belle Vallée dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de Marquis del Vallé. Cette Vallée, qui a quinze milles de long & dix de large, est arrosée par une Riviere fort poissonneuse, dont les bords sont toujours couverts d'un grand nombre de Bestiaux, sur tout des Brebis qui fournissent d'excellente laine aux Manufactures de los Angeles. Les Chevaux de ce Canton passent pour les meilleurs de la Nouvelle Espagne. On n'en estime pas moins les fruits & le sucre ; & de-là vient que les confitures de Guaxaca l'emportent sur celles de toute l'Amérique. La Ville n'a pas plus de deux mille Habitans. Elle est ouverte, c'est-à-dire, sans murailles, sans bastions & sans artillerie ; comme toutes les Villes du Pays, à la réserve des Places maritimes. On y compte six Couvens des deux Sexes, qui sont tous d'une opulence extraordinaire, entre lesquels celui de Saint Dominique tient le premier rang, par son Trésor, qu'on estime deux ou trois millions, & par la beauté de son Eglise. Guaxaca doit ses richesses à la grande Riviere d'Alvarado, où la sienne se jette, & qui lui ouvre un Commerce sûr avec Vera-Cruz, par las Zapotecas & Saint-

Alphonse; sur quoi Gage observe qu'il est étonnant que les Espagnols n'aient pas une seule Place de défense, ni la moindre garde, le long de cette Riviere, qui monte jusques dans le centre du Pays. Quoiqu'elle ne soit pas navigable pour les grands Navires, il seroit aisé, dit-il, d'y pénétrer avec des Brigantins, ou du moins avec des Barques de la grandeur de celles qui servent au transport des marchandises. Enfin, l'air de Guaxaca est si temperé, les provisions y sont dans une si grande abondance, & la situation en est si commode, entre le Port de Tecoantepeque sur la Mer du Sud, & Vera-Cruz sur celle du Nord, qu'il n'y a point de Ville en Amérique où Gage & ses Compagnons se fussent établis plus volontiers (32).

La premiere Place qu'ils rencontrerent, en continuant leur Voyage, fut Antequera, grand Bourg d'Indiens, dans lequel Gage ne loue que la charité avec laquelle il y fut reçu. De-là il se rendit à Nixapa, Ville bâtie sur un bras de la Riviere d'Alvarado, & par conséquent d'un riche Commerce. Le nombre de ses Habitans est d'environ mille Espagnols & Indiens. On y

(32) *Ubi suprà*, page 67.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

recueille beaucoup d'indigo, de ſucre, de cochenille, & particuliérement de cacao & d'Achiote, dont on fait le chocolat. Gage obſerve que les Anglois & les Hollandois, qui enlevoient des Navires Eſpagnols chargés de cette marchandiſe, croyoient faire un butin mépriſable, parce qu'ils ne ſavoient point encore qu'elle a la vertu de fortifier l'eſtomac (33).

De-là, il s'avança vers Aguatulco & Capalita, deux Villes aſſez grandes, ſituées dans un Pays bas & marécageux, où l'on nourrit quantité de Beſtiaux, & où les fruits ſont excellens. Tecoantepeque, qui ſuit Capalita, eſt une Place maritime, dont le Port ſert de retraite aux petits Bâtimens qui font le Commerce d'Acapulco, de Realejo, de Guatimala, & de Panama. Les Vaiſſeaux, qui viennent de Callao & des autres Ports du Perou à celui d'Acapulco, relâchent auſſi à Tecoantepeque, lorſqu'ils ont le vent contraire. Ils n'y ſont défendus par aucune ſorte de fortification. C'eſt une Rade ouverte, par laquelle il eſt toujours facile aux Etrangers de faire des courſes dans les Terres. Toute la Côte de la Mer du Sud, depuis Acapulco juſqu'à Panama, c'eſt-

(33) *Ibidem*, page 72.

à-dire, dans une étendue de plus de six cens cinquante lieues, n'a point d'autres Ports que celui-ci, pour Guaxaca; celui de la Trinité pour Guatimala; Realejo pour Nicaragua, & le Golfe des Salines pour les petits Vaisseaux qui vont à Costa ricca. Ils sont sans défense, & véritablement ouverts à tous les Avanturiers qui ne craindroient pas de faire le tour du Monde pour s'enrichir aux dépens des Espagnols (34). Tecoantepeque est le meilleur de tous les Ports du Pays pour la pêche. Gage rencontra souvent, dans sa route, des Convois de quatre-vingt & cent Mulets, chargés de Poisson salé pour Guaxaca, Mexico & los Angeles. Depuis ce lieu jusqu'à Guatimala, le chemin est plat & fort uni le long des Côtes de la Mer du Sud, par les Provinces de Soconusco & de Suchutepeque (35).

(34) Gage, *ibid.* p. 73. Il paroît que c'est sur ce récit que plusieurs Avanturiers Anglois ont entrepris de chercher fortune dans la Mer du Sud. Dampier avoue plusieurs fois qu'il avoit profité de la relation de Gage.

(35) Le même Dampier, parcourant les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, en 1685, entra dans le Port de Tecoantepeque; mais se rappellant mal, apparemment, le récit de Gage, il lui donne le nom de Gatulco, & semble prendre l'un pour l'autre. Voici la description qu'il fait de ce Port. » Il est » à quinze dégrés trente » minutes de latitude du

Quoiqu'on ignore les bornes exactes

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Nord, & un des meilleurs du Mexique. A la distance d'environ un mille de l'entrée du Havre, on trouve, du côté de l'Est, une petite Isle fort proche de la terre, & du côté de l'Ouest un gros Rocher creux, où la Mer, qui y entre & qui en sort continuellement, fait un bruit qu'on entend de fort loin. Chaque vague, qui entre dans cette Roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire, en sortant, à peu-près la figure de l'eau que jettent les Baleines. Les Espagnols la nomment le *Buffadore*. Dans le calme même, la Mer fait sortir l'eau par ce trou; de sorte qu'en tout tems, c'est une bonne enseigne, pour trouver le Havre, qui a trois milles de long, & un de large, tirant au Nord-Ouest. Le côté de l'Ouest est le meilleur mouillage pour les petits Vaisseaux; on y est fort à couvert: au lieu qu'ailleurs on est souvent exposé aux vents du Sud-Ouest. Le fond est bon par tout, depuis six brasses jusqu'à seize. Le Havre est borné par une terre unie & sabloneuse, très propre au débarquement. On trouve, au fond, un beau ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la Mer. Il y avoit autrefois là un Village d'Espagnols; mais à présent, il n'y reste qu'une petite Chapelle, entre des arbres, à deux cens pas de la Mer. Le Pays est orné de fort grands arbres fleuris, qui font de loin un effet très agréable. Je n'ai rien vu de pareil ailleurs » *Dampier, Voyage autour du Monde, Tome I.* p. 248 & 249.

On trouve heureusement des idées plus exactes dans Raveneau de Lussan. *Hist. des Avanturiers Flibustiers*, par Oexmelin, Tome III, pag 276. La Baye de Tecoantépeque, où il arriva le 28 d'Août 1687, est, dit-il, à vingt lieues du Port de Guatulco, qu'il nomme *Vatulco*. Il y prit terre, pour se rendre à la Ville qui est à quatre lieues de la Baye. On la découvre à demi-lieue, d'une élévation d'où l'on distingue huit Fauxbourgs qui l'environnent. Elle est commandée par une très belle Abbaye, bâtie, en place forme, qui passeroit plutôt pour

de la Province de Guaxaca, & que le

Descript. de la Nouvelle Espagne.

un Fort que pour une Maison Religieuse, & qui porte le nom de *San-Francisco.* Depuis le Port Sonsonate, ou la Trinité, dans la Province de Guatimala, jusqu'à celui d'Acapulco, il est impossible d'aborder dans d'autres lieux que les Bayes ; & quoique celle des Salines soit petite & de difficile accès, parce que la Mer y est très grosse, on ne laisse pas de la compter pour un Port. Elle est la premiere après Sonsonate, à vingt lieues au vent de celle de Técoantepeque, que les Espagnols marquent aussi pour Baye dans leurs Cartes, quoiqu'elle ait si peu de profondeur qu'à peine la distingue-t-on si l'on n'est à terre. Elle est terminée par un petit Lac qui porte son nom, avec lequel elle communiquoit autrefois, & dont l'embouchure est aujourd'hui bouchée de sable. Le Vaisseau d'Acapulco y relâchoit anciennement, à son retour de Manille ; & quelques Espagnols apprirent à Lussan qu'il aboutit, par son autre extrêmité, à la Riviere de Vastagua, qui va se rendre dans la Mer du Nord.

Le Fort de Guatulco, dont on répete que la situation est à vingt lieues, sont le vent de la Baye de Tecoantepeque, n'a d'étendue que pour contenir onze ou douze Navires ; encore doivent-ils être amarrés, devant & derriere ; car s'ils n'avoient que leurs ancres, ils se briseroient les uns contre les autres au changement des marées & du vent. C'est à l'entrée de ce Port qu'est le Goufre, dont on a donné la description d'après Dampier, & dont le bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. Lussan le nomme *Bosadora.* Quatre lieues plus bas, on trouve un autre Port, très dangereux par ses Rochers, & dans la Passe duquel un Rocher, qu'on nomme le *Fortlion*, est sans cesse couvert de Boubies, de grand-Gosiers & d'autres Oiseaux de Mer. Un peu plus loin, on rencontre l'Isle *dos Sacrificios.* Huit lieues au-delà, sont trois petits Ports éloignés d'une lieue l'un de l'autre, dont le plus beau porte le nom de los Angeles. Son entrée ne s'apperçoit qu'en suivant la terre, & présente un Rocher, percé comme une porte cochere. De ce Port à celui d'Acapulco, c'est-à dire dans une distance de soixante lieues, on n'en trouve aucun autre que le Port Marquis, à deux lieues du dernier.

Montagnes nommées Quelenes.

Voyageur, auquel on s'attache ici, n'eût pas d'autre dessein, dans cette route, que de se rendre à Chiapa, on ne peut manquer l'occasion de nommer après lui quatre Bourgs fort riches, qu'il place aux environs de Tecoantepeque. Il fait observer que tous les noms des Places de ce Quartier, se terminent de même. Ainsi les quatre Bourgs qu'il visita successivement s'appellent, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque & Tapanatepeque. Cette Plaine, dit-il, est si découverte du côté de la Mer, & le vent y souffle avec tant de violence, que les Voyageurs ont peine à se soutenir sur leurs Chevaux ou leurs Mulets; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit remplie de Bestiaux. Gage eut beaucoup à souffrir pendant deux jours, pour se rendre du premier de ces Bourgs au second, quoique la distance soit médiocre. D'Ecatepeque, il découvrit les hautes Montagnes des Quelenes. On l'avoit averti qu'elles étoient dangereuses, parce qu'il s'y trouve des passages fort étroits, & d'une élévation qui expose les Voyageurs à des coups de vents si furieux, que les Hommes & les Chevaux sont quelquefois renversés de cette hauteur, & périssent misérablement dans les précipices qui sont au-dessous.

La

La ſeule vue de ces affreux Rochers cauſe de l'épouvante. Gage ne pouvoit les éviter qu'en ſuivant la Mer par la Province de Soconuſco ; mais c'étoit ſe détourner beaucoup, & ſe mettre dans la néceſſité de prendre enſuite par Guatimala. Il réſolut, à toutes ſortes de riſques, d'aller juſqu'à Tapanatepeque, qui eſt au pié des Quelenes, en remettant à déliberer, dans ce lieu, ſur les lumieres qu'il y recevroit des Habitans. Il y arriva le ſoir, après avoir paſſé par Sanatepeque. Depuis Guaxaca, il n'avoit rien vu de plus agréable que le pays qui eſt bordé par les Montagnes ; comme ſi le Ciel, dit-il, avoit voulu raſſembler, à l'entrée d'un ſi terrible paſſage, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les Beſtiaux y ſont en ſi grand nombre, qu'une ſeule Ferme Indienne nourrit trois & quatre mille Bœufs. La Volaille & le Gibier n'y ſont pas moins abondans. Il n'y a point de Canton, depuis Mexico, où le Poiſſon ſoit meilleur & ſi commun. Les Ruiſſeaux, qui deſcendent des Montagnes, apportent une eau charmante, dont il eſt ſi facile aux Habitans d'arroſer leurs Jardins, qu'ils y ont continuellement toutes ſortes d'herbes & de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'au-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tres fruits, s'y présentent de toutes parts ; & leurs arbres y fourniſſent aſſez d'ombre, pour faire ſupporter aiſément la grande chaleur du climat.

Avantures de Gage en les paſſant.

L'air étoit ſi tranquille, que Gage & ſes Compagnons y prirent confiance & ſe déterminerent à tenter le paſſage. On les aſſura que le ſommet le plus haut n'étoit que de ſept lieues, & qu'une lieue au-delà, ils trouveroient à l'entrée de la Province de Chiapa une des plus riches Fermes du Pays, où l'on nourriſſoit quantité de Chevaux, de Mulets & de Beſtiaux, & qui étoit la demeure habituelle d'un Eſpagnol nommé Dom Juan de Tolede, chez lequel ils comptoient d'être bien reçus. Les Habitans de Tapanatepeque leur donnerent deux Guides Indiens, avec une proviſion de vivres, qui devoit ſuffire pour un jour. Ils partirent bien montés. Leurs avantures, & la naïveté de Gage à peindre ſes craintes, jetteront quelque agrément ſur une deſcription, dont la ſéchereſſe ſe fait quelquefois trop ſentir. Employons juſqu'à ſes termes.

Quoique ces Montagnes ſe faſſent aſſez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aigues, & qu'elles ſoient compoſées de quantité de têtes, qui ſe

joignent, ſous le nom de Quelenes, on ne connoît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'eſt la ſeule qu'on puiſſe traverſer, pour entrer dans la Province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute & raboteuſe Montagne ; & nous nous arrêtâmes le ſoir, dans un lieu plat, qui reſſemble à un Pré, ſitué ſur le penchant. Nos Guides nous firent obſerver qu'il y avoit apparence de beau tems pour le lendemain. Nous ſoupâmes joyeuſement, & dans cette eſpérance les proviſions furent peu ménagées. Nos Mulets trouverent auſſi de quoi paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des Fontaines qui couloient entre les arbres. L'air du matin nous paroiſſant auſſi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous reſtoit de vivres, pour être en état d'avancer plus légerement. Mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent qui commençoit à ſouffler. Il devint plus impétueux, à chaque pas que nous faiſions ; & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains ſi nous devions retourner ſur nos traces,

Descript. de la Nouvelle Espagne.

où nous arrêter. Cependant les Guides exciterent notre courage, en nous disant que nous avions déja fait la moitié du chemin. Ils nous assurerent que ce qui pouvoit nous arriver de pis étoit de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une Fontaine, & dans une Loge qu'on avoit dressée sous des arbres, pour les Voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

Nous montâmes avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu qu'on nous annonçoit, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avoit représenté. La Fontaine & la Loge nous furent également agréables; mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes, qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer, ni de retourner en arriere. La nuit approchoit. Il ne nous restoit rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres, sans savoir comment nous appaiserions la faim qui commençoit à nous presser, nous apperçumes entre les arbres, un citronier chargé de fruits. Les citrons étoient aigres; mais nous ne laissâmes point d'en manger avidement, assez satisfaits de la facilité que nous avions à les

cueillir. Vers la pointe du jour, le vent devint plus impétueux que jamais. Il étoit impossible d'avancer en montant, & presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos Guides, à passer plutôt le jour entier dans la Loge, que de hasarder témérairement notre vie. Les citrons aigres & l'eau de Fontaine furent notre seule nourriture. Cependant j'observai que les Indiens mettoient, dans leur eau, une poudre dont ils avoient quelques sachets pleins. Ils avouerent que c'étoit de la poudre de leurs gâteaux de Maïz, dont ils étoient accoutumés à faire une petite provision pour ce Voyage. Nous en achetâmes d'eux un sachet, qu'ils nous firent payer vingt fois au-dessus de son prix. Ce foible secours nous soutint pendant tout le jour; & vers le soir, nous nous endormîmes dans la résolution de braver le lendemain tous les dangers, soit pour arriver au sommet de la Montagne, ou pour retourner à Tapanatepeque. Le vent ayant paru diminuer un peu, dans le cours de la nuit suivante, nous nous disposions à partir le matin pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne fai-

ſoit qu'augmenter, l'impatience d'un de mes Compagnons lui fit prendre le parti de monter à pié, un mille ou deux plus haut, pour obſerver les paſſages & nous en faire ſon rapport, dans l'idée qu'on avoit pu groſſir le danger. Il revint deux heures après, & nous dit que nous pouvions monter ſans crainte, en conduiſant nos Mulets par la bride. Mais les Indiens étoient d'un autre avis ; ce qui nous fit paſſer le reſte du jour en conteſtation. L'eau, les citrons aigres & la poudre de Maïz furent encore notre unique reſſource. Mais on ne s'endormit, qu'après avoir abſolument réſolu de mépriſer toutes les difficultés ſi le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il ſe trouva le même, Jeudi au matin, qui étoit le cinquiéme jour. Alors, notre courage fut excité ſi vivement par la faim, qu'après avoir invoqué celui qui commande à la Mer & aux vents, nous montâmes ſur nos Mulets, pour nous avancer vers le ſommet de la Montagne. Ce ne fut pas ſans avoir écrit, ſur l'écorce d'un grand arbre, nos noms, & le nombre des jours que nous avions paſſés à jeun dans la Loge.

Nous marchâmes aſſez long tems, avec le ſeul embarras de réſiſter au vent.

Les bords de quelques ſentiers étroits & taillés dans les Rochers ſervoient à nous ſoutenir, & nous cauſoient moins de crainte que de fatigue. Auſſi quittâmes-nous nos Mulets, pour marcher à pié, & le chemin nous en parut plus facile. Mais lorſque nous fûmes au ſommet de Maquilapa, qui ſignifie dans la langue du Pays, une tête ſans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avoit menacés. Nous regrettâmes la Loge & nos Citrons aigres. Cette terrible hauteur eſt véritablement chauve, c'eſt-à-dire, ſans arbres, ſans pierres & ſans la moindre inégalité qui puiſſe ſervir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais elle eſt ſi étroite, ſi raſe & ſi élevée, qu'on ſe ſent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on découvre la vaſte Mer du Sud, ſi fort au-deſſous de ſoi, que la vue en eſt éblouie. De l'autre côté, on n'apperçoit que des pointes de rochers & des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux ſpectacles, ſi capables de glacer le ſang, le paſſage ou le chemin n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toiſe de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la har-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dieſſe de paſſer ſur nos Mulets. Nous en laiſſâmes la conduite aux Indiens ; & nous courbant ſur les mains & les genoux, ſans oſer jetter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous paſſâmes auſſi vîte, qu'il nous fut poſſible, l'un après l'autre, ſur les traces & dans la poſture des Bêtes qui paſſerent devant nous. Auſſi-tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derriere nous; mais nos premieres réflexions tomberent ſur notre folie, qui nous avoit fait prendre un ſi dangereux chemin, pour gagner quelques jours que nous n'avions pas moins perdus. De-là nous nous rendîmes ſans peine à la Ferme de Dom Juan de Tolede, où, dans l'affoibliſſement de nos forces, par le jeûne, la fatigue & la crainte, notre eſtomac eut beſoin de quelque tems pour ſouffrir d'autres nourritures que des bouillons & du vin (36).

Tabaſco, VI.

La ſixiéme Province, qui porte le nom de la ſeule Ville, qu'on y connoiſſe, occupe une grande Côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, ſur la

(36) *Ibid.* pages 501 & précédentes.

même largeur. Elle eſt bordée, au Nord, par la Baie de Campêche ; à l'Eſt, par l'Yucatan ; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Oueſt, par celle de Guaxaca. On vante ſa fertilité, ſur-tout en Cacao, qui fait ſa principale richeſſe ; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La Ville de Tabaſco, dont elle tire ſon nom, fut la premiere conquête des Eſpagnols ſur cette Côte ; ce qui la fait nommer auſſi *Neuſtra Signora de la Victoria.* Elle eſt à dix-huit dégrés de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-cinq de longitude. Sa Riviere, qui ſe nomme auſſi Tabaſco, *ou Grijalva*, forme, avec celle de Saint-Pierre & Saint-Paul, une Iſle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

Dampier eſt le ſeul Voyageur qui ait obſervé ſoigneuſement cette Côte, pendant une année de ſéjour dans la Baie de Campeche. Il nous apprend que la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul vient des hautes Montagnes de Chiapa, qui commencent à plus de vingt lieues dans les terres, & qui tirent leur nom d'une Ville qui n'en eſt pas éloignée. Elle coule d'abord aſſez loin vers l'Eſt, juſqu'à d'autres

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Montagnes qui la font tourner au Nord. A douze lieues de la Mer, elle se divise en deux bras. Celui de l'Ouest se jette dans la Riviere de Tabasco; l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieues de la Mer, où il se divise aussi en deux branches, dont la plus avancée à l'Est forme l'Isle des Bœufs, qu'elle sépare du Continent, & va se jetter dans un Lac qu'on nomme des Guerriers. L'autre, gardant son cours & son premier nom, se jette dans la Mer, entre l'Isle des Bœufs & celle de Tabasco. Son entrée est bouchée par une barre, qui n'empêche point les petits Vaisseaux d'y passer avec le secours de la Marée, & le mouillage est excellent au-delà, sur quinze ou seize piés d'eau. Quelques Boucaniers, qui avoient remonté cette Riviere, assuroient qu'elle est fort large avant sa division; & que plus loin, dans le Pays, elle a sur ses bords plusieurs grandes Bourgades Indiennes, dont la principale se nomme *Summasenta*; qu'on y trouve de vastes allées de Cacaotiers & de Plantains, & que le Pays est d'une extrême fertilité sur les deux rives. Les terres les plus incultes y sont chargées d'arbres fort hauts, & de plusieurs especes; &

dans quelques endroits, peu éloignés de la Riviere, on voit de grandes Savanes, remplies de Vaches, de Chevaux, & d'autres Bêtes ſauvages.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Le bras occidental de la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul ne ſe jette dans celle de Tabaſco qu'à quatre lieues de la Mer, après avoir coulé huit ou neuf lieues vers le Nord-Oueſt. Elle aide ainſi à former l'Iſle de Tabaſco, qui eſt longue de douze lieues, & large de quatre, à ſon Nord; du moins, on compte quatre lieues depuis la Riviere de St-Pierre & St-Paul juſqu'à l'embouchure de celle de Tabaſco, & le rivage s'étend de l'Eſt à l'Oueſt. Pendant la premiere lieue, vers l'Eſt, le terrein eſt couvert de Mangles, & l'on trouve quelques Baies ſabloneuſes. Le côté de l'Oueſt eſt ſabloneux auſſi juſqu'à la Riviere de Tabaſco & la Mer y eſt fort groſſe. Le Nord-Oueſt eſt rempli de ces arbres qu'on nomme *Guavers*, dont on y trouve quantité d'eſpeces, qui donnent toutes un fruit excellent. Cet endroit parut délicieux à Dampier. Il y vit des Cocos & du Raiſin. Les Savanes y ſont naturellement environnées de Bocages, de Guavers, & très-bien fournies de Vaches ſauvages, qui s'en-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

graissent de leurs fruits. Ces fruits ; dit-il, étant remplis de petites graines, que les Vaches avallent entieres, & qu'elles rendent de même, prennent racine dans leur fiente ; & de-là vient l'étrange multiplication de l'espece (37).

La Riviere de Tabasco, ou de Grijalva, qui est la plus remarquable du Golfe de Campeche, prend aussi sa source dans les hautes Montagnes de Chiapa, mais beaucoup plus à l'Ouest que celle de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là, elle coule vers le Nord-Est jusqu'à quatre lieues de la Mer, où elle reçoit le bras de l'autre. La largeur de son embouchure est d'environ deux milles. Elle n'a qu'onze ou douze piés d'eau sur sa barre ; mais le mouillage est commode au-delà, sur trois brasses, dans un enfoncement qu'on apperçoit à la rive de l'Est. Le flot de la Marée y monte près de quatre lieues dans la saison séche ; au lieu qu'à peine y entre-t'il dans le tems pluvieux, où les torrens d'eau douce ont la force de le repousser. Pendant la durée des Vents du Nord, cette Riviere nonde tout le Pays, jusqu'à douze ou

(17) Voyages de Dampier, Tome 3. Part. 2. page 325.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

quinze lieues du rivage ; & l'on trouve alors de l'eau fraîche au-delà de la barre. Dans quelques endroits néanmoins, une ſuite de petites Collines, qui demeurent toujours à ſec, & qui ſont revêtues d'arbres, forment un Payſage agréable. Toute la Côte eſt déſerte juſqu'à huit lieues de l'embouchure de la Riviere ; mais à cette diſtance on rencontre un Parapet, gardé ordinairement par un Eſpagnol & huit ou dix Indiens, pour veiller ſur les Barques qui prennent cette route ; & de ce Poſte, on place des Sentinelles dans quelques Bois voiſins, d'où l'on a vu des Savanes. Quatre lieues au-delà du Parapet, on rencontre, ſur la rive droite de la Riviere, une Bourgade Indienne, nommée *Villa de Moſe.* Quoiqu'il y ait peu d'Eſpagnols, elle eſt défendue, à ſon Oueſt, par un Fort qui commande la Riviere. Les Vaiſſeaux apportent leurs marchandiſes juſqu'à ce lieu, ſur-tout celles qui viennent de l'Europe. Ils y arrivent dans le cours de Novembre & de Décembre. Ils y demeurerent juſqu'au mois de Juin ou de Juillet, pour ſe défaire de leur charge, qui conſiſte en draps, en ſerges, en bas de fil, en chapeaux, &c. ; & celle qu'ils prennent eſt or-

dinairement du Cacao. Tous les Négocians du Pays ſe rendent à Villa de Moſe vers Noël, pour ce commerce, qui en fait le plus gros Marché du Pays après Campeche. Lorſque les Vaiſſeaux ne trouvent pas à charger du Cacao, ils prennent des peaux & du ſuif : cependant le principal endroit pour les peaux eſt une autre Bourgade, ſituée ſur un bras de la même Riviere, qui ſe détache trois milles au-deſſous du Parapet. Les Barques Eſpagnoles y vont charger une fois tous les ans.

Eſtapo eſt encore une Bourgade ſur la Riviere, quatre lieues au-delà de Villa de Moſe. Elle eſt habitée d'un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens ; quoique les derniers y ſoient en plus grand nombre, comme dans la plûpart des autres Habitations du Pays. Dampier ne pénétra pas ſi loin ; mais il apprit qu'elle eſt riche ; qu'elle eſt au Sud de la Riviere, tellement ſituée entre deux anſes, qu'elle n'a qu'une avenue ; qu'elle eſt défendue d'ailleurs par un bon Parapet, & qu'un Armateur Anglois, à la tête de deux cens Hommes, y fut r pouſſé avec perte. Ce Capitaine, qui ſe n mmoit *Hewit*, s'étoit ſaiſi de Villa de Moſe, où il avoit laiſſé un Détachement pour fa-

vorifer sa retraite. S'il eut pris Estapo, son dessein étoit de s'avancer vers *Halpo*, Bourgade opulente, à trois lieues plus haut sur la Riviere, & de passer ensuite jusqu'à *Tacatalpo*, qui est plus loin encore de trois ou quatre lieues, & qui passe pour le plus riche des trois. Les Espagnols la nomment Tacatalpo *de Sierra*; sans qu'on sache si c'est pour la distinguer d'une autre Place de même nom, ou pour marquer seulement qu'elle est située près des Montagnes.

Depuis la Riviere de Tabasco jusqu'à celle de Checapeque on compte sept lieues. La Côte s'étend de l'Est à l'Ouest. Le terrein est en bas & couvert d'arbres. On trouve le mouillage bon dans la Baie; mais les vagues y sont si fortes, qu'il n'est pas aisé d'aborder au rivage. Il n'y a point d'eau douce entre les deux Rivieres. Celle de Checapeque ne mérite que le nom d'Anse; car son embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, ni plus de huit ou neuf piés d'eau sur la barre. Cependant un demi mille au-delà, le mouillage est bon pour les Barques. Cette Riviere, ou cette Anse, s'étend deux milles à l'Est Sud-Est; après quoi, elle tourne vers le Sud & s'a-

Descript. de la Nouvelle Espagne.

vance dans les terres. On remarque une propriété ſinguliere d'une Pointe ſabloneuſe & ſtérile, qui s'avance entre ſon embouchure & la Mer. En creuſant dans le ſable, avec les mains, ſur le côté qui touche à la Riviere, on y trouve de l'eau douce ; mais ſi l'on n'approfondit gueres, elle devient ſalée preſqu'auſſi-tôt. Il ne ſe préſente point d'Habitation plus proche qu'une Ferme de Beſtiaux, qu'on découvre à la diſtance d'une lieue, & qui paroît dépendre de quelque Village Indien. Les Bois voiſins ſont remplis de Guanas, de Tortues de terre, & de Perroquets.

Une lieue plus loin, à l'Oueſt de Checapeque, on remonte une petite Riviere, qui ſe nomme *Bo*[illegible]; mais qui ne peut porter que des Canots, pour leſquels même ſa barre n'eſt pas ſans danger. L'eau en eſt ſalée, juſqu'à un mille de ſon embouchure. Enſuite, on trouve un beau courant d'eau douce & très claire, qui s'avance une lieue dans le Pays, & l'on découvre de vaſtes Campagnes, dont le terroir paroît extrêmement fertile. Il n'y a point de Villages Indiens à quatre ou cinq lieues de la Mer ; mais plus loin, Ils ſont en aſſez grand nombre,

à deux ou trois lieues les uns des autres. Les Indiens de ce Canton ne cultivent pas plus de terres qu'ils n'en ont besoin pour la subsistance de leurs familles, & pour payer le Tribut. Cependant ils nourrissent quantité de Volaille, telle que des Coqs d'Inde, des Canards & des Poules, & quelques-uns entretiennent des allées de Cacaotiers. Une partie de leur Cacao est embarqué pour Villa de Mose. Le reste se vend à des Courtiers errans, qui voyagent avec des Mules, & qui arrivent ordinairement ici aux deux derniers mois de l'année, pour s'y arrêter jusqu'au mois de Mars. Ils emploient huit ou quinze jours dans chaque Village à se défaire de leurs marchandises, qui sont, pour les Indiens, des couperets, des haches, des couteaux fort longs, des ciseaux, des aiguilles, du fil & de la soie pour coudre, du linge & des bijoux de Femmes, de petits miroirs, des chapelets, des bagues d'argent ou de cuivre doré, montées de verre, des images de Saints &c.; & pour les Espagnols, du linge, des habits de laine, des étoffes de soie, des bas de fil, de vieux chapeaux racommodés, dont on fait ici beaucoup de cas. Ces Courtiers

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſont ordinairement payés en Cacao ; qu'ils tranſportent à Vera-Cruz.

Depuis Boccas juſqu'à la Riviere de Palmas, on compte quatre lieues, d'un terrein bas & ſabloneux ; & deux lieues de Palmas à Halover (38), petit Iſthme qui ſépare la Mer, d'un grand Lac du même nom. De Halover, il y a ſix lieues juſqu'à Sainte Anne, qui eſt l'embouchure du Lac, où l'on ne trouve pas plus de ſix ou ſept piés d'eau. De Sainte-Anne à Tondelo, la diſtance eſt de cinq lieues, toujours à l'Oueſt ; Pays bas & baie ſabloneuſe : mais à quelque diſtance de la Baie, on découvre des Dunes aſſez hautes. Les Savanes du Canton ſont remplies de Vaches fort graſſes. La Riviere de Tondelo, quoiqu'aſſez étroite, & fermée d'une barre, reçoit des Barques de cinquante ou ſoixante Tonneaux. Son Canal eſt tortueux. On peut mouiller en ſûreté, du côté de l'Eſt, à un quart de mille de l'embouchure ; mais il faut tenir auſſi le côté de l'Eſt à bord pour y entrer. Quatre ou cinq lieues plus loin, cette Riviere eſt guéable. De Tonledo à Guafickevalp, il y a

(38) C'eſt un nom Anglois que les Boucaniers lui ont donné, & qui ſignifie celui qui tire ou qui hale une Barque.

huit lieues de plus, toujours à l'Oueſt, & Baie ſabloneuſe. La Riviere de Guaſickevalp eſt une des principales de cètte Côte, moins large que celle de Tabaſco, mais plus profonde ; ſa barre a quatorze piés d'eau, & l'on en trouve beaucoup plus au delà, ſur un fond de vaſe. Elle prend ſa ſource fort près de la Mer du Sud ; & les Barques y peuvent remonter fort loin. Celle de Tecoantepeque, qui ſe décharge dans la Mer, a ſon origine auſſi dans le même Canton ; & l'on raconte que les premiers agrets pour les Vaiſſeaux de Manille furent envoyés de la Mer du Nord à celle du Sud par ces deux Rivieres, dont les ſources ne ſont qu'à dix ou douze lieues l'une de l'autre. *Keyhaoca*, eſt la Ville la plus proche de l'embouchure du Guaſickevalp. Elle en eſt à quatre lieues vers l'Oueſt. On vante ſa grandeur & ſes richeſſes. Ses Habitans Eſpagnols ſont en petit nombre ; mais elle eſt fort bien peuplée d'Indiens & de Mulâtres, la plûpart Marchands Voyageurs, qui viſitent tout le Pays entre Villa de Moſe & Vera-Cruz, pour y acheter le Cacao.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Depuis la Riviere de Guaſickevalp, la Côte continue de s'étendre deux ou trois lieues vers l'Oueſt. Le terrein eſt

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bas & couvert d'arbres, baie ſabloneuſe. A cette diſtance, la Côte tourne vers le Nord; & courant du même côté l'eſpace de ſeize lieues. Elle s'éleve inſenſiblement depuis le rivage, pour former un fort haut Promontoire, qu'on nomme Terre de Saint-Martin, mais qui ſe termine par une Pointe aſſez large. C'eſt-là que le Golfe de Campeche ſe termine à ſon Oueſt. On compte près de vingt lieues, de cette Pointe à la Riviere d'Alvarado. Pendant les quatre premieres, le rivage eſt haut, pierreux, eſcarpé, & le Pays couvert de Forêts. Enſuite, on trouve de hautes Collines de ſable, qui bordent la Mer; & les vagues y ſont ſi violentes, qu'il eſt impoſſible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà le Pays eſt bas, aſſez uni, & fertile en gros arbres.

La Riviere d'Alvarado a plus d'un mille de large, à ſon embouchure. L'entrée eſt pleine de bas-fond, qui continuent l'eſpace d'environ deux milles à quelque diſtance du bord, & qui traverſent d'un côté à l'autre. Cependant, elle a deux Canaux entre ces écueils. Le plus commode, qui eſt celui du milieu, n'a pas moins de treize ou quatorze piés d'eau. Les deux Ri-

ves ſont bordées de Dunes, auxquelles Dampier donne plus de deux cens piés de hauteur. Cette Riviere ſe diviſe, dans ſon cours, en trois bras, qui ſe rejoignent à ſon embouchure. L'un vient du côté de l'Eſt; un autre, de l'Oueſt; & le troiſiéme, qui eſt le plus grand & le véritable Alvarado, deſcend directement vers la Mer. Il a ſa ſource fort loin; & les fertiles Pays qu'il arroſe ſont remplis de Bourgs Eſpagnols & Indiens. La Rive de l'Oueſt, vis-à-vis de l'embouchure, eſt défendue par un petit Fort, muni de quelques pieces de canon, qui commande une Ville voiſine. Il ſe fait ici une pêche conſidérable; & par conſéquent un aſſez grand Commerce de Poiſſon ſalé, que les Habitans changent contre d'autres marchandiſes; mais la Ville n'en eſt pas moins pauvre, quoiqu'elle y joigne celui du Poivre ſec, tant en gouſſe, que confit au ſel & au vinaigre.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A ſix lieues d'Alvarado vers l'Oueſt, on trouve une grande ouverture qui ſe joint à la Mer, & qui communique avec cette Riviere, par une petite Crique où les Canots peuvent paſſer. On voit, près de l'ouverture, un Village Indien, qui n'eſt compoſé que de Pêcheurs. Le bord de la Mer eſt une

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

haute Colline de ſable ; & les vagues y ſont ſi groſſes, qu'il eſt eſt impoſſible aux Chaloupes d'y aborder. Il ne reſte de-là, que ſix lieues juſqu'à Vera-Cruz toujours à l'Oueſt. Une chaîne de Rochers, qui s'étend d'Alvarado à Vera-Cruz, c'eſt-à-dire l'eſpace de douze lieues (39), n'empêche point que les petits Vaiſſeaux ne puiſſent paſſer dans le Canal qui eſt entre ce récit & la Côte ; quoiqu'elle ſoit auſſi fort pierreuſe L'Iſle des Sacrifices n'eſt qu'à deux lieues de Vera-Cruz, à l'Eſt.

Après avoir paſſé les deux Vera-Cruz, qui ſont à cinq lieues l'une de l'autre, on a quinze lieues juſqu'à Tiſpo, petite Ville aſſez jolie, ſituée au bord de la Mer ſur un Ruiſſeau qui ne forme point de Havre. Auſſi n'a-t-elle aucun Commerce maritime La Côte, depuis Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, s'étend Nord & Sud. De Tiſpo, on compte environ vingt lieues juſqu'à la Riviere de Panuco, Nord & Sud, au plus près. Cette Riviere, qui eſt fort grande, vient du

(39) Dampier prend parti contre les Cartes, qui mettent vingt-quatre lieues entre la Riviere d'Alvarado & Vera-Cruz. Il croit, dit il, que douze eſt la meilleure ſupputation, *Ibid.* page 343 ; & pour toutes ſes remarques, il donne en preuve les courſes qu'il fit ſur cette Côte pendant une année entiere, page 346.

cœur du Pays, & se jette dans le Golfe du Mexique, à vingt & un dégrés quatre-vingt minutes de latitude du Nord. Elle a dix ou douze piés d'eau sur sa barre ; & les barques peuvent la remonter jusqu'à la Ville de même nom, qui est située à près de vingt lieues de la Mer. C'est la Capitale de cette Province, avec un Siége Episcopal, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens Familles d'Espagnols, de Mulâtres & d'Indiens. Ses maisons sont grandes, bâties de pierre, & couvertes de feuilles. Quatre lieues plus loin, la Riviere de Panuco, on reçoit une autre, qui vient du Lac de Tompeque, situé au Sud, avec une Ville de son nom, dont les Habitans n'ont pas d'autre exercice que la Pêche. Au-delà de ce Lac, on en trouve un plus grand, qui contient une Isle avec un Bourg nommé *Haniago*, dont toute la richesse consiste aussi dans le commerce du Poisson. On y prend, sur-tout, quantité de Chevrettes, qu'on fait sécher au Soleil, après les avoir fait cuire au sel & à l'eau, & qu'on transporte dans les meilleures Villes de la Nouvelle Espagne, où elles sont fort estimées.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'*Yucatan*, septiéme Province de

Yucatan ; VII. Province.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'Audience de Mexico, eſt une Preſqu'Iſle découverte en 1517, c'eſt-à-dire avant la Nouvelle Eſpagne, par Hernand de Cordoue, & ſituée entre les Golfes de Campeche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Merida*, réſidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, eſt à douze lieues de la Mer, à vingt dégrés dix minutes de latitude du Nord. Elle eſt peuplée d'un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens. Campeche, Valladolid & Simancas ſont ſes autres Villes. La premiere, qui ſe nomme auſſi *Saint-Franciſco*, eſt célebre par le Commerce du bois de teinture. Sa ſituation eſt ſur la Côte orientale de la Baie de Campeche, à dix-neuf dégrés vingt minutes de latitude. Quoique les Eſpagnols l'euſſent rendue capable de défenſe, elle n'a pas réſiſté aux Avanturiers qui l'ont ſurpriſe pluſieurs fois, ſur-tout en 1685, qu'ils la brûlerent après en avoir fait ſauter la Citadelle. On place Valladolid ſur les confins de Nicaragua à treize dégrés trente minutes. Quoique la jalouſie des Eſpagnols ne permette gueres aux Etrangers de connoître l'intérieur du Pays, quelques Voyageurs ont trouvé le moyen d'y pénétrer, & c'eſt ici l'occaſion d'employer

ployer leurs lumieres (40).

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Campeche, & Bois de teinture.

Dampier, étant parti de la Jamaïque pour aller charger du bois de teinture à Campeche ; fit des obſervations, ſur cette Province, qui obligent de le ſuivre dans ſa route. Il arriva au Cap de Cotoche. Depuis ce Cap, dit-il, la terre s'étend vers le Sud environ quarante lieues ; & d'ici elle continue au Sud-Oueſt juſqu'à la Baye de Honduras. Entre le Cap de Cotoche & l'Iſle de Cozumel, on trouve une petite Iſle, que les Eſpagnols ont nommée l'*Iſle des Femmes*, parce que dans l'origine de la Colonie ils y laiſſerent leurs Femmes, pour chercher plus loin des habitations commodes. Cependant ils n'ont à préſent aucun Etabliſſement de ce côté-là, quoiqu'ils puiſſent en avoir eu dans les premiers tems. A trois lieues & vis-à-vis du Cap de Cotoche, eſt une autre petite Iſle, que les Anglois ont nommée *Loggerhead*, parce qu'on y voit une ſorte de Tortues à groſſe tête, auxquelles ils donnent ce nom. Les vagues ſont toujours fort agitées près de cette Iſle. Quoiqu'elle paroiſſe toucher au Continent, elle en eſt ſéparée par une Anſe fort étroite. Le

(40) Voyage de Dampier, Tome III. Part. 2. pages 212 & ſuivantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

terrein du Cap eſt fort bas proche de la Mer ; mais il s'éleve à meſure qu'il s'éloigne. Il eſt couvert de différentes ſortes d'arbres, ſur-tout de bois de teinture, dont les Anglois de la Jamaïque ont coupé une ſi grande partie, que ce qui en reſte eſt fort éloigné du rivage.

De ce Camp, Dampier rangea la Côte au Nord de l'Yucatan, vers le Cap Concededo. Elle approche de l'Oueſt; & la diſtance, entre ces deux Caps, eſt d'environ quatre-vingt lieues. Le rivage eſt aſſez égal. On n'y voit pas de pointe ni d'enfoncement conſidérable. Il eſt bordé de Forêts, & toutes ſes Bayes ſont ſabloneuſes. Le premier endroit remarquable, à l'Oueſt du Cap de Cotoche, eſt une Colline, qu'on appelle ſimplement le *Mont*, & qui eſt éloignée de la Mer d'environ quatorze lieues. C'eſt la ſeule hauteur qu'il y ait ſur cette Côte. Tous ceux qui l'ont obſervée de près ſont perſuadés qu'elle eſt un ouvrage de l'art. Il y a même aſſez d'apparence qu'elle étoit autrefois habitée, puiſqu'on y trouve quantité de Citernes, qui doivent avoir été faites pour recevoir l'eau de pluie, dans un Canton qui n'a point d'eau douce, & dont la terre même eſt ſi ſalée, que

les Eſpagnols en vont prendre pour faire du Salpêtre. Peut-être ces Citernes ne ſont-elles que d'anciennes Salpêtrieres. Entre le Mont & le Cap Concededo, on découvre pluſieurs petits Bois de Mangles, qui reſſemblent de loin à de petites Iſles. Le Pays, qui préſente de loin une face fort unie, eſt inégal & rompu lorſqu'on s'en approche.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Rio de Lagartos, qu'on rencontre preſqu'à moitié chemin, entre les Caps de Cotoche & Concededo, arroſe un fort beau Pays, qui préſente deux petits Bois de Mangles forts hauts, de chaque côté de la Riviere. Elle a peu de largeur, mais elle eſt aſſez profonde pour les Chaloupes. L'eau en eſt bonne; & depuis le Cap de Cotoche juſqu'à trois ou quatre lieues de la Ville de Campeche, Dampier ne connoît point d'autre eau douce ſur toute cette Côte. Il ſe fait une Pêche conſidérable à l'Eſt de Rio de Lagartos. Les Pêcheurs Indiens, Sujets du Roi d'Eſpagne, y ont des Cabanes, pour la ſaiſon, des pieux auxquels ils ſuſpendent leurs filets, & de petites couches pour y faire ſécher leur Poiſſon. Depuis que les Etrangers, qui vont charger le bois de Campeche, ont pris cette route, les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Indiens ſont devenus ſi timides, qu'auſſitôt qu'ils découvrent un Vaiſſeau en Mer, ils enfoncent leurs Canots à fleur d'eau (41); & ne montrant eux-mêmes que la tête, ils attendent que le Vaiſſeau ſoit paſſé ou que la nuit ſoit venue. Dampier les a vus quelquefois à la voile, & diſparoître ainſi tout-d'un-coup. A l'Oueſt de la Riviere, on voit une Guérite, nommée Selam, que les Eſpagnols entretiennent ſur le bord de la Mer, pour y mettre leurs Indiens en ſentinelle. La Côte en a pluſieurs autres; les unes bâties à terre, en bois de charpente, & d'autres placées ſur des arbres, comme des cages, mais aſſez grandes pour contenir deux Hommes, avec une échelle pour monter & deſcendre. Une de ces Guérites, à trois ou quatre lieues de Selam, porte le nom de *Linchanchi*, de celui d'une Ville Indienne, qui eſt quatre lieues plus loin dans les terres. Une autre, à deux lieues de celle-ci, ſe nomme *Chinchanchi*. J'ai pris terre, dit l'Auteur, vers ces lieux d'obſervation, & j'ai parcouru toute cette Côte, ſoit par Mer dans un Canot, ou par terre à pié, depuis

(41) Un grand avantage des Canots, c'eſt que lorſqu'ils ſont pleins d'eau, ils ne peuvent aller plus bas.

Rio de Lagartos jusqu'au Cap Concededo : mais je n'y ai pas vu de Villes, ni de Villages, ni d'autres Maisons que des Cabanes de Pêcheurs, à la réserve de *Sisal*. On trouve, entre Selam & Linchanchi, plusieurs petits Réservoirs salés, d'une figure assez réguliere, & séparés les uns des autres par de petites levées de terre. Le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, sur six de large. Les Habitans de ces deux Villes se rendent à ces Réservoirs, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tous le Pays d'alentour; mais ils y viennent à la faveur des Bois, qui les dérobent, eux & leurs Villes, à la vue des Vaisseaux.

Trois ou quatre lieues plus loin, vers l'Ouest, on trouve une autre Guérite, mommée *Sisal*, qui est la plus haute & la plus remarquable de cette Côte. Elle est bâtie de bois, & fort proche de la Mer. On la prend quelquefois pour un Vaisseau, jusqu'à ce qu'on soit détrompé par la vue des Mangles voisins. Les Espagnols ont, près de-là, un Fort, gardé par quarante ou cinquante Hommes, qu'ils y envoient de Mérida. Cette Ville, la plus considérable de l'Yucatan, n'en est éloignée que de douze lieues;

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& la plûpart de ses Habitans sont Espagnols. On met beaucoup de différence entre les Parties de l'Est & du Nord de la Province, & celle de l'Ouest, dont le terroir est incomparablement plus fertile : cependant elle est par-tout assez bien peuplée d'Indiens, qui sont rassemblés dans des Villes & des Bourgs, sans qu'on trouve une seule Habitation moins éloignée de la Mer que de cinq ou de six milles. La distance de Sisal au Cap Concededo est d'environ huit lieues. Vingt lieues plus loin, vers le Nord, on trouve une petite Isle, que les Espagnols appellent *Ila des Arenas* ; nom que les Anglois ont défiguré en *Desares*, & d'autres en *Desarcusses*. Depuis le Cap de Cotoche jusqu'à celui de Concededo, la Mer devient insensiblement plus profonde, à mesure qu'on s'éloigne du rivage ; & les Vaisseaux peuvent mouiller sur un fond de sable, à toute sorte de profondeur, depuis sept ou huit piés jusqu'à dix ou douze brasses d'eau. Dans quelques endroits, on juge de l'éloignement où l'on est du rivage par la profondeur de la Mer, à compter quatre brasses pour la premiere lieue, & ensuite une lieue de plus pour chaque brasse (42).

(42) *Ibidem*, page 251.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

C'eſt au Cap Concededo que commence la Baye de Campeche. Cette Baye eſt un enfoncement aſſez conſidérable, qui eſt renfermé entre le Cap, du côté de l'Eſt, & une Pointe qui s'élance du Pays montagneux de Saint-Martin, à l'Oueſt. Dans cette diſtance, qui eſt d'environ cent vingt lieues, il ſe trouve pluſieurs grandes Rivieres navigables, de grands Lacs, &c. Concededo eſt éloigné de quatorze ou quinze lieues du petit Havre de la Saline. La Baye eſt toute ſabloneuſe dans l'intervalle, & la Côte s'étend vers le Sud. Quoique le terrein du Pays ſoit auſſi couvert de ſable, ſec, & ſans autres productions que de petits arbres informes, ſi l'on y creuſe à moitié chemin entre ces deux Places, au-deſſus de la marque de la haute Marée, on y trouve d'excellente eau douce. Le Havre de la Saline eſt une retraite fort commode pour les Barques; mais il n'a pas plus de ſix ou ſept piés d'eau. On voit, près de la Mer, un grand Etang ſalé, qui appartient à la Ville de Campeche, & qui rapporte beaucoup de ſel. La méthode eſt ſinguliere pour le faire. Dans le tems qu'il ſe grene, c'eſt-à-dire aux mois de Mai & de Juin, les Indiens

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

s'aſſemblent ſur les bords de l'Etang, & ramaſſent le ſel en gros monceaux, de forme pyramidale, ils les couvrent d'herbe ſeche & de roſeaux, auxquels ils mettent le feu. La ſuperficie brûlée forme une croute noire & ſi dure, qu'elle garantit ces maſſes de ſel, contre les pluies qui commencent alors, & qu'elle les tient fort ſeches dans une ſaiſon très humide.

Depuis les Salines juſqu'à la Ville de Campeche, on compte près de vingt lieues. Dans l'eſpace de quatre premieres, en ſuivant la Côte, qui s'étend au Sud-quart à l'Oueſt, le Pays eſt ſubmergé & couvert de Mangles; mais à deux milles au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la Mer, on trouve une ſource d'eau douce, qui eſt la ſeule du Canton. Un petit ſentier y conduit au travers des Mangles. Enſuite, la Côte s'éleve de plus en plus, & l'on rencontre quantité de Bayes ſabloneuſes, où les Chaloupes peuvent aborder; mais il ne faut plus eſperer d'eau fraîche juſqu'à la Riviere qui eſt proche de Campeche. Au-delà, toute la Côte eſt couverte de Mangles, le terroir ſec, & ſans bois de teinture. Six lieues en-deçà de Campeche.

on trouve une Colline, nommée *Hina*, d'où l'on peut découvrir les Vaisseaux à la voile, & qui produit d'excellent bois de chauffage, mais sans eau; & la Mer, près du rivage, offre une grande abondance de ces coquilles, que les Anglois nomment dans leur Langue *Piés de Cheval*, parce que le dessous en est plat & ressemble, par sa figure & sa grosseur, à la corne du pié d'un Cheval; mais le dos est rond, comme celui d'une Tortue, & son écaille est aussi mince que celles des Ecrevisses de Mer. Elles ont aussi plusieurs petits bras, & leur Poisson est un mets fort vanté. Trois petites Isles, basses & sabloneuses, à vingt-cinq ou vingt-six lieues de Hina vers le Nord, & à trente de Campeche, présentent un fort bon ancrage, du côté du Sud; mais elles sont sans eau, sans bois, & sans autres Animaux que de gros Rats, des Boubies & des Gueniers. Ces Isles ont reçu le nom de *Triangle*, parce qu'elles forment cette figure, par leur situation.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Campeche est une fort belle Ville, située au bord de la Mer, dans un petit enfoncement; & c'est la seule qu'il y ait sur toute cette Côte, de-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

puis le Cap de Cotoche jusqu'à Vera-Cruz. Elle est bâtie de bonnes pierres, qui lui donnent beaucoup d'éclat. Ses Maisons ne sont pas hautes, mais les murailles en sont très fortes, les toîts plats & couverts de tuiles. Elle est défendue par une Citadelle (43), où le Gouverneur fait sa résidence avec une petite Garnison. Quoiqu'elle soit le seul Port de cette Côte, on vante peu ses richesses. La principale Manufacture du Pays est de toiles de coton, dont les Espagnols & les Indiens sont également vêtus, & qui se vendent au dehors pour faire des voiles de Navires. Si l'on excepte cette vente & celle du sel, Campeche n'a jamais eu d'autre avantage que de servir de centre au Commerce du bois de teinture ; & de-là vient le nom de Bois de Campeche, quoiqu'il ne s'en trouve qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la Ville. Les Espagnols l'ont coupé long-tems, à cette distance, près d'une Riviere nommée *Champeton*, du côté du Sud, dans un terrein haut & pierreux. Ils y employoient les Indiens du Canton, pour une réale par jour ; & le tonneau valoit alors jusqu'à cent dix

(43) On a remarqué que les Boucaniers l'ont fait sauter & qu'ils ont brûlé la Ville.

livres ſterling. Lorſque les Anglois ſe furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiſer dans le Golfe de Campeche, ils y trouverent pluſieurs Barques chargées de ce bois; mais n'en connoiſſant point encore le prix, ils ſe contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des Barques. Un de leurs Capitaines, ayant enlevé un gros Vaiſſeau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduiſit en Angleterre, dans le ſeul deſſein de l'armer en courſe; &, contre ſon attente, il y vendit fort cher un bois dont il avoit fait ſi peu d'eſtime, qu'il n'avoit pas ceſſé d'en brûler pendant ſon Voyage. Alors, les Anglois de la Jamaïque découvrirent bientôt le lieu où il croiſſoit; & lorſqu'ils ne faiſoient aucune priſe en Mer, ils alloient à la Riviere de Champeton, où ils étoient ſûrs d'en trouver de grandes piles, déja tranſportées au bord de la Mer, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique ſe ſoutint, jusqu'à ce que les Eſpagnols y mirent une forte Garde. Mais les Anglois, qui n'ignoroient plus la valeur de ces arbres, viſiterent les autres Côtes du Pays pour en chercher. Ils en trouverent d'abord au Cap de Cotoche, d'où ils en tirerent la charge

DISCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de plusieurs Vaisseaux ; & lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent un Lac, nommé *Triste*, dans la Baye même de Campeche, où leur travail fut continué avec le même succès.

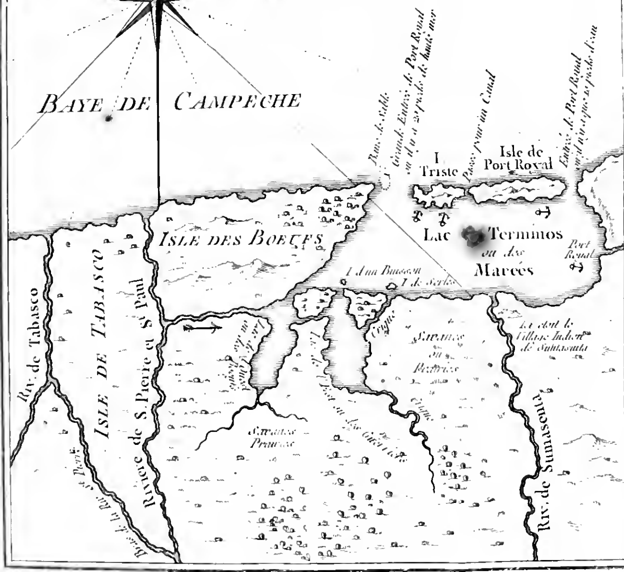
De la Riviere de Champeton à Port-Royal, on compte environ dix-huit lieues. La Côte est au Sud-Sud-Ouest, ou Sud-Ouest-quart-au-Sud. Le terrein, qui est bas vers la Mer, s'ouvre par une Baye sabloneuse, où l'on voit quelques arbres, & de petites Savanes mêlées de Buissons. On ne trouve, entre Champeton & Port-Royal, qu'une seule Riviere, qui se nomme *Porto-Escondido*. Port-Royal est une grande entrée, dans un Lac salé, de neuf ou dix lieues de long, sur trois ou quatre de large, avec deux embouchures, c'est-à-dire, une à chaque bout. Celle de Port-Royal est resserrée par une barre, sur laquelle on ne laisse pas de trouver neuf ou dix piés d'eau. Le mouillage est bon de l'un & de l'autre côté ; & l'entrée n'a pas moins de deux milles de long, sur un de large, avec quelques Anses sabloneuses, où l'on entre sans danger. Les Vaisseaux mouillent ordinairement du côté de l'Est, après Champeton ; autant pour la commodité des Puits qu'on y a creusés, que

PLAN DE PORT ROYAL
ET DE SES ENVIRONS
Situé dans la Baye de Campeche

Echelle de 8 Lieues communes de France

1 2 3 4 8

18 Degrés 20 Minutes de Latitude



pour ſe mettre à couvert de la Marée, qui eſt ici très violente. Cet endroit eſt remarquable par le détour de la terre, qui prend tout-d'un-coup vers l'Oueſt, & qui s'étend l'eſpace de ſoixante & cinq ou ſoixante & dix lieues dans cette direction. Une petite Iſle baſſe, qu'on nomme l'Iſle de *Port-Royal*, forme, à l'Oueſt, un des côtés de l'embouchure, & le Continent fait l'autre. A l'Oueſt de cette Iſle, on en trouve une autre, petite & baſſe, qu'on nomme *Triſte*. Un Canal fort étroit les ſépare. L'Iſle Triſte eſt, en quelques endroits, large de trois milles, & longue de quatre. Elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt.

La ſeconde embouchure, qui conduit dans le Lac, eſt entre l'Iſle Triſte & une autre Iſle qui ſe nomme l'Iſle *des Bœufs*. Sa largeur eſt d'environ trois milles. Elle eſt remplie de bancs de ſable au-dehors, qui ne laiſſent que deux Canaux pour y entrer. Le plus profond eſt vers le milieu de l'embouchure, & n'a pas moins de douze piés d'eau dans la haute Marée. Celui de l'Oueſt en a près de dix. Il n'eſt pas fort éloigné de l'Iſle des Bœufs. On y entre par une Briſe de Mer, la ſonde à la main, ſur-tout du côté de cette Iſle. A ſa pointe, on a trois braſſes d'eau,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& l'on peut tourner alors vers Trifte ; jufqu'affez près du rivage, où rien n'empêche de mouiller librement. Quoique le mouillage foit bon par-tout, au-delà de la barre, entre Trifte & l'Ifle des Bœufs, la Marée y eft beaucoup plus forte qu'à Port-Royal. Cette embouchure a reçu des Efpagnols le nom de *Laguna Termina.* Les petits Bâtimens, tels que les Barques, les Chaloupes & les Canots, trouvent une égale fûreté dans toutes les parties du Lac. Ils peuvent paffer d'une embouchure à l'autre, aller dans les Anfes, les Rivieres, & les autres petits Lacs qui fe déchargent dans le grand.

La premiere Riviere confidérable qu'on rencontre à l'Eft de ce Lac, en entrant à Port-Royal, eft celle de *Summafenta.* Elle eft affez grande pour recevoir des Chaloupes. C'eft du côté du Sud qu'elle fe décharge, vers le milieu du Lac. On voyoit autrefois, à fon embouchure, un Village du même nom. Sept ou huit lieues plus loin dans les terres, on trouve une grande Ville Indienne, compofée d'environ deux mille familles, & de quelques Moines Efpagnols, qui leur fervent de Curés dans deux ou trois Eglifes, fans qu'il y ait d'autres Blancs. A quatre ou cinq

lieues de la Riviere de Summasenta, où le rivage s'étend vers l'Oueſt, on rencontre une petite Iſle, qui ſe nomme *le Buiſſon*, & vis-à-vis de cette Iſle une Crique fort étroite, & longue d'un mille, qui conduit dans un autre grand Lac, qu'on nomme *Lac de l'Eſt*. Il a près d'une lieue & demie de large, ſur trois de long, & ſes bords ſont couverts de Mangles. Une autre Crique, qui s'ouvre à ſon Sud-Eſt, & qui s'avance ſix ou ſept milles dans les terres, offre quantité de bois de teinture ſur ſes bords. Au bout de cette Crique eſt une grande Savane, remplie de Vaches ſauvages, de Chevaux & de Daims. Du côté ſeptentrional, & vers le milieu du Lac de l'Eſt, on trouve une petite Crique, qui communique à Laguna Termina, vis-à-vis d'une petite Iſle ſabloneuſe, que les Anglois nomment l'Iſle *de Ferles*. A l'Oueſt du même Lac, un petit Bois de Mangles le ſépare d'un autre Lac, qui lui eſt parallele, & qu'on nomme le Lac *de l'Oueſt*. Il eſt à peu-près de la grandeur du premier; & vers ſon Nord il ſe joint avec lui par un Canal, qui eſt aſſez profond pour les Barques. Au Sud de ce dernier Lac, eſt une Crique, dont l'embouchure eſt d'un mille, ſe diviſe

en deux branches, où l'on trouve de l'eau douce pendant dix mois de l'année. La terre, assez près de leur division, produit, non-seulement quantité de bois de teinture, mais de gros Chênes, les seuls que Dampier ait vus, dit-il, entre les Tropiques. A trois milles de la branche orientale, une Savane fort grasse est ordinairement remplie de Bêtes à cornes ; ce qui attire les Coupeurs de bois dans cette Crique.

Toutes ces Terres, près de la Mer ou des Lacs, sont chargées de Mangles, & toujours humides ; mais un peu plus avant, le terrein est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argile forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres, de différentes especes, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle bois de Campeche, y profitent le mieux, & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à notre aubépine ; mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui sortent de côté & d'autre ; mais

le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les feuilles sont petites, & ressemblent à celle de l'aubépine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit, pour la coupe, les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de séve, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La séve en est blanche, & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abbat toute la séve blanche pour le transporter en Europe. Quelque tems après qu'il est coupé, il devient noir; & s'il est mis dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre, qu'on s'en sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six piés de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des buches qui n'excédent point la charge d'un Homme; & aussi les fait-on sauter avec de la poudre. Le bois est fort pesant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apperçoivent de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable

bois de Campeche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits, où il se trouve, sont celui qu'on a décrit, le Cap de Cotoche, & la Partie méridionale du Pays, dans le Golfe de Honduras.

Le commerce de ce bois étoit devenu fort commun parmi les Anglois en 1675, lorsque Dampier arriva dans le Golfe de Campeche. Il y trouva plus de deux cens soixante Travailleurs de sa Nation, qui s'étoient établis autour du Lac Triste, ou dans l'Isle des Bœufs. Ce négoce, dit-il, doit son origine à la décadence de la Pyraterie. Aussi-tôt que les Anglois se virent maîtres de la Jamaïque & qu'ils eurent conclu la paix avec l'Espagne, leurs Boucaniers, qui n'avoient vêcu jusqu'alors que du pillage des Espagnols, se trouverent dans le dernier embarras. Les uns se retirerent au petit Gouave, où la Pyraterie subsistoit encore, & les autres prirent le partie de s'établir dans la Baye de Campeche pour y couper du bois. Ils y auroient pu faire un profit considérable; mais l'habitude de l'oisiveté rendit leur travail fort lent. La plûpart étant bons Tireurs, ils passoient le tems à la chasse; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé

par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les Villes Indiennes, dont ils enlevoient les Habitans. Ils gardoient les Femmes pour les ſervir dans leurs Cabanes. Les Hommes étoient vendus à la Jamaïque & dans les autres Iſles. Enfin, ces Avanturiers prirent tant d'averſion pour la diſcipline, que n'ayant pu ſe réduire ſous aucune forme de Gouvernement, il fut aiſé aux Eſpagnols de les ſurprendre au milieu de leurs débauches, & de les enlever preſque tous dans leurs cabanes. Ils furent conduits Priſonniers à Campeche & à Vera-Cruz, où ils furent vendus aux Marchands de Mexico.

Ajoûtons, après le même Voyageur, que cette Partie du Golfe & Campeche eſt à près de dix-huit dégrés de latitude du Nord. Dans le beau tems, les briſes de mer y ſont au Nord-Nord-Eſt, ou au Nord, & les vents de terre ſont Sud-Sud Eſt & Sud. La ſaiſon ſeche y commence en Septembre, & dure juſqu'à la fin d'Avril. Alors, les pluies arrivent & commencent par des ouragans, dont on n'eſſuie d'abord qu'un ſeul par jour, mais qui augmentent comme par dégrés juſqu'au mois de Juin, où les pluies deviennent conti-

nuelles, pour ne finir que vers la fin d'Août. Ce déluge d'eau fait déborder les Rivieres. Toutes les Savanes s'en trouvent couvertes ; & l'inondation ne croît & ne diminue point jusqu'à ce que les vents du Nord soient fixés ; ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre. Ces vents soufflent vers la terre avec tant de violence, que pendant le tems qu'ils regnent ils troublent le cours des marées, ils arrêtent celui des Rivieres ; & quoiqu'il y ait moins de pluie qu'auparavant, les débordemens ne laissent pas d'augmenter. L'impétuosité des mêmes vents croît encore, au mois de Décembre & de Janvier. Mais ensuite elle diminue ; & les eaux commencent à s'écouler dans les lieux bas. Vers le milieu de Février tout est sec ; & dès le mois de Mars, on a quelquefois de la peine à trouver de l'eau pour boire, dans ces mêmes Savanes, qu'on prenoit six semaines auparavant pour une Mer. Vers le commencement d'Avril tous les Etangs ne sont pas moins à sec ; & les Etrangers, qui ne connoîtroient point les ressources du Pays (44), seroient menacés d'y mourir de soif.

(44) La principale est de se retirer dans les Bois, pour se rafraîchir de l'eau qu'on trouve alors dans

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

§. II.

Audience de Guadalajara.

LES Provinces de cette Audience ſont peu connues des Etrangers & des Eſpagnols mêmes, qui n'en ont jamais ;ait de deſcription réguliere. Leur ſitua- :ion vers le Nord ne tente point la :urioſité des Voyageurs ; & les pre- niers Hiſtoriens, ayant écrit ſur des Relations aſſez confuſes, n'ont pu nous lonner plus de lumieres, qu'ils n'en ›nt trouvé dans leurs Mémoires. Ceux ui ſont venus après eux, tels que aet, Ogilby, & les Compilateurs Hol- indois, n'ont fait qu'augmenter l'ob- :urité, en alterant quelquefois les noms z les diſtances, pour concilier les té- noignages oppoſés, ou pour ſuppléer ıx omiſſions par des conjectures. Ainſi

feuilles d'un arbre que ımpier nomme *Pin ſau- ge*, parce qu'il a quel- e reſſemblance avec le ritable Pin. Son fruit, i croit ſur les boſſes, nœuds & les excreſ- ıces de l'arbre, eſt en- onné de feuilles épaiſ- , & longues de dix ou uze pouces, ſi ſerrées entr'elles & ſi droites, que retenant l'eau de pluie lorſqu'elle tombe, elles en contiennent juſqu'à une pinte & demie. Il ſuffit d'y enfoncer un couteau vers le bas pour la faire ſortir. Dampier cite ſa propre expérience, *ubi ſuprà*, page 266.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'on est réduit à des bornes fort étroites, quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

Guadalajara, I. Province.

La premiere Province qui donne son nom à l'Audience, & qui tire le sien de la Capitale, est représentée comme un Pays sain & fertile, où l'on trouve quelques Mines d'argent. La Ville de Guadalajara est située sur la Riviere de Barania, qui va se perdre, soixante lieues au-dessous, dans la Mer du Sud. C'est le Siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Mexico. On la place à vingt dégrés vingt minutes de latitude, & à deux cens soixante & onze dégrés quarante minutes de longitude. Son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

II. Los Zacatecas.

Cette seconde Province de l'Audience de Guadalajara, tire son nom de celui de ses anciens Habitans. Sa Capitale, qui est un Siége Episcopal & la résidence du Gouverneur, se nomme aussi *S. Luis de Zacatecas*; & ses autres Villes sont, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios*, & *Avino*, célébre par ses Mines d'argent. Quelques-uns y mettent aussi *Durango* que d'autres font Capitale de Nueva Biscaia. Le Pays est sec & monta-

gneux, mais fertile dans les Vallées, & riche dans ses Mines d'argent. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de Guaxaca vers le Golfe du Mexique.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

III. Nueva Biscaia.

La troisiéme Province, nommée *Nueva Biscaia*, ou Nouvelle Biscaie, est contigüe au *Nouveau Mexique*, vaste Pays septentrional, dont les bornes ne sont pas encore connues, mais qui paroît suivi du Quivira & de la Mer de l'Ouest, & dont on remet à parler dans l'article des Voyages au Nord. Le Mémoire de Lionnel Waffer (45) nomme *Durango* pour Capitale de la Nouvelle Biscaie, & donne plusieurs Mines d'argent à cette Province. Ses autres Villes sont Barros, Sainte-Barbe ou Barbola, Endehe, & Saint Jean. On la place à vingt-cinq dégrés vingt-huit minutes de latitude, sans expliquer de quel lieu l'on prend cette position. Une grande partie du Pays est arrosée par la Riviere de Nassas.

IV. Cinaola.

La Province de *Cinaola*, est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Sa situation, sur la Mer de Californie, la fait toucher aussi au Nouveau Mexique; mais dans cet éloi-

(45) *Ubi suprà*, page 334.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gnement elle contient fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain, & qu'on vante sa fertilité en fruits, en légumes & en coton. Ils y ont néanmoins deux Villes, qui se nomment Saint-Jacques & Saint-Philippe, & dont on ne connoît gueres que les noms.

V. Culiacan.

La cinquiéme Province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de Cinaola. On lui donne néanmoins quelques Mines d'argent, & deux Villes; Culiacan, sa Capitale, & Saint-Miguel. Comme elle est bordée aussi par la Mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails sur ses Côtes, dans les Voyages de Dampier, de Cooke, de Rogers & des autres Avanturiers Anglois qui les ont visitées en divers tems. Mais, à l'exception des vues & des distances, qui paroissent assez fidélement recueillies dans la Relation d'Edouard Cooke (46), il y a peu d'utilité à tirer pour la Géographie, de la plûpart de ces Observations, où l'ordre manque toujours, & qu'on à peine d'ailleurs à concilier avec d'autres lumieres, par la

(46) Voyage d'Edouard Cooke, Tome II. On donnera les distances, d'après lui & Woodes Rogers.

difficulté

difficulté de reconnoître des noms que chaque Nation défigure ou change entiérement dans sa Langue.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

VI. Chiamerlan.

Cette sixiéme Province, située sur le bord de la Mer, est peuplée presqu'uniquement d'Indiens. Les Espagnols y ont néanmoins deux Villes; Saint-Sébastien, qui en est la Capitale, & Aguacera. On vante la fertilité du terroir, son miel, sa cire, & surtout ses Mines d'argent, qui firent établir ces deux Colonies Espagnoles en 1554. Les Isles de Chametly, qui paroissoient tirer leur nom de cette Province, ont été décrites dans la Relation de Dampier.

VII. Xalisco.

La derniere Province de la seconde Audience s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est située en partie sur la Mer du Sud. Sa Capitale est *Compostella Nueva*, bâtie en 1531 par Nugnez Guzman, qui conquit une partie de cette Région. On place cette Ville à vingt & un dégrés de latitude du Nord, & deux cens soixante & dix dégrés quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un Siége Episcopal, que le mauvais air du Pays a fait transferer à Guadalajara, dont elle est éloignée d'environ trente lieues. Xalisco & la Puri-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fication ſont deux Villes de la même Province.

C'eſt dans cette Province, à vingt dégrés vingt & une minutes du Nord, ſuivant Dampier (47), qu'on place le Cap de Corientes, d'où la plûpart des Avanturiers ont marqué le point de leur départ, pour paſſer de la Mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap, les terres ſont aſſez élevées & bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays eſt rempli de Montagnes ſtériles & déſagréables à la vue. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Oueſt par une belle pente; mais à l'Eſt, elles conſervent leur élévation, & ſe terminent par une hauteur eſcarpée qui ſe diviſe en trois petits ſommets, pointus, auxquels cette figure, qui approche aſſez d'une couronne, a fait donner par les Eſpagnols le nom de Coronada. La hauteur du Cap eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. A deux lieues du Cap, entre lui & la Pointe de Pentique qui en eſt à dix lieues, on trouve une pro-

(47) Table du Sillage, Tome I. page 301.

ſonde Baye, ſablonneuſe & commode pour une deſcente, au fond de laquelle eſt une grande Vallée de trois lieues de long, qui ſe nomme *Valderas*, ou Val d'Iris. Une belle Riviere, qui en ſort pour ſe jetter dans la Baye, reçoit facilement les Chaloupes; mais vers la fin de la ſaiſon ſeche, qui comprend Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau n'eſt pas ſans un petit goût de ſel. La Vallée eſt enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre leſquels on voit croître une ſi grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il ſemble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages ſont remplis de Beſtiaux, ſans qu'on y découvre une Maiſon.

On ignore ſi c'eſt dans la Province de Chiametlan, ou dans celle de Xaliſco, qu'il faut placer la Riviere & la Ville Indienne de Roſario, dont le même Ecrivain fixe la hauteur à vingt-deux dégrés cinquante minutes, & le Village Maritime de Maſſatlan. On voit, dit-il, dans l'intérieur des terres, une Montagne en forme de pain de ſucre, au Nord-Eſt-Quart-de-Nord; & vers l'Oueſt de cette Montagne, on en découvre une autre de forme longue, que les Eſpagnols nomment *Cabo del Cavallo*.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A l'Eſt de Roſario, il trouva la Riviere de Sant-Iago, où l'on peut mouiller, près de l'embouchure, à ſept braſſes d'eau ſur un bon fond. On voit delà, ſur la Côte, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un Rocher blanc nommé *Maxcutelba* ; & dans le Pays, au Sud-Eſt, la haute Montagne de Zeliſco (48), dont le milieu s'enfonce en forme de ſelle. La Riviere de Sant-Iago, qui eſt une des principales de cette Côte, eſt à vingt-deux dégrés quinze minutes. On y trouve dix piés d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a gueres moins d'un demi-mille de large, à l'embouchure ; & ſa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en eſt un peu ſalée ; mais en creuſant deux ou trois piés à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. A quatre lieues de la Côte, les Eſpagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pecaque*, ſituée dans une Plaine, proche d'un Bois. Sans être grande, elle eſt extrêmement réguliere ; & la plûpart de ſes

(48) Si *Zeliſco* eſt une faute d'ortographe pour *Xaliſco*, comme il y a beaucoup d'apparence, il ſera certain que tous ces lieux ſont de cette Province.

Habitans font leur principale occupation de l'Agriculture, à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues de Sainte-Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui de la Nouvelle Espagne, est estimé plus fin que celui du Perou. Les Voituriers de Sainte-Pecaque le transportent à Compostelle pour y être rafiné, & fournissent aux Esclaves qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maiz, dont le Pays abonde. On y trouve aussi du sucre, du sel & du poisson salé.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Enfin, c'est à l'autre extrêmité de cette Province, ou dans la partie de celle de Mechoacan, qui touche aussi à la Mer du Sud, qu'il faut placer le Volcan de la Ville Espagnole de Colima, & dont le même Voyageur fait la description suivante. (49) » Nous » vîmes le Volcan de Colima. C'est » une fort haute Montagne, vers les » dix-huit dégrés trente-six minutes » du Nord, à cinq ou six lieues de » la Mer, & au milieu d'un agréable

(49) Dampier, *ubi suprà*, page 368.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Vallon. On y voit deux petites Poin-
» tes, de chacune desquelles sortent
» toujours des flammes ou de la fu-
» mée. La Ville du même nom est
» dans une Vallée voisine, qui passe
» pour la plus agréable & la plus fer-
» tile du Mexique. Elle n'a pas moins
» de dix lieues de large, près de la
» Mer, où elle forme une petite Baye.
» On assure que la Ville est grande,
» riche & Capitale du Pays. Les Espa-
» gnols ont deux ou trois autres Villes
» aux environs; entre lesquelles on
» distingue Sallagua, qui est à l'Ouest
» de la Baye de Colima, avec un petit
» Port au dix-huitiéme dégré cinquante-
» deux minutes.

Chequetan, que Dampier nomme aussi, sans en déterminer la position, se trouve soigneusement décrit dans le Voyage d'Anson, & paroît appartenir au Mechoacan. » Ce Port ou cette
» rade, est à dix-sept dégrés, trente-
» six minutes du Nord, & à trente
» lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest.
» Dans l'étendue de dix-huit lieues,
» depuis Acapulco, on trouve un ri-
» vage sabloneux, sur lequel les va-
» gues se brisent avec tant de vio-
» lence, qu'il est impossible d'y abor-
» der. Cependant le fond de la Mer

» y eſt ſi net, que dans la belle ſai- » ſon, on peut mouiller ſûrement à » un mille ou deux du Rivage. Le » Pays eſt aſſez bon. Il paroît bien » planté, rempli de Villages ; & ſur » quelques éminences on voit des » Tours, qui ſervent apparemment » d'Echauguettes. Cette perſpective » n'a rien que d'agréable. Elle eſt bor- » née, à quelques lieues du Rivage, » par une chaîne de Montagnes, qui » s'étend fort loin à droite & à gau- » che d'Acapulco. Cinq milles plus » loin, on trouve un Mondrain, qui » préſente d'abord comme une Iſle. » Trois milles au-delà, vers l'Oueſt, » on voit un Rocher blanc aſſez re- » marquable, à deux cables du Riva- » ge, dans une Baye d'environ neuf » lieues d'ouvertures. Sa Pointe occi- » dentale forme une Montagne qui » ſe nomme *Petaplan*. C'eſt propre- » ment une Preſqu'iſle, jointe au Con- » tinent par une langue de terre baſſe » & étroite, couverte de broſſailles ; » & de petits Rochers. Ici commence » la Baye de Seguataneio, qui s'étend » fort loin à l'Oueſt de celle de Pe- » taplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une » partie. A l'entrée de cette Baye, & à » quelque diſtance de la Montagne,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

» on découvre un amas de Rochers, » blanchis des excrémens de divers » oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui » sont plus gros que les autres, & » qui ont assez l'apparence d'une croix, » s'appellent *les Moines blancs.* Ils » sont, à l'Ouest vers le Nord de Pe- » taplan ; & sept milles à leur Ouest, » on entre dans le Port de Cheque- » tan, qui est encore mieux mar- » qué par un gros Rocher à un mille » & demi de son entrée, au Sud-demi- » quart-à-l'Ouest.

Description du Port de Chequetan.

» Si l'on côtoie la terre d'assez près, » il est impossible de ne pas reconnoî- » tre le Port de Chequetan à toutes » ces marques. La Côte est sans dan- » ger, depuis le milieu d'Octobre jus- » qu'au commencement de Mai, quoi- » que dans le reste de l'année elle soit » exposée à des tourbillons violens, à » des pluies abondantes, & à des » vents impétueux de toutes les poin- » tes du Compas. Ceux, qui se tien- » droient à une distance considérable » de la Côte, n'auroient pas d'autre » moyen de trouver ce Port, que par » sa latitude. Le dedans du Pays a tant » de Montagnes, élevées les unes au- » dessus des autres, qu'on ne distin- » gue rien par les vues prises d'un peu

Discript. de la Nouvelle Espagne.

» loin en Mer. L'entrée du Port n'a
» qu'un demi-mille de largeur. Les
» deux pointes qui la forment, &
» qui présentent deux Rochers pref-
» que perpendiculaires, font, l'une à
» l'égard de l'autre, Sud-Eft & Nord-
» Oueft. Le Port eft environné de hau-
» tes Montagnes, couvertes d'arbres,
» excepté vers l'Oueft. Son entrée eft
» fûre, de quelque côté qu'on veuille
» paffer du Rocher, qui eft fitué vis-
» à vis de fon embouchure. Hors du
» Port, le fond eft de gravier, mêlé
» de pierres. Mais dans l'intérieur, il
» eft de vafe molle. La feule précau-
» tion néceffaire, en y mouillant, re-
» garde les groffes houles, que la Mer y
» pouffe quelquefois. La Marée eft
» de cinq piés, & court à-peu-près
» Eft & Oueft. L'Aiguade ne paroît
» qu'un grand Etang, fans décharge,
» & féparé de la Mer par le Rivage.
» Il eft rempli par une fource, qui
» fort de terre, un demi-mille plus
» loin dans le Pays. L'eau en eft un
» peu faumache, fur tout du côté de
» la Mer; car plus on avance vers la
» fource, plus elle eft douce & fraî-
» che. Cette différence oblige de re-
» monter auffi haut qu'il eft poffible
» pour remplir les tonneaux. Quoique

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» cet Etang n'ait aucune communica-
» tion avec la Mer, il peut en avoir
» dans la saison des pluies ; & Dam-
» pier en parle comme d'une grande
» Riviere. Cependant le terrein est si
» bas, aux environs, qu'il doit être
» presqu'entiérement inondé, avant
» que l'eau puisse déborder par-dessus
» le Rivage. On cesse ici de voir des
» Tortues, après en avoir trouvé une
» grande abondance devant la Baye
» de Petaplan. La terre ne fournit
» gueres d'autres animaux que des
» Lésards, qu'on y trouve en grand
» nombre ; & qui ne sont pas un mau-
» vais aliment. Tous les jours, au ma-
» tin, on apperçoit sur le sable de l'Ai-
» guade, les traces d'un grand nom-
» bre de Tigres ; mais loin d'être aussi
» dangereux que dans l'Afrique &
» l'Asie, ils n'attaquent presque ja-
» mais les hommes. Les Faisans sont
» fort communs sur la Côte ; mais
» leur chair est seche & sans goût.
» On y voit d'ailleurs une grande va-
» riété d'autres oiseaux de moindre
» grosseur, particuliérement des Per-
» roquets, que les Anglois tuoient
» souvent pour s'en nourrir. Les
» fruits, les racines & les herbages y
» sont rares. Les Bois fournissent quel

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» ques Limons, des Papas, & une ef-
» pece de Prunes. La feule herbe,
» qui mérite d'être nommée, eft la
» Morgeline, qui croît fur les bords
» des ruiffeaux, & que fon amertume
» nempêche point les Matelots de man-
» ger avidement, parce qu'elle paffe
» pour un antifcorbutique. On prend;
» dans la Baye, diverfes fortes de Poif-
» fons, telles que des Maqueraux,
» des Brêmes, des Mulets, des Soles,
» des Homars. C'eft le feul endroit
» de ces Mers, où les Avanturiers
» Anglois ayent pris des Torpilles. A
» l'Oueft du Port, on trouve une
» Ville, ou un Bourg, qui n'eft éloi-
» gné que de deux milles de l'endroit
» où le chemin fe divife. Du même
» côté, le Pays eft affez étendu, &
» préfente une efpece d'ouverture,
» qu'on prendroit de loin pour un fe-
» cond Port; mais, en approchant,
» on ne voit que deux Montagnes,
» qui rendent ce terrein comme dou-
» ble, & qui étant jointes par une
» Vallée, ne laiffent entr'elles ni Port,
» ni Rade (50).

Il a paru néceffaire de rappeller ici

(50) Voyage d'Anfon, Tome III. pages 399. & précédentes. On a ci-deffus, la vue de Chequetan avec celle d'Acapulco.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

cette description, parce que, de l'aveu de tous les Voyageurs, la connoissance du Port de Chequetan est d'une extrême importance pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr pour les Etrangers, dans une fort grande étendue de Côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; & ce passage peut-être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols sont capables de rassembler dans ces Mers (51).

§ III.

Audience de Guatimala.

Soconusco, I. Province.

ON donne le premier rang, dans cette Audience, à la Province de Soconusco, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa, à l'Est par celle de Guatimala, au Midi par la Mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près sur la

(51) *Ibidem.*

même largeur. Quoique le Pays soit ouvert & plat (52), on n'y connoît aux Espagnols que la Ville de Soconusco. Coaevatlan est un petit Port que les Cartes placent à dix-huit dégrés de latitude ; & Schutepeque, une grosse Bourgade Indienne, dans l'intérieur des terres (53).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(52) Gage, Part. 3 page 9.

(53) Suppléons à ce qui manque dans les Voyageurs, pour la connoissance de cette Côte, depuis le Port de Matanchel dans Xalisco, jusqu'à l'extrêmité de Soconusco, par la mesure des distances qui ont été annoncées dans le Journal de Rogers ; au Tome 41. de ce Recueil, page 209 Edouard Cooke observe qu'on ne trouve aucune description qui aille plus loin vers le Nord, Tome 41. page 309.

De Matanchel ou Macantella, la Côte court au Sud-Ouest l'Espace de vingt lieues, jusqu'aux Rochers de Ponteque. A quatorze lieues au Nord-Ouest-quart-d'Ouest de ces Rochers, on rencontre trois Isles assez grandes & une petite, dont les trois premières se nomment les *trois Maries*, & la derniere *Baxa* de Ponteque, qui est la Pointe d'une grande Baye, jusqu'au Cap Corientes qui fait l'autre Pointe, il y a dix lieues en traversant l'embouchure de la Baye, c'est à dire d'une Pointe à l'autre. On trouve ensuite, fort près du Cap, un petit Port, nommé *las Salinas del Piloto*, parce qu'il est voisin de quelques Salines, & quatre lieues plus loin, une Pêcherie, qui appartient à la Ville de la Purification. De-là on rencontre successivement, dans l'espace de quatre ou cinq lieues, les deux petits Ports de Malaque & de la Nativité. A sept lieues du dernier, on arrive au Port de Salagua, qui offre une petite Riviere d'eau douce. Huit lieues plus loin est la Vallée de Colima, dont on lit la description dans le Journal de Dampier, avec celle de plusieurs autres lieux qui sont ci nommés (*Voyez* le Tome 43. de ce Recueil, page 123.) On trouve ensuite à trois

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province de Chiapa est assez con nue par la Description de Gage, qu

Chiapa. Province.

II. lieues, la Bourgade Indienne de Pomero, située sur une haute Pointe, & sa Riviere d'eau douce, qui ne coule qu'en Hiver. Huit lieues au-delà, on arrive à Tutapan, Ville Indienne de bonne grandeur. On a de là douze lieues jusqu'à la Riviere de Sacatula, qui est accompagnée d'une Ville Espagnole du même nom. Istapa est une Ville Indienne. Trois lieues plus loin est le Port de Seguataneio, ou le Chequetan, suivi, quatre lieues après de la Pointe de Petaplan; & dix lieues au-delà, de celle de Tequepa, après laquelle il ne reste que dixhuit lieues jusqu'au Port d'Acapulco. De la Nativité, jusqu'à ce dernier Port, on compte ainsi environ quatre vingt lieues de Côte, sans y comprendre apparemment les détours des Bayes.

Rogers n'entreprend point de décrire les Anses, les Rivieres & les Isles, qui se trouvent entre Acapulco & Puerto Escondido, dont le nom vient d'une petite Isle qui le couvre. Il lui suffit, dit-il de les nommer: Le Port Marquis est une petite Baye, qu'on découvre par quelques Brisans blanchâtres qui s'éleven vis à-vis de son entrée Presqueria de Dom Gar cie est une Anse ou un Riviere fort poissonneuse Rio de Taquelamena & Rio de Massia sont deu autres Rivieres; les Isle nommées *Alcatraces* son à l'embouchure de la der niere. On compte d'Aca pulco au Port Marqui deux fort petites lieue Si l'on entre de ce côté-l dans Acapulco, il fau être sur ses gardes avan que d'arriver à Punta de Marquis, où le rivage es haut & sabloneux O doit se tenir à l'Est ver la chaîne des Montagne d'où l'on voit le Port Mar quis; ranger ensuite l Côte jusqu'à ce qu'o découvre un haut Roche blanc à l'entrée du Por d'Acapulco, avec une Isl pleine d'éminences rouges amener la Pointe Est & Ouest avec l'Isle, & cou rir droit vers le Roche blanc. Alors on verra l *Griffo*, qui est un Banc au dessus de l'eau, dont i faut se tenir à peu de distance; & l'on y trouve assez de profondeur. On doit courir ensuite vers Punta Morrilio, qui est un p tit précipice; & cette ontre conduit à Bocachiccoa, ou la petite en-

profita, dit-il, d'un assez long séjour

rée, d'où l'on voit le Château & la Ville, & où l'on peut mouiller. Mais si le vent de Mer souffle avec trop de violence & qu'on ne puisse pas gagner le Port, il faut donner fond, & attendre la brise de terre, avec laquelle on est sûr d'y entrer. C'est un excellent Havre, & un fond de sable net. Lorsqu'on vient de la Mer, droit vers Acapulco, on voit plusieurs Montagnes, dont la premiere est un peu haute. Celles qui sont derriere s'élevent les unes au dessus des autres, & la plus exhaussée a un Volcan au Sud Est. Le Havre est au pié de ces Montagnes, couvert par une Isle vers le Nord-Ouest, entre laquelle est la haute Mer il y a un Canal. L'entrée au Sud Est est large. Le plus grand danger qu'on y trouve est un petit Banc, qui se nomme El Griffo, dont une partie se montre au dessus de l'eau. Il faut le laisser sur la gauche, à une petite distance; & l'on voit deux Rochers, qui s'élevent à quelque hauteur sur le rivage. *Voyez ci-dessus le Plan & la Description de ce Port.*

D'Acapulco jusqu'aux Barrancagnes, c'est à dire aux *Monticules*, on compte vingt-cinq lieues. Ces Monticules sont au nombre de 15 ou 16. Tout le rivage, dans l'espace de trente lieues jusqu'à Puerto Escondido, est d'ailleurs couvert de monceaux de sable, sans aucun Havre. De ce Port à Rio Galera, on compte treize lieues, d'une Côte fort saine, & trente & une jusqu'à Puerto de los Angeles, d'où l'on en compte trente-huit jusqu'aux Salines. Mais, dans l'intervalle, on trouve à trois lieues au Sud-Est de Puerto de los Angeles, une Anse nommée *Calluia*, devant laquelle est une chaîne de Rochers qui s'étendent une lieue en Mer. Deux lieues plus loin, on rencontre la Riviere de Julien Carasco, & un Banc à demi lieue de la terre. Un peu plus au Sud-Est, on peut mouiller sûrement sous une Isle nommée *Sacrificios.* A trois lieues de Calleita, on arrive à Guatulco, Port de la Province de Guaxaca, au Sud-Est duquel on voit une Isle haute & ronde, qui se nomme *Tongolotanga*; éloignée d'une lieue & demie du Port; & deux lieues plus loin, une grande Riviere nommée *Capalita.* A six lieues de Capalita, toujours au Sud-Est, on

Descript. de la Nouvelle Espagne.

dans la Capitale, pour connoître les

trouve le *Morro*, ou Pointe d'Aytula. L'Isle d'Istapa est sept lieues plus au Sud; & le Cap de Bamba, trois lieues au-delà de cette Isle. La Côte est ici fort haute, avec un grand Banc d'une lieue de long, qui court du Nord au Sud.

C'est dix lieues plus loin, vers l'Est, qu'on trouve les Salines; & pour marque de Mer, deux grands Rochers, fort près l'un de l'autre, où la terre haute se rejoint & court jusqu'à Puerto de los Angales. Des Salines, à Puerto Ventoso, ainsi nommé parce que le vent y souffle avec plus de violence, que sur tout le reste de la Côte, on compte quatre lieues. Depuis le Port Ventoso, jusqu'à la Riviere de Tecoantepeque, on en compte aussi quatre. La Côte court au Nord-Ouest & Sud-Ouest. Entre la Riviere de Tecoantepeque & la Barre du Port Musqueiro, il y a huit lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De cette Barre au Cap Bernal, on en compte sept ou huit, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Depuis le Port du Cap Bernol, la terre commence à baisser, & ne s'éleve point dans le Pays ni le long du rivage, qui est celui de la Province de Soconusco. Tout l'espace, qui est entre Guatulco & le Cap Bernal, forme un Golfe d'environ quarante lieues, qui porte le nom de Golfe de Tecoantepeque. On y peut mouiller par tout, assez près du rivage.

Depuis le Cap Bernal jusqu'à celui d'Incomienda, on compte six lieues, & la Côte court Nord Ouest & Sud Est. De la derniere de ces Montagnes à celle qu'on nomme le Volcan de Soconusco, parce qu'elle jette effectivement des flammes, il y a six autres lieues, dans la même direction. Incomienda n'est qu'à trois lieues au Sud-Est du Port Bernal. Du Volcan à las Milpas, on compte douze lieues, Nord-Ouest & Sud-Ouest. De las Milpas au Volcan de Zapoticlan, on en compte huit, & même glissement de Côte. De ce dernier Volcan à celui de Saclantepeque, il y en a six; & sept de celui-ci à celui d'Atilan. Ensuite la Côte court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart-au-Sud-Est jusqu'aux Anabacas, qui terminent vraisemblablement la Province de Soconusco, en la séparant de celle de Guatimala. On donne le nom d'Anabacas

richesses & le Gouvernement du Pays (54). On doit se rappeller que dans la Description de la Province de Guaxaca, nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quelenes. Il descendit de-là au Bourg Indien d'Acapala, situé sur la même Riviere qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite, ayant traversé Chiapa el Réal, il passa par deux petites Villes Espagnoles, nommées Saint-Christophe & Saint-Philippe, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

On conçoit d'abord que cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sieu. Quoique dans l'opinion des Espagnols elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de Mines, ni trouvé de sable d'or dans les Rivieres, & qu'elle n'a aucun Port sur la Mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la gran-

i de petites Places divi-ées en monticules, & couvertes de petits Buissons. Le Rivage, qui est élevé, & qui se retire pour former une Baye, offre quantité de beaux arbres. On découvre, dans le Pays, trois Volcans, à la distance d'environ huit lieues l'un de l'autre; & c'est celui du milieu qui se nomme Zatipoclan *Voyage de Woode Rogers*, Tome 2. pages 8. & précédentes du Supplément.

(54) Gage, *ubi suprà*, page 2. Ch. 13.

deur de ses Villes & de ses Bourgs; sans compter qu'étant placée entre celles de Mexico, de Guaxaca, de Soconusco, de Guatimala, de Vera-Paz d'Yucatan, & de Tabasco, elle tire un grand avantage de cette situation. Le même Voyageur ajoute que c'est de sa force ou de sa foiblesse que dépend toute la Nouvelle Espagne; parce qu'on peut y entrer par la Riviere de Tabasco & par l'Yucatan, & se trouver ainsi comme au centre de cette grande Région (55).

La Province de Chiapa est divisée en trois parties, qui se nomment Chiapa, les Zoques & les Zeldales. La premiere contient les deux Villes de Chiapa; tous les Bourgs & les Villages situés au Nord, vers les Quelenes & à l'Ouest de Comitlan; la grande Vallée de Capanabastla, qui s'étend vers Soconusco, & qui est arrosée par une belle Riviere, sortie des Montagnes de Cuchumatlanes, d'où suivant cette Vallée, elle va passer à Chiapa dos Indos, & se rendre dans la Mer du Nord par la Province de Tabasco, dont elle prend le nom. Quoique l'air de Chiapa el Real & de Comitlan soit

(55) *Ibid.* Chap. 14.

très froid, à cause du Voisinage des Montagnes, il est fort chaud dans toute la Vallée ; & depuis le mois de Septembre, elle est sujette à de grands orages, accompagnés de tonnerres effrayans. Sa longueur est d'environ quarante milles, sur dix ou douze de large. Le principal Bourg, qui lui donne son nom, contient plus de huit cens Familles Indiennes. Celui d'Izquintenango, qui est située au fond de la Vallée, vers le Sud, c'est-à dire, au pié des Montagnes de Cuchumatlanes, est beaucoup plus grand. Le Bourg de Saint Barthelemi, qui est à l'autre bout vers le Nord, l'emporte encore par sa grandeur & par le nombre de ses Habitans. Tous les autres Bourgs sont situés vers Soconusco ; où la chaleur va toujours en augmentant, parce qu'ils approchent plus des côtes de la Mer du Sud. Une prodigieuse quantité de Bestiaux, qu'on nourrit dans cette Vallée, le Poisson qui fourmille dans la Riviere, le coton, principale marchandise du Pays, le maïz, qu'on y cultive de toutes parts, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac & les cannes de sucre, y mettent tous les Habitans dans l'abondance. Mais l'argent y est beaucoup moins commun

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que dans les Provinces de Mexico & de Guaxaca. D'ailleurs cette même Riviere, qui répand la fertilité sur ses bords, est remplie des Crocodilles, dont les dents sont terribles pour les Enfans & les jeunes Bestiaux.

Chiapa des Espagnols, ou Ciudad Réal, est une des moindres Villes de l'Amérique (56). Elle ne contient pas plus de quatre cens Familles Espagnoles, avec environ cent Maisons Indiennes, qui sont jointes à la Ville, & qui en composent le Fauxbourg. Elle n'a point d'autre Paroisse que l'Eglise Cathédrale; mais on y voit deux Couvens d'Hommes, l'un de Saint Dominique & l'autre de Saint François, & un Couvent de Religieuses assez pauvres, qui sont à charge aux Habitans. Le principal commerce est en Cacao, en coton, & quelquefois en cochenille, que les Marchands de la Ville vont acheter dans les campagnes voisines, & qu'ils payent en Merceries. Ils ont leurs Boutiques dans une seule petite Place, qui est devant l'Eglise Cathédrale, & où les Indiens vendent aussi diverses sortes de drogues & de liqueurs. Cependant quel-

(56) On la place à seize dégrés vingt minutes du Nord.

ques Marchands plus riches vont à Tabaſco, d'où ils rapportent des marchandiſes d'Eſpagne, telles que des vins, des toiles, des figues, du raiſin, des olives & du fer : mais ils n'oſent en prendre beaucoup, dans la crainte de ne pas trouver à s'en défaire ; & la plus grande partie de ces petits convois eſt deſtinée aux deux Couvens d'Hommes, qui ſont les Maiſons du Pays où l'abondance & la joie regnent le plus (57). Le Gouverneur ne laiſſe pas de s'enrichir par le commerce du cacao, & ſur-tout par celui de la cochenille, qu'il ſe réſerve preſqu'entiérement. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque an-

(57) Les Gentilshommes de Chiapa, dit Gage, paſſent en proverbe pour repréſenter des Fanfarons, qui font les grand Seigneurs ou les Capables, quoiqu'ils ſoient tout-à-la-fois pauvres & ignorans. Ils ſe prétendent tous deſcendue de quelques Ducs d'Eſpagne ou des Conquérans Rien néanmoins n'eſt ſi groſſier que leur eſprit & leurs manieres. Les principaux portent des noms magnifiques, tels que ceux de Cortez, de Velaſco, de Tolede, de Zerna & de Mendoze : ce qui n'empêche point qu'ils ne vivent très pauvrement, & que leur unique occupation ne ſoit d'élever des Beſtiaux. Quelques-uns demanderent à Gage ſi le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & ſi les Femmes d'Angleterre portoient leurs Enfans auſſi long-tems que celles des Eſpagnols, &c. *Ibid.*

née dans les gros Bourgs Indiens ; en donnant la confirmation aux Enfans (58).

Chiapa dos Indos mérite plus d'éloges. C'est une des plus grandes Villes que les Indiens ayent dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille Familles, & les Rois d'Espagne l'ont distinguée par divers Privileges. Mais quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend du

(58) L'Evêque, dit Gage, qui se nommoit Dom Bernard de Salazar, me pria de l'accompagner pendant l'Espace d'un mois dans le visite des Bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me chargea de tenir le bassin des offrandes, tandis qu'il confirmeroit les Enfans. Comme j'avois soin, avec un autre Chapelain, de compter l'argent avant que de le porter à la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cens ducats, pour les seules offrandes, sans compter ses droits pour la visite des Confreries, qui sont fort riches en ce Pays-là.... Je vis mourir ce pauvre Prélat. Les Femmes de la Ville se prétendent sujettes à de si grandes foiblesses d'estomac, qu'elles ne sauroient entendre une Messe basse, & bien moins la Grand-Messe & le Sermon, sans boire un verre de chocolat chaud & manger un peu de confitures. Leurs Servantes leur apportoient du chocolat dans l'Eglise ; ce qui ne se pouvant faire sans quelque confusion, l'Evêque voulut remédier à cet abus. Après avoir employé inutilement les voies de la douceur, il publia une excommunication. Personne ne vint plus à l'Eglise. Il publia une autre excommunication, pour faire rentrer tout le monde dans le devoir ; mais on n'en fut pas moins obstiné à lui désobéir ; & pour finir cette querelle, on prit le parti de le faire empoisonner. Il mourut en demandant Pardon à Dieu pour les auteurs de sa mort. *Ibid.* Chap 16.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à ſon gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller ſur leur conduite. Le principal, qu'on honore auſſi du titre de Gouverneur, eſt en poſſeſſion, depuis long-tems, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui étoit revêtu de cette dignité, du tems de Gage, ſe nommoit Dom Philippe de Guzman. Il étoit ſi riche, qu'ayant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défenſe des privileges de ſa Ville, il fit faire ſur terre & ſur l'eau, des Fêtes auſſi magnifiques que celles de la Cour d'Eſpagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Nobleſſe Indienne qu'à Chiapa dos Indos. Comme elle eſt ſituée ſur le bord d'une grande Riviere, c'eſt un théâtre continuel où les Habitans exercent leur courage & leur adreſſe. Ils font des Flotes de bateaux pour combattre entr'eux; ils attaquent & ſe défendent, avec une habileté ſurprenante. Ils n'excellent pas moins à la courſe des Taureaux, au jeu des Cannes, à dreſſer un Camp, à la Muſique, à la Danſe, & à tous les exercices du corps. Ils bâtiſſent des Villes & des Châteaux de bois, qu'ils couvrent de toile pein-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

te, & qu'ils assiegent. Gage appréhende que les Espagnols ne se repentent un jour, de leur avoir inspiré des goûts, qui peuvent devenir funestes au repos de la Province. Enfin ils ont aussi des Théâtres & des Comédies, qui font leur amusement ordinaire. Ils n'y épargnent point la dépense, pour traiter les Religieux de leur Ville & les Habitans des Bourgs voisins ; sur-tout aux jours de Fête, où leur générosité les porte à rassembler une multitude de Spectateurs. La Ville est riche, par le commerce & l'industrie avec laquelle ils cultivent tous les Arts. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux, qui s'y sont formé des Etablissemens, ceux de Saint-Dominique tiennent le premier rang par leur opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont, à quelques lieues de la Ville, deux Fermes à sucre, qui en fournissent à tout le Pays, & dans chacune desquelles ils employent au travail près de deux cens Négres & quantité d'Indiens. Ils y font élever aussi un grand nombre de Mulets & d'excellens Chevaux. Chiapa dos Indos n'a besoin que d'un air plus temperé, pour être une des plus agréables

bles Villes de la Nouvelle Eſpagne. Mais la chaleur y eſt exceſſive pendant le jour ; & les Habitans n'ont point d'autre reſſource que la fraîcheur des ſoirées, qu'ils emploient aux exercices qu'ils aiment, ou à ſe promener dans les Allées & les Jardins qu'ils ont au bord de leur Riviere.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pays des Zoques.

Le Pays des Zoques, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté juſqu'à celle de Tabaſco, d'où les marchandiſes du Pays ſe tranſportent à Vera-Cruz par la Riviere de Grijalva. Il commerce auſſi avec l'Yucatan par le Havre de Port-Royal. Mais les Eſpagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque évaſion, à laquelle il leur ſeroit difficile de s'oppoſer. Gage eſt perſuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, juſqu'à préſent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des Moucherons, & peut-être au peu de profondeur de la Riviere de Grijalva, ou Tabaſco, qui ont empêché les Anglois & les Hollandois de pénétrer juſques dans le ſein du Pays ; obſtacles legers, ajoûte le même Voyageur, & qui ne devoient pas leur faire abandonner une ſi belle entrepriſe (59).

Les Bourgades des Zoques ne ſont

(59) *Ibidem*, Chapitre 18.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pas grandes ; mais elles ſont riches, parce qu'elles recueillent quantité de ſoie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les Vergers ne ſoient bien plantés des arbres qui nous fourniſſent ces deux précieuſes marchandiſes. Ils font des tapis de toutes ſortes de couleurs, que les Eſpagnols achetent pour l'Eſpagne. Ces ouvrages ſont d'une beauté, qui pourroit ſervir de modele aux meilleurs Ouvriers de l'Europe. Les Habitans des Zoques ſont ingénieux & de fort belle taille. Le climat eſt chaud vers Tabaſco ; mais l'intérieur du Pays jouit d'un air plus temperé. Il y croît peu de froment, quoique le Maïz vienne en abondance. Auſſi n'y voit on pas tant de Beſtiaux que dans le Pays de Chiapa ; mais la Volaille & le Gibier y ſont auſſi communs que dans aucune autre partie de la Nouvelle Eſpagne.

Pays des Zeldales.

Le Pays, qu'on nomme les Zeldales, eſt ſitué derriere celui des Zoques. Il s'étend depuis la Mer du Nord juſqu'à la partie de Chiapa ; & dans quelques endroits, vers le Nord-Oueſt, il touche au Canton de Comitlan. Vers le Sud-Oueſt, il touche à des Terres Indiennes qui n'ont point encore reçu le joug de l'Eſpagne, & dont les Habitans ſont

ſouvent des courſes ſur les Indiens ſoumis. La principale Ville des Zoques ſe nomme *Ococingo*, & ſert de frontiere contre ces Barbares. Ce Pays eſt eſtimé des Eſpagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme achiote, dans la Nouvelle Eſpagne, eſt la teinture qui ſe nomme Rocou dans d'autres lieux, ou plutôt, la graine dont elle ſe fait (60). Les Beſtiaux, la Volaille, le Gibier, le Maïz & le Miel, ſont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du Pays ſoit haute & montagneuſe, Ococingo eſt ſitué dans une belle Vallée, où ſe réuniſſent pluſieurs Ruiſſeaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du ſucre. Gage y vit commencer une Machine, dont on ſe promettoit autant de profit que des Moulins à ſucre de Chiapa dos Indos. On y avoit ſemé auſſi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité ſe trouve excellente.

Route de Gage de Chiapa à Guatimala.

A toutes ces lumieres, joignons celles qu'on peut tirer de la route de Gage, depuis Chiapa dos Indos juſqu'à l'entrée de la Province de Guatimala. Il ſe ren-

(60) *Ibidem*

dit le premier jour à Teopiſca, par une marche de ſix lieues. C'eſt une grande Ville d'Indiens, qui ont non-ſeulement une fort belle Egliſe, mais une très bonne Muſique. De-là, il prit le chemin de Comitlan, autre Ville Indienne, dont il ne marque point la diſtance. Huit jours, qu'il y employa fort agréablement à ſe promener dans les Bourgs voiſins & dans la Vallée de Capanabaſtla, lui apprirent, dit-il, qu'on n'y eſt pas moins verſé dans la ſcience d'Epicure, que dans les meilleurs Pays de l'Europe. Il ajoute, comme on l'a déja fait obſerver, que les Eſpagnols ont appris des Mexiquains pluſieurs manieres d'apprêter les viandes, qu'ils ignoroient avant la Conquête.

De Comitlan, Gage ſe fit conduire à Izquintenango, pour ſe procurer diverſes commodités, ſans leſquelles on ne paſſe pas facilement les Montagnes de Cuchumatlanes. Cette Bourgade Indienne, dont on a repréſenté la ſituation, au bout méridional de la Vallée de Capanabaſtla, eſt une des plus belles & des plus riches de la Province. Comme elle eſt ſur la route de Guatimala, tous les Marchands du Pays, qui font le commerce avec leurs Mulets, y paſſent continuellement, & l'enri-

chiſſent des marchandiſes ou de l'argent des Provinces plus éloignées. On y trouve quantité d'excellens fruits, ſur-tout des Ananas. La Riviere, qui ne fait que ſortir des Montagnes de Cuchumatlanes, eſt déja large & profonde dans cette partie de la Vallée; & les Bateaux, qui ſervent à la paſſer, ſont une autre ſource de richeſſes pour les Habitans. Gage ayant pris ſon logement chez les Religieux de ſon Ordre, apprit que le Supérieur de cette Maiſon, nommé *Jerôme de Guerrera*, venoit d'envoyer ſix mille ducats à la Cour d'Eſpagne, pour obtenir l'Evêché de Chiapa.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les ſecours qu'on ſe procure à Izquintenango, pour traverſer les Montagnes, ſont un Mulet, un lit renfermé dans une malle de cuir, un Indien qui porte la proviſion de chocolat avec les uſtenciles qui ſervent à le faire, & trois autres Indiens dont l'unique emploi eſt de faciliter le paſſage & d'écarter les dangers. Ces Montagnes paroiſſent fort hautes à quelque diſtance, mais le chemin n'y ſeroit pas déſagréable, s'il n'étoit extrêmement raboteux dans la belle ſaiſon, & rempli de fange pendant la ſaiſon des pluies. Le premier Village qu'on y rencontre ſe nomme

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Saint-Martin. On s'y apperçoit que l'air y eſt beaucoup plus froid que dans la Vallée de Capanabaſtla. Le lendemain, entre ce lieu & l'Habitation ſuivante, qu'on appelle le grand *Cuchumatlan*, les Guides de Gage lui montrerent la ſource d'où ſort la grande Riviere de Chiapa dos Indos. Tous les Indiens du Pays marquent de l'empreſſement à ſervir les Voyageurs ; & ſuivant l'uſage établi dans la Nouvelle Eſpagne, ils leur fourniſſent gratuitement des vivres, avec l'unique ſoin de conſerver par écrit les noms & la dépenſe, dans un Regiſtre public qu'ils préſentent aux Officiers royaux, & qui leur fait obtenir une déduction proportionnée, ſur les impôts.

C'eſt dans les termes de Gage qu'il faut achever ce récit. » En paſſant, » dit-il, pour aller au prochain Vil- » lage, je ne voulus pas ſuivre le » chemin ordinaire, non-ſeulement » parce qu'il falloit faire ſept ou huit » lieues ſans trouver le moindre rafraî- » chiſſement, mais parce qu'on m'avoit » dit qu'entre ces Montagnes il y avoit » une Image miraculeuſe, dans un » Village d'Indiens, nommé *Chiantla.* » Je n'avois qu'une lieue de détour ; » & quoique les chemins fuſſent très

» rudes, j'arrivai à Chiantla vers midi. » Ce Village appartient aux Religieux » de la Merci, qui n'auroient pu » ſubſiſter dans un lieu ſi pauvre, s'ils » n'avoient eu l'Image à laquelle ils » attribuent des vertus ſurprenantes, & » qui leur attire ſans ceſſe un grand » nombre de Pélerins. Cette dévotion » les a tellement enrichis, qu'ils ſe » ſont trouvés en état de faire bâtir un » Couvent, où l'on voit, dans une » ſomptueuſe Egliſe, l'Image qui fait » le fond de leur revenu, couronnée » d'or, de diamans & d'autres pierres » précieuſes. Douze lampes d'argent » pendent devant l'Autel. Les chan» deliers, les encenſoirs & les autres » ornemens de même métal, les dais, » les tapiſſeries, enfin un air de magni» cence dont je fus frappé, me firent » dire de ce Couvent que c'étoit un » grand tréſor caché dans les Montagnes. » Pendant tout le jour, les Religieux » ne m'entretinrent que des miracles de » leur Image.

» Le lendemain, ayant repris la » route commune, j'arrivai au dernier » Village des Cuchumatlanes, qui ſe » nomme *Chautlan*. On y mange d'ex» cellent raiſin de treille, qui me fit juger » que ſi les vignes y étoient cultivées,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» elles donneroient d'aussi bon vin » qu'en Espagne. Il se transporte jusqu'à » Guatimala, qui est éloigné d'environ » quarante lieues. Le jour suivant, » après trois lieues de marche, je » commençai à découvrir une Vallée » fort agréable, & coupée d'une belle » Riviere. Au bas de la Montagne, je » trouvai le Prieur de *Scapula*, Bourg » voisin, & plusieurs Indiens du Canton, » qui m'attendoient avec des rafraî- » chissemens. Leur premiere vue me » causa une sorte d'horreur. Ils avoient » d'énormes loupes, qui leur tom- » boient du menton; & celle du Prieur » étoit si grande, que lui descendant » jusqu'à la ceinture, il ne pouvoit » remuer la tête que pour regarder le » Ciel. Il me dit que cette incommo- » dité lui venoit d'avoir bu, depuis » dix ans, de l'eau de la Riviere, & » que la plûpart des Habitans du Bourg » s'en ressentoient comme lui. Ce dis- » cours me donna tant d'aversion pour » le Pays, que dans la crainte du » même mal, je résolus de n'y rien » manger qui fût apprêté avec de l'eau. » Cependant le Prieur m'ayant assuré » qu'elle ne produisoit cet effet que sur » ceux qui la buvoient froide, je con- » sentis, pendant quatre ou cinq jours

» de repos, à prendre du chocolat. » Quoique Chautlan ne ſoit pas un » lieu riche, on y trouve pluſieurs » Marchands Indiens qui font le com- » merce du cacao, & qui le tirent » particuliérement de Suchutepeque, » dans la Province de Soconuſco. D'au- » tres trafiquent en Vaiſſelle de terre, » qui ſe fait dans le Canton; & en » ſel, qu'ils recueillent le matin ſur » les bords de la Riviere. L'air eſt » fort chaud dans cette Vallée, parce » qu'elle eſt environnée de hautes Mon- » tagnes. Entre pluſieurs fruits dont on » vante la beauté, il y croît des dattes, » qu'on n'eſtime pas moins que celles » de Barbarie.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» De Scapula, je me rendis à Saint- » André, grande Bourgade qui n'en eſt » qu'à ſix ou ſept lieues, & qui n'a de » remarquable que l'abondance de ſon » coton, de ſes Beſtiaux & de ſes Coqs » d'Inde. Elle termine la Vallée, qui » eſt bordée dans ce lieu par une fort » haute Montagne. Il fallut prendre, le » lendemain, une route ſi difficile, » pour faire neuf grandes lieues, qu'on » compte de Saint-André à Sacualpa, » Ce Bourg, qu'on nomme auſſi *Sainte-* » *Marie de Zoiaba*, me parut fuir » long-tems devant moi, ſur-tout lorſ-

» que j'eus commencé à le découvrir » du sommet de la Montagne. Le chemin va toujours en serpentant ; & » je frémissois, en jettant les yeux » vers la Vallée, de ne découvrir de » toutes parts que d'affreux Rochers. » Quelques Indiens de Zoiaba, que je » fis avertir par un de mes Guides, » vinrent au devant de moi avec deux » Mules. La descente étoit très rude, » & bordée par un précipice d'une » lieue de profondeur. J'étois porté à » descendre à pié : mais les Indiens » m'ayant rassuré, je me laissai per- » suader par leurs conseils. Cependant » je ne fus pas plutôt monté sur une » des Mules qu'ils m'avoient amenées, » & dont ils m'avoient répondu, que » s'étant cabrée avec beaucoup de furie, » elle me précipita le long des Ro- » chers, c'est-à-dire, dans le chemin » d'une mort inévitable, si le Ciel » n'eût permis que je fusse arrêté par » un arbrisseau. Les Indiens se mirent » aussi-tôt à crier, Miracle ! & dans » l'opinion qu'ils conçurent de ma sain- » teté, ils se mirent à genoux devant » moi pour me baiser les mains. Ceux » qui arriverent les premiers dans le » Bourg y répandirent le bruit de mon » avanture, qui fit prendre à tous les

» Habitans la même idée de moi. Elle » me valut des présens si considérables, » qu'en faisant le compte de mes ri- » chesses, dans le Couvent de mon » Ordre, je me trouvai quarante réales » en argent, & la valeur de cette som- » me en œufs, en miel, en étoffes, » en fruit & en volaille. Le Bourg de » Zoiaba ou Sacualpa, qui est le dernier » de la Province que je quittois, me » parut riche & bien peuplé d'Indiens. » Il reste cinq lieues d'un Pays plat, » mais désert, jusqu'à la Montagne qui » sépare la Province de Guatimala, de » celle de Chiapa (61).

(61) Voyage de Thomas Gage, seconde Partie page 171 & précédentes. On passe sur quelques circonstances indécentes, auxquelles ce Voyageur Jacobin s'arrête trop volontiers; telles que le conseil qu'il reçut, d'un autre Religieux du même Ordre, de recevoir par politique tous les honneurs que les Indiens lui rendoient. » Tant que nous passe- » rons pour Saints, me » disoit-il, nous serons » toujours en état de les » gouverner, & de dis- » poser de leurs person- » nes & de leurs biens. » Là-dessus, je m'en allai » à l'Eglise, & m'assis » avec lui sur une chai- » se, dans le Chœur, » représentant le Saint » qu'ils s'imaginoient, » quoiqu'en vérité je ne » fusse qu'un misérable » Pécheur. Aussi-tôt » que nous eûmes pris » place, les Indiens, » tant Hommes que Fem- » mes & Enfans, vinrent » dans le Chœur, trois à » trois, quatre à quatre, » & même des Familles » entieres, se mettre à » genoux à mes piés pour » recevoir ma bénédic- » tion; & m'ayant baisé » les mains, ils me fai- » soient des complimens » à leur mode, disant » que leur Bourg étoit

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vera-Paz, III. Province.

On donne, à la Province de *Vera-Paz*, environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au Nord par l'Yucatan, à l'Est par le Honduras & la Province de Guatimala, au Sud par celle de Soconusco, & à l'Ouest par celle de Chiapa. C'est un Pays montagneux & rempli de Bois, qui produit néanmoins du maïz & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la Conquête de Guatimala & des Pays voisins. Cependant il est resté, entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là, jusqu'à Campen, Ville de l'Yucatan, qui fourniroit aux Négocians de Vera-Paz & de Guatimala, une voye plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs marchandises à la Havane. Gage raconte qu'un Religieux de ses Amis, nommé François Moran, hasarda de traverser, avec deux ou trois Indiens, tout ce Pays jusqu'à Campen,

» beni du Ciel par mon » arrivée, & qu'ils espé- » roient de nouvelles gra- » ces pour leurs ames, » si je voulois prier pour » eux ». *Ibid.* pages 168 & 169.

où il trouva quelques Eſpagnols, qui admirerent ſon audace. Etant retourné enſuite à Vera-Paz, il ſe loua du traitement qu'il avoit reçu des Barbares; mais comme il entendoit leur langue, il avoit découvert que le motif qu'ils avoient eu pour le traiter avec tant de douceur, étoit la crainte d'exciter les Eſpagnols à reprendre les armes contre leur Nation. Il aſſura que leur Pays étoit incomparablement meilleur que la partie de cette Province, dont les Eſpagnols ſont en poſſeſſion, & qu'il y avoit vu, dans une belle Vallée ſur le bord du Lac, une Ville Indienne qui ne contenoit pas moins de douze mille Habitans. La connoiſſance qu'il avoit acquiſe du Pays, le fit paſſer en Eſpagne, pour engager la Cour à tenter encore une fois cette Conquête. On n'a point appris que ſon zéle ait eu le ſuccès qu'il s'étoit promis. Mais, quoique cette barriere ſubſiſte toujours entre Vera-Paz & l'Yucatan, les Eſpagnols de Vera-Paz ont d'un autre côté le paſſage libre, pour ſe rendre au Golfe, d'où ils apportent aſſez facilement les marchandiſes qui leur viennent par les Vaiſſeaux d'Eſpagne (62).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(62) Gage, Part. 3. pages 61 & précédentes.

La Capitale, que nos Géographes nomment aussi Vera-Paz, & dont ils font un Siége Episcopal, porte le nom de *Coban*, dans Gage, & n'avoit plus d'Evêque long-tems avant lui, c'est-à-dire, il y a plus de cent trente ans. Elle est gouvernée par un Alcalde Major, qu'on y envoye d'Espagne, & qui ne laisse pas de dépendre de l'Audience royale de Guatimala. Elle n'a qu'un seul Couvent, qui est de l'Ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'on ne compte point d'autre Ville dans la Province, il s'y trouve des Bourgs assez considérables pour mériter ce nom, surtout dans les Montagnes qu'on nomme *Sacatepeques*, c'est-à-dire, Montagnes d'herbes, qui la séparent de celle de Guatimala. On en distingue quatre, dont le premier, qui se nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens Familles. Le second, nommé *Saint-Pierre*, en a six cens. *Saint-Jean*, qui est le troisiéme, a le même nombre; & le quatriéme, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir environ trois cens. Ces quatre Villages sont très riches. L'air est froid, dans les deux premiers. Il est plus chaud, dans les deux autres; & l'on recueille aux environs beaucoup de froment &

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de maïz. Leurs Habitans ont une réputation de courage & d'honneur. Les Eglises y sont extrêmement riches ; & Gage parle d'un Indien du Village de Saint Jacques, qui sans avoir renoncé à l'Idolâtrie, & par vanité seule, donna six mille ducats à l'Eglise du Bourg. Les Marchands de ces quatre Habitations gagnent beaucoup à louer de grands panaches, qui servent aux danses. Ces panaches ont souvent soixante plumes de diverses couleurs ; & le loyer de chaque plume est d'une demi-réale. Depuis le Village de Saint-Jean, qui est le plus avancé au Sud, on ne trouve qu'un chemin agréable jusqu'au Village de Saint-Raimond. Mais ensuite, pendant une bonne journée, il faut monter & descendre par de véritables précipices, pour arriver au bord de la même Riviere qui passe dans la Vallée de Cabanastla. De-là, on rencontre une Montagne fort pierreuse, où l'on a taillé des marches dans le Roc, pour la commodité des Mulets, qui sont menacés, à chaque pas, de tomber d'une affreuse hauteur. Mais ce danger ne dure pas plus d'une lieue & demie, après laquelle on rencontre une fort belle Vallée, qui se

nomme *Saint-Nicolas*, & qui appartient aux Dominiquains de la Capitale. Cette Vallée contient le grand Bourg de Robinal, composé de plus de huit cens Familles Indiennes, & plusieurs Fermes, qui s'enrichissent continuellement par la vente d'un excellent sucre, & par celle d'un grand nombre de Chevaux & de Mulets. On y trouve tous les fruits d'Espagne, avec ceux des Indes, du maïz que la terre y produit, du pain de froment qu'on y apporte en deux jours des Bourgs de Sacatepeque, toute sorte de Bestiaux, de Volaille & de Gibier, & quantité de Poisson, que la Riviere offre continuellement. Les Habitans de ce Bourg ressemblent beaucoup à ceux de Chiapa dos Indos, par leur industrie & leurs goûts d'amusemens. Depuis cette Vallée jusqu'à la Capitale, on ne rencontre qu'un Village, nommé *Saint-Christophe*, & situé près d'un grand Lac, dont on attribue la formation aux tremblemens de terre. De-là jusqu'à Coban, le Pays est montagneux, sans aucune difficulté qui puisse couper le passage aux Mulets.

Guatimala, IV. Province.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

la Nouvelle Eſpagne. Depuis ſa Capitale, qui porte le même nom (63), & qui eſt le Siége de l'Audience, ſa Juriſdiction s'étend, ſuivant Gage, l'eſpace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua, Coſta-ricca & Veragua, cent lieues au Nord vers les Zoques de Chiapa, ſoixante vers Vera-Paz & Golfo dolce à l'Eſt, & dix à douze à l'Oueſt, vers la Mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque, dans Guaxaca, il y a ſix-vingt lieues de Côte ſans aucun Port, juſqu'au Havre de la Trinité. Cependant, toute cette Côte eſt fort riche par la culture de l'indigo, qui paſſe dans le Golfe de Honduras pour être tranſporté en Eſpagne, & par la multitude de ſes Beſtiaux. Mais la principale partie de Guatimala eſt celle qui s'étend à l'Eſt vers Golfo dolce, grand Lac navigable, qui a ſon embouchure dans le Golfe de Honduras. C'eſt la plus fréquentée des Marchands & des Voyageurs, parce que Mexico eſt à trois cens lieues au Nord de la Capitale de cette Province, & que ce Lac n'en eſt éloigné que de ſoixante, ſans aucun embarras ſur la route, avec l'avantage d'ouvrir une

(63) On la place à quatorze dégrés cinq minutes de latitude du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

voie continuelle pour le commerce avec l'Eſpagne. Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires qui déchargent leurs marchandiſes au Bourg de Saint-Thomas de Caſtille, dans de grands Magaſins, bâtis exprès pour la conſervation de ce dépôt. Ils ſe chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, & qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois. Gage admire que les Eſpagnols ne fortifient pas mieux l'entrée du Lac, qui eſt ſans ceſſe expoſé aux invaſions des Etrangers. Ils le pourroient, dit-il, d'autant plus facilement que cette entrée eſt retrecie par deux Montagnes, ou deux Rochers, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon, & qui étant capables, avec un peu d'artillerie, d'arrêter toute une Flotte, aſſureroient la Province de Guatimala, & même une grande partie de l'Amérique Eſpagnole. Le Lac forme une Rade ſi ſpacieuſe, que mille Navires y peuvent être à l'ancre. Ceux, qui croient le chemin fort difficile, de Saint-Thomas juſqu'à Guatimala, ignorent qu'après les pluies, c'eſt-à-dire depuis la Saint-Michel juſqu'au mois de Mai, les terres ſont ſechées par le vent. D'ailleurs, le plus

mauvais tems n'empêche point que les Mulets, chargés de quatre quintaux, ne paſſent aiſément les Montagnes qui bordent le Lac. Les routes y ſont fort larges ; & dans l'eſpace de quinze lieues, qui en font la plus dangereuſe partie, on trouve, de diſtance en diſtance, des Loges pour ſe repoſer, des Beſtiaux & des Mules entre les Bois & les Montagnes, & d'autres commodités pour le ſoulagement des Voyageurs. Enſuite le chemin s'adoucit ; on y rencontre quantité de Villages Indiens. *Acaſabaſtlan* eſt un grand Bourg, à quinze lieues des Montagnes, ſitué ſur le bord d'une Riviere fort poiſſoneuſe, & renommé par ſes Beſtiaux & ſes fruits. Tout le reſte du Pays, juſqu'à Guatimala, eſt fort cultivé (64).

Les principales Villes de la Province, après la Capitale, ſont Saint-Salvador, Saint-Miguel, la Trinité, Acaxutla, Amatitlan, Mixco, Piñola, & quelques autres. Reprenons Gage à Sacualpa, ou Zoiaba, derniere Bourgade de Chiapa, pour le ſuivre dans ſes obſervations. Il paſſa une Montagne fort pierreuſe, à l'extrêmité de laquelle il rencontra un Village ſitué ſur la hau-

(64) Gage, troiſiéme Partie, Chapitre 20.

teur, d'où la vue s'étend fort loin dans un Pays très fertile. Ce lieu, qui se nomme *Saint-Martin*, est le premier de la dépendance de Guatimala. On arrive ensuite dans une belle Vallée, où l'on trouve Chimaltenango, un des plus grands Bourgs de ce Canton, & célébre par la Foire du 26 Juillet, qui rassemble une infinité de riches Marchands. Une lieue plus loin, la Vallée se resserre entre des Montagnes, qui ne cessent point de regner des deux côtés jusqu'à la Capitale, mais qui n'empêchent point que le chemin ne soit fort uni. On y rencontre un autre Bourg, nommé *Xocotenango*, d'un fruit estimé qui s'appelle Xocotte, & qui est une espece de Prune dont tous les environs sont remplis. Gage n'eut pas fait mille pas hors de ce Bourg, qu'il lui sembla que les côteaux se séparoient, pour laisser un espace plus libre à sa vue. Il lui restoit deux lieues, jusqu'à Guatimala, qui n'est éloigné de Saint-Martin que d'une bonne journée. La réputation de cette Ville lui avoit fait juger qu'elle devoit être revêtue de bonnes murailles; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, il se trouva dans la premiere rue, sans avoir passé la moindre porte. Quelques

maisons mal bâties ne lui en donnerent pas une bonne idée : cependant il entra bientôt dans une rue plus large, où il découvrit un magnifique Couvent, qui étoit celui de son Ordre. Cette rue, qui se nomme Saint-Dominique, & celle qui la précéde, ne sont proprement qu'un Fauxbourg de Guatimala, ou plutôt un reste de l'ancienne Ville (65).

Saint-Jacques de Guatimala, c'est le nom que lui donnent les Espagnols, est situé dans une Vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur, & qui est bordée des deux côtés par de hautes Montagnes. Elle s'élargit un peu, au-delà du Fauxbourg ou de la vieille Ville, dans le lieu où la nouvelle commence ; & par dégrés les Montagnes s'écartent, pour laisser entr'elles un Pays fort ouvert jusqu'à la Mer du Sud. Quoiqu'elles paroissent pendre sur la Ville, du côté de l'Orient, on y a fait des

(65) Il y auroit peu d'utilité à tirer des avantures monastiques de Gage, qui raconte ici comme il fut reçu dans son Couvent, les études auxquelles il s'y appliqua, les thèses qu'il y soutint contre les Jésuites, le choix qu'on fit de lui pour enseigner successivement la Philosophie & la Théologie, & pour prêcher avec commission de l'Evêque, &c. Mais on en doit conclure, comme il le desire, qu'ayant passé sept années en divers lieux de la Province, il a pu mettre autant d'exactitude, qu'il garantit de fidélité dans ses remarques. *Ibid.* Chapitre 4.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

chemins fort commodes. En venant de Mexico par la Côte de Sonuſco & de Suchutepeque, c'eſt-à-dire, du côté du Nord-Oueſt, on arrive par une route large, ouverte & ſabioneuſe; & de même en venant de l'Oueſt: mais du côté de Chiapa, qui eſt au Nord-Eſt, on a vu qu'il faut paſſer, comme de celui de l'Eſt, entre des Montagnes. Au Sud & au Sud-Eſt, le chemin eſt beaucoup plus difficile. C'eſt un terrein fort rude & fort élevé, qui eſt la route de Comayagua, de Nicaragua, & de Golfo dolce. Les deux Montagnes, qui s'approchent le plus de la Vallée & de la Ville, portent le nom de Volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'eſt, ſuivant l'expreſſion de Gage, qu'un Volcan d'eau; mais l'autre eſt un Volcan réel, qui brûle, & qui jette du feu. Elles ſont à-peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la Vallée. La Montagne d'eau, qui eſt du côté du Sud, prend preſque perpendiculairement ſur la Ville; celle de feu eſt un peu plus bas, & plus proche du Fauxbourg ou de la vieille Ville. La premiere eſt plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue, par la verdure dont elle eſt preſque toujours couverte. On y trouve des champs ſemés de blé

d'Inde, & dans quantité de petits Villages, qui occupent les pentes & les ſommets, des roſes, des lys & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Eſpagnols lui donnent le nom de Volcan d'eau, parce qu'il en ſort quantité de ruiſſeaux, vers le Bourg de Saint-Chriſtophe, & qu'il ſe forme de ſes eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Petapa. Du côté de Guatimala & de la Vallée, elle produit un ſi grand nombre de Fontaines, qu'elles compoſent une Riviere qui court dans la Vallée, & qui fait tourner les Moulins de Xocotenango. Cette Riviere n'étoit pas connue au tems de la Conquête (66). Mais autant que la Montagne d'eau a d'agrément, autant l'aſpect de l'autre eſt épouvantable. On n'y voit que des cendres, & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. Nuit & jour, on y entend le bruit d'une eſ-

(66) Gage raconte, ſur la tradition des Eſpagnols, qu'en 1534, une Dame nommée *Marie de Caſtille*, qui avoit perdu ſon Mari à la guerre, & qui avoit vu mourir tous ſes Enfans dans le cours de la même année, s'abandonna aux blaſphêmes. A peine eut-elle fini, qu'un gros torrent d'eau, ſorti du Volcan, l'emporta, elle & ſa maiſon, & forma une Riviere qui a conſervé ſon cours. La vieille Ville fut alors abandonnée de ſes Habitans, qui allerent s'établir dans le lieu où la Ville de Guatimala eſt aujourd'hui. *Ibid.* Chap. I. Herrera fait le même recit.

pece de tonnerre, que les Habitans attribuent aux métaux qui se fondent. On en voit sortir des flammes, avec des torrens de soufre, qui brûlent sans cesse, & qui remplissent l'air d'une mortelle infection. Ainsi Guatimala est situé, suivant le proverbe du Pays, entre le Paradis & l'Enfer; sans que les bouches infernales s'ouvrent jamais assez, pour engloutir le corps de la Ville. Il s'étoit fait néanmoins, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il étoit sorti tant de cendres ardentes, que non-seulement toutes les maisons voisines en avoient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étoient ressentis. Une nuée de pierres, qui les avoit accompagnées, n'auroit pu manquer de ruiner la Ville, si l'action du feu les eût portées vers les Edifices: mais elles tomberent à côté, dans un fond où elles sont encore, & où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, que vingt Mulets, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale; & celle du bruit ne l'est pas non

plus:

Descript. de la Nouvelle Espagne.

plus : mais il augmente en Eté, c'eſt-à-dire, depuis Octobre juſqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y étoit accoutumé par un long ſéjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable Ville qu'il ait vue dans tous ſes Voyages. Le climat y eſt fort temperé. Mexïco & Guaxaca ne jouiſſent pas d'un air ſi ſain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de Beſtiaux, de Volaille & de Gibier, qui ne ſoient communs dans la Province. La Mer du Sud, les Rivieres, & les Lacs d'eau douce fourniſſent toute ſorte de Poiſſons. Le Bœuf eſt à ſi bon marché, que le poids de treize livres & demie ſe donne pour une demi-réale ; c'eſt à-dire, du tems de Gage, deux ſous ſi deniers de France. Il n'y a point de Ferme où l'on ne nourriſſe une prodigieuſe quantité de ces Animaux. Un ſeul Fermier, connu du même Voyageur, en comptoit plus de quarante mille dans ſes terres ; ſans y comprendre ceux qu'on nomme *Simarrones* ou ſauvages, qui ne quittent point les Montagnes, où l'on emploie les Négres à les tuer, dans la crainte qu'ils ne deviennent incommodes ou

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dangereux par l'excès du nombre (67).

La Nouvelle Ville de Guatima n'eſt pas fort éloignée de l'ancienne, puiſqu'elle s'y joint par la rue qu'on a nommée Saint-Dominique ; & ſa plus belle partie eſt celle qui touche à cette eſpece de Fauxbourg. C'eſt-là qu'on voit les plus beaux Edifices & les plus riches Boutiques. Il s'y tient tous les jours un Marché, où rien ne manque pour les beſoins & l'agrément de la vie. On compte dans toute l'étendue de la Ville & des Fauxbourgs environ ſept mille Familles, entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Auſſi le Commerce y eſt-il floriſſant. Elle tire par terre les meilleures marchandiſes de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Coſta ricca. Du côté de la Mer, elle communique avec le Perou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Realejo, Port de Nicaragua ſur la même Côte. On a parlé de ſon Commerce avec l'Eſpagne, par Golfo dolce & le Golfe de Honduras. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent dépend de ſa Chancellerie, ou

(67) *Ibid.*

son Audience. Cette Cour est composée du Gouverneur, de deux Présidens, de six Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Viceroi, comme ceux de la Nouvelle Espagne & du Perou, son pouvoir n'est pas moins absolu. Si ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats, il peut gagner le triple, par le commerce & par d'autres voies. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent point annuellement plus de quatre mille ducats, de la recette du Domaine ; mais les présens, dont l'usage est établi, font regarder leurs Charges comme les plus lucratives de l'Amérique Espagnole, quoique celles de Mexico & de Lima passent pour les plus honorables.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Guatimala n'a qu'une Eglisse Paroissiale, qui fait le principal ornement de la grande Place ; mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers & des Peres de la Merci sont d'une magnificence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats. Les richesses de leur Eglise, en or & en argent, montent à cent mille ; & Gage avoue qu'il ne manque rien à

leurs plaisirs (68). Mais quelque riches que les autres soient aussi, aucun de ces Etablissemens n'approche de celui des Dames de la Conception, où l'on ne compte pas moins de mille personnes, soit Religieuses (69), ou jeunes Filles qu'elles instruisent, ou Domestiques employés à les servir. A Guatimala, comme à Mexico, les richesses & le goût du luxe font regner le vice dans toutes les conditions, sur-tout parmi les Femmes, sans distinction d'Espagnoles & d'Indiennes.

Gage continue de donner les seules lumieres qu'on ait sur l'intérieur de la Province. Il place entre Acasabastlan & Guatimala une Riviere nommée *Agua Caliente*, qui charioit autrefois de la poudre d'or ; & quatre lieues plus loin, vers Guatimala, celle qui se nomme *Vaccas*, où quantité de Mulâtres, qui nourrissent des Bestiaux sur

(68) Il fait une délicieuse peinture de leur jardin.

(69) Gage raconte l'Histoire d'une jeune Religieuse, nommée *Jeanne Maldonado de Paz*; qui réunissoit toutes les perfections de l'esprit & du corps. Elle étoit aimée de l'Evêque, qui vouloit la faire Abbesse de son Monastere; & cette entreprise faillit de couter du sang. Mais pour ne prendre de ce récit, que ce qui convient à mon sujet, cette belle Religieuse étoit si riche, des présens qu'elle recevoit, qu'elle fit bâtir à ses frais un magnifique appartement pour elle, avec des galleries & un jardin particulier, où elle étoit servie par six Négresses. *Ibid.* p. 25 & suiv.

ſes bords, s'employent encore à chercher des pailles d'or dans le ſable. De la Riviere de Vaccas, on découvre la plus agréable Vallée de la Province, à ſix lieues de la Capitale. Sa longueur eſt d'environ cinq lieues, ſur trois ou quatre de large. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Eſpagne; & c'eſt de-là qu'on tire tout le biſcuit néceſſaire, pour les Vaiſſeaux qui viennent chaque année dans le Golfe du Mexique. Cette Vallée porte le nom de *Mixco* & *Pingola*, deux groſſes Bourgades ſituées vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux extrêmites de ce grand eſpace; Pinola, du côté gauche de la Riviere, & Mixco, de l'autre. Les Négocians Eſpagnols y ſont ſi riches, qu'un des Amis de Gage, nommé *Jean Palomeque*, entretenoit pour ſon commerce trois cens Mulets & une centaine de Négres. On trouve, dans la Vallée, trente ou quarante Fermes, d'où l'abondance ſe répand dans tous les lieux voiſins. Le ſeul paſſage des Voyageurs & des Marchands du Pays apporte beaucoup d'argent à la Bourgade de Mixco, qui ne produit d'elle-même, aʌec le froment, qu'une ſorte de terre dont on fait de la Vaiſſelle & des uſtenciles. Les Femmes Créoles mangent

de cette terre à pleines mains, ſans ménager leur ſanté, dans la ſeule vue de paroître plus blanches ; quoiqu'au jugement de Gage elles ne parviennent qu'à ſe rendre plus pâles (70). Piñola eſt célebre par ſon Marché, où l'on trouve ſans ceſſe toute ſorte de viandes, de volaille & de fruits. Le Nord de la Vallée n'a que des côteaux ſemés de froment. A l'Oueſt, on trouve deux autres Bourgades, plus grandes encore que Mixco & Piñola. La premiere, qui ſe nomme *Petapa*, contient environ cinq cens Familles, Eſpagnoles & Indiennes, & tire beaucoup d'avantages d'un Lac voiſin, qui fournit d'excellent Poiſſon. C'eſt le chemin qui conduit de la Capitale à Comayaga, San-Salvador, Nicaragua & Coſtaricca. Elle eſt gouvernée, de Pere en Fils, par une Famille qu'on croit deſcendue des anciens Rois du Pays, & que les Eſpagnols ont honorée du noble nom de Guzman. Ils n'accordent point au Gouverneur de Petapa, comme à celui de Chiapa dos Indos, la permiſſion de porter l'épée ; mais entre ſes privileges, il peut nommer chaque jour un certain nombre d'Habitans Indiens pour le ſervir à table, pour lui apporter du poiſ-

(70) *Ibid.* page 46.

ſon, du bois, & d'autres commodités ; & ſon pouvoir n'eſt limité que par un Religieux Eſpagnol, qui tient le premier rang après lui, & dont il eſt obligé de prendre l'avis & le conſentement de tout ce qui regarde l'adminiſtration. Gage obſerve que ce Conſeiller Eccleſiaſtique vit avec la magnificence d'un Evêque (71). Petapa eſt arroſé d'une petite Riviere, qui augmente la fertilité naturelle du Canton.

Amatitlan, ſeconde Bourgade à l'Oueſt de la Vallée, n'eſt éloignée de Petapa, que d'une lieue. Les rues y ſont larges, droites & régulieres. L'Egliſe des Dominiquains paſſe pour une des plus belles de la Province ; & leur Couvent eſt ſi riche, qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend ſur tous les Villages de la Vallée. D'Amatitlan, le chemin qui conduit à Guatimala paſſe par un grand Bourg nommé *San-Lucar*, où l'air eſt toujours froid, ſans qu'on en connoiſſe d'autre raiſon que la ſituation de cette Place, qui eſt ſur un côteau, vers le Nord. Elle en tire l'avantage d'être le Magaſin du Pays. Non-ſeulement le blé s'y conſerve mieux que dans tous les

(71) *Ibid.* page 49.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Bourg de la Vallée ; mais Gage vérifia, par sa propre expérience ; qu'il y augmente considérablement, & que si l'on en met deux cens boisseaux dans un grenier, il s'en trouve près de deux cens vingt, au bout de l'année. Aussi San-Lucar n'est-il composé que de granges, qui s'appellent *Trojas* & qui consistent dans un plancher, haut d'un ou deux piés & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, qui se conserve ainsi deux ou trois ans (72).

Dans le reste du chemin, qui n'est que de trois lieues jusqu'à la Capitale, on rencontre plusieurs petits Villages, qui portent le nom général de Milpas, accompagné de celui d'un Saint, & dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

Gage acheve sa description par celle du côté méridional de la Province, qu'il parcourut, en se rendant de Petapa au Port de la Trinité, pour entrer dans la Province de Nicaragua, par Realejo. Il traversa d'abord un Pays montagneux, qui le fit arriver au sommet de *Sierra redonda*, c'est-à-dire la Montagne ronde, lieu fort renommé par l'excellence de ses pâturages, où l'usage du Pays est de conduire les Bes-

(72) *Ibid.* page 59.

tiaux, lorsqu'il ne reste plus d'herbe dans les Vallées. Cette Montagne est aussi d'un grand soulagement pour les Voyageurs. On y trouve des Hôtelleries, qui ne manquent d'aucune commodité, & des Fermes où se fait le meilleur fromage de la Province. Elle est à cinq lieues de Petapa. Quatre lieues plus loin, on rencontre un grand Village d'Indiens, qui se nomme *Los Esclavos.* Quoique ses Habitans ne soient point aujourd'hui dans l'esclavage, ce nom s'est conservé d'un ancien usage, qui les assujétissoit avant la Conquête, à porter les fardeaux, & sur-tout les Lettres de ceux d'Amatitlan : sur quoi Gage observe que le nom d'Amatitlan est composé de deux mots *Amat*, qui signifie Lettre, & *Itlan*, qui signifie Ville. Il ajoute que sous le regne des Rois ou des Caciques qui dépendoient de l'Empire Mexiquain, Amatitlan, méritoit, en effet, le nom de Ville des Lettres, parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur de l'écorce d'arbre ; c'est-à-dire, d'y graver les caracteres hieroglyphiques qui composoient l'écriture de cette Contrée. Le Village de los Esclavos est situé proche d'une Riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pont de pierre, pour la seule commodité des Marchands & des Voyageurs, qui n'y pouvoient passer sans péril avec leurs Mules. Dix lieues au-delà on trouve un Bourg nommé *Aguachapa*, si voisin de la Mer du Sud, que Gage arriva le même jour à la Trinité.

Ce Port (73) est moins renommé par ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands Vaisseaux puissent aborder sur la Côte de Guatimala, que par une espece de Volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croyent une des bouches de l'Enfer (74). Ce n'est point une Montagne, comme la plûpart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire, le terrein est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur: mais il en sort continuellement une fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens mêmes n'osent s'en approcher; & ceux, qui l'ont entrepris, ont payé leur hardiesse par une mort subite, ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un Reli-

(73) Woodes Rogers le nomme *Sonsonate*, dans son Supplément, Tome II page 8.

(74) Gage, 4. Partie Chapitre 2. page 236.

gieux, Ami de Gage, n'ayant pas laiſſé de tenter l'avanture, fut arrêté, à la diſtance d'environ deux cens cinquante pas, par l'épaiſſeur d'une puante fumée, qui le fit tomber preſque ſans force & ſans connoiſſance. Il ſe releva néanmoins; mais il revint avec une fiévre chaude, qui mit ſa vie fort en danger (75). Gage, qui n'aſpiroit point à ces téméraires expériences, rend témoignage ſeulement qu'il vit de loin beaucoup de fumée. La Trinité eſt célebre auſſi par ſa Poterie, qui paſſe pour meilleure encore que celle de Mixco.

De-là, ſuivant la route qui conduit à San Salvador, on arrive par quatre ou cinq lieues de marche à Chalevapan, grand Bourg d'Indiens. San-Salvador, ou Cuzcatlan, n'en doit pas être fort éloigné, puiſque dans l'intervalle Gage ne nomme point d'autre lieu où il ait paſſé la nuit. Cette Ville, dit-il, eſt à vingt-quatre lieues de Guatimala. Sa grandeur eſt à peu-près celle de Chiapa. Elle eſt peuplée d'Eſpagnols, ſous un Gouverneur de leur Nation, avec un Couvent de l'Ordre de Saint Dominique. De hautes Montagnes qui l'environnent du côté du

(75) *Ibid.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Nord, se nomment *Chuntales*, & les Indiens y sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre, autour de la Ville, & l'on y fait même de l'indigo; mais, dans les principales Fermes; on nourrit des Bestiaux. Dix lieues plus loin, Gage arriva sur les bords d'une grande Riviere, qu'on nomme *Rio de Lempa*. Il observe, comme un privilege singulier de cette Riviere, que si l'on a commis quelque crime, ou contracté des dettes, du côté de Guatimala ou de San-Salvador, on est en sûreté sur l'autre bord, qui appartient à la Province de Nicaragua, & d'où l'on compte dix lieues jusqu'à Saint-Michel, premiere Place de cette Province.

Mais, en suivant la côte, les deux Provinces sont séparées par le Golfe d'Amapalla (76), qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à son entrée, du côté méridional, la Pointe de *Cosibina* ou *Cosivina*, & les Montagnes de Saint-Michel au Nord-Ouest. Cosivina est à douze dégrés quarante minutes de latitude septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Isle, du côté de la Mer, parce

(76) Dampier lui donne ce nom, d'une de ses Isles; Woodes Rogers le nom Fonseca.

que les Terres en ſont baſſes. Les Chuntales, ou les Montagnes de Saint-Michel, ſont fort hautes, mais peu eſcarpées. Les Terres, qui les bornent au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies, & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus méridionale ſe nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois environné de Rochers, avec une petite Baye ſabloneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande; mais ſon terroir eſt à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord & l'autre à l'Orient. La derniere, qui n'eſt pas à plus d'un mille de la Mer, eſt ſituée au ſommet d'une Montagne; & le chemin, par lequel on y monte, eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'Hommes la défendroit à coups de pierres contre de nombreuſes Trou-

pes. On découvre, au milieu de la Ville ; une fort belle Eglise, que les Compagnons de Dampier eurent l'occasion de visiter : & sur leur récit, il observa que dans toutes les Villes Indiennes qui sont sous la domination des Espagnols, les images & les Statues des Eglises sont vêtues à l'Indienne ; au lieu que dans les Villes où les Espagnols sont le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'Espagnole. La Rade de l'Isle est à l'Orient, vis-à-vis d'une terre basse. Un peu plus haut, on peut mouiller aussi fort près de terre au Nord Est. C'est le lieu que les Espagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment *Port de Martin Lopez*. Le Golfe a plusieurs autres Isles, plus basses & moins habitées ; mais il a si peu d'eau vers le fond, qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y pénétrer (77).

(77) Voyage de Dampier autour du Monde, Tome I. pages 32 & suivantes. Woodes Rogers & Cooke continuent de donner les mesures de la Côte, & de nous apprendre quelques autres noms de lieux. Des Anabacas à la Barre d'Estepa, on compte environ 23 lieues; de la Baree d'Estapa, 10 lieues à la Riviere Meticalco ; de cette Riviere au Volcan du Sud Est, dix huit lieues ; & dix-huit jusqu'au Port de Sonsonate ou de la Trinité. Entre la Barre d'Estapa, & la Trinité, le rivage court Ouest-quart au Nord-Ouest & Est quart-au Sud-Est. Il y a une Riviere à six lieues de celle de Meticalco. Si l'on veut mouiller au Port de la Trinité, il faut ten r la droite, où la terre est plus basse, avoir toujours le plomb à la main, jusqu'à ce qu'on ait douze brasses d'eau, courir

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Honduras ou Hibueras, V. Province.

La cinquiéme Province, qu'on nomme *Honduras* & *Hibueras* est située sur le Golfe du même nom, qu'elle a presqu'au Nord, comme elle est à-peu-près au Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long, sur qua-

droit vers les Magasins, & laisser tomber l'ancre au Sud Est; avec de grandes précautions néanmoins, parce qu'il y a plusieurs Bancs, jusqu'à la hauteur de *Punta de los Remedios*, qui court Nord & Sud. Depuis ce Havre de la Trinité, aux Volcans Isalcas, quatre lieues, & de la huit à Rio Lempa; de Rio Lempa jusqu'à la terre basse d'Ibaltique, cinq lieues, avec des bas fonds & une Mer rude. Il faut courir Est-quart au Sud Est, pour aller à la Barre d'Ibaltique, qui est quatre lieues plus loin, & d'où quelques Bans s'avancent plus de deux lieues en Mer. Trois lieues à l'Est au delà de cette Pointe, on voit la Montagne Vernel, qui est d'une hauteur médiocre: deux lieues plus loin, à l'Est, on trouve le Volcan de Coteculo; & trois lieues Nord & Sud de la Barre d'Ibaltique, on voit un autre Volcan, qui porte le nom de Saint-Michel. Là est une Riviere de même nom. De cette Riviere au Port Martin Lopez, ou El Condadillo, environ dix-huit lieues. On peut connoître ce Port à ses rivages blancs, les seuls qu'il y ait sur cette Côte, qui se joint ici au Golfe d'Amapalla. De cette jonction à la Pointe de Cosivina, il y a neuf lieues. On connoît cette Pointe, à de petits Rochers qui vont jusqu'au rivage D'ici jusqu'à la *Mesa*, ou la Table de Voldan, petite Montagne entre Cosivina & Realejo, on compte sept lieues, Ouest-quart au Nord-Ouest & route Est quart-au-Sud-Est; de Mesa de Voldan aux *Asexadoes*, ou aux *Scieurs*, quatre lieues; c'est-à-dire environ douze de la Pointe de Cosivina au Port de Rialexa ou Realejo, dans la Province de Nicaragua, *Supplément au Voyage de Woodes Rogers*, Tome II. & Voyage d'Edouard Cooke Tome II.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tre vingt de large. Dans cette étendue elle eſt preſque déſerte, quoique très-fertile en Maïz & en Beſtiaux ; mais, ſi l'on en croit Barthelemi de Las Caſas, c'étoit autrefois un des Pays les plus peuplés de l'Amérique, lorſqu'il fut découvert en 1502 dans le quatriéme Voyage de Chriſtophe Colomb, & la diminution de ſes Habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Eſpagnols. Correal, Voyageur de cette Nation, avoue de bonne foi que de ſon tems (78), on n'y auroit pas trouvé quatre cens Indiens, capables de porter les armes ; que le fer, le feu, le travail des Mines, & les rigueurs de l'eſclavage en avoient fait périt un nombre infini, & que le reſte s'étois ſauvé dans des Bois & des Rochers impénétrables. Cependant les Eſpagnols ont bâti pluſieurs Villes dans cette grande Province. Les principales ſont Truxillo, Valladolid, ou Comayaga, Siege Epiſcopal, dont le Prélat, porte ordinairement le titre d'Evêque de Honduras ; San-Pedro ; Puerto de Cavallos, Naco & Triomfo de la Cruz. Gage y joint Saint-Thomas de Caſtille, qu'il traite de vieux château ruiné, & le Village Indien de

(78) Voyage de François Correal, pages 83 & ſuivantes.

Saint-Pierre, qui servent au Commerce entre la Province de Guatimala & les Vaisseaux du Golfe de Honduras.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Correal se suppose placé à la Pointe de l'Yucatan, pour mesurer la grandeur du Golfe. Il y a cent lieues, dit-il de cette Pointe à Rio grande, dont le Cap fait l'autre Pointe; & dans l'intervalle on laisse Punta de las Mugeres & la Baye de l'Ascension. Rio grande est entre seize & dix-sept dégrés de latitude du Nord. De Punta de Higueras, qui est au fond du Golfe, & qui sépare l'Yucatan de Honduras, Pays habité par les Indiens libres, il y a trente lieues à l'Est jusqu'au Cap de tres Puntas; & de ce Cap on compte trente autres lieues, jusqu'à Puerto de Cavallos, ou *Naco*, qui est le nom de sa Ville, située sur la Riviere de Sol. San-Pedro n'est qu'à une journée de Naco, dans une Plaine bornée de Montagnes; & Rio d'Allua, Rio Baxo, & la Ville de Gracias à Dios ne sont pas éloignés de San-Pedro. De Puero Cavallos au Port qui se nomme Triomfo de la Cruz, il y a trente-deux lieues. On rencontre Truxillo, à cinquante lieues de ce dernier Port; & la Côte

(79) *Ibidem.*

Descript. de la Nouvelle Espagne.

tourne ensuite au Nord-Est jusqu'au Cap de Honduras, qui est proprement l'entrée du Golfe, du côté de la Province dont il porte le nom. Cependant il reste de-là vingt lieues jusqu'à Rio grande & au Cap de Camaron, vers lesquels la Côte court à l'Est ; & c'est entre cette Pointe & celle d'Yucatan, que Correal a compté cent lieues. De-là jusqu'au Cap de Gracias à Dios, qui est à quatorze dégrés de latitude du Nord, il y a soixante-neuf lieues ; & là finit la Côte de Honduras, après laquelle on trouve celle de Nicaragua. Le même Voyageur, rapportant les Colonies Espagnoles à l'ordre des tems, nomme Truxillo pour la premiere, Puerto de Cavallos pour la seconde, San-Pedro pour la troisiéme, gracias à Dios pour la quatriéme, &c.

La Ville de Truxillo est située sur une Colline, à peu de distance de la Mer. Gage, qui s'y rendit de Coban, Capitale de Vera-Paz, dans le tems que les Vaisseaux d'Espagne arrivent au Golfe, n'en donne pas une haute idée. Cette Place, dit-il, est sans résistance, comme on en doit juger par la facilité que les Anglois & les Hollandois ont eue à s'en saisir. Elle est à quatre-vingt ou cent lieues de Guatimala, par terre.

Le Pays est plein de Bois & de Montagnes, incommode pour les Voyageurs, pauvre, & sans autres marchandises que des cuirs, de la casse & de la Salsepareille. On ne mange, autour de Truxillo, que de la cassave, & si séche, que pour l'avaller on la trempe dans de l'eau, du bouillon, du vin ou du chocolat. Le Maïz est plus commun du côté de Valladolid, ou Comayaga, qui est la Ville Episcopale, quoiqu'elle n'ait pas plus de cinq cens Habitans. Il s'est rassemblé, dans les Campagnes voisines, un assez grand nombre d'Indiens qui les cultivent, & qui ont formé plusieurs Villages. Cette Contrée, ajoute Gage, me parut la plus pauvre de l'Amérique. Sa partie la plus saine, & la plus commode pour les Habitans, est la Vallée de Gracias à Dios, qui contient quelques riches Fermes de Bétail & de Froment : mais comme elle est aussi proche de Guatimala, que de Comayaga & de Truxillo, & que les chemins sont beaucoup plus aisés vers Guatimala, on y transporte plus volontiers ces riches productions (80).

De Honduras, dit Correal, on prend

(80) Gage, 3. Partie, Chapitre 19.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Nicaragua, VI. Province.

par les Mines de Chalatecca (81) pour entrer dans la Province de Nicaragua, qui s'étend jusqu'à la Mer du Sud. Gage y entra, comme on l'a rapporté d'après lui, par Saint-Michel, premiere Ville de la Province du côté de Guatimala: & s'étant embarqué sur le Golfe d'Amapalla, il arriva le soir à Realejo, premier Port qui se présente sur cette Côte. En général, cette Province passe pour une des plus belles de la Nouvelle Espagne. Mais la chaleur y est si grande, qu'on n'y peut voyager de jour en Eté. Il y pleut l'espace de six mois; & cette saison qu'on y nomme l'Hiver, commence ordinairement au mois de Mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse; ce qui n'empêche point que la cire, le miel, & les fruits n'y soient en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres, que s'il en faut croire un célebre Voyageur, douze Hommes peuvent à peine les embrasser (82). On y voit peu de gros Bestiaux; mais les Porcs, dont les premiers y sont venus d'Espagne, ont extrêmement multiplié. Correal qui pa-

(81) Les deux Provinces sont séparées par une chaîne de Montagnes que Waffer nomme Tegusigalpa, & qu'il traite aussi de Province, riche, dit-il en Mines d'argent, *ubi suprà*, page 322.

(82) Correal, *ubi suprà*.

roît avoir obſervé fort ſoigneuſement le Pays, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers Voyageurs de ſa Nation ſe vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui regnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terreſtre qu'on lui donne. Auſſi les Habitans y ſont-ils fort voluptueux. On y parle quatre Langues, dont la principale eſt le Mexiquain, qui s'étend, ſuivant le même Ecrivain, dans une grande partie des deux Amériques; il ajoûte, dans l'eſpace de quinze cens lieues à la ronde (83). La Capitale de Nicaragua ſe nomme *Leon*; & ſes autres villes ſur la Mer du Sud, ſont *Grenade*, *Segovia Nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*; *Maſoya* ou *Maſava*, *Jaën* & *Porto San-Juan*, à l'embouchure du Lac, ſur la Mer du Nord.

Leon eſt ſitué (84) entre Realejo & Grenade, à la diſtance d'une journée de ces deux Places, ſur le bord & comme à la naiſſance d'un grand Lac, qui traverſant la Province dans ſa plus grande longueur, va ſe jetter dans l'O-

(83) *Ibidem.*

(84) A douze dégrés vingt-ſix minutes de latitude du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

céan ſeptentrional, par une embouchure qui ſe nomme le Deſaguadore. Les Maiſons de cette Ville ſont fort bien bâties, mais baſſes, parce qu'on y eſt dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plûpart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le Commerce des deux Mers y fait regner l'abondance ; & la beauté du climat ſe joignant aux commodités de la vie, pour faire un heureux ſort aux Habitans, ils s'abandonnent à la molleſſe, dans leurs délicieux jardins, où ils paſſent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des Oiſeaux, à faire bonne chere du Poiſſon du Lac, & des autres productions admirables du Pays. Ce voluptueux repos n'eſt troublé que par la crainte d'un Volcan voiſin, qui leur a ſouvent cauſé beaucoup de mal, quoiqu'il ſoit devenu moins ardent, & qu'il n'en ſorte aujourd'hui que de la fumée : mais elle fait juger qu'il y reſte encore du ſoufre ; & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions (85).

(85) Suivant Gage & Correal, pluſieurs Eſpagnols ſe ſontimag nés que la matiere du feu étoit de l'or, & n'ont pas manqué de faire inutilement de grandes recherches ; *ubi ſuprà*. Gage raconte qu'un Religieux de la Merci fit faire un Chaudron fort épais, & qu'il le fit deſcendre, ſoutenu par

De Leon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux Voyageurs ; & tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Leon (86). Les Négocians y sont plus ri-

Descript. de la Nouvelle Espagne.

une chaîne de fer, dans l'ouverture du Volcan. Il espéroit le tirer plein d'or fondu ; mais la force du feu détacha le chaudron & le fondit aussi-tôt. *Ibid.*

(86) Outre les ravages du Volcan, Leon est plus exposé que Grenade aux insultes des Ennemis de l'Espagne ; témoin le malheur qu'il eut d'être brûlé en 1684, par quelques Avanturiers Anglois. Dampier, qui étoit de l'expédition en fait un récit qui sert à faire connoître mieux ce Canton. Il y a, dit il, au Sud-Est de Realejo, un petit bras de Mer qui s'approche de Leon. Nous entrâmes, à la pointe du jour, dans cette Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Le Pays produit des Mangles rouges, en si grande abondance qu'il n'y a pas moyen d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une Redoute, près de la Riviere, pour empêcher l'Ennemi d'y faire descente. Quand nous fûmes à la vue de la Redoute ; nous fîmes force de rames pour gagner la terre. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Gardes, qui prirent aussi-tôt la fuite. Nous descendîmes, pour les suivre. On fit un Détachement de 470 Hommes, pour marcher droit à la Place.

La Ville de Leon est à vingt milles de la Mer dans les terres. On va par un chemin uni, au travers d'un Pays plat, composé de grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaie. A cinq milles du lieu de notre débarquement, il y a une Manufacture de sucre, & trois milles plus loin une autre, à deux milles de laquelle on rencontre une belle Riviere, qu'il faut passer, mais qui n'est pas fort profonde. Après cette Riviere, on ne trouve d'eau que près d'une Ville Indienne, qui est à deux milles de Leon. Delà, le chemin est agréable, sabloneux & étroit. La Vil-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ches, les Eglises plus belles, & les Couvens y jouissent d'une immense revenu. Gage en vante quatre; deux de la Merci, un de Saint François, & celui des Religieuses qui est le seul de ce sexe, mais dont l'opulence est extraordinaire. L'Eglise Paroissiale l'emporte sur la Cathédrale de Leon, parceque l'Evêque préfere le séjour de Grenade à son Siege. Le principal Commerce de cette Ville est à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador, & à Comayagua.

le de Léon est dans une Plaine, à peu de distance d'une haute Montagne qui vomit souvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer. Les Maisons de Léon ne sont pas hautes; mais elles sont fortes; grandes & entourées de jardins. Les murailles sont de pierre, & la couverture de tuiles. Il y a trois Eglises, outre la Cathédrale. Notre Compatriote Gage, qui avoit voyagé dans ce Pays, en parle comme du lieu de l'Amérique le plus agréable. A la vérité, si l'on considere la situation de la Ville, il se trouvera peu de Places dans l'Amérique, que celle ci ne surpasse pour le plaisir & la santé. Le Pays des environs est sabloneux & boit incontinent les pluies, qui sont fréquentes dans ces Contrées. La Ville est environnée de pâturages; de sorte qu'on y a l'avantage de tous les vents: ce qui épure beaucoup l'air. Elle n'est pas d'un grand commerce. Aussi n'est-elle pas fort riche en argent. Ses richesses consistent en Bestiaux & en cannes de sucre. On dit qu'on y fait aussi des cordes de chanvre; mais cette Manufacture doit être à quelque distance de la Place, car je n'y ai rien vu de semblable. Dampier continue de raconter comment les Anglois firent leurs approches, la résistance qu'ils trouverent dans la Ville, & la convention à laquelle ils la forcerent, mais qui ne les empêcha point d'y mettre le feu en se retirant *Voyage autour du Monde* Chap. 8.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

mayagua. Le même Voyageur y vit entrer, dans un ſeul jour, plus de trois cens Mulets, qui venoient de San-Salvador & de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il en vit arriver de Guatimala, trois autres troupes, dont l'une portoit les revenus du Roi; la ſeconde, une grande quantité de ſucre, & la troiſiéme, de l'indigo. Il ajoute qu'au départ des Frégates, Grenade eſt une des plus riches Villes de l'Amérique ſeptentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandiſes, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des Ennemis de l'Eſpagne dans le Golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le Lac à Carthagene; & ſouvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant, quoique ces Navires faſſent voile en aſſurance ſur le Lac de Nicaragua, leur deſcente eſt retardée ſi long-tems par la chûte des eaux, qui les oblige ſouvent de décharger & de recharger, à l'aide des Mulets dont ils ſe font ſuivre pour tranſporter alors une partie des marchandiſes, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe (87).

(87) Gage, *ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Segovie & les autres Villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui étant située sur les bords du Lac, vers le milieu de son cours, a vis-à-vis d'elle une très belle Isle, dont un Voyageur vante la fertilité en ouatte, en cacao, en teinture d'écarlatte, & en fruit d'un excellent goût (88).

Les Ports de cette Province sont plus célébres dans nos Relations. Celui qui se nomme Realejo, ou Rialexa, est à trente lieues de Saint-Michel, à quatre de Leon, & à treize de la Pointe de Cosivina. Il se fait reconnoître par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment *Volcano Vejo*. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme ; sans compter qu'elle jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer ; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, elle en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Isle, plate & basse, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille &

(88) Lionnel Waffer, *ubi suprà*, page 320.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

demi. Les deux côtés de l'Isle ont leur canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant à la pointe de l'Isle, vers le Nord-Ouest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les courans y sont si forts qu'il n'y a jamais de sûreté pour la navigation. Deux cens voiles seroient à l'aise dans le Havre. Le mouillage est près de la terre, sur un fond de sable clair & dur, à sept ou huit brasses d'eau. La Ville du même nom en est à deux lieues ; & l'on peut s'en approcher par deux anses, qui baissent du même côté. La plus occidentale descend derriere la Place, & l'autre conduit jusqu'au pié des murs, mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de Mangles, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux (89).

A trois lieues au-dessus de Realejo, on trouve un grand Bourg d'Indiens, que Gage nomme *la Veja*, & Rogers, *Pueblo vejo* (90), dans lequel Waffer assure qu'on ne compte pas moins de

(89) Dampier, *ubi sup.* page 129.

(90) Supplément de Rogers, page 12. Le Traducteur de Waffer, l'appelle, en François, le Vieux Bourg, pag 320.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vingt mille Ames. On y voit, dit-il, dans un Couvent de Saint-François, une Image de Notre-Dame, dont les fréquens miracles donnent encore plus de célébrité à ce lieu que le nombre de ses Habitans.

Nicoya est un autre Port, à neuf dégrés dix-huit minutes de latitude du Nord, dans le Golfe de Salinas, ou *la Caldera*, qui termine la Province de Nicaragua vers celle de Costa-ricca. On n'en trouve point de description, dont il y ait beaucoup de lumieres à recueillir. Dampier l'appelle une petite Ville de Mulâtres (91), située sur le bord d'une

(93) Dampier, *ubi suprà* p. 124 & 125. Gage nomme Nicoya un fort beau Village, gouverné néanmoins par un Alcade Espagnol. Il ajoute qu'on y file une herbe nommée *Pite*, qui est une marchandise fort estimée en Espagne, particuliérement celle qui est teinte à *Mecoza*, en couleur de pourpre; & qu'on emploie quantité d'Indiens à chercher sur le bord de la Mer une espece de coquillage qui sert à cette teinture. On en teint aussi le drap de Ségovie, qui est fort cher en Espagne. Ce Poisson à coquille se cache pendant trois cens jours de l'année, & ne se trouve qu'au Printems. C'est le sang de sa tête qu'on employe. 3. Part. p 276.

Les distances de cette Côte, suivant Rogers & Cooke, sont de Realejo à Rio de Tosta, huit ou neuf lieues, Sud-Est-quart au Sud; de cette Riviere à Mesa ou Table de Sutiabo, dix lieues, Nord-Ouest. On voit paroître le Volcan Anion, au Sud-Est de la même Riviere, à trois ou quatre lieues dans le Pays. De la Table de Sutiabo au Volcan de Leon, il y a quatre lieues; de ce Volcan à celui de Telica, douze lieues; de ce dernier à la Table de Moliase, deux; & de cette Table

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Riviere de même nom. Elle est fort propre, dit-il, à la construction des Vaisseaux. Aussi la plûpart de ses Habitans sont-ils des Charpentiers, dont toute l'occupation est de bâtir des Vaisseaux neufs, ou de radouber les vieux. Ce fut dans ce Port que Scharp, célébre Avanturier, fit réparer le sien en 1681, pour abandoner la Mer du

à la terre haute de Sinotepe, trois; de Sinotepe à Masaca, ou Port Saint-Jean, quatre; & de ce Port à la Pointe de Sainte-Catherine, dix-huit, qui font la largeur d'un Golfe qu'on nomme *Papagaio*, ou des Perroquets. Il faut courir Nord-Ouest & Sud-Est, même route qu'il faut tenir pour aller de Rio Tosta au Port Saint-Jean. La Côte est fort saine, mais la Mer est rude; il y a d'ailleurs une Table, d'environ deux lieues de long. Les vents du Nord sont très orageux dans ce Golfe; & l'on ne s'en garantit qu'en rangeant de près la Côte.

La Pointe de Sainte Catherine est sous l'onziéme dégré de latitude. A la hauteur de cette Pointe, on trouve un gros Rocher, qui en couvre de plus petits. D'ici au Cap *Guiones*, il y a trente-deux lieues Nord-Ouest. Dans l'intervalle, on rencontre le Port de Velas à huit lieues, & l'on voit au-dessus de ce Port deux grandes Montagnes, avec une profonde ouverture entre deux; une lieu ou plus, au Sud-Est, il y a quelques Rochers, qui ressemblent à des Navires sous les voiles, & de-là vient son nom. Du Port de Velas jusqu'au Cap *Hermoso*, on compte douze lieues, Nord Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud. Il reste environ douze lieues du Cap Hermoso au Cap Guiones, Nord Ouest & Sud Est, fond de sable, Côte saine. Du Cap Guiones au Cap Blanc, il y a quinze lieues Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. On peut connoître le Havre à une petite Isle qui est à sa Pointe, & que les Cartes Espagnoles nomment *Chira*. C'est ce dernier Cap qui forme la Pointe du Golfe de Salinas, où Nicoya est située dans une petite Baye, qui prend son nom Supplément de Wood Rogers, *ubi sup.*

Sud, où il s'étoit fait redouter par ses brigandages. Quelques Indiens, enlevés par Dampier, lui dirent que les campagnes voisines étoient soigneusement cultivées, & qu'on y élevoit quantité de Bestiaux dans des pâturages d'une grande étendue; qu'en plusieurs endroits voisins de la Mer, il croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas beaucoup de profit, parce qu'ils étoient obligés de le voiturer au Lac de Nicaragua, qui se jette dans la Mer du Nord, & qu'ils y envoyent aussi des peaux de Taureaux & de Vaches, pour lesquelles ils rapportoient, en échange, des chapeaux, des toiles & des laines de l'Europe.

Le Cap Blanc, qui fait la pointe du Golfe de Salinas, & qui termine la Côte de Nicaragua, est soigneusement décrit par Dampier. Il lui fait tirer son nom de deux Rochers blancs, qui se découvrent de loin. A les voir en Mer, & vis-à-vis de la Côte, il semble qu'ils en fassent partie. Mais plus proche de terre, soit à l'Est ou à l'Ouest du Cap, on les prendroit pour des Vaisseaux à la voile. A les voir de plus près encore, on croiroit que ce sont deux hautes tours. On les trouve petits, hauts,

escarpés sur toutes leurs faces, à la distance d'un demi-mille du Cap. Sa situation est à neuf dégrés cinquante-six minutes de latitude du Nord. C'est une pointe complette, où des Rochers escarpés regnent jusqu'à la Mer. Son sommet est plat & uni, l'espace de près d'un mille; après quoi il commence à baisser peu-à-peu, en formant de chaque côté une très agréable pente. De grands & magnifiques arbres, dont il est couvert, augmentent la beauté de la perspective. La Côte, qui regne du Nord-Ouest au Nord-Est, pendant quatre lieues, forme la Baye que les Espagnols nomment *Caldera*. Du fond de cette Baye jusqu'au Lac de Nicaragua, on ne compte que quatorze ou quinze lieues (92).

Costa ricca, VII. Province.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septiéme Province, qui s'appelle *Costa ricca*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de Bestiaux. Elle dépend pour le

(92) Voyage autour du Monde, Tome I. page 121.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

ſpirituel, de l'Evêché de Leon ou de Nicaragua. Sa Capitale ſe nomme *Carthago*; & ſes autres Villes, ſans mériter beaucoup ce titre, ſont *Eſparza*, *Aranjuez* & *Caſtro d'Auſtria*. On doit juger par ſa ſituation, qui eſt reſſerrée entre la Mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports ſur l'une & ſur l'autre; cependant on n'y connoît ſur la Mer du Sud, que le Havre de Caldera, dans la Baye de même nom; & ſur celle du Nord, trois Rivieres nommées *Suere*, *los Anzuelos* & *Vaſquez*, qui forment, à leur embouchure, des anſes aſſez commodes pour ſervir de retraite aux petits Vaiſſeaux. Porto San-Juan, petite Place maritime de la Province de Nicaragua, eſt ſitué entre la Riviere de Velaſquez & le Deſaguador, auquel il ſert de Port.

On connoît peu l'intérieur de Coſtaricca. Waffer, qui fit naufrage (93) ſur ſa Côte méridionale, à trois ou quatre lieues de la Caldera, fait le récit d'un pénible Voyage de ſept ou huit jours, qu'il fit par terre juſqu'au bord d'une belle Riviere qu'il nomme Saint-Antoine, à quatre lieues de laquelle il trouva une groſſe Ferme, d'où il ſe

(93) Voyage de Lionnel Waffer, pages 281 & ſuivantes.

rendit à Esparze, petite Ville voisine: mais il ne traversa dans cette route, qu'un Pays inculte & sans Habitans; & tout ce qu'il nous apprend d'Esparza même, où il passa plus de trois semaines, c'est qu'elle n'a qu'une Paroisse & deux Couvens : mais Gage, qui n'eut pas moins à se plaindre de la fortune dans cette Province, donne plus d'étendue à ses observations.

Route de Gage dans la Province de Costa ricca.

Il partit de Grenade; & pendant deux jours de marche sur le bord du Lac de Nicaragua, il ne cessa point, dit-il, de jouir des délices d'un Pays qu'il croit digne du nom de Paradis terrestre, par la beauté de ses Campagnes, de ses Villages & de ses Chemins. Un monstrueux Crocodile, sorti du Lac, l'exposa au plus mortel danger. Il en fut poursuivi avec tant de vitesse, que si les Espagnols qui l'accompagnoient ne lui eussent crié de se détourner du chemin, & de marcher en tournoyant, lui ou sa Mule, auroit été la proye de ce terrible Animal. En avançant ainsi par divers détours, il eut enfin le bonheur de le laisser bien loin derriere lui. Le troisiéme jour, il avoit encore la vue du Lac, après l'avoir eue pendant plus de vingt lieues. Ensuite il entra dans un Pays difficile

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& pierreux, qui panchoit plus de côté de la Mer du Sud, que de celle du Nord. Dans tout le reste du Voyage jusqu'à Carthago, il ne vit rien de plus remarquable que de grands Bois, dont les arbres lui semblerent propres à construire des Vaisseaux. Il traversa plusieurs Montagnes & des lieux déserts, où il fut quelquefois obligé de passer deux nuits consécutives, sans rencontrer le moindre Village; mais on y trouve des cabanes, que les Magistrats des Habitations voisines ont fait bâtir pour la commodité des Voyageurs. Cette ennuyeuse & pénible route la conduisit enfin à Carthago.

Cette Ville, qui est la Capitale de la Province, contient environ quatre cens Familles & quantité de riches Marchands, sous un Gouverneur Espagnol. Elle avoit alors un Evêque & trois Couvens. Dans l'impatience de s'embarquer pour Carthagene ou Porto-Bello, Gage n'eut pas plutôt appris qu'il en pouvoit trouver l'occasion dans la Riviere de Suere ou de los Anzuelos, qu'il se remit en chemin. On lui conseilla d'aller à Suere, parce qu'on rencontre, sur cette route, plus de Villages Indiens & de Fermes Espagnoles. Le Pays est montagneux; mais on y trouve des Vallées

fertiles & d'excellentes Fermes, où l'on nourrit quantité de Porcs. Les Indiens y sont moins civilisés que dans les autres Provinces de la Nouvelle Espagne, quoiqu'ils y portent le joug d'aussi bonne grace. Une Ferme Espagnole servit de retraite à Gage sur la Riviere de Suere, jusqu'au départ d'une Fregate, chargée de miel, de cuirs & d'autres provisions. On l'assura que le plus grand danger de la Navigation, qu'il alloit entreprendre, étoit à sortir de la Riviere, qui est fort rapide en quelques endroits, basse en d'autres, & pleine de Rochers jusqu'à son embouchure. Cependant, après en être sorti fort heureusement, il eut le malheur de tomber, à deux lieues de la Côte, sous le canon de deux Vaisseaux Hollandois, qui trouverent peu de résistance dans sa Fregate. Environ huit mille piastres, qu'il avoit amassées depuis douze ans, & qu'il devoit à la bonne volonté des Indiens de Mixco, de Piñola, d'Amatitlan & de Petapa (94) lui furent enlevées par ces Pirates. On

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(94) Cela me fit appliquer à moi-même, dit-il naturellement, le proverbe, que le bien mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup ce que l'aveugle dévotion des Indiens m'avoit fait acquérir parmi eux, *ubi supra*, page 263.

ne lui laiſſa d'abord que ſes Livres, quelques Tableaux peints ſur du cuivre, & ſes habits, que ſa qualité de Religieux lui fit obtenir ; mais ayant pris droit de cette indulgence pour demander auſſi ſon lit, qui lui fut accordé, il ſauva près de mille écus en doubles piſtoles, qu'il avoit eu la précaution de coudre dans ſes matelats. Le Capitaine de la Fregate & les autres Eſpagnols furent traités avec tant de rigueur, qu'on ne leur rendit que le corps de leur Bâtiment, après l'avoir déchargé de tout ce qu'ils avoient de précieux ou d'utile.

Ils prirent triſtement leur route vers los Anzuelos ; mais apprenant que les Fregates de cette Riviere étoient parties, Gage réſolut de retourner à Carthago. La compaſſion, qu'il trouva dans les Eſpagnols & les Indiens, lui procura des ſecours qui réparerent une partie de ſa perte. Il arriva, dans le même tems, à Cathago, trois cens Mulets ſans charge, avec quelques Marchands de Comayaga & de Guatimala, qui les conduiſoient par terre au-delà des Montagnes de Veragua, pour les vendre dans l'Iſthme de Darien. Ce Commerce, qui ſe fait tous les ans, eſt le ſeul qu'on oſe haſarder par terre avec

Panama. Le chemin eſt également dangereux, par les Montagnes qu'il faut traverſer ; & par le voiſinage de pluſieurs Nations barbares, que les Eſpagnols n'ont point encore aſſujetties. Gage n'en étoit pas moins diſpoſé à prendre cette route, avec trois Marchands, qui témoignoient le même courage. Quelques Amis, que ſes prédications lui avoient faits à Carthago, lui firent perdre ce deſſein. Bientôt il regarda leur conſeil comme une faveur du Ciel, en apprenant que tous les Muletiers avoient été maſſacrés par les Barbares, & qu'il n'auroit point évité le même ſort. On lui propoſa de tenter ſi la Mer du Sud ne lui ſeroit pas plus favorable que celle du Nord, & de ſe rendre dans cette eſpérance à Nicoya, au Golfe des Salines & à Chira, où l'occaſion ne lui manqueroit point de s'embarquer pour Panama. Il ſaiſit avidemment cette ouverture. Le chemin par lequel il ſe rendit de Carthago à Nicoya eſt montagneux, & d'une difficulté qui lui fit dire, en arrivant dans ce Port, qu'il nomme un fort beau Village, c'eſt mon *non plus ultrà.* Il parla d'y ériger une colomne, avec cette inſcription, parce qu'il n'eſpéroit plus de trouver d'autre Port où il pût

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

s'embarquer pour Panama. Personne, ajoute-t-il, n'avoit jamais rien exécuté avec plus de courage. Il avoit fait par terre, depuis Mixco jusqu'à Nicoya, environ six cens lieues, ou dix-huit cens milles d'Angleterre, du Nord au Sud; sans compter ce qu'il avoit fait depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexico, de Mexico à Guatimala, ensuite à Vera-Paz, à Golfo dolce, jusqu'à Puerto de Cavallos, & de-là, dans son retour à Guatimala; ce qu'il fait monter encore à treize ou quatorze cens milles d'Angleterre, & ce qu'il pensoit à faire graver à Nicoya sur une colomne, pour en éternisser la mémoire (95).

Correal, qui avoit traversé, comme Gage, cette partie de la Province, dit que les Indiens des Montagnes, entre Carthago & Nicoya, sont extrêmement barbares, & qu'ils haïssent mortellement les Espagnols, qui les appellent *Indios bravos*, parce qu'on n'a point encore trouvé le moyen de les soumettre (96).

Veragua; VIII. Province.

La derniere Province de l'Audience de Guatimala, est celle de *Veragua*, qui touche à l'Isthme de Darien, & qui

(95) *Ubi suprà*, quatriéme Partie Chapitre 7. Ce Voyageur s'embarque ici & quitte la Nouvelle Espagne.
(96) *Ubi suprà*, page 96.

eſt ſituée comme la précédente entre les Mers du Nord & du Sud. On lui donne environ cinquante lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & vingt-quatre, du Nord au Sud. Ses principales Villes ſont la Conception, qui porte le titre de Capitale, avec un Port aſſez conſidérable ſur la Mer du Nord; la *Trinidad* & *Santa Fé*, qui ſont dans les Terres; *Carlos*, petit Port de la Mer du Sud; & *Parita*, autre Port de la même Mer, qui donne ſon nom au Golfe dans lequel il eſt ſitué. Cette Province, ayant été découverte dès l'an 1502, par Chriſtophe Colomb, reçut en ſa faveur le titre de Duché; & de toutes les récompenſes qui lui furent accordées par la Cour d'Eſpagne, c'eſt preſque la ſeule qu'il ait tranſmiſe à ſes Deſcendans. Mais l'intérieur du Pays, eſt peu connu des Etrangers. Les Eſpagnols ſe ſont toujours réſervé des lumieres, qu'ils craignent de ne pouvoir communiquer ſans nuire à leur Commerce, ou ſans ouvrir un paſſage de la Mer du Nord à celle du Sud. Cependant quelques Avanturiers l'ont tenté avec ſuccès, comme on le rapportera dans la Deſcription de l'Iſthme. Il n'eſt queſtion ici que de recueillir des éclairciſſemens ſur le Veragua.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dampier, qui avoit entrepris de traverſer l'Iſthme de Darien en 1681, raconte qu'ayant pris terre au Cap de Lorenzo dans la Mer du Sud, il employa vingt jours à ſe rendre au bord du Chepo, derniere Riviere qu'il rencontra, de celles de l'Iſthme qui coulent au Sud. De-là il fit neuf milles, pour traverſer une fort haute Montagne. Le lendemain il en paſſa une autre, ſur le ſommet de laquelle il fit quelques milles. Il en deſcendit; & la marche de ce jour ayant encore été de neuf milles, il trouva une belle Fontaine, auprès de laquelle il paſſa la nuit. Le jour d'après, il traverſa une troiſiéme Montagne, ſur le ſommet de laquelle il fit cinq milles. En arrivant à ſa pente, du côté du Nord, il découvrit la Mer. Une Riviere, qu'il rencontra bientôt dans la plaine, & la premiere qui ſe jette dans la Mer du Nord, traverſe des champs d'une fort large étendue. C'eſt celle de la Conception de Veragua. Ses Compagnons prirent des Canots dans une Habitation d'Indiens. Il deſcendit avec eux juſqu'à l'embouchure de cette Riviere; & depuis le pié de la Montagne, cette journée fut d'environ ſept milles. Il trouva, vers l'embouchure quantité

d'Indiens, qui s'y étoient établis, pour tirer avantage de l'arrivée des Avanturiers, auxquels ils fournissoient des yames, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux & des œufs; mais il ne parle point de la Ville, ni même de sa situation. Les Indiens lui dirent, qu'ils voyoient souvent des Avanturiers Anglois & François; qu'à trois lieues de l'embouchure, on trouvoit une Isle, nommé la *Clé*, ou l'*Isle de la Sonde*, qui est la derniere des Sambales (97) à l'Ouest. Depuis l'Anse du Cap Lorenzo, où il avoit pris terre avec ses Compagnons, il avoit employé vingt-trois jours, pendant lesquels il n'avoit pas fait moins de cent dix milles jusques la Conception; mais la nécessité de suivre souvent les Vallées, pour éviter de hautes Montagnes, leur en avoit fait faire inutilement cinquante, qu'ils auroient évités, dit-il, s'ils avoient pu remonter de la Baye de Panama par la Riviere de Chepo. Il ajoûte que de cette Riviere, ou de celle de Sainte-Marie, on n'a pas besoin de plus de trois jours pour passer de la Mer du Sud à celle du Nord, & qu'un

(97) Nous les nommons Zembles, & les Espagnols *San Blaz*, dont Sambales & Zembles sont une corruption.

Parti de six cens Hommes peut exécuter cette entreprise sans la permission des Indiens (98). Il place, dans la Province de Veragua, une Riviere qu'il appelle *Blewfield*, du nom d'un fameux Avanturier de sa Nation, qui demeuroit dans l'Isle de la Providence, une des Sambales, habitée autrefois par des Anglois. Cette Riviere, dit-il, a son embouchure dans une belle Baye sabloneuse. L'entrée en est profonde; mais plus loin, elle ne peut recevoir que des Barques de soixante à soixante & dix tonneaux. On y trouve beaucoup de Lamantins, ou de Manates, qu'on nomme aussi Vaches marines. *Bocca Toro* est une ouverture, ou une anse, vers dix dégrés dix minutes de latitude du Nord, entre la derniere Riviere de Veragua & celle de Chagre. Les Indiens de Bocca Toro sont très barbares & n'ont aucun Commerce avec les Espagnols. Leur Côte produit quantité de Vanille (99).

Oexmelin (1), dont les descriptions sont ordinairement très fidelles, par l'intérêt que les Voyageurs de son Ordre ont toujours eu à connoître

(98) Voyage autour du Monde, Tome I. Chap. 2.

(99) *Ibid.* Chap. 3.

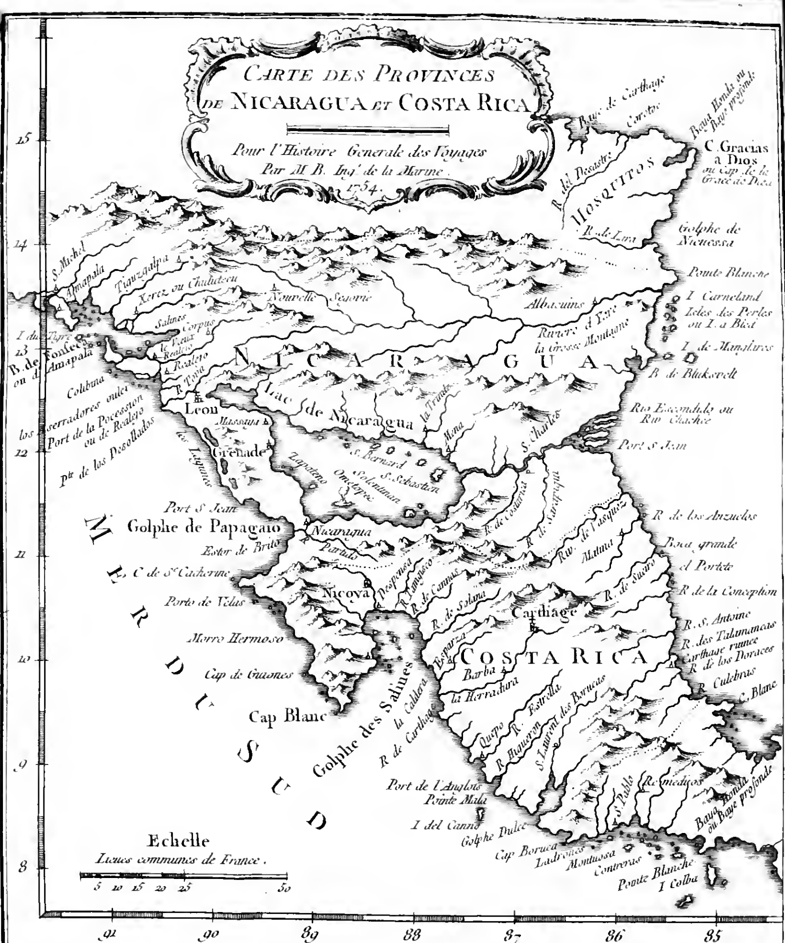
(1) Historien des Flibustiers.

exactement la ſituation des lieux, nous donne auſſi quelques lumieres ſur la Côte occidentale de Veragua. Il place Bocca Toro à trente lieues de la Riviere de Chagre, & tout cet eſpace eſt habité, dit-il, par des *Indios Bravos*, ou des Indiens Guerriers ; nom que les Eſpagnols donnent à ceux qu'ils n'ont encore pu réduire. La Baye de Bocca Toro a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & quantité de petites Iſles, dont l'une eſt pourvue d'excellente eau. La pointe, qu'on nomme Diego, eſt arroſée d'une petite Riviere d'eau douce, où l'on trouve dans le ſable, quantité d'œufs de Crocodiles, d'auſſi bon goût que des œufs d'Oye. Les Indiens du Canton portent encore des ornemens d'or ; ce qui ſemble prouver qu'il s'en trouve dans leur Pays, qui s'étend aſſez loin ; & peut être pourroit-on s'y établir malgré les Eſpagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre Nation (2). Le terroir en eſt humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année ; mais il ne laiſſe pas d'être merveilleuſement bon. La terre en eſt noire, & produit de très grands arbres. Bocca del Drago communique avec Bocca Toro. On eſt perſuadé qu'une

(2) Le même, Tome II. page 211.

partie des petites Isles, qui n'est éloignée de la terre que d'environ deux lieues, est habitée par des Indiens. L'odeur de leurs fruits, ou de leurs alimens, se fait sentir à ceux qui s'en approchent. Mais jamais les Européens n'ont pu faire d'alliance avec eux. Les Flibustiers même n'osent prendre de l'eau sur leurs Terres; & ceux, qui l'ont tenté avec un nombreux Détachement, ont été forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, qu'on tuoit à coups de fléches, sans qu'ils pussent découvrir d'où elles partoient. Ces Indiens courent avec une extrême agilité dans les Bois. Ils menent une vie errante, depuis que les Espagnols ont entrepris de les subjuger. Elle est partagée entre les Isles, où ils s'exercent à la pêche, & la partie de la Terre-ferme qu'ils occupent, où ils passent le tems à la chasse. Ils sont continuellement en guerre avec les Indiens soumis; parce qu'ils ne les croient pas moins Ennemis de leur liberté, que les Espagnols.

En quittant Bocca del Drago, les Avanturiers suivirent la Côte jusqu'à el Portete, qui est une petite Baye où l'on est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de l'Ouest. El Portete signifie petit Port. Celui-ci sert aux



CARTE DES PROVINCES DE NICARAGUA ET COSTA RICA
Pour l'Histoire Generale des Voyages
Par M. B. Ing.r de la Marine.
1754.
NICARAGUA
COSTA RICA
MOSQUITOS
MER DU SUD
Lac de Nicaragua
Golphe de Papagaio
Golphe des Salines
Leon
Grenade
Nicoya
Carthage
Barba
Cap Blanc
C. Gracias a Dios ou Cap de la Grace de Dieu
Golphe de Nicuessa
Pointe Blanche
I. Carneland
Isles des Perles ou I. a Bled
I. de Manglares
B. de Blukevelt
Rio Escondido ou Rio Chachee
Port S. Jean
R. de los Anzuelos
Boca grande
el Portete
R. de la Conception
R. S. Antoine
R. des Talamancas
Carthage ruinée
R. de los Doraces
R. Culebras
C. Blanc
Baya Honda ou Baye profonde
Remedios
S. Pablo
I. Colba
Pointe Blanche
Contreras
Montuosa
Ladrones
Cap Boruca
Golphe Dulce
I. del Canno
Pointe Mala
Port de l'Anglois
R. de Carthage
la Caldera
Quepo
R. Estrella
R. Aguacate
S. Laurent des Borucas
la Herradura
Esparza
R. de Solana
R. de Cannas
Despensa
Nicaragua
Partido
Estor de Brito
C. de S.te Catherine
Porto de Velas
Morro Hermoso
Cap de Guanes
Port S. Jean
pte de los Desollados
Port de la Pocession ou de Realejo
los Asserradores ou les
Colima
B. de Fonseca ou d'Amapala
I. du Tigre
S. Michel
Amapala
Tiguzgalpa
Xerez ou Chulutecu
Nouvelle Segovie
Albacuins
Riviere d'Yare
la Grosse Montagne
Salines
Corpus
le Vieux Realejo
Realejo
R. Tosta
Massaya
Zapatero
Ometepec
Solentiman
S. Bernard
S. Sebastien
la Trinité
Mana
S. Charles
R. de Costarica
R. de Sarapiqui
Riv. de Vasquez
Matina
R. de Suero
R. de Lara
R. del Desastre
Baye de Carthage
Coretre
Baya Honda ou Baye profonde
Echelle
Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 50
15 14 13 12 11 10 9 8
91 90 89 88 87 86 85

Espagnols, lorsqu'ils arrivent avec des Vaisseaux chargés de marchandises de l'Europe à la Riviere de Suere, où ils ont des Habitations, & où ils plantent du cacao, qui passe pour le meilleur des Indes. De-là leurs marchandises sont portées par terre à Carthago. Ils entretiennent, à l'embouchure de cette Riviere, une Garnison de vingt-cinq ou trente Hommes, avec un Sergent & une Vigie qui découvre en Mer. Les Avanturiers ont donné le nom de Pointe blanche à la Riviere de Suere. On y trouve des Bananes en abondance. Nous sortîmes de Suere, continue Oexmelin, & nous passâmes devant la Riviere de Porto San-Juan, qu'on nomme le Desaguador (3) où nous prîmes quelques Requins. Ensuite nous entrâmes dans la grande Baye de *Bluksvelt*, ainsi nommée d'un vieil Avanturier Anglois, qui en faisoit sa retraite. Cette Baye a peu de largeur à son embouchure, mais elle est fort étendue dans l'intérieur, quoiqu'elle ne puisse recevoir que de petits Bâtimens, parce qu'elle n'a pas plus de quatorze à quinze piés d'eau. Le Pays qui l'environne est marécageux & coupé d'un

(3) C'est l'embouchure du Lac de Nicaragua, qui se resserre beaucoup vers la Mer.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

grand nombre de Rivieres. Elle contient une petite Isle, qui nourrit d'excellentes Huîtres. Nous mouillâmes vis-à-vis de cette Isle, en terre-ferme, près d'une Pointe, qui fait une Peninsule. On n'y trouve point d'eau douce; mais nous creusâmes des puits, qui nous en donnerent de très bonne. Nos Chasseurs tuerent une Biche & quelques Faisans. Ils avoient vu quantité de Singes, qui nous firent naître l'envie d'en manger. Leur chair ressemble à celle du Lievre; mais elle demande d'être cuite avec beaucoup de sel. La graisse en est jaune & de fort bon goût. La rareté du gibier nous réduisant à vivre de ces Animaux, j'eus la curiosité d'aller à la chasse, sur le récit que j'entendois faire de l'instinct qui les porte à se défendre. Lorsqu'ils voyoient approcher les Chasseurs, ils se joignoient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jettoient sur leurs Ennemis des branches seches, qu'ils rompoient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisoient leur fiente dans leurs pattes & nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent de branche en branche avec une legereté qui éblouit la vue. On n'en voit pas

Descript. de la Nouvelle Espagne.

tomber un ſeul ; s'ils gliſſent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Auſſi ne gagne-t-on rien à les bleſſer. Un coup de fuſil, qui ne les tue pas ſur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent, & n'en tombent que par piéces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'auſſi-tôt qu'on en bleſſoit un, ſes voiſins s'aſſembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans ſa playe, comme s'ils euſſent voulu la ſonder, & que s'il en couloit beaucoup de ſang ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles, qu'ils machoient un moment, & qu'ils pouſſoient fort adroitement dans l'ouverture. C'eſt un ſpectacle que j'ai eu pluſieurs fois, & qui m'a toujours cauſé de l'admiration (4).

On trouve ſur toute cette Côte, juſqu'à celle de Honduras, une eſpece de ſinges qu'on a nommés *Pareſſeux*, parce qu'ils ne quittent point le même arbre auſſi long-tems qu'il y reſte une feuille à manger & qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorſqu'ils levent les pattes pour ſe remuer. Leurs cris ſont perçans. Ils ne ſont différens

(4) *Ibid.* page 214 & ſuiv.

des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuse. Oexmelin juge qu'ils sont sujets à quelque mal de jointure, tel que la goute. Il en prit plusieurs, qu'il eut soin de bien nourrir, & qui n'en conserverent pas moins leur sécheresse & leur lenteur. Les jeunes ne sont pas plus agiles que les vieux. On les prend aussi facilement avec les mains, sans qu'ils se défendent autrement que par des cris (5).

Les Indiens du Pays doivent être fort sauvages, puisque sans avoir reçu la moindre offense, ils eurent la perfidie de s'approcher, à la faveur des arbres, & de faire sur les Avanturiers une décharge de fléches, qui en tua plusieurs. Après leur retraite, qu'ils firent très-legerement, Oexmelin observa la forme de leurs fléches. Non-seulement elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métal, mais elles sembloient faites sans le secours d'aucun instrument. Elles étoient longues de cinq ou six piés, de la grosseur du doigt, pliantes, & bien arrondies. L'un des bouts étoit armé d'une pierre à feu, fort aigüe, enchassé dans le bout même, avec un petit croc de bois en maniere de har-

(5) *Ibidem*

pon,

pon, & liée d'un fil si fort, qu'elles pouvoient être lancées sans se rompre contre les corps les plus durs. La pierre cassoit plutôt que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu. Il s'en trouva quelques-unes de bois de palmier, travaillées plus curieusement, & peintes en rouge. L'un des bouts étoit armé aussi d'une pierre à feu; mais l'autre étoit garni d'un morceau de bois creux, de la longueur d'un pié, dans lequel étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faisoient un bruit assez sonore, au moindre mouvement qu'on donnoit à la fléche. Oexmelin croit que ces cailloux ne servoient qu'à lui donner du poids: mais il remarqua aussi que pour les empêcher apparemment de faire du bruit, on avoit eu l'adresse de mettre des feuilles d'arbre dans la partie creuse du bois.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Les Avanturiers, remettant à la voile, traverserent quantité de petites Isles, qu'on nomme *les Perles*, & qui forment une espece de labyrinthe, fort agréable à la vue, où l'on trouve des Tortues en grand nombre. Le lendemain, ils se trouverent devant les Isles de Carneland; & sans cesser de suivre la Côte, avec un vent favorable, ils arriverent en peu de jours au Cap d-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Gracias à Dios. De ce Cap au Desaguador, Corréal répete plusieurs fois (6) qu'il y a soixante & dix lieues.

Nations des Mousquites, ou Moustiques.

C'est au Cap de Gracias à Dios qu'on trouve une Nation d'Indiens, célébres dans les Relations Angloises sous le nom de *Mosquitos* (7) & qu'Oexmelin nomme *Moustiques*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols; mais ils traitent sans répugnance avec les François & les Anglois. Cette espece d'alliance vient d'un Avanturier François, qui n'ayant pas fait difficulté d'aller à terre & d'offrir quelques présens à ces Indiens, reçut d'eux des fruits & d'autres provisions en échange. Ensuite, étant prêt à lever l'ancre, il enleva deux Hommes de leur Nation, qu'il traita bien, & qui apprirent assez facilement la Langue Françoise. Deux ans après, il les reconduisit lui-même dans leur Pays, où ils rendirent un si bon témoignage des Avanturiers, qu'ils inspirerent les mêmes sentimens à toute la Nation, sur-tout lorsqu'ils eurent

(6) Voyage de François Corréal, pages 85 & 94.

(7) On en trouve un détail curieux dans le Voyage de Robert Lade. Dampier en parle aussi avec assez d'étendue, Tome I. page 12 & suiv. mais il ne leur donne de l'affection que pour les Anglois. Ils n'aiment pas les François, dit-il, & leur haine est mortelle pour les Espagnols.

ajouté que les Avanturiers tuoient les Espagnols. Les Mosquites s'empresserent alors de caresser les François, qui leur donnoient de leur côté des haches, des serpes, des clous, & d'autres ustenciles. La confiance s'établit mutuellement, jusqu'à vivre dans une étroite familiarité. On parvint à s'entendre, par l'usage commun des deux Langues, & les Avanturiers demanderent des Femmes Indiennes, qui leur furent accordées. Ils ne partoient plus sans quelques Indiens, qui les accompagnoient volontairement, & qui leur étoient d'une grande utilité, par l'adresse extraordinaire qu'ils ont à la pêche (8). Dans la suite les François en donnerent quelques-uns aux Anglois, avec lesquels ils étoient liés, dans ces Mers, par l'intérêt commun de la Piraterie. Ils leur apprirent la maniere dont il

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(8) Dampier dit qu'ils ont la vue extraordinairement perçante, qu'ils découvrent un Vaisseau de beaucoup plus loin que nous, & qu'ils voient bien mieux toutes sortes d'objets. Ils sont exercés, dès l'enfance, à se servir du harpon pour pêcher. Leur adresse est si singuliere, que tout nus qu'ils sont, ils prennent plaisir à servir de but aux fléches qu'on veut leur tirer. Pourvu qu'on n'en tire qu'une à la fois, ils sont sûrs de parer le coup, avec une petite verge, aussi déliée que la baguette d'un fusil. Ils sont grands, bien faits, agiles & vigoureux. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & luisans, l'air rude, & le teint basané, *ubi suprà*.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

falloit les traiter, comme ils assurerent les Indiens qu'ils seroient bien traités des Anglois. » Aujourd'hui, si l'on en » croit Oexmelin, ils ne font aucune » difficulté de s'embarquer sur les Vaisseaux de l'une & de l'autre Nation. » Lorsqu'ils ont servi trois ou quatre » ans, & qu'ils savent la Langue Fran» çoise ou Angloise, ils retournent » chez eux, sans demander d'autre » récompense que des instrumens de » fer, méprisant l'or & tout ce qui » passe pour précieux en Europe (9). Dampier, sans remonter jusqu'à la source de leur liaison avec les Anglois, prétend, » qu'ils reconnoissent le Roi » d'Angleterre pour leur Souverain. Ils » regardent, dit-il, le Gouverneur de » la Jamaïque comme le plus grand » Prince du monde. Pendant qu'ils sont » avec les Anglois, ils portent des » habits, & se font même honneur de » leur propreté; mais ils ne sont pas » plutôt retournés dans leur Pays, que » reprenant leurs usages, ils ont pour » toute parure une simple toile atta» chée au milieu du corps, qui leur » pend jusqu'aux genoux (10) ». Quelque parti qu'on prenne entre Oexmelin

(9) Oexmelin, *ubi suprà* p. 231 & précédentes.
(10) Dampier, pag. 15. *ubi suprà*.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

& Dampier, qui exerçoient, à-peu près dans le même tems, la profession d'Avanturiers, il paroît, par des Relations plus récentes, que l'affection & les services des Mosquites sont aujourd'hui déclarés pour les Anglois.

Oexmelin ajoûte que le Gouvernement de cette Nation est absolument Républiquain. Elle ne reconnoît aucune sorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a souvent contre d'autres Indiens, & qui nuisent beaucoup à sa multiplication, elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses Guerriers ; celui, par exemple, qui ayant servi long-tems sous les Avanturiers, est revenu avec des témoignages de prudence & de valeur. Après le combat son pouvoir cesse. Le Pays que les Mosquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'est composée que d'environ quinze cens Hommes, qui forment comme deux Colonies ; l'une, qui habite le Cap ; l'autre, établie dans le Canton qui se nomme proprement *Mosquite* ou *Mousquique*. Mais dans les deux Habitations, il y a beaucoup de Négres, libres ou esclaves, dont la race est venue de Guinée par une avanture extraordinaire.

Un Capitaine Portugais, qui apportoit de Guinée des Négres au Brésil, les observa si mal, qu'ils se rendirent maîtres du Vaisseau. Ils jetterent leurs Conducteurs dans les flots. Mais ignorant la navigation, ils se laisserent conduire par le vent, qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage; mais ils se crurent plus heureux que dans le sort dont ils s'étoient délivrés. On en compte encore plus de deux cens, qui parlent la Langue du Pays, & qui menent une vie assez douce, sans autre assujetissement que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation *(11)*.

Dampier avoue, comme Oexmelin, que les Mosquites n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres avoient des Dieux & des Sacrifices. Ils donnoient, tous les ans, à leurs Prêtres, un Esclave qui représentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtoit des habits & des ornemens de l'Idole. On lui imposoit le même nom. Il rece-

(11) Oexmelin, *ubi suprà*, page 243.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

voit, pendant toute l'année, le même culte & les mêmes honneurs. Une Garde de douze Hommes veilloit sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour fournir à ses besoins, & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Mosquites l'y servoient régulièrement. S'il lui prenoient envie d'en sortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de Courtisans ou d'Adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flûte, qu'il touchoit par intervalles, pour avertir le Peuple de son passage. A ce son, les Femmes sortoient, avec leurs Enfans dans les bras, & les lui présentoient pour les bénir. Tous les Habitans du Bourg marchoient sur ses traces. Mais on lui faisoit passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnoit le nom de Sanctuaire, & dont la situation répondoit de sa personne autant que la vigilance de ses Gardes. Ces soins & ces adorations duroient jusqu'au jour de la Fête. On le sacrifioit alors, dans une Assemblée générale des deux parties de la Nation (12).

Une autre bisarrerie de la Religion

(12) *Ibid.* pag. 242.

de leurs Ancêtres, qui ne paroissoit point abolie depuis long-tems, étoit d'enterrer avec chaque Pere de Famille, non-seulement les Esclaves, mais son Prêtre, & tous ceux qu'il avoit entretenus dans sa maison en qualité de Domestiques. Oexmelin raconte qu'un Portugais devenu l'Esclave de ces Barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de survivre à son Maître & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il touchoit au moment d'être égorgé, lorsqu'il lui vint à l'esprit de représenter que le Mort seroit peu considéré dans l'autre monde, s'il y paroissoit avec un Borgne à sa suite. Les Indiens gouterent cette raison, & firent choix d'une autre Victime. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les Femmes veuves. Après avoir enterré leurs Maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles sont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, & de les lier ensemble, pour les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabanne, si elles en ont une, ou sur celle de leur

plus proche Parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre Mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir (13). Tous ces Indiens ont si peu de goût pour ce que nous appellons les Richesses, que ceux qui accompagnerent les Avanturiers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir, & refusoient même de prendre des habits & des étoffes, par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur Pays, où l'air ne leur paroissoit point incommode. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie (14).

Du côté de la Mer du Sud, Waffer raconte qu'étant parti de Panama, le 10 de Mai 1678, pour se rendre à Nicoya, il fut obligé de jetter l'ancre à l'embouchure d'une Riviere qu'il nomme *Manglares*, dans la Province de Veragua, & qui descend de Chiriqui, haute Montagne, fameuse par ses Mines d'or. Il y prit des provisions, qui s'y trouvent en abondance; telles que des Veaux, des Porcs, de la Volaille, du Maïz & des fruits. En remettant à la voile, il fut battu d'une

(13) Oexmelin, *ubi suprà*, page 240 & précédentes.

(14) *Ibid.* page 245.

DESCRIPT DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tempête qui ne l'empêcha point d'arriver à la Pointe du Cap de Borica, où le calme le retint vingt-deux jours. Avec un meilleur tems, il n'auroit eu besoin que de quatre jours pour arriver à la Caldera; mais ayant été forcé de retourner à l'embouchure du Fleuve de Chiriqui, il revint par la Pointe de Borica jusqu'à la vue de l'Isle del Caño, ou du Chien, d'où ses Matelots, l'assurerent qu'il ne restoit que deux jours jusqu'à la Caldera. Cependant un nouvel orage l'ayant repoussé encore à Chiriqui, il revint, pour la troisiéme fois, vers Borica, après avoir déja compté quatre-vingt-un jours dans une navigation qui n'en prend pas ordinairement plus de huit ou neuf. Le vent devenoit quelquefois favorable; mais, par la force des courans contraires, on reculoit presqu'autant la nuit qu'on avoit avancé du matin au soir. Douze jours se passerent encore, & les provisions commençoient à manquer. Il n'étoit plus tems de retourner à Chiriqui. La nécessité devint si pressante, qu'elle mérite d'être représentée (15), comme un exemple

(15) » Il ne restoit » qu'un peu de Maïz, » dans l'auge aux Porcs, » que ces vilains animaux » avoient remplie de fiente. Ce désagréable mets » fut partagé entre nous, » à portions égales. En-

ſingulier des Avanturiers de Mer, à la vue des Côtes, & dans un trajet ſi court. Cependant un Vaiſſeau Mexiquain, qu'on découvrit fort heureuſement, & qui étoit chargé de vivres, arrêta les derniers effets du déſeſpoir. On relâcha dans l'Iſle del Catio, qui eſt devant la Pointe de la Caldera, & que Waffer nomme une Iſle délicieuſe, par la fraîcheur de ſes eaux & de ſon ombrage. Le lendemain ayant remis à la voile, il ſe trouva vers le ſoir à la vue du Port qu'il cherchoit; mais la joie qu'il en reſſentit lui couta cher. Il

» ſuite il fallut faire une » capilotade des membres » coriaces d'un vieux Barbet, qui avoit fait juſques là mes délices. Le » jour ſuivant, on prépara un nouveau feſtin » d'un cuir de Taureau, » qui avoit ſervi de coucher à mon Chien, & » qui par ſa mort étoit devenu un meuble inutile. » On le fit bouillir longtems à gros bouillons, » juſqu'à ce qu'il fût converti en cole noirâtre. » Mais loin d'en être dégoutés, notre faim étoit » devenue ſi dévorante, » qu'il fut mangé comme la » plus délicieuſe gêlée. Ce » même jour, un Matelot » Négre, qui avoit tenu » cachés juſqu'alors deux » de ces fruits qu'on nomme Plantains, en mangea un, pelure, coque & » tout. Il vint ſecretement » me préſenter l'autre, me » priant de lui en donner » ſeulement la coque, & » ſi tôt qu'il l'eut, il la » dévora fort avidement, » dans la crainte que quelqu'un ne la lui vînt arracher. Il eſt certain que ſi » nous avions pu aborder » à quelque terre peuplée » de Sauvages Indiens, qui » ſont ſur cette Côte irréconciliables Ennemis des » Eſpagnols, nous y ſerions » deſcendus à toutes ſortes » de riſques, pour nous » délivrer de cette cruelle » extrêmité. *Voyage de Lionnel Waffer*, pag. 271 » & précédentes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fit présent, à ses Matelots de ce qui lui restoit de vin. Dans le trouble de l'ivresse, les ordres furent mal donnés & mal entendus. Le Pilote cria, *Nord-Ouest ;* le Timonier entendit *Nord-Nord-Ouest*, & porta vers la Côte, au lieu de gouverner vers le Port. L'effet de cette fatale méprise fut de donner contre un écueil, qui mit la Frégate en piéces. Ne dérobons point au Lecteur la peinture d'un naufrage. Tout le monde, raconte Waffer, étoit plongé dans un profond sommeil. Cependant je fus éveillé par le bruit des vagues, qui se brisoient impétueusement contre les Rochers de la Côte, & je m'écriai : Qu'est-ce donc, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déja dans le Port ? A cet avis, répété deux ou trois fois, le Pilote sortit de sa léthargie, ouvrit les yeux pour s'éclaircir, & vit avec épouvante un Roc, que l'obscurité d'une haute Montagne, couverte d'arbres, n'avoit pas permis de reconnoître. Il cria, Tourne en arriere, mais il étoit trop tard ; & la Frégate, poussée avec une égale violence par le vent & la marée, heurta si furieusement, qu'elle s'ouvrit de toutes parts. Une Montagne d'eau, qui venoit de se briser contre le Roc, se releva dans son retour, entra dans la chambre

de pouppe, & l'inonda presqu'entiérement. Aussi les lamentations se firent entendre. La confusion & les ténébres augmenterent l'effroi. Chacun se crut au dernier moment de sa vie ; & personne ne pouvoit s'imaginer par quel étrange revers il se voyoit englouti dans les flots, lorsqu'il avoit cru toucher au Port. Les uns s'abandonnoient au désespoir ; d'autres, à genoux & les mains jointes, imploroient la miséricorde du Ciel ; d'autres confessoient à haute voix leurs péchés les plus secrets. Pour moi, qui n'étoit pas mieux informé de la cause du mal, je conservai le sang froid que j'ai le bonheur de ne jamais perdre ; & nous voyant prêts à périr, faute du secours qui pouvoit nous sauver, j'encourageai mes malheureux Compagnons à donner toutes leurs forces au travail. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches & des poutres qui pouvoient nous soutenir sur l'eau. Ensuite, je fis jetter dans la Mer tout ce qui pouvoit submerger le Vaisseau par sa pesanteur. Cette ressource, avec celle des pompes, retarda le naufrage jusqu'à l'arrivée du jour. Mais le plus utile de mes conseils fut de prendre, deux à deux, une longue corde, que j'exhor-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tai chacun à tenir par un bout. Cet expédient ſauva la vie au plus grand nombre. Lorſque la Frégate eut coulé à fond, malgré le ſecours des pompes, tout le monde étant forcé de ſe jetter à la nage ſur les planches dont on avoit pu ſe ſaiſir, le premier qui abordoit au rivage tiroit après lui ſon Aſſocié, qui tenoit l'autre bout de la corde, & qui étoit quelquefois prêt à ſe noyer. Nous échapâmes au plus redoutable de tous les dangers, à l'exception de cinq ou ſix Malheureux, qui perirent moins dans l'eau, qu'en donnant de la tête contre les écueils, & contre les débris mêmes du Navire (17).

Waffer ne fut point abbatu de ſa diſgrace. Il eut le bonheur de recueillir une partie de ce qu'il avoit jetté dans les flots; & le corps même du Bâtiment ayant été tiré ſur le ſable, il le fit brûler, pour en ſauver tout le fer. On a déja remarqué que le récit, qu'il fait de ſa marche juſqu'à Eſparza, a fait peu connoître un Pays déſert qu'il traverſa pendant pluſieurs jours, ſans rencontrer une ſeule Place qu'il ait pu nommer. Mais comme on n'a repréſenté ſa navigation & ſon naufrage, que pour

(16) Lionnel Waffer, pages 282 & précédentes.

ſe donner l'occaſion de reprendre les diſtances de la Côte, il ſuffit de l'avoir conduit, le long des deux Provinces de Veragua & de Coſta-ricca, juſqu'au Golfe des Salines, où l'on s'eſt arrêté avec Cook & Woodes Rogers (17).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(17) Du Cap Blanc à celui de Herradura, on compte dix-huit lieues, Nord-Oueſt & Sud-Eſt. Le Golfe des Salines, dans lequel eſt la Baye de Nicoya, & dont la partie du Sud-Eſt ſe nomme Caldera, eſt entre ces deux Caps; mais ce Golfe n'eſt pas décrit. Du Cap Herradura à Rio de la Stella, onze lieues Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & d'ici à Rio del Cano, huit lieues en ſuivant la même route De la Pointe Mala à Golfo Dolce ou Baye d'eau douce, ſept lieues & même route. Du Cap Blanc à l'Iſle del Cano, trente-huit lieues Sud Eſt & Nord-Oueſt. Cette Iſle n'eſt qu'à une lieue du Continent, ſous le huitiéme dégré trente-cinq minutes de latitude du Nord.

Cook marque 15 lieues, Nord-Nord-Oueſt & Sud-Sud-Eſt, d'Herradura à l'Iſle de Chira qu'on a déja nommée, & place à moitié chemin ſur la Côte, une Ville Eſpagnole qu'il appelle *Landecho*, où les Beſtiaux ſont en abondance. La Côte eſt baſſe, avec quantité d'anſes bordées de mangles, juſqu'à la Riviere de Cipanſo, qui eſt deux lieues au-delà de Chira, où les Vaiſſeaux, dit-il, vont prendre les chargemens qu'on y apporte de Nicoya; ce qui s'accorde avec la Relation de Gage. Cette Iſle eſt habitée par des Indiens & ne manque point d'eau ni de proviſions. Elle a, fort près à l'Eſt, une autre Iſle, baſſe & ronde, & au Nord-Eſt, un Banc de ſable couvert d'eau. A huit lieues de l'Iſle de Chira eſt celle de Saint Luc, & dans l'intervalle on rencontre trois autres Iſles qui ſe nomment *Iſlas en medio*, environnées de bas fonds. Proche de la plus avancée de ces trois Iſles eſt celle de Guayavas. L'Iſle Saint Luc forme un Port, où l'on charge des Mulets & d'autres Marchandiſes pour Panama. Il ſe nomme *Foro*, avec un Bourg Indien à une demi-lieue de l'Iſle.

De l'Iſle del Cano à la Pointe de Borica, qui eſt

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Raveneau de Lussan, Flibustier Fran-

sous le huitiéme dégré vingt minutes, il faut courir Nord-Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud De cette Pointe au Golfe dolce, on compte quatre lieues, Nord-Ouest & Sud-Est, & d'ici à la Pointe Mala six lieues, dans la même direction. De la Pointe de Borica, où commence une autre Baye, il y a six lieues jusqu'aux Isles de Chiriqui. Du côté du Nord de cette Pointe on trouve un Port où l'on peut mouiller, & faire de l'eau. Au Nord-Ouest de la même Pointe, après avoir passé quelques Rochers, on découvre un autre Port qui se nomme *Port des Limons*. Enfin deux lieues à l'Ouest de la Pointe de Borica, près d'un petit Bois de mangles blancs, ou trouve un troisiéme Port, où les Mariniers s'occupent à ramasser des noix de coco, lorsqu'ils sont arrêtés par le vent. Les Isles de Chiriqui, au nombre de neuf, sont rangées trois à trois, presqu'à même distance entr'elles, mais fort petites; & la dixiéme, qui peut avoir une lieue de tour, est plus proche de la Côte, vis-à-vis de l'embouchure d'une Riviere de même nom, sur laquelle est une Bourgade Espagnole qui se nomme aussi Chiriqui, ou Cheriqué. On peut entrer, dans cette Riviere, des deux côtés de l'Isle. Toutes les Isles de Chiriqui ont de l'eau douce & des noix de coco. On rencontre, plus loin à l'Est, quatre petites Isles, qui se nomment *Secas* ou *Isles seches*, & au Nord-Est trois ou quatre autres qu'on appelle *Contreras*. De Chiriqui aux Secas, on compte quatre lieues, & une lieue des Secas aux Contreras; quatre ensuite des Secas à Pueblo Nuevo, qui est un Bourg Espagnol avec une Isle & une Riviere Pueblo Nuevo est à sept dégrés vingt-deux minutes du Nord. De-là jusqu'à *Baya Honda*, sept lieues A deux lieues de cette Baye, au Sud, est une Isle qui se nomme *Canales* On rencontre ensuite les Isles de Coyba ou Quibo vers sept dégrés trente minutes. Il n'y a que vingt lieues Sud Est, de la Pointe de Borica aux Isles de Quibo. Il faut courir dans cette direction jusqu'à ce qu'on découvre celle de Quicara, qui est au Sud de toutes les autres. De l'Isle de Quicara jusqu'à la Pointe Mariato, il ne reste que dix lieues. *Supplément* de Woodes Rogers, pag. 14 & 15. Voyages d'Edouard Cook, Tome II, pages 264 & suivantes.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

çois, dont la Relation compose le troisiéme Tome de l'Histoire de ces Avanturiers (18), décrit plusieurs Places de la même Côte, mais avec aussi peu d'ordre, qu'il en mettoit dans ses courses. On doit regretter qu'en traversant la terre-ferme pour passer de la Mer du Sud dans celle du Nord, il n'ait pas nommé d'autres lieux que *Segovie la Neuve*, une des Villes de Nicaragua que nous avons laissées sans description. Il avoit pris terre au Golfe d'Amapalla (19), d'où il ne compte pas moins de quarante lieues jusqu'à cette Ville. La route de deux cens quatre-vingt Hommes, au travers d'un Pays qu'ils ne connoissoient point, & sans cesse à la vue des Espagnols qui ne leur laissoient pas un moment de repos, paroîtroit incroyable dans le récit de Lussan, s'il n'étoit vérifié par d'autres témoignages. Ils employerent près de deux mois & demi à se rendre au Cap de Gracias à Dios, qui sépare la Province de Nicaragua de celle de Honduras; sur quoi Lussan observe qu'ayant presque toujours marché au Sud-Est, ils avoient fait plus de trois

(18) Histoire des Avanturiers Flibustiers, en Anglois, par *Oexmelin*, & publiée en François en 1744, à Trevoux, 4 vol. *in*-12.

(19) A douze dégrés, vingt minutes du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

cens lieues, ſuivant leur eſtime, quoiqu'en droite ligne les Eſpagnols n'en mettent qu'environ quatre-vingt de ce Cap, ou de l'embouchure de ſa Riviere, à la Mer du Sud. Mais il y a peu d'utilité à tirer de ſes Obſervations, dans des lieux dont il ignoroit les noms. A l'égard de Ségovie, que les Géographes placent à treize dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-treize de longitude, ſur la Riviere d'Hyare, » elle eſt aſſiſe, dit-il, » dans un fond, & comme priſonniere » au milieu des Montagnes qui l'en- » vironnent. Les Egiſes y ſont mal » bâties : mais ſa Place d'armes eſt fort » belle, auſſi bien que les Maiſons » de la Ville. On compte, de-là, qua- » rante lieues juſqu'à la Mer du Sud. » Le chemin, du lieu d'où il étoit » parti, eſt d'une extrême difficulté. On » n'y trouve que des Montagnes d'une » prodigieuſe hauteur, ſur le ſommet » deſquelles il faut monter ſans ceſſe, » avec beaucoup de danger ; & les Val- » lées y ont ſi peu d'étendue, que pour » une lieue en Pays plat, on en a ſix » à monter ou à deſcendre. Le froid » y eſt piquant, & le brouillard ordi- » nairement ſi épais pendant la nuit, » qu'à l'arrivée du jour les Avanturiers

» ne se reconnoissoient qu'à la voix. Il » y a vingt lieues de Ségovie jusqu'à la » Riviere qui descend à peu de distance » du Cap de Gracias Dios (20).

Lussan décrit la *Caldera*, dont Rogers & Cook se plaignent de n'avoir pas trouvé la description dans leurs Mémoires Espagnols ; mais il semble donner ce nom à tout le Golfe, que d'autres nomment *Salinas*, & dont ils prétendent que la Caldera n'est qu'une partie. C'est une Baye, dit-il, qui porte le nom de six Magasins, qui sont à la distance d'environ trois lieues de sa Bouque, & sur le bord de l'*Embarcadore d'Esparso*, Ville qu'on a vue décrite par Waffer (21), & qui n'en est aussi qu'à trois lieues. » Cette Baye, où » Nicoya est située au Nord-Est, & » que cette raison a fait nommer Baye » de Nicoya par quelques Géographes, » est un des plus beaux Ports du monde. » Son entrée est pourtant fort large ; » mais en récompense, elle a pour le » moins douze lieues de profondeur, » & elle renferme quantité d'Isles, de » différentes grandeurs. Il n'y a, de

(20) *Ibid.* Tome III, pag. 305.

(21) Waffer la nomme Esparza ; mais, suivant son récit, elle doit être beaucoup plus loin de la Mer, à moins qu'il n'eût marché plusieurs jours sur les bords du Golfe.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» tous les vents, que celui de l'Eſt qui » puiſſe y nuire aux Vaiſſeaux. Le fond » de la Baye eſt ouvert par de très belles » Rivieres qui s'y déchargent, & qui » conduiſent à des Sucreries; dont ce » Pays eſt rempli. On peut choiſir les » mouillages, ſuivant la longueur des » cables; c'eſt-à-dire depuis dix braſ- » ſes, en augmentant par cinq juſqu'à » cent. Les ſix Magaſins de la Cardera » ont été bâtis par les Habitans de » Carthago (22), pour le Commerce » qu'ils entretiennent avec le Perou. » On trouve, dans la même Baye, » une groſſe Bananerie; c'eſt le nom » que Luſſan donne à un beau Plant » d'arbres à fruits, ſurtout de Bana- » niers, qui offrent des rafraîchiſſe- » mens continuels aux Vaiſſeaux (23). » Il fait auſſi la deſcription de quel- » ques Villes & Bourgades de la même » Côte.

Chiriquita eſt une petite Ville, aſſiſe dans une Plaine, dont la vue n'eſt bornée que par de petits Bois fort agréables, & qui eſt coupée en divers endroits par différentes Rivieres. Elle n'a point d'autre commerce que celui du

(22) L'Auteur, ou le Traducteur, mettent toujours Carthagene, qu'ils confondent ainſi fort mal-à-propos avec *Carthago*, Capitale de Coſta ricca.

(23) *Ibid.* page 96.

suif & des cuirs. Son Port est dans une assez grande Riviere (24), qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver, & qui n'a qu'une Passe à son embouchure. Les Espagnols mêmes n'y osent entrer sans une Balise. De ce Port il reste encore trois lieues jusqu'à la Ville, mais le chemin est d'une singuliere beauté. A deux lieues de sa Riviere, on rencontre une petite Isle nommée San-Pedro.

Lussan confirme (25) qu'*Esparsa*, n'est qu'à trois lieues de la Mer, & que le chemin est rempli de petites Montagnes, d'où l'on découvre néanmoins un très beau Pays. La Ville est bâtie sur une éminence, qui fait appercevoir tout ce qui se passe dans la Baye. Elle est environnée d'une petite Riviere, qui en fait exactement le tour; & du côté de Carthago on rencontre de très belles Plaines, coupées par des chemins royaux, qui ne le cedent point à ceux de l'Europe.

San-Lorenzo est une Ville, à la distance d'une lieue & demie de la Mer, proche du Cap ou de la Pointe du même nom (26). Elle est habitée par des Espagnols & des Indiens. On la

(24) A huit dégrés trente-sept minutes du Nord.
(25) *Ibid.* page 114.
(26) A huit dégrés dix minutes du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

prendroit pour Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux Places, soit par leur situation, soit pour le cours des Rivieres dont elles sont environnées. Le Pays est fort découvert.

Pour aller à *Pueblo-Nuevo*, il faut monter deux lieues dans une fort belle Riviere. Cette Ville, ou cette Bourgade, n'est pas des mieux situées quoiqu'assise sur le bord de la Riviere. Elle est environnée de marécages. On trouve, sur le chemin, un retranchement pour sa sûreté, mais peu capable d'une longue défense (27).

Bocca del Toro de Costa-ricca est une grande Baye, à dix lieues de la Pointe de Borica (28). La largeur de son embouchure est de quatre ou cinq lieues d'une Pointe à l'autre, & sa profondeur d'environ huit lieues. Il y a du péril à ranger à l'Est; mais on y trouve par-tout un bon mouillage; & dans le fond de la Baye on peut jetter l'ancre fort près de terre. Quatre Isles, qu'elle contient dans son enceinte, assez proche du rivage de l'Est-Nord-Est, sont environnées de Roches qui en rendent l'accès difficile. Plusieurs belles Rivieres se déchargent dans la Baye,

(27) *Ibid* page 70.
(28) A sept dégrés vingt-deux minutes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& conduisent, en les remontant, à diverses Habitations d'Indiens qui n'ont pas reçu le joug des Espagnols; ce qui n'empêche point que les Caravanes de Carthago ne prennent cette route pour se rendre à Panama; mais bien escortées, & par un chemin qui passe à six lieues du bord de la Mer (29).

On compte vingt-sept lieues d'Esparsa Carthago (30).

Lussan fait observer que depuis Realejo jusqu'au Golfe de Panama, on passe devant quantité de petits Ports, dont il faut avoir une parfaite connoissance pour les trouver. La Bouque, dit-il, en est si cachée, que lorsqu'on les manque, il est absolument impossible de mettre à terre le long de la Côte. Non-seulement la Mer y est toujours émue; mais aux moindres vents de Sud-Est & de Sud-Ouest, elle y est affreuse. Il compte de l'Isle de Quibo, où les Avanturiers avoient choisi leur retraite, quatre-vingt lieues jusqu'à Panama, dix à Pueblo Nuevo, & cinq jusqu'à la Côte.

Entre les Isles qui bordent la Côte de la Mer du Sud, depuis le Cap Blanc jusqu'au Golfe de Panama, Dampier

(29) *Ibid.* page 190.
(30) *Ibid.* page 203.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fait une curieuſe deſcription de celles de Quibo. La Côte, dit-il, s'étend à l'Oueſt, depuis le Golfe juſqu'à ces Iſles. Elle eſt en partie montueuſe, en partie baſſe, & couverte de bois fort épais. Mais quelques lieues plus loin dans les Terres, la campagne n'eſt compoſée que de pâturages, bien pourvus de Beſtiaux. Cette Côte eſt médiocrement habitée. Les Eſpagnols peuvent aller par terre de Panama par tout le Mexique, ou n'y trouvent pas d'autre obſtacle, que la Barbarie de quelques Nations Indiennes du Veragua, qu'ils n'ont point encore ſubjuguées : mais vers la Côte du Perou, ils ne ſauroient aller plus loin que la Riviere de Chepo, parce que le Pays eſt couvert de Bois ſi épais, & traverſé par tant de groſſes Rivieres, ſans parler des petites & de pluſieurs bras de Mer, que les Indiens, mêmes qui l'habitent, ne peuvent y pénétrer ſans beaucoup de peine.

La principale des Iſles qui portent le nom de Quibo eſt à ſept dégrés quatorze minutes de latitude du Nord. Sa longueur eſt de ſix ou ſept lieues, ſur trois ou quatre de large. Ses terres ſont baſſes, à l'exception de celles qui font l'extrêmité Nord-Eſt. On y trouve pluſieurs ſortes de grands arbres, de l'eau excellente,

excellente, à l'Eſt & au Nord-Eſt, quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair eſt un fort bon aliment. On y rencontre auſſi des Guanas & d'autres Serpens. Le Sud-Eſt de la Pointe de l'Iſle a ſes dangers par un Banc de ſable, qui s'étend d'une demi-lieue en Mer, & par un Rocher éloigné d'un mille de la Côte, une lieue au Nord-Eſt de ce Banc. Si l'on excepte ces deux écueils, on peut mouiller autour de l'Iſle, à ſix, huit, dix, ou douze braſſes d'eau, ſur un ſable clair & de bonne tenue.

On découvre pluſieurs autres Iſlès, les unes au Sud Oueſt, les autres au Nord & au Nord-Oueſt de celle-ci, telle que Quicaro, qui en eſt une aſſez grande, au Sud-Oueſt. Au Nord de la premiere, on trouve celle de *Rancheria*, qui eſt couverte d'une eſpece d'arbres, qu'on nomme *Palma-Maria*. Cet arbre eſt droit & d'une grande hauteur. La reſſemblance des noms n'empêche point qu'il ne ſoit fort différent du Palmier. Il eſt eſtimé pour les mâts. Ses veines, au lieu d'aller droit comme celles des autres arbres, circulent autour du tronc. Les Cañales & les Cantarras ſont d'autres petites Iſles au Nord-Eſt de Rancheria, toutes ſéparées

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

par des canaux où l'on peut mouiller. Elles ſont toutes compriſes ſous le nom général d'Iſles de Quibo (30).

Idée générale de la nouvelle Eſpagne.

Il ne reſte, pour achever ce tableau de la Nouvelle Eſpagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Waffer, qui ne ſe trouvent dans aucune autre Relation. Il aſſure que cette vaſte Région contient plus de quarante mille Egliſes, quatre-vingt-cinq Villes conſidérables, cinquante-huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. Aux trois Audiences qui forment ſon Gouvernement, il ajoute celles de l'Iſle Eſpagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Viceroi peut nommer proviſionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorſque ces Places deviennent vacantes par la mort de ceux qui les poſſedent. Indépendamment de cette prérogative, il compte cent trente-cinq Villes (31),

(30) Voyage de Dampier autour du Monde, Tome I Chap. 8.

(31) On ne peut ſe diſpenſer de les nommer, parce qu'une partie ne ſe trouve point dans les autres Voyageurs, & n'a point paru dans la Deſcription. Saint Ildefonſe, Xigoyan, Mexapa, Tlapa, Terules, los Angeles, Mechoacan, San Luis, Taſco, Xiquilpar la grande, Chilchota, Tainſitaro, Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motinez, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, Saint Michel & Saint Philippe, Guanaguato, Cinaola, Meſtitlan, Queretaro, Alamillo, Sombrerete, Cholula,

où ce Dépositaire de l'autorité suprême établit des Chefs civils & militaires par son propre choix & sans la participation de la Cour. Il en nomme quatorze, dans lesquelles il comprend à la vérité Manille, Saint Domingue, la Havane & Portoric, où il met des Trésoreries royales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Vera-Cruz, Merida, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, Zacatecas & Tasco. Les Trésoriers généraux de ces quatorze Villes ont chacun leur Jurisdiction, qui s'étend sur un grand nombre de Trésoriers

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Chalco, Suchimilco, Atrisca, Guacoxingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepeque, Tecoantepeque, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico ou Tampica, los Valles, Villa ricca, qui est l'ancienne Vera-Cruz, Xalappa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavat, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Agualulcos, Sultepeque, Tlasasalou, Iltepec, Izucar, Yapotlan, Guatulco, Titzla, Chantla de la Sal, Tetela, Itmiguilpa, Xiguilpa, los Lagos, Leon, Pachuca, Totonicapa, Guadalcazar, Xiguipila, Teutila, Orisaha, Xalosingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Tezcuco, San-Juan de los Llanos, Saint Jacques de Tecalinutlan, Saint Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepeque, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teusicalco, Marabatio, Tuximarca, Guausacalco, Xitapeque, Zumpango, Guauchinango, Simatlan, Xiquililco, Otumba, Saint Christophe, Chacalluta, Compuala, Yautitlan, la Misteca, Teutitlan du chemin, Tepabotillan, Guliacan, Zapotecas, Petatlan, Compostela, Quataguälpa, Cosamaluapa, & quelques autres dont Waffer n'a pu retrouver les noms, *ubi sup.* page 349.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſubalternes. C'eſt par cette voye que les Tributs, les Impôts & les autres Droits de la Couronne ſont raſſemblés, tous les ans, pour attendre l'arrivée de la Flotte qui les tranſporte en Eſpagne. Tout ce qui concerne d'ailleurs l'Adminiſtration, le Commerce, la Religion & les Uſages, eſt renvoyé aux Articles qu'on va donner ſucceſſivement ſous ces titres.

Fin du XLVII[e]. Volume.

